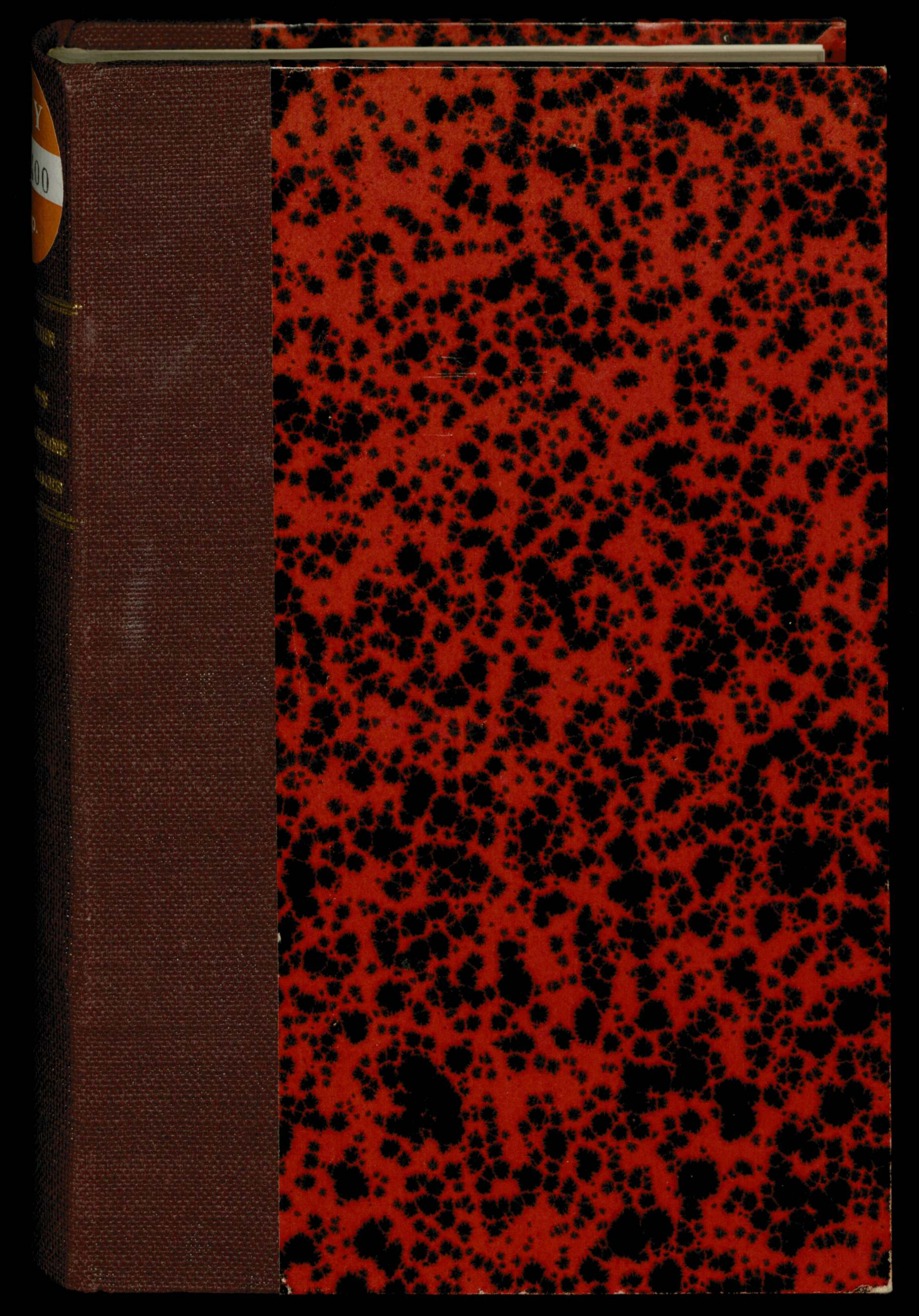
A. MILLIEN

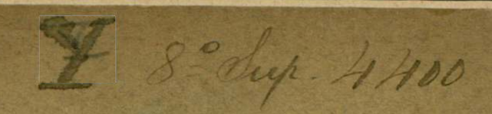
CHANTS
ET CHANSONS
POPULAIRES

II









LITTÉRATURE ORALE & TRADITIONS

du

NIVERNAIS

(Morvan, Bazois, Amognes, Puisaye, etc.)

Chants & Chansons

POPULAIRES

RECUEILLIS ET CLASSÉS

PAR

ACHILLE MILLIEN

Avec les airs notés par J.-G. PÉNAVAIRE

—

Tome second

—

CHANSONS ANECDOTIQUES

Dessin de HECTOR HANOTEAU

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

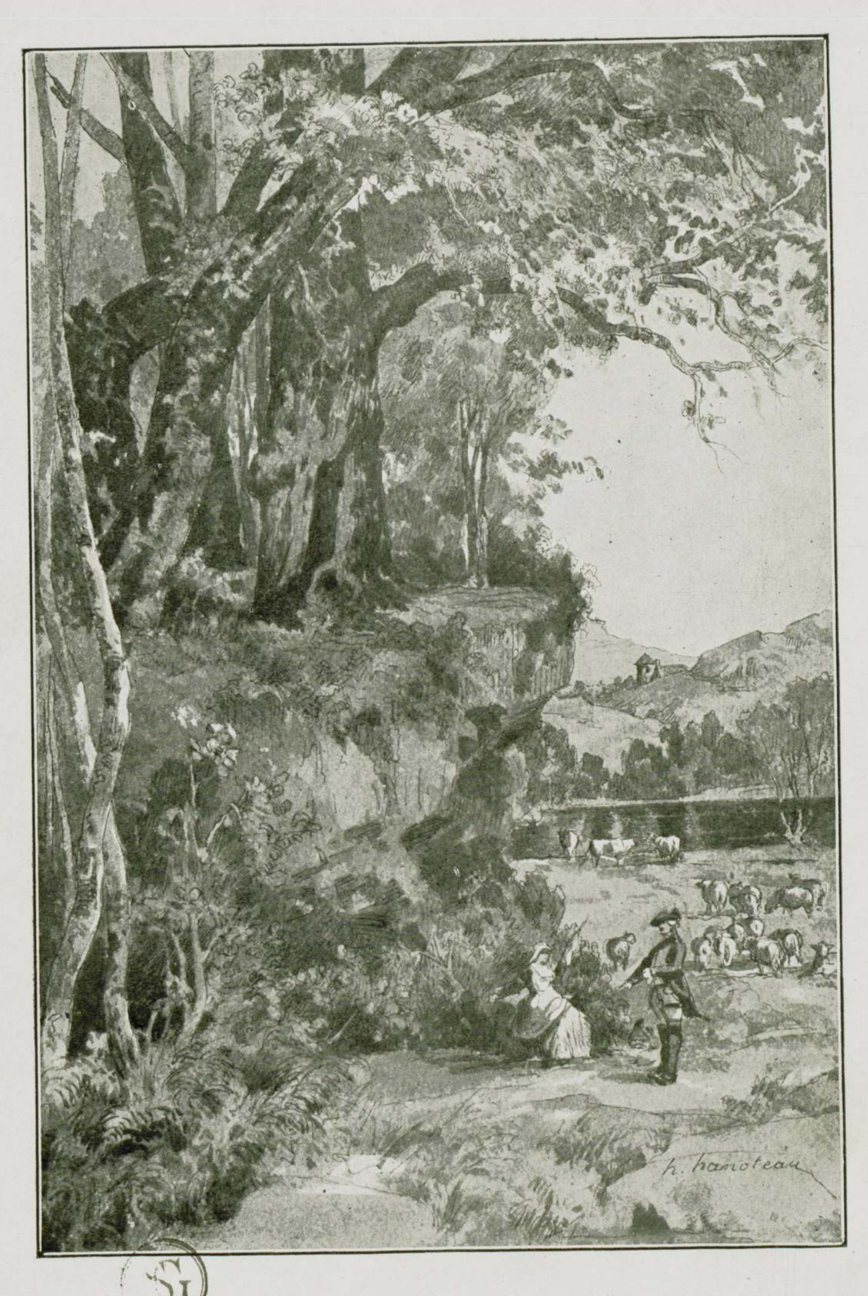
Rue Bonaparte, 28

—

1908

CHANTS & CHANSONS
POPULAIRES





Le Retour de l'Amant Soldat

« *J'avais un fidèle amant* » (PAGE 168)

LITTÉRATURE ORALE & TRADITIONS

du

NIVERNAIS

(Morvan, Bazois, Amognes, Puisaye, etc.)

Chants & Chansons POPULAIRES

RECUEILLIS ET CLASSÉS

PAR

ACHILLE MILLIEN

Avec les airs notés par J.-G. PÉNAVAIRE

Tome second

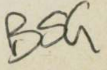
CHANSONS ANECDOTIQUES

Dessin de HECTOR HANOTEAU



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR,
Rue Bonaparte, 28

1908



Ce volume commence le cycle de nos chansons anecdotiques. A côté de gracieuses ou naïves fantaisies, créations coquettes et pimpantes, telles que celles qui composent notre première série, le lecteur en trouvera d'autres que semble surtout animer l'esprit « gaulois », souvent tenté d'abuser de la liberté d'allure, et rendant ainsi délicate la tâche de l'éditeur.

Le classement des chansons, je l'ai déjà dit ailleurs, ne peut pas être rigoureusement exact ni logique : beaucoup de celles qui figurent ici pourraient tout aussi bien se ranger dans les séries de chansons de galanterie, d'amour ou de mariage.

Depuis la publication du premier volume de ce recueil, j'ai eu le profond regret de perdre mon collaborateur, auquel me liait une amitié de quarante ans, J.-G. Pénavaire, qui nota avec tant de soin nos mélodies nivernaises. La presse lui a consacré d'élogieux articles nécrologiques ; on ne s'étonnera pas de voir ici relaté un extrait de celui du Monde musical :

« L'excellent musicien Jean-Grégoire Pénavaire vient de mourir après une courte maladie, à Paris, à l'âge de soixante-sept ans. Pénavaire était une des figures les plus humoristiques de la musique. Il avait conservé une verve, un entrain, une exubérance toute méridionale, et sa physionomie, qui s'encadrait dans de longs cheveux de saule pleureur, avait une bonhomie toute particulière... Il laisse un bagage musical fort important de musique légère, pimpante, non dépourvue de sentiment et de poésie, et dont la réalisation est excellente. Nous citerons trois opéras comiques en un acte : Ninette et Ninon, le Contrat, Monseigneur Scapin ; *un ballet :* la Folie espagnole ; *les Ouvertures dramatiques de* Torquato Tasso, *de* Miguel Cervantès, *et le poème symphonique avec chœur :* la Vision des Croisés, *dans lequel Pénavaire montra que le domaine de la musique élevée ne lui était pas inaccessible.*

» *A son* Concerto *pour violon, on pourra préférer des pages de moindre dimension, tels ses petits poèmes musicaux :* la Plainte, le Matin, le Soir, la Barque, *où il fait dire à l'archet un chant simple et poétique... On trouvera dans le recueil de* Vingt mélodies, *dans les* Vieilles chansons sur de nouveaux airs, *dans les chœurs à quatre voix d'hommes ou d'enfants et dans la musique de piano, telles pages qui sont celles d'un artiste attendri...* »

Le bon professeur nivernais, abbé Jacquand, a bien voulu suppléer Pénavaire pour la correction des épreuves de nos mélodies.

En tête du volume figure un dessin composé spécialement pour cette publication par notre regretté compatriote, le maître peintre Hector Hanoteau qui, enthousiaste des vieilles chansons du pays, prenait plaisir, tout en les fredonnant, à les exprimer par le crayon ou par la plume.

Puisse le public érudit et savant réserver à ce second volume la faveur qu'il a accordée à celui des « Complaintes et Chants historiques » !

A. M.

Beaumont-la-Ferrière, avril 1908.



CHANSONS ANECDOTIQUES

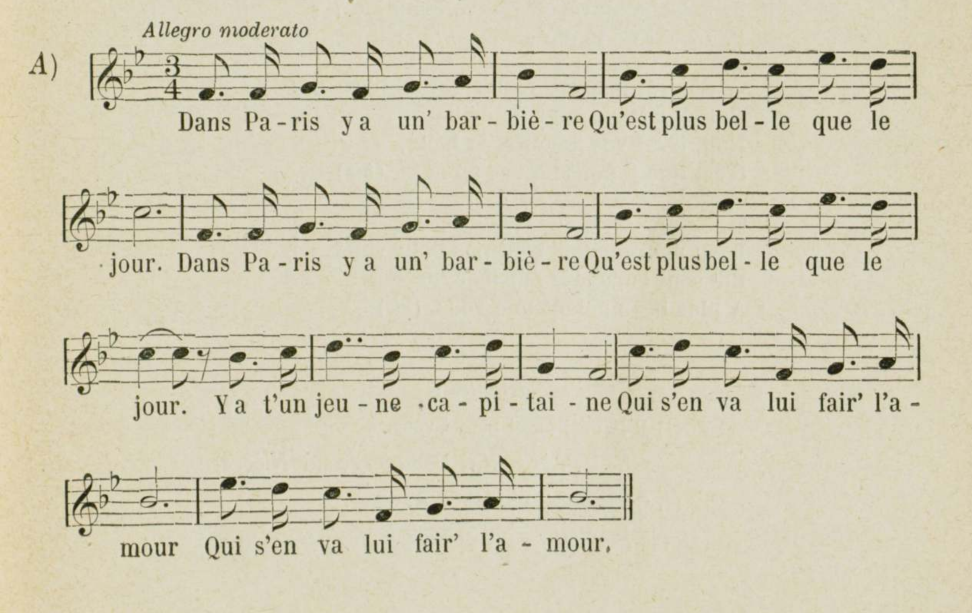
Chansons anecdotiques

La chanson anecdotique n'a pas l'allure héroïque ou sombre de la complainte, elle est d'un caractère moins sérieux, d'un ton moins soutenu ; si elle met en scène les mêmes héros, elle leur donne une tout autre figure. Elle nous rapproche du réalisme quotidien où elle puisera bientôt ses sujets. Une série de chansons roulant sur des thèmes imaginaires ou encore romanesques servira de transition entre les complaintes des chapitres précédents et les chansons qui nous diront les petites aventures familières, les tours facétieux et satiriques où se plut toujours l'esprit « *gaulois* ».

I

SUJETS IMAGINAIRES OU ROMANESQUES

La Barbière



Dans Paris y a un' barbière } *bis.*
Qu'est plus belle que le jour.
Y a t-un jeune capitaine
Qui s'en va lui fair' l'amour. (*bis*)

Oh ! comment faut-il donc faire } *bis.*
Pour (*e*) gagner ses amours ?
— Faut lui jouer des aubades,
Des aubad' au point du jour. (*bis*)

La barbière se réveille, } *bis.*
Elle se lève aussitout,
Met la tête à la fenêtre :
— Beau monsieur, que voulez-vous ? (*bis*)

— Je voudrais fair' fair' ma barbe, } *bis.*
Bell' barbièr', la ferez-vous ?
— J' l'ai bien faite au roi d'Espagne,
Je la ferai bien à vous. (*bis*) (1)

Entrez, entrez dans ma chambre, } *bis.*
Beau monsieur, asseyez-vous.
Elle appelle sa servante :
— Marguerite, levez-vous. (*bis*)

Apportez-moi mon plat d'or (*e*), } *bis.*
Mes rasoirs qui sont autour,
Et aussi ma bell' serviette
Qu'est pliée au pli d'amour. (*bis*) (2)

Premier coup d' rasoir qu'ell' porte, } *bis.*
L' beau monsieur chang' de couleur :
— Est-c' mon rasoir qui vous blesse ?
Pourquoi ne le dites-vous ? (*bis*)

— C' n'est pas vot' rasoir qui m' blesse, } *bis.*
Qui m' fait changer de couleur.
Non, c'est vos amours, la belle,
C'est que j' pense à vos amours. (*bis*)

— Mes amours, mes amourettes, } *bis.*
Beau monsieur, n' sont pas pour vous.
Ell' sont engagées sur mer (*e*)
A plus beau galant que vous. (*bis*)

Variantes :

(1) J' la f'rai aussi bien à vous.

(*P. Hisquin, Dompierre-sur-Nièvre*).

(2) Qu'est brodée au point d'amour.

(*Marie Berthe, femme Ledoux, Pougues, 1822*).

Le marinier qui les mène
A culotte de velours, } *bis.*
Un chapeau fait à la toque,
Un plumage tout autour. (*bis*)

(*Annette Thomas*, *femme Renaud*, *Beaumont-la-Ferrière*, *1836*).



Dans Paris y a un' barbière
Qui est bell' comme le jour.
C'était trois jeun' gentilshommes
Qui voulaient lui faire l'amour.

Se disaient les uns aux autres :
— Grand Dieu ! comment ferons-nous ?
Il faut aller à sa porte
Pour lui souhaiter le bonjour.

Le plus jeun' des gentilshommes,
Il connaît bien les détours. (1)
A la porte de la belle,
Va frappant trois petits coups (2)

— Qui frappe ainsi à ma porte,
Qui m'empêche mon repos ?
— Oh ! c'est moi, belle barbière, (3)
La barbe me ferez-vous ?

— Oh ! oui, mon beau gentilhomme,
Je l'ai faite à d'autr' que vous.
Montez là-haut dans ma chambre,
De suit' je monte avec vous.

Premier coup d' rasoir qu'ell' donne,
Le galant chang' de couleur.
— Est-c' mon rasoir qui vous gêne ?
Ou bien si ça vient de vous ? (4)

— Oh ! non, non, belle barbière,
Ça ne vient ni d' moi ni d' vous,
Ça vient d' vos amours, la belle,
Que j'espère avoir un jour.

— Mes amours, mes amourettes,
Sont bien éloigné's de vous ;
Elles voguent sur la Seine,
Vont la nuit comme le jour.

Le marinier qui les mène,
C'est un autre amant que vous.
Il porte de beaux bas rouges,
Des culottes de velours.

(*Marie Guilletat*, *veuve Dapoigny*, *La Chapelle-Saint-André*, *1820*).

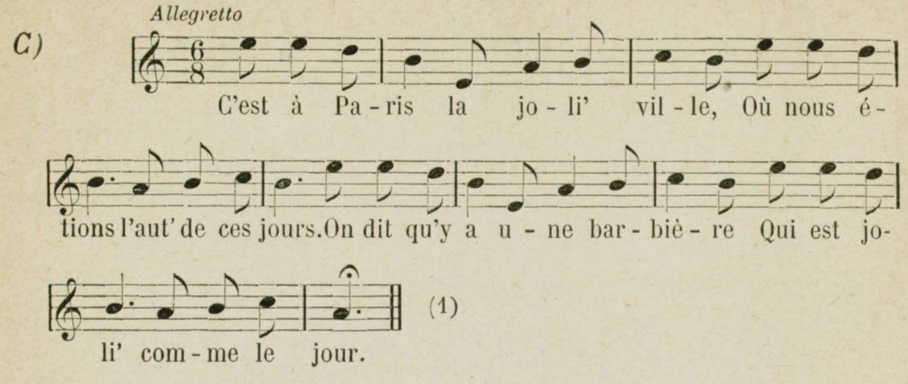
Variantes

(1) Dit : Je parlerai pour tous.

(2) Trois p'tits coups frappant tout doux.
(*Ph. Septier*, *Saint-Aubin*).

(3) Levez-vous, belle barbière.

(4) Pourquoi ne le dites-vous?
(*Femme Peyronnet*, *Poiseux*, *1850*).



C'est à Paris, la jolie ville,
Où nous étions l'autr' de ces jours.
On dit qu'y a une barbière
Qui est jolie comme le jour (2)

Mais nous étions trois galants frères ;
Tous trois voudraient lui fair' l'amour.
C'est le plus jeun' qui dit aux autres : (3)
— Comment donc lui parlerons-nous ?

Il faut aller fair' fair' nos barbes,
Sans doute, ainsi, la verrons-nous.
— Bien le bonjour, belle barbière,
La barbe, nous la ferez-vous ?

— Je l'ai bien faite au roi d'Espagne,
Qui valait bien autant que vous.
Montez là-haut dedans ma chambre,
Je vais monter avecque vous (4).

Mais tout en rasant le plus jeune,
Trois fois il change de couleur.
— Est-c' mon rasoir(*e*) qui vous blesse ?
— Non, c'est vos yeux remplis d'amour. (5)

— Oh ! mes amours, mes amourettes,
Ell' sont bien éloigné's de vous.
Ell' sont dans un vaisseau sur mer, (*e*)
Mon beau monsieur, c' n'est pas pour vous.

(*Eugénie Perroy*, *La Charité*, *1866*).

Variantes :

(1) *Le début de cet air rappelle celui du fragment nº 2, page 27 du 1er volume.*

(2) Tous les galants lui font l'amour.

(3) Hélas ! grand Dieu, comment donc faire
Pour acquérir(*e*) ses amours ?

(*Marie Dufond*, *Sermoise*, *1868*).

(4) Sur le fauteuil asseyez-vous.

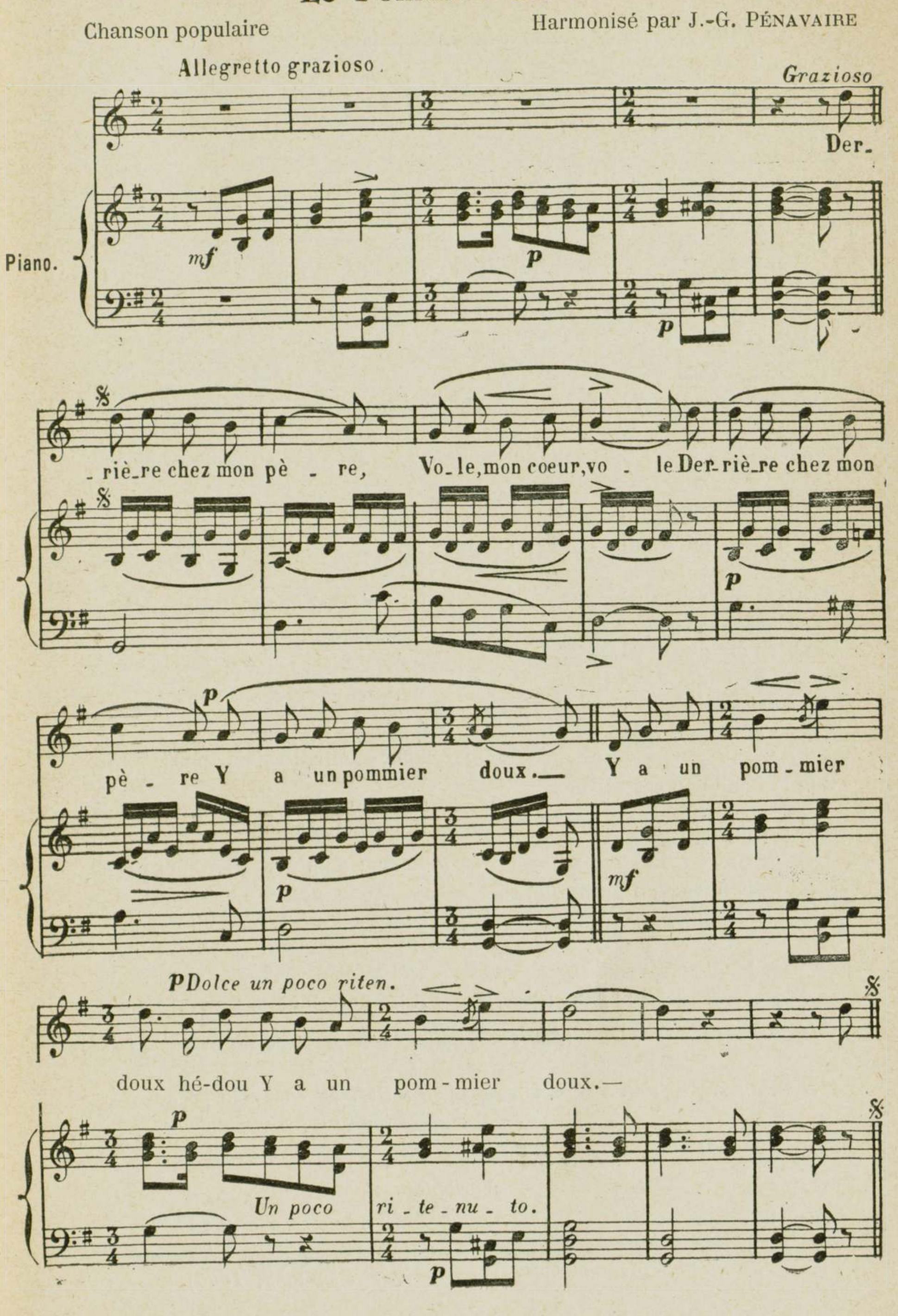
(5) Non, ce sont vos tendres amours.

(*Al. Cordonnier*, *femme Foiny*, *Châteauneuf*, *182.*).

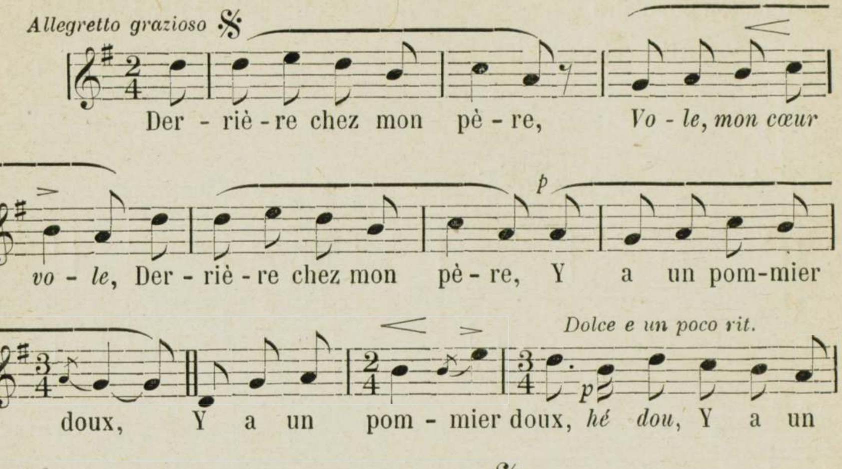
Le Pommier doux

Chanson populaire

Harmonisé par J.-G. PÉNAVAIRE



Le Pommier doux



Derrière chez mon père,
Vole, mon cœur, vole,
Derrière chez mon père,
Y a un pommier doux (*bis*)
Hé dou, (1)
Y a un pommier doux.

Que la feuille en est verte,
Vole, etc.
Que le fruit en est doux.

C'est trois filles d'un prince,
Sont endormies dessous.

La plus jeun' se réveille :
— Mes sœurs, voici le jour. (2)

Que répond la cadette :
— Non, ce n'est pas le jour.

Mais c'est la belle étoile
De mon cher amant doux.

Il s'en va t-à la guerre,
Pour combattre pour nous.

S'il gagne la bataille,
Il aura mes amours.

— Oh ! qu'il perde ou qu'il gagne,
Vole, mon cœur, vole,
Oh ! qu'il perde ou qu'il gagne
Il les aura toujours (*bis*)
Hé dou,
Il les aura toujours.

(*Louise Malville, veuve Martin, Saint-Malo, 1817*).

Il existe une version à vers de cinq pieds : Derrièr' chez mon père
C'est un pommier doux.

Variantes :

(1) Toujours.
(*L. Dubois, La Machine, 1831*).

(2) Je crois que c'est le jour.
(*M. Simonet, femme Thureau, Saint-Parize-en-Viry, 1843*).

La Fille du Roi qui prend envie d'une Rose

1°

JOLI TAMBOUR



C'est trois tambours revenant de la guerre } *bis.*
Héla,
Revenant de la guerre,
Héla, héla la la,
Revenant de la guerre.

L' plus jeun' des trois avait un' joli' rose } *bis.*
Héla, etc.

La fill' du roi était à sa fenêtre.

— Joli tambour, veux-tu m' donner ta rose ?

— Je t' la donn'rai, si tu veux êtr' ma mie.

— Joli tambour, parles-en à mon père.

— Sire le roi, veux-tu m' donner ta fille ?

— Joli tambour, tu n'es pas assez riche.

— Je suis plus rich' que toute ta famille :

J'ai trois moulins desur la mer gentille, (1)

L'un qui moud l'or et l'autre la farine ;

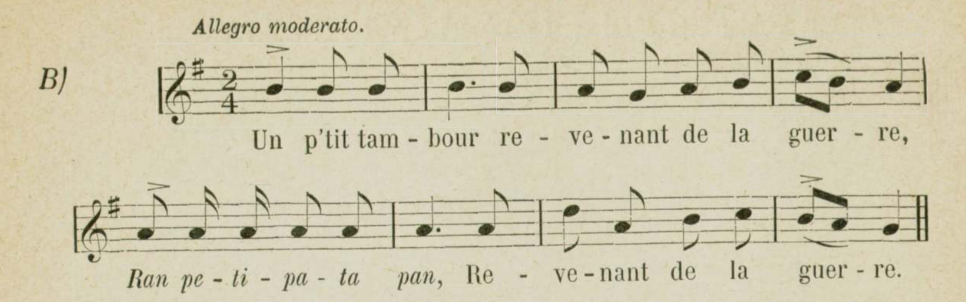
L'autre moudra les amours de ma mie, } *bis.*
Héla,
Les amours de ma mie,
Héla, héla la la,
Les amours de ma mie.

(*Marie Gobillot, femme Mouloise, Grenois, 1852*).

Var. (1) ... desur la mer jolie.

(*M. Cloizeau, femme Camus, Arthel, 1821.*)

B)



Un p'tit tambour revenant de la guerre,
Ran petipatapan,
Revenant de la guerre.

A fait rencontr' du roi avec sa fille,
Ran, etc.

— Sire le roi, veux-tu m' donner ta fille ?

— Petit tambour, dis-moi donc ta richesse.

— Sire le roi, mon tambour, mes baguettes.

— T'as pas vaillant la chemis' de ma fille.

— J'ai bien vaillant sa robe et sa chemise.

— Petit tambour, dis moi qui est ton père.

— Sire le roi, c'est l' grand roi d'Angleterre.

— Petit tambour, je te donne ma fille.

— Sire le roi, je me moqu' de ta fille,
Ran petipatapan.
Je me moqu' de ta fille.

(*Ann. Thomas, femme Renaud, Beaumont, 1836*).

Je ne donne, dans les versions notées ci-après, que les parties du texte qui diffèrent.

C)



Joli tambour revenant de la guerre, (*bis*)
O gué ho ladera,
Revenant de la guerre.

. . . .

— Bonjour le roi, aussi ta compagnie (*bis*)

— Sire le roi, veux-tu m' donner ta fille ? (*bis*)

Etc.

(*Veuve Desjeux, Poiseux, 1814*).

D) *Voir l'air noté à la page suivante E, avec variante E' pour le refrain.*

Y a trois tambours dans Paris, la grand'ville (*bis*)
Rantanplan, (1)
Dans Paris; la grand' ville.

. . . .
. . . .

— Joli tambour, demain je t' ferai pendre.

— Sire le roi, j'ai de quoi me défendre.

— Joli tambour, dis-moi qui est ta mèr(*e*).

— Sire le roi, c'est la rein' d'Angleterre.

— Joli tambour, je te donne ma fille.

— Sire le roi, je m' moqu' de votre fille.

J'ai cent vaisseaux desus la mer qui brille.

J'ai cent chevaux dedans mon écurie.

J'ai cent maisons dans Paris la grand'ville,
Rantanplan.
Dans Paris la grand'ville.

(*Rabdeau, femme Rodier, Prémery, 185.*).

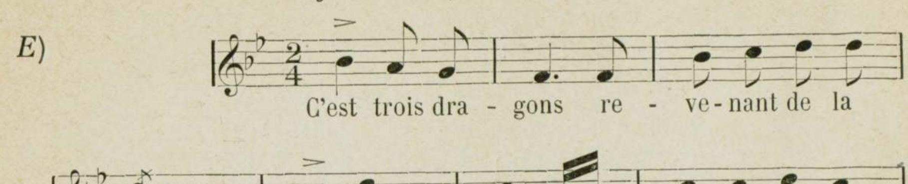
Variante :

(1) *Hé plan rataplan.*

(*M. Cloizeau, femme Camus, Arthel, 1821*).

Allegro moderato, avec entrain.

E)







Autre version pour le refrain.



C'est trois dragons revenant de la guerre (*bis*)
O gai lonladéra,
Revenant de la guerre.

Mais le plus jeune avait un' rose blanche.

. . . .

— Sire le roi, mariez votre fille.

— Joli dragon, personn' ne la demande.

— Sire le roi, moi j'en fais la demande.

— Joli dragon, montrez-moi vos richesses.

— J'ai trois bateaux chargés de marchandises,

L'un est plein d'or, l'autre d'argenterie,

Et l'autre, c'est pour promener ma mie.

— Joli dragon je te donne ma fille.

— Sire le roi, non, je t'en remercie,

Dans mon pays y en a de plus jolies.

(*Pierre Hisquin, Dompierre-sur-Nièvre, 1831*).

F)



Trois jeun's soldats revenant de la guerre (*bis*)
Et rantanplan,
Tambours battants du régiment
Et rantanplan.
Etc.

(*Eugénie Carrue*, *Colméry*, *1872*).

G)



C'est trois garçons rev'nant de la Bourgogne (1)
Hela, traladera, lala
Rev'nant de la Bourgogne,

L' plus jeun' des trois rapportait une rose.

Etc.

(*Jeanne*, ...*Dompierre* *1800*).

Variante :

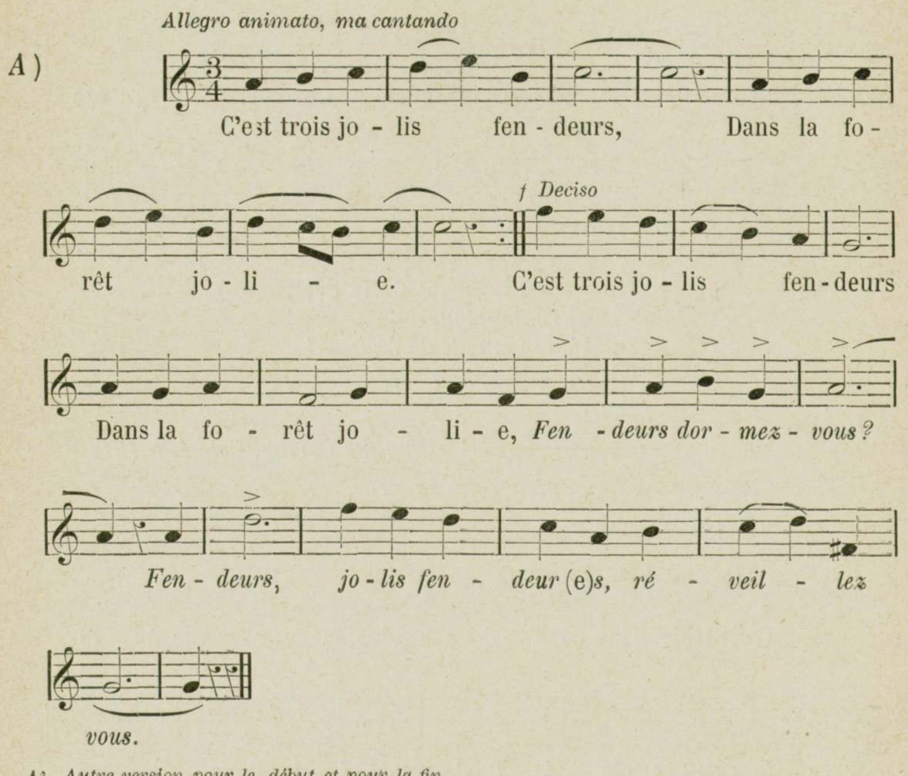
(1) Trois beaux maçons partis pour la Bourgogne (*bis*)
Hé la la lidéra,
Partis pour la Bourgogne.

(*Toussaint Montaron*, *Semelay*, *1812*).

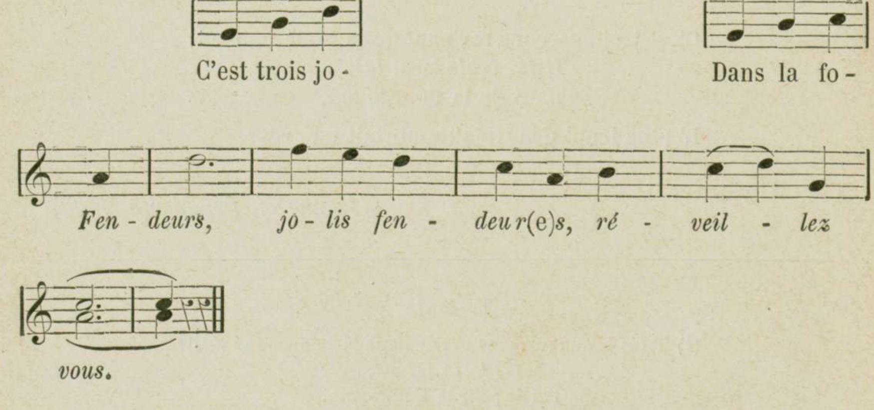
2°

JOLI FENDEUR

A)



A' *Autre version pour le début et pour la fin.*



La variante A' a été donnée par un seul chanteur : Jean Denis, Azy-le-Vif, 1858.

C'est trois jolis fendeurs dans la forêt jolie (1) (*ter*)
Fendeurs, dormez-vous ?
Fendeurs, jolis fendeurs, réveillez-vous. (2)

Le plus jeune des trois avait un' ros' fleurie. (3) (*ter*)
Fendeurs, etc.

Est venu t-à passer le roi avec sa fille, (4) (*ter*)

– Fendeur, joli fendeur, donne-moi donc ta rose (5) (*ter*)

— Je te la donnerai, si tu veux êt' ma mie. (*ter*)

— Fendeur, joli fendeur, parle-n-en z-à mon père (*ter*)

— Eh bien, sire le roi, donne-moi donc ta fille. (6) (*ter*)

— Fendeur, joli fendeur, tu n'es pas assez riche. (7) (*ter*)

Variantes :

(1) C'est trois jolis fendeurs dormant dedans la loge.
(*J. Senotier, Chantenay, 1809*).

C'était trois beaux fendeurs qui fendaient dans la plaine.
(*M. Laba, Dornes, 1831.*)

C'est un joli fendeur dans sa loge jolie,
Il tenait à la main une rose fleurie.
(*G. Guillemin, Cuffy, 1827*).

(2) Fendeurs, jolis rouleurs...
(*Veuve Quoy, Garchy, 1803*).

Le refrain est modifié de nombreuses façons :

C'est trois jolis fendeurs dans la forêt jolie,
Florille, ma mie, fendeurs, dormez-vous ?
Jolis fendeurs, réveillez-vous.
(*Jean Denis, Azy-le-Vif, 1858*).

Trois compagnons fendeurs dans la forêt jolie.
Fendeurs, beaux fendeurs, dormez-vous ?
Fendeurs, jolis fendeurs, réveillez-vous.
Etc.
(*J. Fournet, femme Béni, Montambert, 1830*).

(3) ... il avait une rose.
(*Anne Monsinjon, Nolay, 1864*).

(4) Le roi vient à passer, le roi avec sa fille.
(*Hisquin, Dompierre, 1831*).

(5) ... veux-tu m' donner ta rose ?
(*Nolay*).

(6) Bien le bonjour, le roi, aussi ta compagnie.

(7) Pour te donner ma fill', dis-moi donc ta richesse.
(*Garchy*).

... là-voù sont tes fortunes.

— Oh ! va, sire le roi, j'ai bien vaillant ta fille. (*ter*)
— T'as pas seul'ment vaillant la chemis' de ma fille. (*ter*)
— J'ai bien vaillant sa robe avecque sa chemise. (*ter*)
J'ai trois vaisseaux sur l'eau, chargés de marchandises, (*ter*)
J'en ai un chargé d'or, l'autre de pierres fines, (1) (*ter*)
Dans l'autr' y a rien du tout, c'est pour mener ma mie (2) (*ter*)
— Fendeur, joli fendeur, oh ! tiens, voilà ma fille. (*ter*)
— Oh ! va, sire le roi, je me moqu' de ta fille. (*ter*)
Y en a dans mon pays qui sont bien plus jolies. (*ter*)
Fendeurs, dormez-vous ?
Fendeurs, jolis fendeurs, réveillez-vous.

(*Annette Thomas, femme Renaud, Beaumont-la-Ferrière, 1836*).

Voici plusieurs autres versions musicales. Je donne seulement le premier couplet du texte. Les variantes des autres couplets ont été indiquées aux pages précédentes.



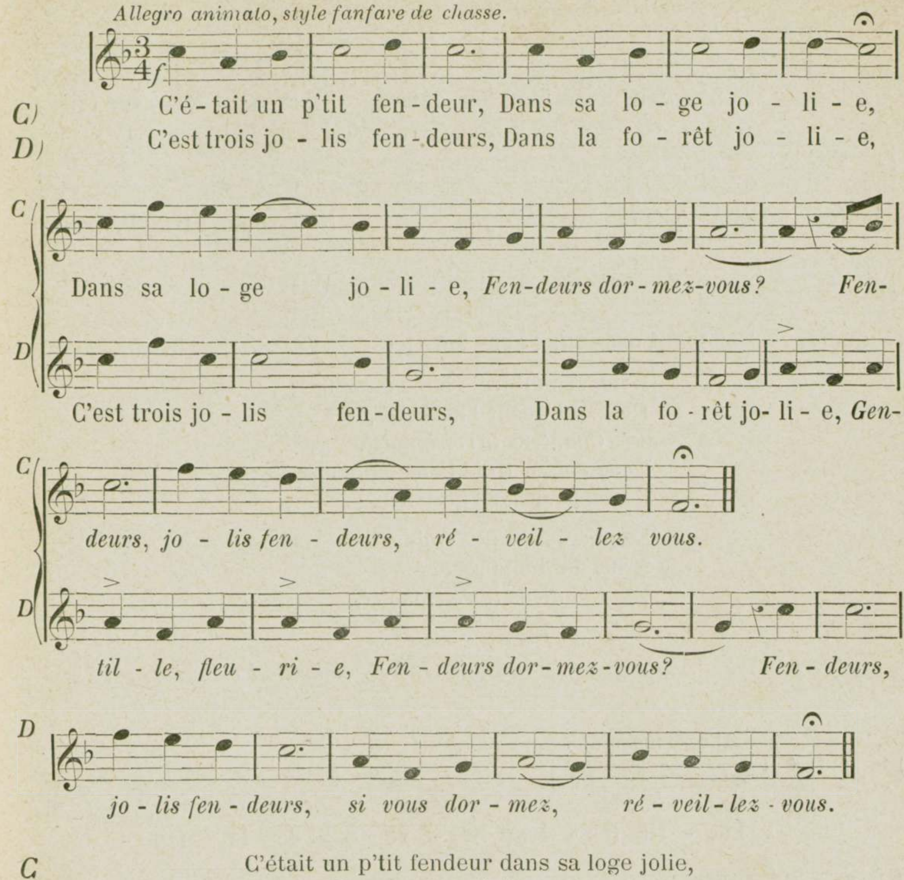
C'est un joli fendeur dans sa loge gentille,
Fendeur, dormez-vous ?
Fendeur, joli fendeur, réveillez-vous.
Etc.

(*Eugénie Perroy, La Charité, 1868*).

Variantes :

(1) ... l'autre de toile fine.
(*Jean Denis, Azy-le-Vif, 1858*).
... l'autre de mousseline.
(*Nolay*).

(2) Dans l'autre il n'y a rien, rien que trois jolies filles.
Y en a un' qu'est ma sœur et l'autre ma cousine,
L'autr' qui ne m'est de rien, j'en ferai bien ma mie.
(*Azy-le-Vif*).



C

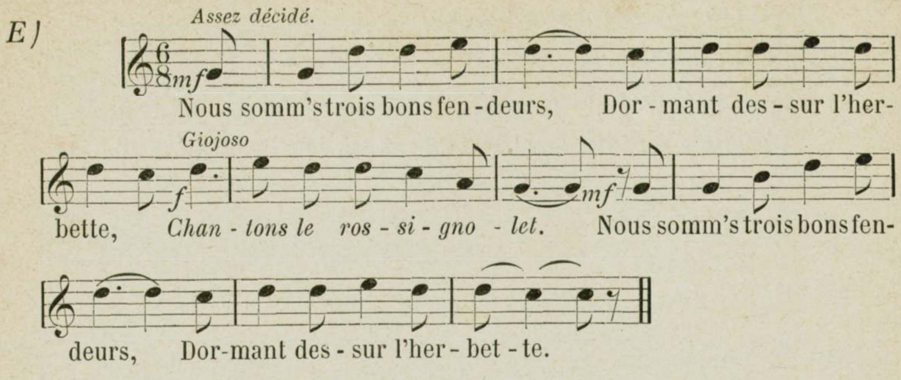
C'était un p'tit fendeur dans sa loge jolie,
Dans sa loge jolie,
Fendeurs, dormez-vous ?
Fendeurs, jolis fendeurs, réveillez-vous.

(*Françoise Durand*, *veuve Bleuzat*, *Prémery*, *1814*).

D)

C'est trois jolis fendeurs dans la forêt jolie (*bis*)
Gentille, fleurie, fendeurs, dormez-vous ?
Fendeurs, jolis fendeurs, si vous dormez, réveillez-vous.

(*Anne Monsinjon*, *Nolay*, *1864*).



Nous somm' trois bons fendeurs,
Dormant desur l'herbette,
Chantons le rossignolet,
Nous somm' trois bons fendeurs,
Dormant desur l'herbette.

Le plus jeune des trois
Avait un' belle rose.
Chantons le rossignolet,

Etc.

(*Louis Guéret, Neuville-les-Decize, 1815*).



Petit fendeur revenant de la fende (*bis*) (1)
N'a rien trouvé qu'une rose vermeille,
O gué lon ladéra,
Qu'une rose vermeille.

Variante :

(1) Joli fendeur...

(*Divers*).

C'est trois fendeurs dans la forêt jolie (*bis*)
L'plus jeun' des trois sur son poing portait rose,
O gué lon larira,
Sur son poing portait rose.

Fille du roi qu'était à sa fenêtre (*bis*) (1)
O gué, etc.

— Petit fendeur, veux-tu m' donner ta rose? (*bis*)

— Fille du roi, veux-tu être ma mie? (*bis*)

— Petit fendeur, parle-n'en à mon père (*bis*)

— Sire le roi, veux-tu m' donner ta fille? (*bis*)

— Petit fendeur, tu n'es pas assez riche. (*bis*)

— T'as pas vaillant la robe de ma fille, (*bis*) (2)

— J'ai bien vaillant sa robe et sa chemise. (*bis*) (3)

— J'ai trois moulins sur la mer(*e*) jolie, (*bis*)

— Un qui moud l'or et l'autre la farine, (*bis*)

— L'autre qui moud les amours de ta fille. (*bis*)

— Petit fendeur, eh bien, prends donc ma fille, (*bis*)

— Sire le roi, garde-la bien, ta fille, (*bis*)

— Dans mon pays, j'en ai de plus jolies (*bis*)
O gué lon ladéra,
J'en ai de plus jolies.

(*Françoise Durand, veuve Bleuzat, Prémery, 1814*).

Variantes :

(1) La fille au roi en a pris grande envie : (*bis*)
Petit fendeur, donne-mi donc ta rose,
(*Anne Davault, femme Graillot, Vauclaix, 1812*).

(2) ..... la jupe de ma fille.
(*Veuve Jeannet, Arbourse, 1835*).

(3) J'ai plus valant que le roi et sa fille.
Vauclaix).

J'ai trois cents bœufs qui tir' à la charrue,
J'en ai autant qui sont dans mon étable.

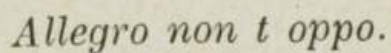
J'ai trois cents ch'vaux sur les champs de bataille ;
J'en ai autant, mais c'est pour les reprendre.

J'ai trois moulins là-haut sur la montagne.
J'ai le premier, moud la farine fine,
J'ai le second qui moud l'argenterie,
L'autre qui moud les amours de ma mie.
(*Louis Mangin, Saint-Léger-de-Fougeret, 1858*).

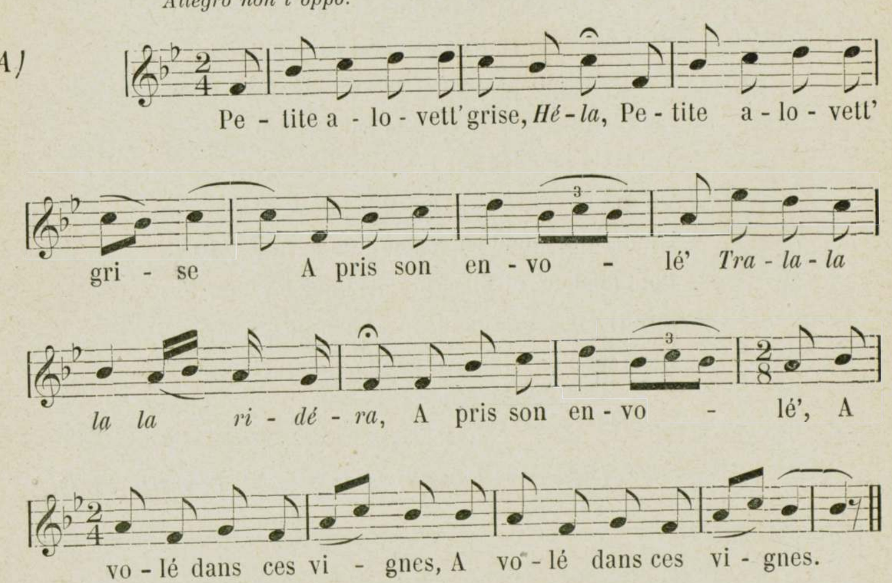
J'ai cent moutons là-bas dans la prairie,
J'ai cent moulins desur la mer qui tournent.
(*T. Montaron, Semelay, 1812.*)

Les versions suivantes ont subi de profondes altérations. Il n'est plus question du tambour, du fendeur, ni du roi.

La Fille du Vigneron



A)



Petite alovett' grise
Héla,
Petite alovett' grise
A pris son envolée,
Tralala la la ridéra,
A pris son envolée,
A volé dans ces vignes. (*bis*)

A volé dans ces vignes,
Héla,
A volé dans ces vignes...
— Beau vign'ron, beau vign'ron,
Tralala la la ridéra,
Beau vign'ron, beau vign'ron,
Donne-moi donc ta fille (*bis*)

Donne-moi donc ta fille,
Héla,
Donne-moi donc ta fille.
— Ma fill' n'est pas pour toi,
Tralala la la ridéra,
Ma fille n'est pas pour toi,
Tu n'es pas assez riche. (*bis*)

Tu n'es pas assez riche,
Héla,
Tu n'es pas assez riche.
Tu n'as pas mêm' vaillant
Tralala la la ridéra,
Tu n'as pas mêm' vaillant
La robe de ma fille (*bis*) 1)

Variante :

(1) La coiffur' de ma fille.

La robe de ma fille,
Héla,
La robe de ma fille.
— J'ai bien encor vaillant,
Tralala la la ridéra,
J'ai bien encor vaillant
Sa robe et sa chemise. (*bis*)

Sa robe et sa chemise,
Héla,
Sa robe et sa chemise.
J'ai trois vaisseaux sur l'eau, (1)
Tralala lala ridéra.
J'ai trois vaisseaux sur l'eau,
Chargés de marchandises (*bis*)

Un qui est chargé d'or, (2)
L'autre de pierres fines.

L'autre, y a rien dedans, (3)
C'est pour mener ma mie.

— Eh bien ! donc j'y consens,
Je te donne ma fille.

— Beau vign'ron, beau vign'ron,
Moi, je t'en remercie.

Là-bas, dans mon pays,
Y en a de plus jolies.

(*Pierrette Lebas, femme Perruche, Montigny-sur-Canne, 1826*).

Autre version musicale sur les mêmes paroles :

B)



Variantes :

(1) J'ai bien cinq cents moutons
Là-bas dans la prairie.

J'ai bien cinq cents chevaux
Sur le champ de bataille.

J'ai bien cinq cents moulins
Moulant farine fine.

(*L. Picard, femme Bourdier, Semelay, 1829*).

(2) Un chargé d' couteaux fins,
L'autre d'aiguilles fines.

(*J. Luat, veuve Montaron, Luzy, 1802*).

(3) Et l'autre qui n'a rien,
Qu' les amours de ma mie.

(*Semelay*).

Petite alovette grise (*bis*)
A pris son envolée,
Traderi, tradera,
A pris son envolée,
A volé dans nos vignes.
Etc.

(Jeanne Luat, veuve Montaron, Luzy, 1802).

Le Fils du Roi et les Canards blancs

A)



Les couplets enjambent : *le deuxième vers de chaque couplet devient le premier vers du suivant.*

Mon père a fait bâtir château, (*bis*)
L'a fait bâtir sur trois carreaux, (1)
Oh ! oh ! ma bergère,
Oh ! qu'elle est donc loin de moi
Celle que j'aime.

L'a fait bâtir sur trois carreaux, (*bis*) (2)
Les trois carreaux sont d'argent blanc, (3)
Oh ! oh ! ma bergère,
Etc.

Variantes :

(1) Le roi n'en a pas de plus beau.
(*Héry*).

Il est petit, mais il est beau.
(*Savigny-Poil-Fol*).

(2) Il est bâti sur quatr' carreaux.
(*Saint-André, Arbourse*).

(3) Ces trois carreaux sont en argent.
(*Crux-la-Ville*).

Un' clair' fontain' par le mitan (*bis*) (1)
Trois beaux canards s'y vont baignant. (2)
Le fils du roi les va tirant. (3)
Il tire au noir, il tire au blanc.
Oh ! dessous l'aile il perd son sang.
Il va jetant la plume au vent.
Trois d'moisell' la vont ramassant (4)
C'est pour en faire un lit de camp,
Pour fair' coucher le roi vivant. (5)

(*Pierre Peyronnet, Saint-Bonnot, 1812*).

Variantes :

(1) Un' bell' rivièr' passe au mitan.
(*Nolay*).

Bell' fontain' clair' qu'est au mitan.
(*Asnan*).

Un' bell' fontain' par le mitan.
(*Dun-sur-Grandry*).

(2) Trois beaux canards qu'y a dedans.
(*Champlemy*).

Trois canards blancs y vont plongeant.
(*Dun*).

Trois beaux canards s'en vont volant.
(*Saint-Franchy*).

...... s'en vont dedans.
(*Oulon*).

(3) Le fils du roi tire au mitan.
(*Nolay*).

Les filles du roi s'en vont chassant,
Ell' ont tué mon canard blanc,
Ont fait voler la plume et le sang.
(*Saint-André*).

Trois beaux chasseurs qu'les vont chas-
Avont tiré sur le va-devant, [sant,
Avont blessé rien qu' le mitan,
Ont pris la plum', l'ont j'tée au vent.
(*Asnan*).

Toute la plum' s'envole au vent.
(*Oulon*).

Perdant leur plum', perdant leur sang.
(*Crux*).

Ces trois canards s'en vont criant :
Je perds ma plum', je perds mon sang.
(*Champlemy*).

(4) Bell' demoisell' le va plumant.
(*Dun*).

(5) Coucher le roi, aussi saint Jean.
(*Asnan*).

... un beau lit blanc
Pour fair' coucher le roi dedans.
(*Oulon*).

Pour le coucher lui, ses enfants.
(*Raveau*).

Pour coucher la mère et l'enfant.
(*Saint-André*).

Ces variantes sont de :

Pierre Charlot, Héry, 1844 ; Jean Blondeau, Savigny-Poil-Fol, 1826 ; Ant. Colin, Saint-André-en-Morvan, 1817 ; Solange Mussier, veuve Jeannet, Arbourse, 1835 ; Madeleine Bouziat, veuve Lebas, Crux-la-Ville, 1812 ; Louise Goux, veuve Sourdeau, Nolay, 1810 ; Françoise Blateau, femme Gaulon, Asnan, 1806 ; M. Jardet, veuve Girard, Dun-sur-Grandry, 1819 ; François Franchard, Champlemy 182. ; Jeanne Renaud, veuve Lutereau, Saint-Franchy, 1837 ; A. Perruchot, Oulon, 18.. ; Jean Millien, Raveau, 1802.

Cette chanson est une des plus répandues. En voici de nombreuses versions musicales Les variantes du texte ont toutes été données à la suite de la version qui précède.

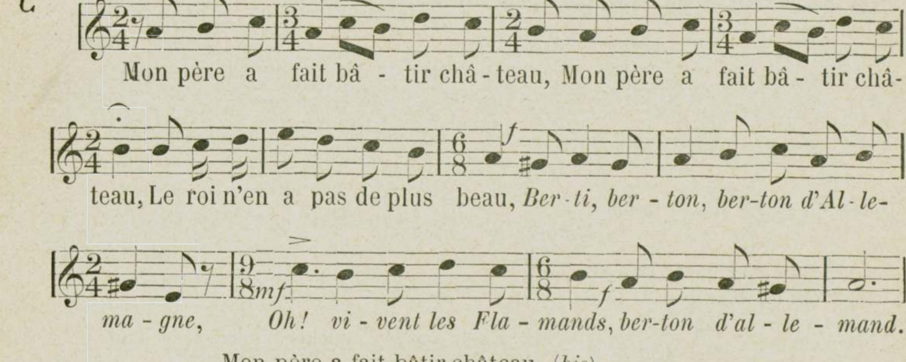
B)



Mon père a fait bâtir château, (*ter*)
Bell' Madeleine;
Allons, ma mie, allons,
Bell' Madelon.
Etc.

(*Madeleine Bouziat, femme Lebas, Crux-la-Ville, 1812*).

C



Mon père a fait bâtir château, (*bis*)
Le roi n'en a pas de plus beau,
Berti, berton, berton d'Allemagne, (1)
Oh! vivent les Flamands, berton d'allemand!

Etc.

(*Pierre Charlot, Héry, 1844*).

Variantes du refrain :

(1) Bertî, berton, berton d'allemand,
Vivent les Flamands...

(*Veuve Brunet, Nolay, 1802*).

Berti, bertin, berton d'Allemagne,
Viv' les Flamands, berton l'Allemand!

(*Antoinette Colin, Saint-André-en-Morvan, 1817*).

Bertigne et Bertagne, Bertagne Allemagne.

(*Louis Ranvier, Marzy, 1860*).

D)



Mon pèr' m'a fait bâtir château, (*bis*)
L'a fait bâtir sur trois carreaux,
La digdondaine,
L'a fait bâtir sur trois carreaux,
La digdondon.

Etc.

(*Marie Jardet, veuve Girard, Dun-sur-Grandry, 1819*).

E)

(*Air noté page 90 du premier volume*).

Mon père a fait bâtir château, (*ter*)
Reverdit l'herbe,
Dessus le joli jonc des bois,
Reverdis-toi.

Etc.

(*Louise Goux, veuve Sourdeau, Nolay, 1810*).

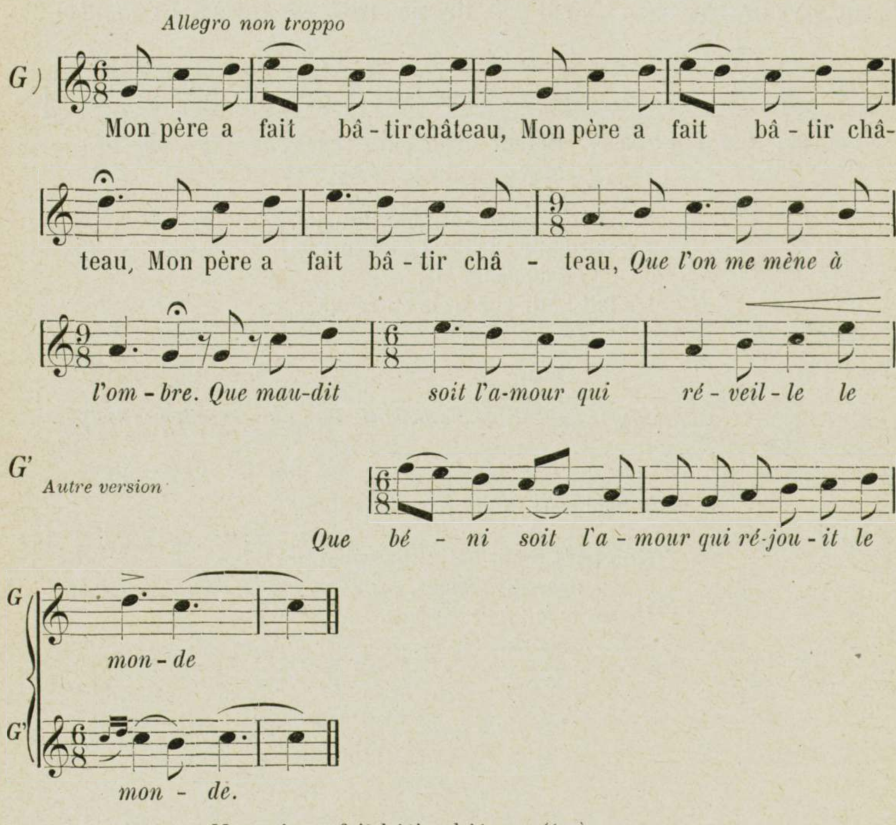
F)



Mon père a fait bâtir château (*bis*)
L'a fait bâtir sur trois carreaux,
Oh! oh! ma bergère,
Celui qui est auprès de moi, c'est lui que j'aime.

Etc.

(*Jeanne ...., Dompierre, 1800*).



Mon père a fait bâtir château, (*ter*)
Que l'on me mène à l'ombre.
Que maudit soit l'amour qui réveille le monde !

Etc.

(*François Franchard, Champlemy, 18..*).

La variante G' :
Que béni soit l'amour qui réjouit le monde ! (1)
est de Jean Blondeau, de Savigny-Poil-Fol, 1826

Variante :

(1) A l'ombre de l'amour qui réjouit le monde.

(*Berdonneau, Donzy, 180 *).

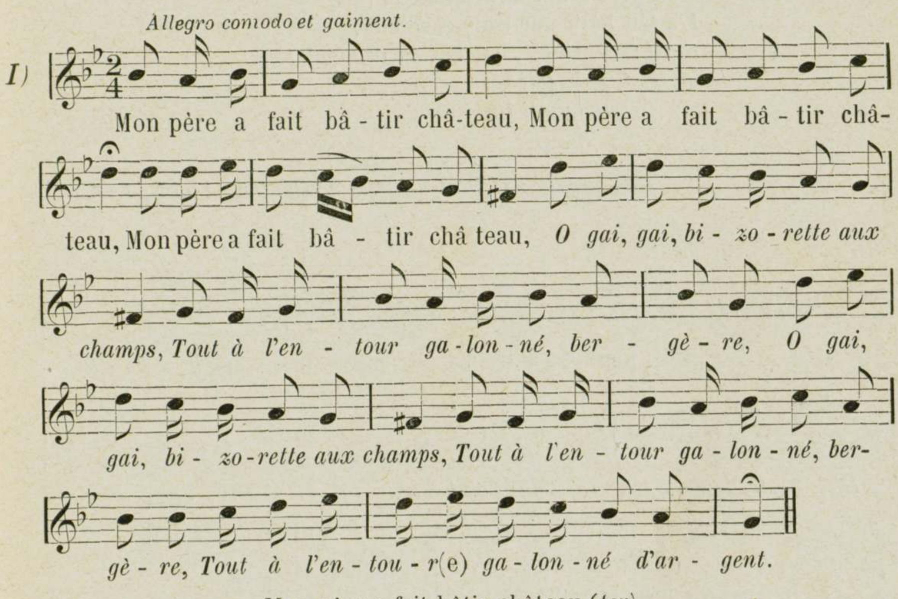
H)



Mon père a fait bâtir château, (*bis*)
L'a fait bâtir sur trois carreaux.
Vois-tu bien, sais-tu bien comm' je t'aime ?
Ah ! vois-tu bien, vois-tu bien, sais-tu bien
Comm' je t'aime bien?

(*A. Perruchot*, *Oulon*, *18..*).

I)



Mon père a fait bâtir château (*ter*)
Oh ! gai, gai, bizorette aux champs,
Tout à l'entour galonné, bergère,
Oh ! gai, gai, bizorette aux champs,
Tout à l'entour galonné, bergère,
Tout à l'entour (e) *galonné d'argent.*

Etc.

(*Ursule Bonnin, femme Monvoisin*, *Neuville-les-Decize*, *1851*).

J)



Mon père a fait bâtir château (*bis*)
L'a fait bâtir sur trois carreaux,
Sur le vert tintin, sur le vert tinto, oh ! oh !
Sur le joli vere ver,
Sur le joli tinto vere.

Etc.

(*Françoise Blateau, femme Gaulon, Asnan, 1806*).

K)



Mon pèr' a fait bâtir château
Sur le vert tintin, sur le vert tinto, oh ! oh !
Sur le joli vère, vère,
Sur le joli vert tintin,
Sur le joli vert tinto.

Etc.

(*M. Gobillot, femme Monloise, Grenois, 1852*).

Voici encore divers autres refrains de cette chanson :

Mon père a fait bâtir château,
L'a fait bâtir sur trois carreaux,
Sur le vert, sur le gris, sur le joli mois d'avril,
Hé ! ma bergère.
Qu'il est donc loin de moi celui que j'aime !

(*Solange Mussier, veuve Jeannet, Arbourse, 1835*).

Mon père a fait bâtir château,
L'a fait bâtir sur trois carreaux,
Pipon pon, mon cœur vit à l'aise.
Tout le monde fait l'amour et moi je m'en passe.

(*Charles Ledoux, Pougues, 1818*).

Mon père a fait bâtir château,
Monti, monta, montaderala,
. . . .
. . . .

(*Berdonneau, Donzy, 180.*).

Le Salut à la Maîtresse



Petit soldat de guerre,
Dedans la guerre tu t'en vas (*bis*)
Heli, hela et lon lonla,
Petit soldat de guerre,
Dedans la guerre tu t'en vas.

Si tu vois ma maîtresse,
Oh ! je t'en prie, oh ! salue-la (*bis*)
Heli, hela et lon lonla,
Si tu vois ma maîtresse,
Oh ! je t'en prie, oh ! salue-la.

La saluer, comment faire
Puisque, moi, je n' la connais pas ? (*bis*)
Heli, hela et lon lonla,
La saluer, comment faire,
Puisque, moi, je n' la connais pas ?

— L'est facile à connaître,
Ell' port' la fleur de lys au bras (*bis*)
Heli, hela et lon lonla,
L'est facile à connaître,
Ell' port' la fleur de lys au bras.

(*Catherine Septier, veuve Normand, Menestreau, 1835*).

La Prisonnière plaintive



Petit rossignolet, rossignolet sauvage,
Tu dis dans ton langag' que je suis mariée

Tu dis dans ton langag' que je suis mariée,
Oh ! non, je la suis pas, mais je voudrais bien l'être,

Oh ! non, je la suis pas, mais je voudrais bien l'être,
Anc' le plus beau soldat de la cour de mon maître.

Anc' le plus beau soldat de la cour de mon maître...
Mon maîtr' qu'entend cela, dans la prison me mène,

Mon maîtr', etc.
Où j'ai bien fait sept ans, sept ans quelques semaines

Au bout de sept années, j'ai mis le pied à terre.

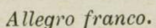
J'ai écrit une lettre à ma sœur Marguerite,

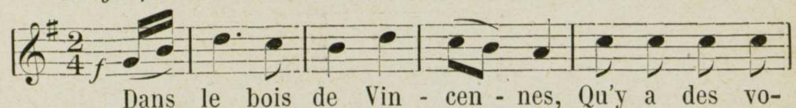
Qu'ell' ne m' blanchisse plus ni col(*e*) ni chemise.
Qui donc les blanchira ? La rosée et la pluie
Qui donc les sèchera ? Le soleil et la lune.
Le soleil est bien loin et la lune est bien haute.

(*Simon Pieuchot*, *Saint-André-en-Morvan*, *1819*).

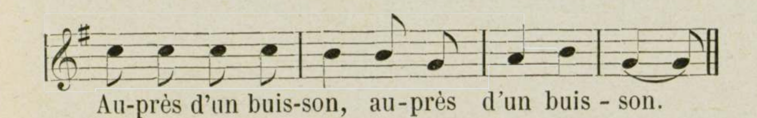
A)

Les Voleurs et le Marchand









Dans le bois de Vincennes (1)
Qu'y a des voleurs ! (*bis*)
Y en a bien vingt ou trente
Au pied d'un buisson (*bis*).

Disaient les uns aux autres :
— Vois-tu rien venir ? (*bis*)
— Je vois venir un homme,
Ressemble un marchand (*bis*) (2).

Variantes

(1) Dans ces grands bois bocages,
Les voleurs y sont (*bis*).

(*Veuve Brunet*, *Nolay*, *1802*).

(2) J' vois un p'tit marchand passant.

(*Veuve Brassière*, *Langeron*, *1814*).

Oh ! tant loin d'ici.

(*Veuve Brunet*).

— Marchand, marchand d'asire, (?) (1)
Tu vas perdr' la vie. (*bis*)
— Pour y perdre la vie,
Donnez-moi le temps (2)
D'appeler mon chien.

Mon chien la Collerette,
Vite à mon secours ! (*bis*)
Le chien en abat vingt
Et le maître cinq. (*bis*)

— Marchand, marchand d'asire,
Apaise ton chien ! (*bis*)
— Mon chien la Collerette, (3)
Apaise-toi donc ! (*bis*)

— Marchand, marchand d'asire,
Vends-le-moi, ton chien. (*bis*)
— Oh ! non, pour cinq cent mille,
Vous n'aurez mon chien (*bis*).

— Marchand, marchand d'asire,
De quoi vit ton chien ? (*bis*)
— Mon chien mange la miche (4)
Et moi le pain bis (*bis*).

— Marchand, marchand d'asire,
Qu'est-c' que boit ton chien ? (*bis*)
— Mon chien boit la piquette
Et moi le bon vin (*bis*).

(*Pierre Hisquin, Dompierre-sur-Nièvre, 1831*).

B)



Variantes

(1) Petit marchand Basile.

(2) Auparavant que j' meure,
J'appelle mon chien. (*bis*)

Mon chien la Coll'rett' blanche,
Viens me voir mourir. (*bis*)
— Mon chien en tue trente,
Au pied d'un buisson. (*bis*)

Petit marchand Basile,
Rappelle ton chien. (*bis*)
(*Veuve Brunet*).

(3) Mon chien d' la Calonnière.
(*Veuve Brassière*).

(4) Mon chien vit de pain d'orge,
Moi, de bon froment. (*bis*)
(*Veuve Brunet*).

Là-bas, dans ces bois d'Ardennes,
Oh ! y a bien des voleurs !
Y en a bien vingt ou trente,
Mais tout d'une bande, mais tout d'une bande.

Se disaient les uns aux autres :
— Ne vois-tu donc rien venir ?
— J' vois un p'tit marchand d'Auxerre,
Son cheval(*e*) blanc, qui s'en va devant. (1)

— O petit marchand d'Auxerre,
Dis, as-tu beaucoup d'argent ?
— Oui, j'en ai bien cinq cent, mille,
Sans la marchandise qui s'en va devant.

— O petit marchand d'Auxerre,
Tu vas donc perdre la vie !
— Avant de perdre la vie,
J'ai r'cours à mon chien, j'ai r'cours à mon chien.

— O petit marchand d'Auxerre,
Dis, ton chien est donc bien bon ?
— Mon chien en tuera bien dix,
Et son maître cinq, et son maître cinq.

— O petit marchand d'Auxerre,
Dis, qu'est-c' qu'il mange ton chien ?
— Mon chien mang' la bonne miche,
Et moi le pain bis, et moi le pain bis.

— O petit marchand d'Auxerre,
Dis, qu'est-c' qu'il boit donc ton chien ?
— Mon chien boit la bonne boite,
Et moi le bon vin, et moi le bon vin.

— O petit marchand d'Auxerre,
Dis, où's qu'il couche ton chien ?
— Mon chien couch' dans la couchette,
Et moi dans l' bon lit et moi dans l'bon lit.

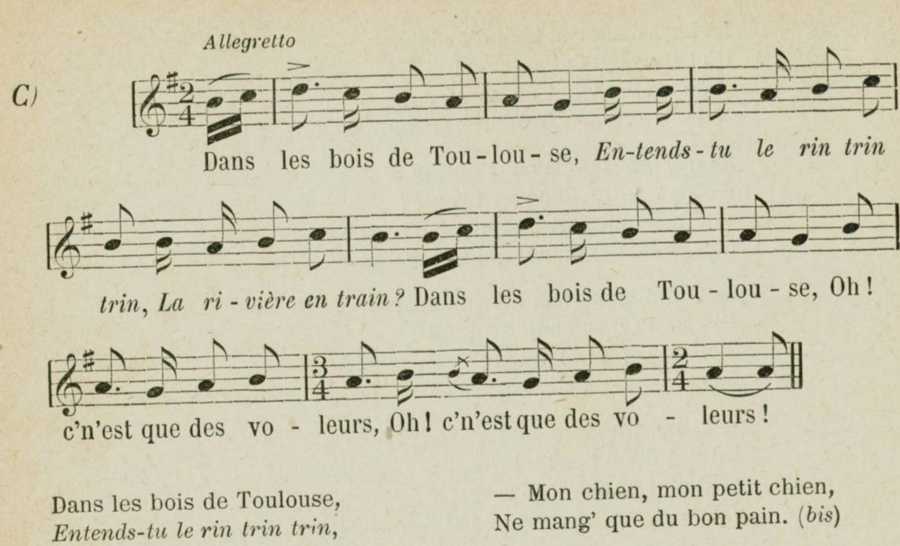
(*Marie Moreau*, *femme Balet*, *Prémery*, *1817*).

Variante :

(1) Son chevau devant, son chevau devant.

(*Marie Charron*, *femme Bornet*, *La Celle-sur-Nièvre, 1861*).

C)



Dans les bois de Toulouse,
Entends-tu le rin trin trin,
La rivière en train ?
Dans les bois de Toulouse,
Oh ! c'n'est que des voleurs ! (*bis*) (1)

. . . .

Dis-nous, marchand passant,
Veux-tu nous vendr' ton chien ? (*bis*)

— Si j'vous vendais mon chien,
J'vous vend(*e*)rais ma vie. (*bis*)

— Dis-nous, marchand passant,
De quoi vit donc ton chien ? (*bis*)

— Mon chien, mon petit chien,
Ne mang' que du bon pain. (*bis*)

— Dis-nous, marchand passant,
Tu vas perdre la vie. (*bis*)

— Mon chien, mon petit chien,
A moi, à moi, mon chien ! (*bis*)

. . . .

— Assez, Barbet, arrête !
Vas-tu tout dévorer ? (*bis*)

(*Veuve Potdevin*, *Poiseux*, *180.*).

D



(1) *Je ne donne, dans les versions C et D, que les passages qui diffèrent du texte précédent.*

Au bois de Toulouse,
Qu'y a des voleurs !
Qu'y a des voleurs,
Larinett', tintin larinette,
Qu'y a des voleurs,
Larinett', tintin tintin.

. . . .

J'aperçois un homme
A cheval monté. (*bis*)

Dis-moi, mon brave homme,
As-tu de l'argent ? (*bis*)

— J'en ai plein mes poches,
Aussi plein mes gants (*bis*).
Etc.

(*Fr. Coquerillat, Saint-Germain-des-Bois, 1865*)

La Fille qui se déguise pour sauver son Amant



Dessur le pont de Nantes, (1)
Allant me promener,
J'ai rencontré ma blonde,
Voulant la caresser,
La Justice de Nantes (2)
M'a rendu prisonnier.

Quand la belle entend dire
Que son amant fut pris,
Elle s'habille en page,
En postillon joli.
Dedans la vill' de Nantes, (3)
La belle se rendit.

Passant devant la porte,
Trois petits coups frappés :
— Madame la géôlière,
Donnez-moi permission
Que je parle à mon maître,
Qu'est là dans vos prisons.

— Allez-y de bonn' grâce,
Vous pourrez lui parler.
Allez, n'y restez guère,
Car tous ces prisonniers,
La Justice de Nantes
Doit venir les juger.

En entrant dans la chambre (4)
Ell' s'est prise à plorer :
— Quitte tes habits vite,
Prends les miens promptement
Et mont' sur mon cheval(*e*)
Qui va comme le vent.

— Où veux-tu donc que j'aille ?
Je suis connu partout.
— Va-t-en baissant la tête, (5)
Mais bien modestement,
Et dans la vill' de Nantes,
Ne reste pas longtemps.

Variantes :

(1) Dessur les ponts de Nantes
En m'allant promener,
S'est fait une dispute,
J'ai voulu m'en mêler.
(*Saint-Bonnot*).

Le jour du Beau-Marché.
(*Saint-André*).

Tout en me promenant,
J'ai rencontré trois dames,
Voulant les caresser,
Les bourgeois de la ville
En prison m'ont mené.
(*Gien-sur-Cure*).

J'ai rencontré ma blonde.
(*Beaumont-la-Ferrière*).

J'ai rencontré ma belle,
J'ai voulu l'embrasser.
(*Gimouille*).

J'ai rencontré Marguerite.
(*Vandenesse*).

C'étaient trois jolies filles,
Tout en se promenant.
Il passe un beau jeune homme,
Voulant les embrasser.
(*Colméry*).

(2) Les bourgeois de la ville
M'ont rendu prisonnier.
(*Neuffontaines*).

Trois messieurs de la ville
M'ont pris, m'ont emmené.
(*Prémery*).

(3) Dans la prison de Nantes,
La belle se rendit.

Quand ell' fut à la porte.
(*Pougues*).

(4) Prends mes habits bien vite,
Moi, je prendrais les tiens.
Monte sur mon cheval(*e*)
Qui va comme le vent ;
Au château de mon père,
Rends-toi bien promptement.
(*Beaumont-la-Ferrière*).

(5) Sur le pavé d' la ville,
March' bien modestement ;
Mais sitôt dans la rue,
Va vit' comme le vent.
(*Prémery*).

Au bout de trois quarts d'heure,
La Justice arrivée. (1)
Les uns jugés à pendre,
Les autr' à étrangler
Dessur la plac' de Nantes,
Le jour du Beau-Marché.

Quand ell' fut sur l'échelle, (2)
Au troisième échelon :
— Dites, messieurs les juges,
Aurez-vous la raison
De fair' mourir un' fille
A la plac' d'un garcon ?

— Si vous êtes une fille,
Déclarez votre nom.
— Je m'appell' Madeleine,
Madeleine est mon nom,
Fille d'un gentilhomme, (3)
D'une riche maison.

Messieurs de la Justice (4)
Furent bien étonnés :
— Si c'est ainsi, la belle,
On vous f'ra visiter.
Si vous êt' une fille,
On vous f'ra relâcher.

Quand la bell' fut dehors,
Au troisième escalier :
— Je me moqu' de ces juges,
De ces bonnets carrés.
Par ma subtile adresse
Mon amant j'ai sauvé !

(*Pierre Bobin*, *Saint-Mâlo*, *1814*).

Variantes :

(1) Le procès fut jugé.
Les uns jugés à pendre,
Les autr' le poing coupé.
(*Murlin*).

(2) Montant à la potence,
Ell' se prit à pleurer :
— Messieurs de la Justice
Avez-vous permission...
(*Pougues*).

(3) Fille de grand' noblesse,
D'une grosse maison.
(*Prémery*).

(4) *Ce couplet n'est donné que par quelques chanteurs. De même que celui-ci, couplet final :*

Sur la place de la foire,
Le roi fit publier :
Qu'on ne juge personne,
Sans qu'il soit visité.
La belle, par son adresse,
Son amant a sauvé.

Ces variantes sont de :

Louis Peyronnet, *Saint-Bonnot*, *1855 ; veuve Robin*, *Saint-André-en-Morvan*, *1818 ; Jeanne Guenot*, *femme Durand*, *Gien-sur-Cure*, *1822* ; *Annette Thomas*, *femme Renault*, *Beaumont-la-Ferrière*, *1836 ; Gaspard Blondeau*, *Gimouille*, *1812 ; Jean Joly*, *Vandenesse*, *1822 ; M. Carrue*, *Colméry*, *1862 ; Jean Vieillard*, *Neuffontaines*, *1839 ; Marie Moreau*, *femme Balet*, *Prémery*, *1817 ; Angélique Malou*, *femme Gautier*, *Pougues*, *1815 ; Jacques Magnand*, *Murlin*, *1812*.



Dessur le pont de Nantes,
Tout en me promenant,
J'ai rencontré trois dames,
Voulant les caresser,
Les bourgeois de la ville
En prison m'ont mené.

(*Jeanne Guenot*, *femme Durand*, *Gien-sur-Cure*, *1822*).

Le Message à la Délaissée



C'était le château de Milan, (1)
Le lon, le lon, le lon lon la,
On dit qu'il n'y a rien dedans,
Qu'un' tant joli' Flamande.

Regarde en ci, regarde en là, (2)
Le lon, le lon, le lon lon la,
Ell' voit venir le messager,
Le messager de France.

— Beau messager, beau messager,
Le lon, le lon, le lon lon la,
Quelles nouvell' apportes-tu,
Des nouvelles de France ?

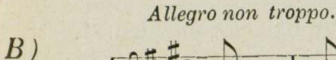
— Les nouvelles que j'apportai,
Le lon, etc.
Les nouvelles que j'apportai,
Que votre amant vous mande.

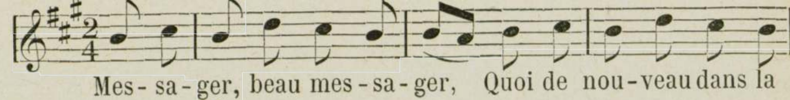
Vous pouvez prendre un autre amant,
Il a une autre amante.

— Est-elle plus belle que moi,
Est-elle plus puissante ? (3)

— Ell' n'est pas plus belle que vous,
Mais elle est plus puissante.

(*Jeanne Goux, veuve Brunet, Nolay, 1802*).









Variantes :

(1) C'était au château de Melon,
Le lon, etc.
C'était au château de Melon,
On dit qu'il est de France.

(2) Regarde en haut, regarde en bas,
Le lon, etc.
— Hélas ! je ne vois pas venir
Mon cher amant de France.

(3) Est-elle plus savante ?

(*Veuve Bernard, Varennes-les-Nevers, 1810*).

Messager, beau messager,
Quoi de nouveau dans la France ?
Sur la feuille ron don don,
Sur la joli' feuille ronde. (1)

— La nouvell' que je t'apprends,
C'est que ton amant te mande.
Sur la feuille, etc.

Il dit qu'il ne veut plus d'toi,
Mais qu'il en a un' plus gente.

— Si elle est plus gent' que moi,
Comment est-elle donc gente ?

Fait-ell' bien bouillir son pot (2)
Ni sans feu ni sans cendre ?

Fait-ell' bien luir' le soleil, (3)
A minuit, dans sa chambre ?
Sur la feuille ron don don,
Sur la joli' feuille ronde.

(*Marguerite Pigoury, La Celle-sur-Nièvre, 1810*).

C)



Variantes :

(1) *Autre refrain* : Sur la feuille ron (*bis*)
Sur la feuille ronde.

(2) Moi qui fais bouillir mon pot.

(3) Moi qui fais luir' le soleil,
A minuit, dans ma chambre.

(*Aug. Gueneau, Saizy, 1800*).

J'ai monté dans mon château,
Dans la plus haute chambre,
Mais je n'ai rien vu venir
Qu'un messager de Nantes.
Marchons la déridera,
Et trinquons l'Allemande.

— Messager, beau messager,
Quelles nouvell' en France ?
— La nouvelle qu'il y a,
Que votre amant vous mande.
Marchons, etc.

Si vous manquez de venir,
Il va prendre un' Flamande,
Qui est plus belle que vous,
Plus belle et plus charmante.
Marchons, etc.

Elle fait bouillir son pot
Sans bois, sans feu, sans flambe.
Elle fait luire le soleil,
A minuit, dans sa chambre.
Marchons la déridera,
Et trinquons l'Allemande.

(*Marie Colas, veuve Goby, Beaulieu, 1815*).

D)



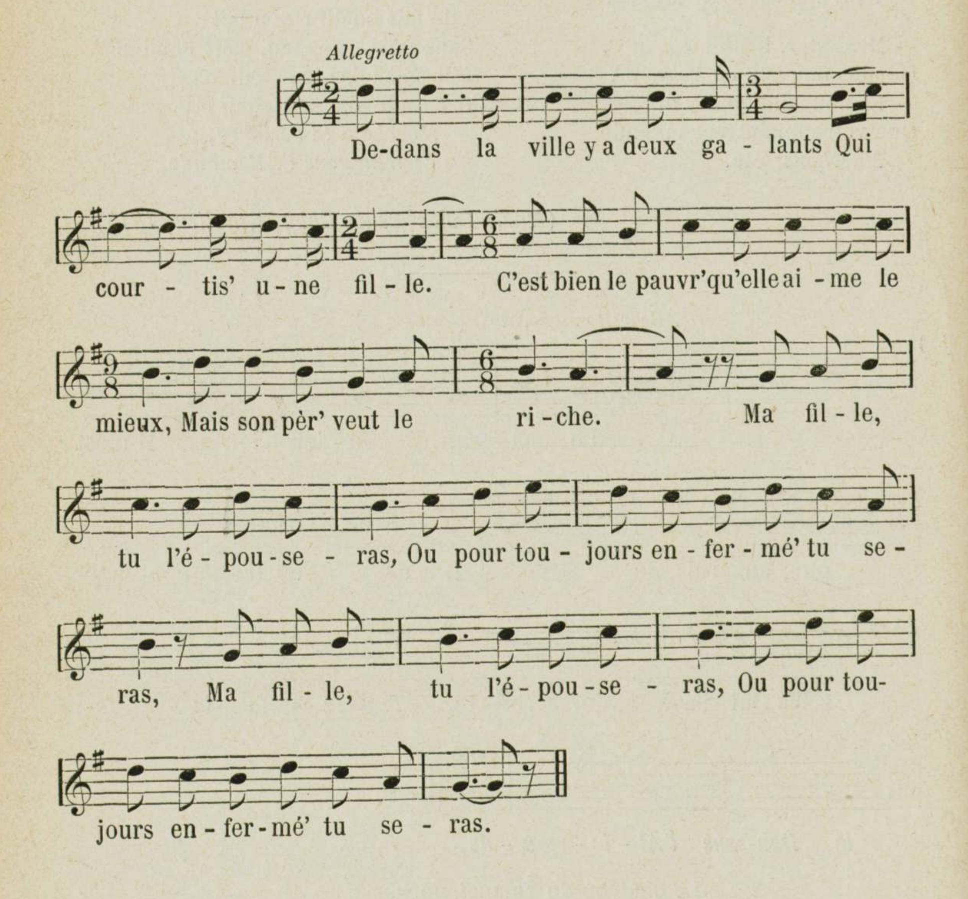
Le château de Valenciennes,
Il n'est plus au roi de France,
Il est à trois demoisell's
Qui l'avont de rente.
Tralala lala lala,
Dansons l'Allemande.

(*Veuve Sourdeau, Nolay, 1810*).

La chanteuse n'a pu me donner que ce seul couplet. Elle « contait » le reste.



La Jeune femme en léthargie



Dedans la ville y a deux galants
Qui courtis' une fille.
C'est bien le pauvr' qu'elle aime le mieux,
Mais son pèr' veut le riche.
— Ma fille, tu l'épouseras,
Ou pour toujours enfermé' tu seras. } *bis*.

Au bout de deux mois marié,
La bell' tomba malade ;
Elle est tombée en léthargie,
On la croyait bien morte.
Son pèr' courut la fair' sonner,
Avec honneur il la fit enterrer. } *bis*.

Le lendemain de grand matin,
V'la qu'son amant arrive,
Chargé de bijoux, de diamants.
Pour lui quelle surprise
De voir sa charmante beauté,
De la voir morte et déjà enterrée ! ! } *bis.*

Il s'en y va chez l'fossoyeur :
— Faites-moi z'une grâce ;
V'là cent écus, ils sont à gagner,
Et même davantage :
Faites-moi voir cette beauté
Que si longtemps mon cœur a désiré'. } *bis.*

Le fossoyeur prit son flambeau,
Durant la nuit obscure ;
Il s'en y fut pour cet argent
Ouvrir la sépulture.
La voyant vivante, aussitôt
Le beau garçon l'attir' hors du tombeau. } *bis.*

Au bout de deux mois, tout au plus,
Qu'elle en fut bien guérie,
Ell' rencontra son ancien mari
Sur la plac' de la ville :
— Monsieur, ma femme est enterrée,
Vraiment, sans ça, j'croirais bien qu'vous l'avez. } *bis.*

(*Veuve Philippe*, *Corbigny, 1807*).

Le Jardinier du Couvent



C'est un garçon de dix-huit ans, (1)
Beau et bien fait, joli galant.
Un jour, se promenant en ville,
Aperçoit dans une autre rue
Un' demoisell' belle et gentille,
Gracieuse et remplie de vertus.

Quel y fut leur premier discours ?
Ce fut de parler de l'amour.
Sa mèr' qu'était à la fenêtre,
Qui entendait ces discours-là,
Lui dit : — Que fais-tu là, ma fille ?
Un jour tu t'en repentiras.

Sans lui d'mander son sentiment,
Ils l'ont conduite en un couvent,
A cinq ou six lieues de la ville ;
A l'abbesse ils font leur récit :
— Ayez bien soin de notre fille,
Qu'aucun garçon lui parle ici.

Pour jouer un tour de son métier, (2)
L' garçon s'habille en jardinier ;
A la port' du couvent s'adresse,
Son cœur rempli de beaux desseins,
Il demande à la mère abbesse
A travailler dans le jardin.

La mère abbess' bien enchantée
De voir un si beau jardinier,
Ell' lui répond : Mon beau jeune homme,
Pour travailler dans notr' pays, (3)
Faut cultiver les fleurs, les roses,
Tout ce que notr' parterr' produit.

Le beau galant brûlant d'amour (4)
Travaille au jardin tous les jours,
Espérant de voir sa maîtresse,
Autant le soir que le matin.
— La jeune sœur avec l'abbesse
Vont se prom'ner dans le jardin.

L'abbess' dit à la jeune sœur :
— Voyez donc ce bon travailleur ;
Comme il travaille avec adresse !
Demandez-lui donc une fleur...
Mais quand la bell' fait la demande,
Tous les deux changent de couleur.

La mère abbess' recul' d'un pas,
Le beau galant parle tout bas :
— Y a longtemps que ton absence
Me donne beaucoup de tourment ;
Mais il faut que, sans résistance, (5)
Je te retire du couvent.

Variantes :

(1) C'est un jeune homme, riche et galant.
(*François Bréfort, Murlin, 1829*).

(2) Le beau galant s'apercevant
Que sa maîtresse est au couvent,
Prend son parti sans plus attendre,
S'habille en garçon jardinier
Et à la porte du monastère,
Va demander à travailler.

(3) Pour travailler dans notr' jardin,
Faut cultiver les poir', les pommes,
Tout ce que notr' jardin contient.
Entrez dedans notre abbaye,
Vous cueillerez les belles roses,
Les belles fleurs de nos lauriers.
(*Femme Mouloise, Grenois, 1852*).

(4) Il travaillait depuis six jours,
Toujours avec beaucoup d'amour.
(*Pierre Roland, Saint-Aubin*).

(5) Si tu voulais, sans plus attendre,
Je t'enlèverais de ce couvent.

La jeune sœur répond d'abord :
— Je vous suivrai jusqu'à la mort.
Venez ce soir à ma fenêtre
Qui donne ici sur le jardin.
Je tiend(*e*)rai ma porte ouverte, (1)
Nous partirons demain l' matin.

Il ne fut pas le matin jour,
Sans plus tenir aucun discours,
Le beau galant et la maîtresse
Tous les deux ont battu aux champs,
Sans dire adieu à la mère abbesse,
Ni aux autres sœurs du couvent.

(*Ph. Blanchot*, *Glux*, *1860*).

B)



Qui veut savoir une chanson ?
C'est d'une fille et d'un garçon.
C'était un' jeune demoiselle ;
Autant le soir que le matin,
Elle avait pris l'amour en tête,
Ell' n'avait qu' ça pour entretien.

Son pèr', sans son consentement,
La prend, l'emmèn' dans un couvent.
A plus de dix lieues à la ronde,
On en faisait un grand récit.
— Prenez bien soin de notre fille,
Qu'aucun garçon n' la voie ici.

Le beau galant s'est habillé
En jeune garçon jardinier.
Du droit au couvent il s'adresse...

Le reste comme dans la version A, sauf les variantes indiquées.

(*Pierre Roland*, *Saint-Aubin-les-Forges*, *1845*).

Variante :

(6) Nous partirons tous deux ensemble
Sans que personne en sache rien.
(*Grenois*).

C)



Venez entendre une chanson
D'un' jeune fill', d'un beau garçon.
— Un jour, passant devant la ville,
Tout en allant me promener,
J'ai fait rencontr' d'un' belle fill',
De l'amour je lui ai parlé.

La bell' me répond en riant :
— Prenez bien garde à mes parents ;
Car si mon père, aussi ma mère,
Savaient que j' parle à un amant,
Ils me feraient sans plus attendre
Enfermer dedans un couvent.

Tout d' suit', son pèr' n'a pas manqué,
Dans un couvent l'a-t'emmenée,
Cinq ou six lieues hors de la ville ;
A la mère abbesse a recommandé :
— Prenez bien garde à notre fille,
Qu'aucun amant n' vienn' l'enlever.

Le garçon sait bien son métier,
S'habille en garçon jardinier,
A la porte du couvent s'adresse ;
Le cœur tout plein de son dessein,
Il demande à la mère abbesse
A travailler dans son jardin....

Le reste comme dans la version A, sauf les variantes indiquées.

(*Marie Jeannot*, *femme Sallé*, *Menou*, *1818*).

Le Prisonnier de Nantes

A)



Dans la ville de Nantes,
Lideridéra, ladéralala,
Dans la ville de Nantes
Y a-t-un prisonnier. (*bis*)

Personn' ne le va voir(*e*),
Lideri, etc.
Que la fill' du géôlier. (*bis*)

Elle lui porte à boire, (1)
A boire et à manger. (*bis*)

Aussi sa chemis' blanche
Quand il en veut changer. (*bis*)

— Dites-moi donc, la belle,
Ce que l'on dit de moi. (*bis*)

— Tous ces jours j'entends dire (2)
Que demain vous mourrez. (*bis*)

— Si l'on dit que je meurs, (3)
Déliez-moi les pieds. (*bis*)

Tout aussitôt la belle
Lui délia les pieds. (*bis*)

Quand il fut hors de Nantes, (4)
Il se mit à chanter. (*bis*)

— Que Dieu béniss' les filles, (5)
Les fill' à marier ! (*bis*)

Surtout il en est une,
La fille du géôlier. (*bis*)

Si je reviens à Nantes,
Lideridéra, ladéralala,
Si je reviens à Nantes,
Oui, je l'épouserai. (*bis*)

(*Pierre Martin, Glux, 1856*).

Variantes :

(1) Elle lui porte son boire,
Son boire et son manger.
(*Murlin*).

(2) On n' dit rien autre chose,
(*Pougues*).

On dit parmi la ville.
(*Nolay*).

(3) Belle, ôtez-moi les fers,
Les fers que j'ai aux pieds.

La bell' lui ôte les fers,
Lui donne sa liberté.
(*Nolay*).

Si l'on dit que je meurs,
Apportez-moi les clefs.

— Que dirait donc mon père
Si j'vous donnais la clef ?

— Il dirait, votre père,
Que vous avez bien fait.
(*Murlin*).

La belle fut friquette,
Les clefs lui a donné.

(4) Sitôt sur la montagne.

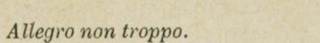
(5) Si je reviens à Nantes,
Je veux m'y marier.
(*Nolay*).

Avec une jolie fille,
C'est la fill' du géôlier.

Vivent les fill' de Nantes
Et la fill' du géôlier !
(*Pougues*).

Ces variantes sont de :

Caroline Carroué, Murlin, 186. ; Marie Berthe, femme Ledoux, Pougues, 1822 ; Veuve Brunet, Nolay, 1802.



B)



Dans la prison de Nant's,
Tralala, tralala, lala,
Dans la prison de Nantes,
Un prisonnier y a. (*bis*)
Etc.

(*Veuve Guyot, Vandenesse, 183.*).

Le refrain se modifie de vingt façons :

1° *Et youp youp youp*
Tralalala...

2° *Héla lon lidera*
Etc.

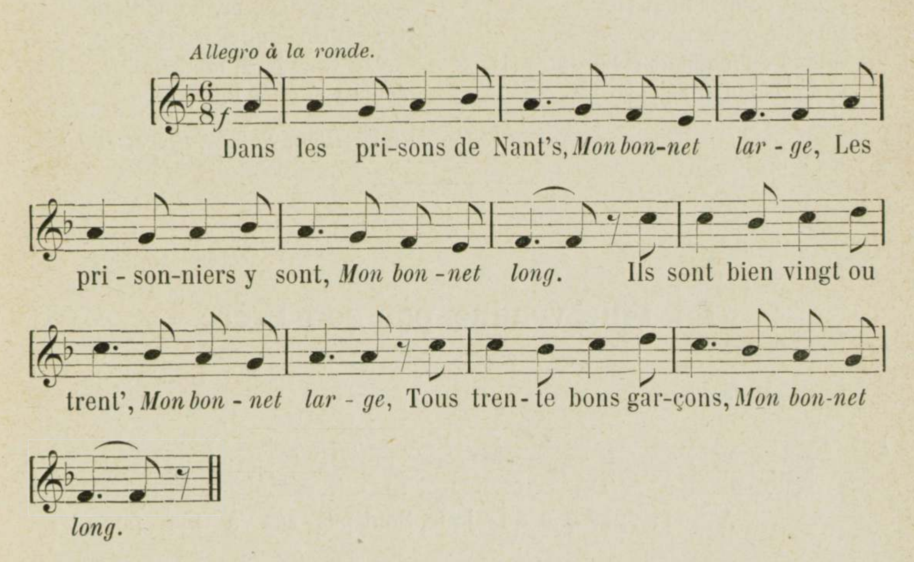
C)



Dans la prison de Nantes,
Didela larida,
Larididine,
Didela larida,
Dans la prison de Nantes,
Un prisonnier y a. (*bis*)
Etc.

(*Marie-Berthe, femme Ledoux, Pougues, 1822*).

Les Prisonniers de Nantes



Dans les prisons de Nant's,
Mon bonnet large (1)
Les prisonniers y sont,
Mon bonnet long.
Ils sont bien vingt ou trente,
Mon bonnet large,
Tous trente bons garçons (2)
Mon bonnet long.

Le plus jeune des trente,
Mon bonnet large,
Chantait une chanson,
Mon bonnet long.
Les dames de la ville,
Mon bonnet large,
En sont venues au son,
Mon bonnet long.

Variantes :

(1) Grand bonnet large.

(*Pierre Tholet, Luthenay, 1807*).

(2) Rien que des beaux garçons.

— Prisonnier, beau chanteur,
Mon bonnet, etc.
Recommenc' ta chanson,
Mon bonnet, etc.
— Je vous jure, madame,
Mon bonnet, etc.
Plus de pain nous avons,
Mon bonnet, etc.

Elle appell' sa servante :
— Petite Jeanneton,
Va-t-en quérir les clefs,
Les clefs de la prison.

Il faut couper bien vite
Du pain à ces garçons. —
Quand ell' coupait les croûtes (1)
Les prisonniers s'ent vont.

Ils sautent les rivières,
Les murs et les maisons.
Les gendarm' sont derrière,
Je n'sais s'ils les prendront.

— Prisonnier, beau chanteur,
Quand reviendrez-vous donc ?
— Je vous jure, madame,
Jamais si nous l'pouvons.

(*Etienne Roussillon*, *Saint-Sulpice*, *180.*).

La Fille vendue par son Frère



Variante :

(1) Les portes sont ouvertes.
(*Jean Foucauld, Pougues, 1820*).

A la pique du jour,
Sont passés à ma porte,
Sont passés à ma porte
Trois soldats engagés,
En me disant : la belle,
Il est temps de marcher.

— S'il est temps de marcher,
Faut donc que j'aille en guerre,
Faut donc que j'aille en guerre
Ou dans ces garnisons.
— Non, ce n'est pas en guerre,
La bell', que nous allons.

En arrivant au corps,
Elle aperçut son frère,
Elle aperçut son frère
Caché dans son manteau,
Faisant la sourde oreille,
Ronflant comme un taureau.

Le lendemain matin,
Il a vendu sa sœur,
Il a vendu sa sœur
Pour cent écus d'argent,
Pour un cheval d'Espagne
Il a livré son sang.

Les autres lui ont dit :
— Camarad', t'es sans âme,
Tu as vendu ta sœur
Pour cent écus d'argent ;
Pour un cheval d'Espagne
Tu as livré ton sang.

Le lendemain matin,
Va chez son capitaine :
— Tenez, mon capitaine (1)
Voilà vos cent écus :
Oh ! rendez-moi ma sœur
Que je vous ai vendue.

— Non, tu ne l'auras pas,
Ni pour cent ni pour mille ;
Moi, j'en ferai ma mie
Pendant la garnison ;
La garnison finie,
Nous la marierons.

Nous la marierons,
La garnison finie,
Avec un d'nos gendarmes (2)
Le plus beau d'nos dragons ;
La garnison finie,
Nous la marierons.

(*Pierre Perrève*, *Saizy*, *1823*).

Variantes :

(1) Bonjour, mon capitain',
Bonjour vous soit donné.
Oh ! rendez-moi ma sœur
Que je vous ai livrée.

(2) Avec un militaire.
(*Fr. Montaron*, *Semelay*, *18..*).

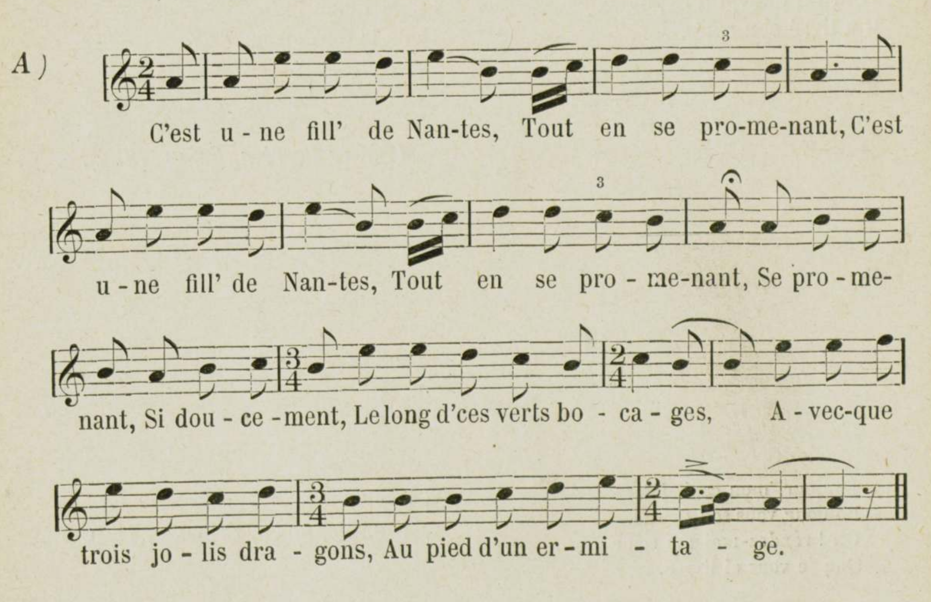
B)



(*Fr. Montaron, Semelay, 18..*).

La Fille aux trois Dragons

A)



(1) *Cet air, à quelques notes près, est celui qui a été noté page 182 du premier volume.*

C'est une fill' de Nantes (1) } bis.
Tout en se promenant.
Se promenant
Si doucement,
Le long d'ces verts bocages (2)
Avecque trois jolis dragons,
Au pied d'un ermitage.

Son père aussi sa mère, } bis.
Sont allés la chercher.
L'ont tant cherchée,
L'ont retrouvée
Le long d'ces verts bocages,
Avecque trois jolis dragons
Au pied d'un ermitage.

Ils lui ont dit : Ma fille (3) } bis.
Veux-tu t'en revenir ?
— Oh ! non, papa,
Oh ! non, maman,
J'suis fille abandonnée ;
Avecque trois jolis dragons,
Je veux suivre l'armée. (4)

Si vous saviez, mon père, } bis.
Comme on est bien ici ! (5)
Un fait mon lit,
L'autre balie,
L'autr' chauffe ma chemise
Et moi, je fris' mes blonds cheveux (6)
A la mode jolie.

Variantes :

Un certain nombre de versions (Dompierre, Murlin, etc.), indiquent trois *filles, interpolation évidente.*

(1) C'est une fill' de Brest.
(*Beaumont-la-Ferrière*).

C'était un' jeune fille } bis.
Agée de quatorze ans,
Se promenant
Si doucement,
Le long d'ces verts bocages,
A fait rencont' de trois dragons
Qui l'avont pris' pour gage.
(*Fours*).

C'est trois filles de Nantes,
A la guerre ell' s'en vont,
A la guerr' s'en vont,
Tenant garnison,
Dans un joli vert bocage,
Avecque les dragons
Faisant leur ermitage.
(*Dompierre-sur-Nièvre*).

(2) Au bois, sous ces feuillages,
. . . .
Le long des palissades.
(*Beaumont-la-Ferrière*).

Bras d'sus, bras d'sous,
Le long de ces rivages,
Avec trois jolis grenadiers,
S'en vont sous l'ermitage.
(*Murlin*).

(3) Son père lui dit : Ma fille.
(*Bulcy*).

Oh ! dis-moi donc, ma fille,
Qui t'a conduite ici ?
— C'est un garçon,
Fort bon luron,
Un garçon du village.
Il espèr' bien m'avoir un jour,
Un jour, en mariage.
(*Nolay*).

(4) Il faut suivre l'armée.
(*Bulcy*).

(5) Comme je suis bien ici.
(*Bulcy*).

(6) Tout en frisant...
(*Murlin*).

Et l'autre qui frise...
(*Fours*).

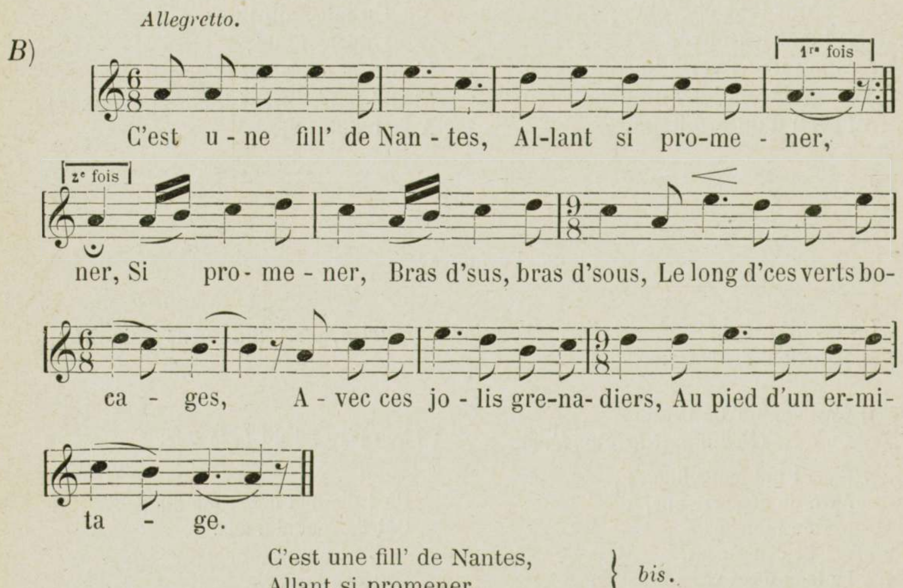
Quand le dimanche arrive,
Je suis encor bien mieux. } *bis.*
Un coup' mon pain,
Un tir' mon vin (1)
Et l'autr' me verse à boire,
Disant, le chapeau à la main :
— Mam'zell', voulez-vous boire ? (2)

Si vous passez par Nantes,
Fait' bien mes compliments, } *bis.*
Mes compliments
A mes parents,
A ma sœur Angélique. [heur] (3)
Grand Dieu ! qu'elle aurait de bon-
Si ell' tait à ma suite !

(*Louis Martin*, *Saint-Benin-d'Azy*, *1821*).

Allegretto.

B)



C'est une fill' de Nantes,
Allant si promener, } *bis.*
Si promener,
Bras d'sus, bras d'sous,
Le long d'ces verts bocages,
Avec ces jolis grenadiers
Au pied d'un ermitage.

(*Charles Gagnepain, Bulcy*, *1829*).

Variantes :

(1) L'autre coup' ma viande.
(*Fours*).

(2) Ma mie, voulez-vous boire ?
(*Beaumont*).

(3) Oh ! tout le regret que j'en ai,
Quell' n'est pas à ma suite !
(*Murlin*).

Les variantes sont de :

Femme Guilletat, Beaumont-la-Ferrière, 1844 ; Gabrielle Roy, femme Valet, Fours, 1868 ; Pierre Hisquin, Dompierre-sur-Nièvre, 1831 ; veuve Guignard, Murlin, 181.; Charles Gagnepain, Bulcy, 1829 ; veuve Brunet, Nolay, 1802.

Enlèvements

1°

AU CHATEAU DE BELL'FLEUR



Au château de Bell'fleur, } *bis.*
Y a un' jolie fille.
Y a un' joli' fille,
Belle comme le jour.
Les soldats de la ville,
Y vont lui fair' l'amour.

Le dimanche au matin, } *bis.*
Passant devant sa porte,
Passant devant sa porte,
Disant : Mignonn', bonjour,
Voudrais-tu bien venir
A la guerre avec nous ?

— Attendez un moment, } *bis.*
Je vais ployer bagage,
Je vais ployer bagage,
Bagage et cotillons,
J'men irai à la guerre,
A l'armée avec vous.

Son père qu'entend cela, } *bis.*
Il a sellé sa mule,
Il a sellé sa mule,
Jouant de l'éperon,
Il court à la poursuite
De sa fill' Jeanneton.

De tant loin qu'il la voit, } *bis.*
Il crie : Arrête ! Arrête !
Il crie : Arrête, arrête,
Arrête un peu, galant !
N'emmène pas ma fille,
N'a pas encor quinze ans.

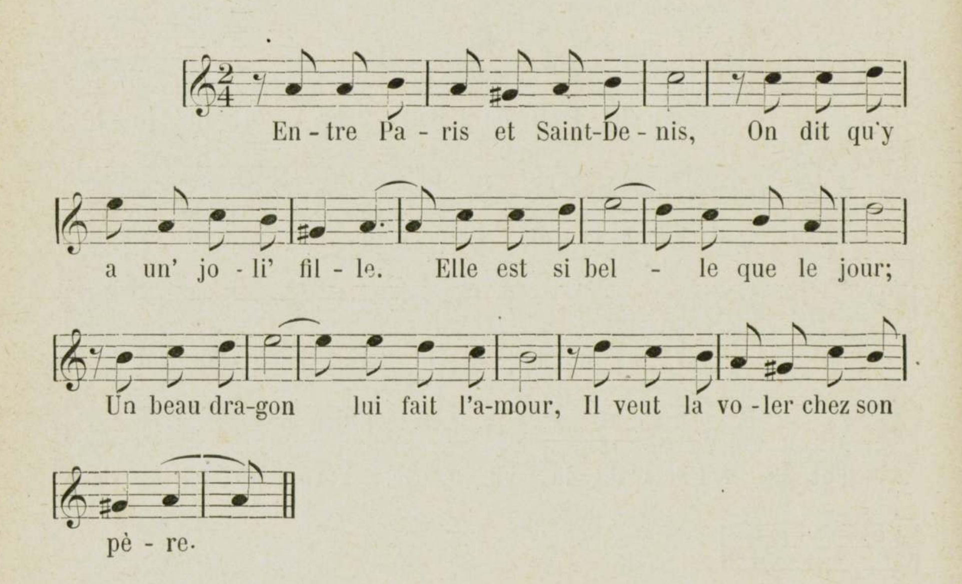
— Si ell' n'a pas quinze ans, } *bis.*
Elle a eu des amants.
Quand ils venaient la voir,
Il fallait la marier ;
Ell' serait en ménage,
Comme les autr' y sont.

Ce dernier couplet me semble avoir été ajouté maladroitement.

(*A. Jacquet, femme Déret, Beaumont-la-Ferrière, 183.*).

2°

ENTRE PARIS ET SAINT-DENIS



Entre Paris et Saint-Denis,
On dit qu' y a un' joli' fille,
Elle est si belle que le jour ;
Un beau dragon lui fait l'amour,
Il veut la voler chez son père.

Il a pris son consentement,
Un soir, en passant à sa porte :
— Asseyez-vous sur ce banc-là ;
Pendant qu' mon pèr' s'endormira,
Je passerai par la fenêtre.

Et quand ce vient sur la minuit,
Le beau dragon vient pour la prendre :
— Fanchett', Fanchette, levez-vous,
Oh ! bien promptement, levez-vous,
Je tiens mon cheval par la bride.

Et quand ce vient au point du jour,
Voilà son pèr' qui se réveille :
— Ma femm', ma femm', dors-tu toujours ?
Entends-tu le son du tambour
Qui emmène notre Fanchette ?

Le pèr' courut, levant les bras,
Disant : Trompett', trompette, arrête !
Arrête, arrêt' le régiment,
Car tu emmèn' ma belle enfant,
Tu emmènes notre Fanchette !

Le beau dragon lui répliqua,
Disant : Trompett', trompette, avance !
N'écoute pas ces compliments,
Avance, avanc' le régiment,
Puisque Fanchette en est contente !

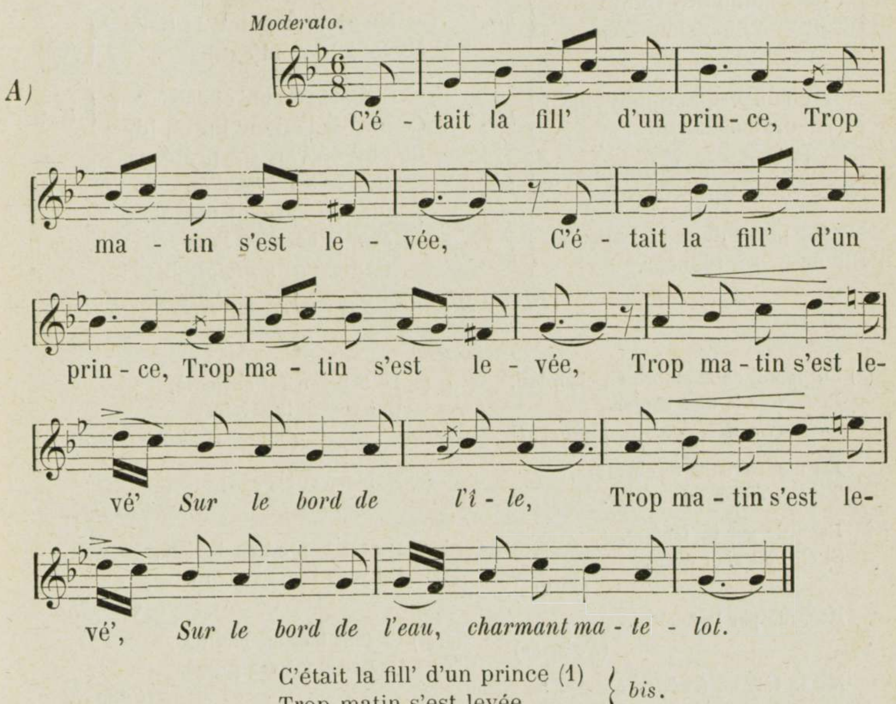
(*Louis Defosse*, *Arleuf*, *1817*).

Promenades en Mer

1°

LA FILLE DU PRINCE

A)



C'était la fill' d'un prince (1) } *bis.*
Trop matin s'est levée,
Trop matin s'est levée (2)
Sur le bord de l'île (3)
Trop matin s'est levée,
Sur le bord de l'eau,
Charmant matelot.

Variantes :

(1) La belle se promène
Le long de son jardin.
(*Montsauche*).

(2) Tant matin si leva.
(*Donzy, Sermoise*).

Un matin.....
(*La Chapelle-Saint-André*).

D' grand matin.....
(*Prémery*).

D' bon matin...
Saint-Pierre-le-Moûtier).

Voulant se marier.
(*Gouloux*).

Qui s'allait promener.
(*Pougues*)

En s'allant promener.
(*Marzy, Saint-Père*).

Du matin s'est levée.
(*Sougy*).

(3) *Sur le bord de la France.*
(*Montigny-en-Morvan*).

Sur le bord du navire.
(*Bulcy*).

Chantant des airs nouveaux,
Sur le bord de l'eau ..
(*Langeron*)

Aperçoit une barque (1)
Trent' matelots dedans, } *bis.*
Trent' matelots dedans,
Sur le bord, etc.

Le plus jeune des trente
Disait une chanson. } *bis.*
Etc.

— La chanson que vous dites (2)
Je voudrais la savoir. } *bis.*

— Entrez dedans la barque (3)
Nous vous l'apprend(*e*)rons. } *bis.*

Ne fut point dans la barque,
Ell' se prit à pleurer. } *bis.*

— Qu'avez-vous donc, la belle,
Qu'avez-vous à pleurer ? } *bis.*

— Je pleur' mon cœur volage (4)
Que vous m'avez gagné. } *bis.*

— Ne pleurez point, la belle,
Je vous le rend(*e*)rai. } *bis.*

— C' n'est pas un' chose à ren- [dre]
Comm' de l'argent prêté, } *bis.*
Comm' de l'argent prêté,
Sur le bord de l'île,
Comm' de l'argent prêté,
Sur le bord de l'eau,
Charmant matelot. (5)

(*Pierre Hisquin*, *Dompierre-sur-Nièvre*, *1831*).

Variantes :

(1) Ell' mont' de chambre en chambre,
Pour voir la mer couler.
(*Saint-Léger-de-Fougeret*).

Est montée dans sa chambre,
Tant qu'elle a pu monter.

Regarde par sa fenêtre,
Si ell' voit rien venir.
(*Fours*).

Regarde par la fenêtre.
(*Poiseux*).

Mit la tête en fenêtre,
(*Donzy*, *La Machine*, *Saint-Franchy*, *Gimouille*, *Chantenay*).

Pour voir les barques passer.
(*Chantenay*).

Pour voir la mer passer.
(*Varennes-les-Nevers*).

(2) La belle en fut envieuse,
Qui voulait la savoir.
(*Saint-Léger*).

(3) Montez, la belle, en barque.
(*Saint-Léger*).

Boutez le pied en barque,
On vous l'apprend(*e*)ra.
(*Glux*).

(4) Ce sont mes amourettes
Que vous m'avez gagné.
(*Sougy*).

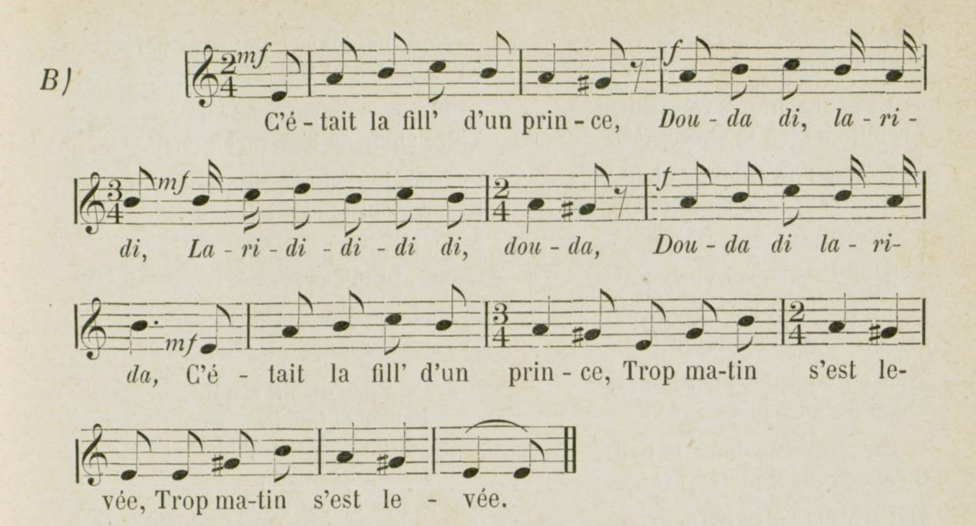
Que vous m'allez ôter.
(*Saint-Père*).

(5) *Une version se termine par ces vers :*
Tu as la mer à boire,
Les poissons à manger.
(*Gouloux*).

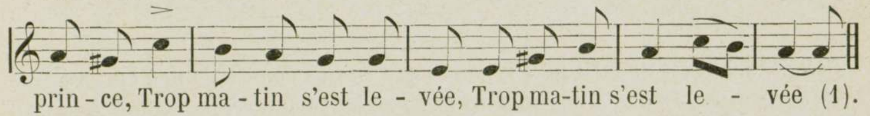
Ces variantes sont de :

Louise Pernay, femme Collas, Montsauche 1853 ; Victor Chabin, Donzy, 1825 ; Marie Dufond, Sermoise, 1868 ; Jean Juste, La Chapelle-Saint-André, 1850 ; L. Rabdeau, veuve Rodier, Prémery, 185.; veuve Bénard, Saint-Pierre-le-Moûtier, 1851 ; Jacquette Beugnon, veuve Joyaux, Gouloux, 1811 ; Mérite Ranvier, Pougues 1842 ; veuve Belliard, Saint-Père-sous-Vézelay, 1830 ; Louis Ranvier, Marzy, 1860 ; Marie Guiroux, femme Baudin, Sougy, 1840 ; Lazare Bonnot, Montigny-en-Morvan, 1834 ; Charles Gagnepain, Bulcy, 1829 ; veuve Brassière, Langeron, 1814 ; Louis Mangin, Saint-Léger-de-Fougeret, 1858 ; Jeanne Boulanger, femme Couron, Fours, 1817 ; veuve Peyronnet, Poiseux, 1850 ; Claude Barbotte, La Machine, 1826 ; veuve Luthereau, Saint-Franchy, 1837 ; Gaspard Blondeau, Gimouille, 1812 ; Jacques Senotier, Chantenay, 1809 ; veuve Bernard, Varennes-les-Nevers, 1810 ; P. Doreau, Glux, 1864.

B)



B' *Autre terminaison des cinq dernières mesures.*



La variante B' est de Jean Juste, La Chapelle-Saint-André, 1850.

C'était la fill' d'un prince,
Douda di laridi,
Laridi dididi douda,
Douda di larida,.
C'était la fill' d'un prince,
Trop matin s'est levée. (*bis*).

S'est mise à la fenêtre (1)
Douda, etc.
S'est mise à la fenêtre
Pour voir la mer couler. (*bis*)

Voit venir une barque (2)
Trente galants dedans (*bis*)

Variantes :

(1) S'en va su'l'bord de l'île
Pour voir la barque passer.
(*L. Laboyau, Saint-Parize-le-Châtel, 1856*).

Va-t-a la promenade,
Tout sur le bord d'un gué.

Est venu une barque,
Trente garçons dedans.
(*Veuve Renaud, Chougny, 1822*).

Monte en haut dans sa chambre,
A vu la barque passer.

(2) Y avait bien vingt ou trente
Beaux mariniers dedans.
(*Veuve Brassière, Langeron, 1814*).

Le plus jeune des trente
Chantait une chanson. (*bis*)

— La chanson que vous dites,
J'voudrais bien la savoir. (*bis*)

— Mettez l'pied dans la barque,
Je vous l'apprend(*e*)rai. (*bis*)

La belle était friquette (1)
Dans la barque est entrée. (*bis*)

Elle a bien fait cent lieues (2)
Sans rire et sans plorer. (*bis*)

Tout au bout des cent lieues,
Ell' si prend à plorer. (*bis*)

— Qu'avez-vous donc, la belle,
Qu'avez-vous à plorer ? (*bis*)

Plorez-vous votre père,
Votre mère ou bien moi ? (*bis*)

— Non, je n'plor' point mon père
Ni ma mère ni toi. (*bis*)

— Plorez-vous votre frère,
Votre sœur ou bien moi ? (*bis*)

— Non, je n'plor' point mon frère,
Ni ma sœur(*e*) ni toi. (*bis*)

Je plore mon honneur,
Galant, tu m'l'as gagné. (*bis*)

— N'plorez point tant, la belle,
Je vous le rend(*e*)rai. (*bis*)

— C'n'est pas aisé à rendre,
Douda di laridi,
Laridi dididi douda,
Douda di laridi,
C'n'est pas aisé à rendre
Comm' de l'argent prêté. (*bis*)

(*Philippe Chalumeau, Toury-Lurcy, 1834*).

Cette chanson est une des plus répandues. J'en vais donner de nombreuses versions musicales. Les textes ne diffèrent que par les variantes, ici résumées. Il y a des formes de refrains très diverses. Les lidéra, tralala, *varient à l'infini. En voici plusieurs :*

C'était la fill' d'un prince,
Trala ladéra lala lala.
(*Veuve Luthereau, Saint-Franchy*).

C'était la fill' d'un prince,
Houp lala lidéra,
Lidéra, lonlaire,
Houp lala lidéra...
(*Jean Juste, La Chapelle-Saint-André*).

C'était...
Tradera deri tralala...
(*Gaspard Blondeau, Gimouille*).

C'était...
Lidéri, lidera holalala.
(*Pierre Martin, Glux*).

C'était...
Dididi laridi,
Ongrr lonlère,
Dididi lariai...
(*L. Ranvier, Marzy*).

C'était...
Didoula riderida,
Hé ritataine,
Didoula riderida.
(*Veuve Peyronnet, Poiseux*).

C'était...
Didaridida laridi,
Rida ladida larida héla.
C'était la fill' d'un prince,
Héla,
Trop matin s'est levée.
(*J. Senotier, Chantenay*).

Variantes :

(1) La bell' fut friquette,
A mis le pied dedans.
(*P. Martin, Glux, 1856*).

La belle assez coquette.
(*Veuve Potdevin, Poiseux, 180.*).

(2) A bien fait cinq cents lieues.
(*Divers*).

C'était ..
Hodidou larida,
Hédididou ladi larida.
(*Fr. Chassaing, Pougues*).

C'était...
Douda laridi dida larida,
Ridi ridaine,
Douda laridi rida.
(*L. Laboyau, Saint-Parize*).

C'est la fille d'un prince,
Laridi laridou,
Laridi didine,
Laridou lalala ..
(*Jean Foucauld, Pougues*).

C'est. .
Didou larida,
Outrrr dondine,
Didou larida...
(*Veuve Jeannet, Arbourse*).

C'était...
Doudoudou lalala.
(*Veuve Balet, Prémery*).

C)

Moderato.









C'était la fill' d'un prince, } *bis.*
Trop matin s'est levée. }
Trop matin s'est levée,
Sur le bord de l'ile,
Dessur le bord de l'eau,
Charmant matelot.

(*Jeanne Dariot, veuve Robin, Saint-André-en-Morvan, 1818*).

D)



C'était la fill' d'un prince,
Trop matin s'est levée. } *bis.*
Trop matin s'est levée,
Sur le bord de l'île,
Trop matin s'est levée,
Sur le bord de l'eau,
Va, charmant matelot.

(*Jeanne Boulanger, femme Couron, Fours, 1817*).

E)



C'était la fill' d'un prince,
Trop matin s'est levée, } *bis.*
Trop matin s'est levée,
Sur le bord de l'eau,
Sur le bord de l'il',
Sur le bord du vaisseau.

(*Gabrielle Rousseau, veuve Renaud, Chougny, 1822*).

F)



La belle si promène,
Le long de son jardin,
Le long de son jardin.
Sur le bord de l'île,
Le long de son jardin,
Sur le bord de l'eau,
Tout auprès du vaisseau.

(*Louise Pernay, femme Collas, Montsauche, 1852*).

G)



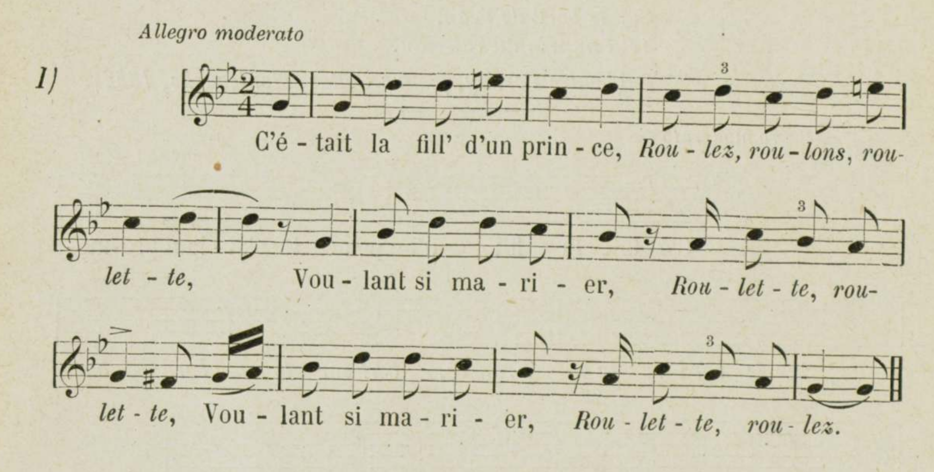
C'était la fill' d'un prince,
En s'allant promener,
Sur le bord de la France,
Oh ! Sur le bord de l'eau,
Sur le bord du vaisseau,
Charmant matelot.

(*Veuve Belliard, Saint-Père-sous-Vézelay, 1830*).



C'était la fill' d'un prince,
Dam dam dam, ça ira,
C'était la fill' d'un prince,
D'grand matin si leva. (*bis*)

(*Louise Rabdeau, veuve Rodier, Prémery, 185.*).



C'était la fill' d'un prince,
Roulez, roulons, roulette,
Voulant si marier,
Roulette, roulette,
Voulant si marier,
Roulette, roulez.

(*Jacquette Beugnon, veuve Joyaux, Gouloux, 1811*).

J)



C'était la fill' d'un prince,
Trop matin s'est levée.
C'était la fill' d'un prince,
Hélas !
Trop matin s'est levée.

(*Veuve Potdevin, Poiseux, 180.*).

K)



C'était la fill' d'un prince, } *bis.*
Trop matin s'est levée. }
Trop matin s'est levée,
Hélas !
Trop matin s'est levée.

(*Marie Lamoureux, veuve Brassière, Langeron, 1814*).

L)



C'était la fill' d'un prince,
Vive l'amour ! } *bis.*
Trop matin s'est levée,
Vive la liberté !

(*Louis Mangin, Saint-Léger-de-Fougeret, 1858*).

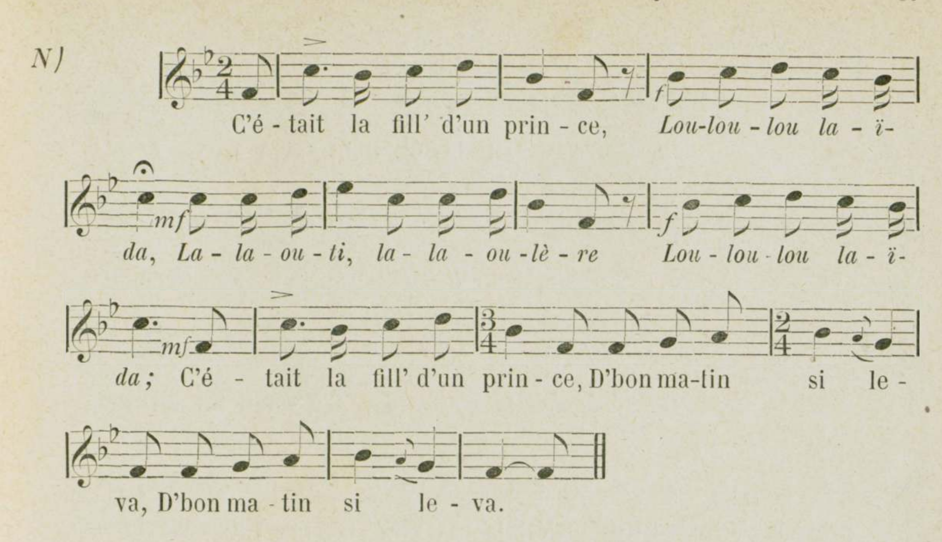
M)



C'était la fill' d'un prince,
Hédou lonla larira,
Hé rig dig dou, dou lon larira.
C'était la fill' d'un prince,
Trop matin s'est levée. (*bis*)

(*Jules Monteignier, Dompierre-sur-Nièvre, 1836*).

N)



C'était la fill' d'un prince,
Louloulou laïda,
Lalaouti lalaoulère,
Louloulou laïda,
C'était la fill' d'un prince,
D'bon matin si leva. (*bis*)

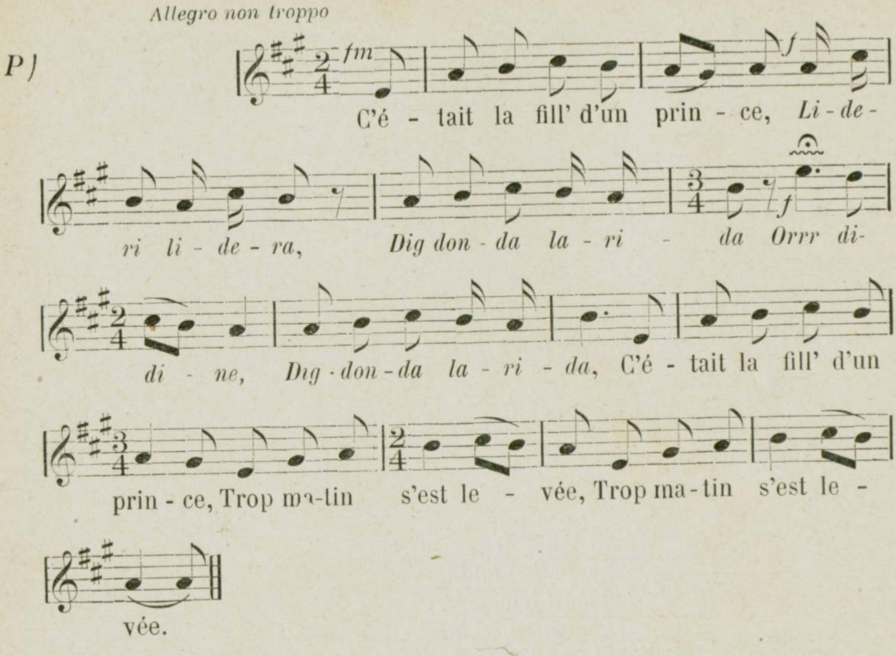
(*Veuve Bénard*, *Saint-Pierre-le-Moûtier*, *1851*).

O)



C'était la fill' d'un prince,
Héla lonlidera,
C'était la fill' d'un prince.
Trop matin s'est levée. (*bis*)

(*Marie Carrue*, *femme Feix*, *Colméry*, *1862* .



C'était la fill' d'un prince,
Lideri lidera,
Digdonda larida,
Orrr didine,
Digdonda larida,
C'était la fill' d'un prince,
Trop matin s'est levée. (*bis*)

(*Henri Doreau, Glux, 1869*).



C'était la fill' d'un prince,
Dididi laridi,
Laridi ridire,
Dididi laridi.
C'était la fill' d'un prince,
Qui s'allait promener. (*bis*)

(*Mérite Ranvier*, *Pougues*, *1842*).

L'air des formes suivantes n'a pu être noté :

R

C'était la fill' d'un prince, } *bis*.
Trop matin s'est levée, }
Hélé ! }
Joli vent de galerne,
Donne-moi du beau temps.

(*Jacques Senotier*, *Chantenay*, *1809*).

S)

C'était la fill' d'un prince,
Bon bon bon, nous y sommes,
Tralala, la voilà.
C'était la fill' d'un prince,
Tant matin si leva.

(*Marie Dufond*, *Sermoise*, *1868*).

---

*Plusieurs chanteurs m'ont donné les deux versions suivantes, altérées l'une et l'autre. A la première moitié de la chanson qui précède, on a soudé, pour l'une des versions, le dénouement tragique de l'*Amant noyé en plongeant (voir page 128 du premier volume), *et, pour l'autre, la fin d'une aventure plaisante que nous trouverons plus loin.*

L'air, pour les deux versions altérées, est celui de la version A

T)

Il était un navire
De trente matelots,
De trente matelots,
Sur le bord de l'île,
De trente matelots,
Sur le bord de l'eau,
Sur le bord du vaisseau.

Le plus jeune des trente,
Disait une chanson.

La chanson que vous dites,
J'voudrais bien la savoir.

Montez dedans la barque,
Et je vous l'apprendrai.

Quand la chanson fut dite,
La belle s'endormit.

La belle se réveille
Et se met à pleurer.

— Que pleurez-vous, la belle,
Qu'avez-vous à pleurer ?

— Je pleur' mon anneau d'or,
Dans l'eau il est tombé.

— Ne pleurez pas, la belle,
Je vous le tirerai.

Au premier coup de plonge,
Il n'a rien amené.

Au second coup de plonge,
L'anneau a voltigé.

Au troisièm' coup de plonge,
Le marin s'est noyé.

(*Anne Dupuy*, *Nevers*, *1806*).

C'était la fill' d'un prince,
Trop matin s'est levée.
Trop matin s'est levée,
Sur le bord de l'île,
Trop matin s'est levée,
Sur le bord de l'eau,
Charmant matelot.

Se mit à la fenêtre,
Pour voir la mer couler.

. . . .

. . . .

Je pleur' mon cœur volage
Que vous m'allez gagner.

— Ne pleurez plus, la belle,
Je vous le rend(*e*)rai.

Ell' ne fut pas à terre,
Qu'ell' se mit à chanter.

— Qu'avez-vous donc, la belle,
Qu'avez-vous à chanter ?

— Je chante un gros lourdaud,
N'a pas su m'embrasser.

— Revenez donc, la belle,
Je vous embrasserai.

— Quand tu tenais la caille,
Il fallait la plumer.

(*Anne Chambon*, *Saint-Bonnot*, *1817*).

2°

LE MARCHAND DE BLÉ



L'autre jour, en me promenant (1) } *bis.*
Le long de ces ruisseaux charmants, (2)
Dans mon chemin j'ai rencontré
Trois demoisell' fait' à mon gré... (3)
Par ma foi, j'donn'rais bien cinq sous
Pour passer la barque avec vous. (4)

— Marinier, mon beau marinier (5) } *bis.*
Combien vendez-vous votre blé ?
— Entrez dedans la barque, entrez, (6)
S'il vous convient, vous l'achèterez,
Par ma foi, etc.

La plus jeune a le pied léger, (7) } *bis.*
Dedans la barque elle est entrée.
Ell' ne fut pas le pied dedans.
L'marinier mit les voil' au vent... (8)
Par ma foi, sans donner cinq sous,
Je pass'rai la barque avec vous.

— Marinier, mène-moi à bord (9) } *bis.*
Je te donn'rai mon anneau d'or.
— Ni pour or, ni pour argent,
Je n'suis pas le maître du vent.
Par ma foi, etc.

Variantes :

(1) *Ce premier couplet n'existe pas dans un certain nombre de versions. Il est remplacé par le suivant :*

Dedans Bordeaux est arrivé
Trois beaux bateaux chargés de blé.
Trois demoisell' se promenant
Veul' acheter du bon froment...

(2) Le long d'un clair ruisseau coulant.
(*Clamecy*).

Le long de ces p'tits bois charmants.
(*Dompierre*).

(3) Un' brune parfaite à mon gré.
(*Dompierre*).

Dans mon chemin j'ai rencontré
Trois beaux bateaux chargés de blé.
(*Clamecy*).

(4) Pour passer la nuit avec vous.
(*Nombreuses versions*).

(5) Beau marinier, beau marinier,
Combien veux-tu vendre ton blé ?
— Mon seigle, je le vends cinq francs ;
Mon froment, je le vends six francs...
(*Nevers*).

(6) Mad'moisell' si vous en voulez,
Entrez dedans la barque, entrez.
(*Nevers*).

(7) La belle avait le pied léger.
(*Dompierre*).

(8) La d'moisell' s'est mise à pleurer,
L'marinier s'est mis à chanter.
(*Nevers*).

(9) Si tu voulais me mettre à bord.
(*Dompierre*).

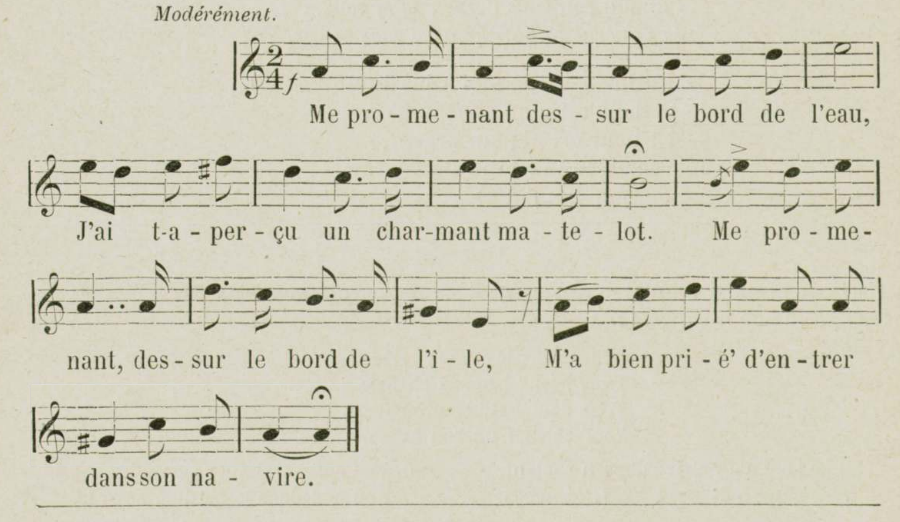
— Marinier, mon beau marinier (1)
Je suis la fill' d'un conseiller. (2) } *bis.*
— Quand tu serais la fill' du roi
Tu pass'ras la barque avec moi.
Par ma foi, etc.

— Je voudrais qu'tous les mariniers (3)
Dedans la mer y soient noyés. } *bis.*
Je m'en irais dans mon bateau,
Je m'en irais jusqu'à Bordeaux.
Tout en arrivant à Bordeaux,
Voilà la maîtress' du bateau !

(*François Vannereau, Clamecy, 1810*).

3°

LE BEAU MATELOT



Variantes :

(1) *Quelques chanteurs intercalent ici ce couplet :*

Beau marinier, beau marinier,
Voici mon pèr' qui vient m'chercher.
— Ni ton pèr' ni tes p'tits enfants,
Je n'suis plus le maître du vent...

(2) La fille d'un officier.

(*La Machine*).

La fille du chancelier.

(3) Je voudrais, pour mon anneau d'or,
Que l'marinier soit plongé dans l'eau.
Je prendrais son petit chapeau,
Je m'en irais flottant sur l'eau.
Et l'on dirait, entrant au port :
Voilà le maître du vaisseau !

(*Dompierre*).

Ces variantes sont de :

Fiacre Morlot, Clamecy, 1818 ; Pierre Hisquin, Dompierre-sur-Nièvre, 1831 ; P. Bouchard, Nevers, 183. ; Clémentine Boizot, Nevers, 1866; Augustine Millot, femme Clairet, La Machine, 184.

Me promenant dessur le bord de l'eau,
J'ai t-aperçu un charmant matelot.
Me promenant dessur le bord de l'île (1)
M'a bien priée d'entrer dans son navire.

Je l'ai trouvé si beau et si charmant (2)
J'ai mis le pied dans son beau bâtiment.
Tout aussitôt il lâche le cordage,
La voile au vent a bientôt pris du large.

— Beau matelot, jetez l'ancre dans l'eau,
Pour arrêter votre joli vaisseau !...
La belle, ell' pleure, elle se désespère (3)
De s'voir emm'ner loin des bords de la terre.

Le matelot en la voyant pleurer.
Ne sait que fair' pour la reconsoler ;
— N'pleurez pas tant, ma tant joli' maîtresse,
En peu tardant, nous mettrons pied à terre.

— Qu'est-c'que vont dir' les gens de mon pays (4)
D'avoir été sept ans sans revenir ?
Oh ! ils vont dire, et mon père et ma mère,
Que j'ai perdu mon honneur et ma gloire !

(*Veuve Mirault*, *Chantenay*, *1802*).

Variantes :

(1) Beau marinier qui revenez des îles,
Permettez que je mett' le pied dans votre asile,

(2) La belle a vu le marinier si beau,
A mis le pied dans son joli vaisseau.

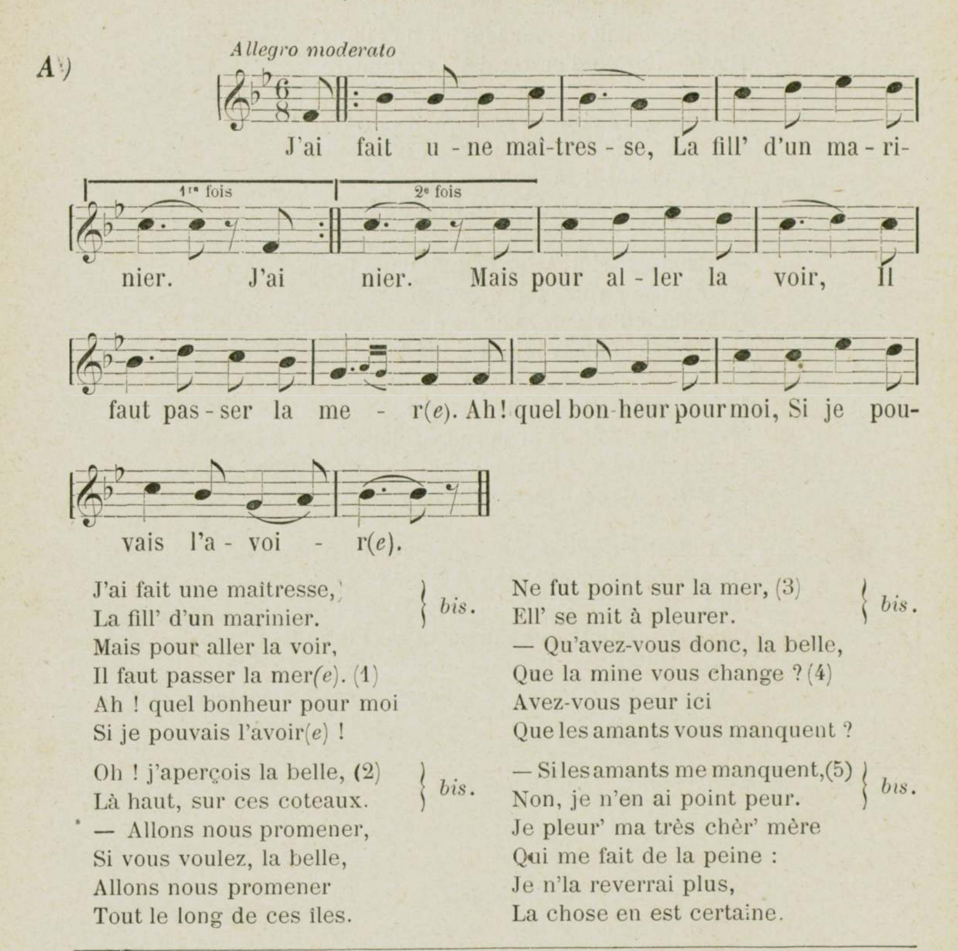
(3) Cessez vos pleurs, vos larmes téméraires,
Par la grâce de Dieu, nous reviendrons sur terre.

(4) Que vont donc dir' tous mes parents
De voir que j'suis aussi longtemps absent' ?
Que vont donc dir' ma sœur aussi mon frère,
De me voir emmener loin des bords de la terre ?

(*Etiene Duvernoy*, *Arleuf*, *1860*).

La Fille du Marinier

A)



J'ai fait une maitresse, } *bis.*
La fill' d'un marinier. }
Mais pour aller la voir,
Il faut passer la mer(*e*). (1)
Ah ! quel bonheur pour moi
Si je pouvais l'avoir(*e*) !

Oh ! j'aperçois la belle, (2) } *bis.*
Là haut, sur ces coteaux. }
— Allons nous promener,
Si vous voulez, la belle,
Allons nous promener
Tout le long de ces îles.

Ne fut point sur la mer, (3) } *bis.*
Ell' se mit à pleurer. }
— Qu'avez-vous donc, la belle,
Que la mine vous change ? (4)
Avez-vous peur ici
Que les amants vous manquent ?

— Si les amants me manquent,(5) } *bis.*
Non, je n'en ai point peur. }
Je pleur' ma très chèr' mère
Qui me fait de la peine :
Je n'la reverrai plus,
La chose en est certaine.

Variantes :

(1) Je traverse la mer.
Hélas ! bonheur pour moi,
Si je peux la revoir.
(*Héry*, *Semelay*).

Si je pouvais le faire.
(*Gouloux*).

(2) J'aperçois ma maîtresse,
Là-bas, dans ces vallons.
(*Gouloux*).

Dans un profond sommeil
J'oubliai de lui dire..
(*Gouloux, Pougues, Semelay*).

Nous passerons les eaux,
Nous irons dans ces îles.
(*Semelay*).

(3) Quand ell' fut dans la barque.
(*Semelay*).

(4) Que la couleur vous change.
(*Héry*)

Avez-vous peur sur l'eau.
(*Saint-Léger-de-Fougeret*).

(5) Oh ! non, ce lui dit-elle,
Je ne r'grett' point cela.
(*Héry*).

— Ne pleurez point, la belle, } *bis*.
Nous la rejoind(*e*)rons, (1)
Mettant les voil' au vent,
Tourné' du côté d'elle,
Comme un fidèle amant
Doit faire à sa maîtresse.

Nous avons fait cent lieues (2) } *bis*.
Sans pouvoir la trouver.
Les grands vents de la mer
Reculaient notre barque.
Si je peux débarquer, (3)
Jamais je n'me rembarque !

Arrivant à la porte, } *bis*.
Trois petits coups frappés :
— Ouvrez, la mère, ouvrez (4)
La porte à votre fille,
Qui vient d'se promener
Tout le long de ces îles !

(*Etienne Roussillon*, *Saint-Sulpice*, *180.*).

Autres versions musicales sur les mêmes paroles :

B)



(*Etienne Michot*, *Semelay*, *1816*).

Variantes :

(1) Nous la r'tournerons voir.
(*Gouloux*).

(2) J'ons bin mis cinq semaines
Pour venir au pays.

(3) Si j'mets le pied à terre.

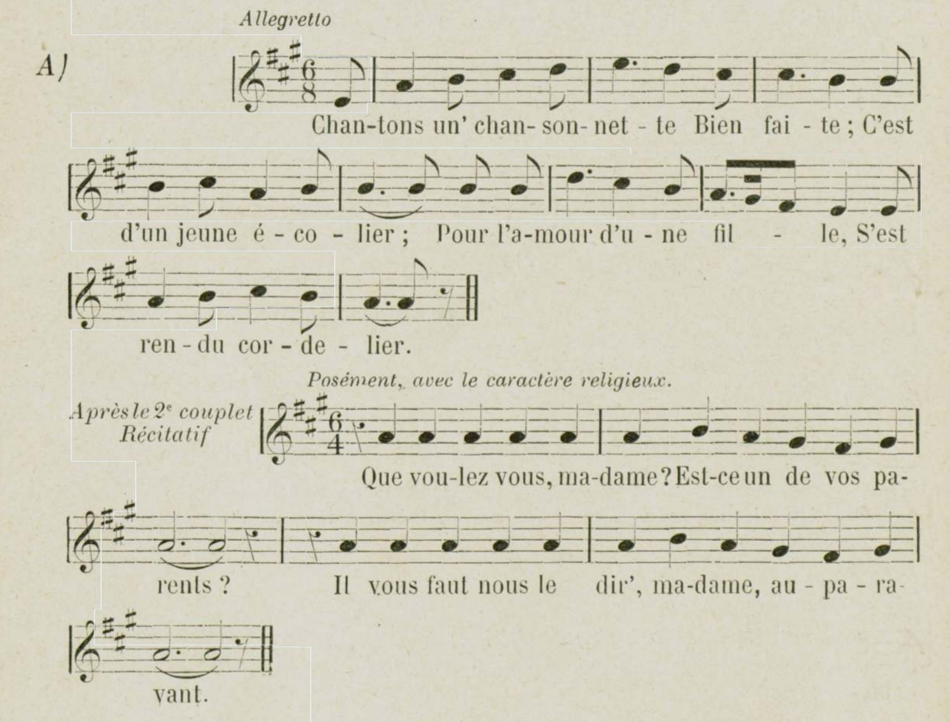
(4) Bonjour vous soit donné !
Ouvrez à votre fille.
(*Gouloux*).

Les variantes sont de :

P. Choquet, *Héry*, *1830 ; Etienne Michot*, *Semelay*, *1816 ; Claude Beugnon*, *Gouloux*, *1812 ; Mérite Ranvier*, *Pougues*, *1842 ; Louis Mangin*, *Saint-Léger-de-Fougeret*, *1858*.



La Visite au Cordelier



Chantons un' chansonnette,
Bien faite,
C'est d'un jeune écolier.
Pour l'amour d'une fille,
S'est rendu cordelier.

Au bout de six semaines,
En peine
De revoir son amant,
La bell' s'en est allée
A la port' du couvent.

Récitatif :

— Que voulez-vous, madame ? Est-ce un de vos parents ?
Il vous faut nous le dir', madame, auparavant.

— C'est le plus jeune frère,
Mon père,
Il m'avait bien promis,
De m'étr' toujours fidèle
Et d'être mon mari.

Récitatif :

— Frère Eusèbe, mon frèr', descendez au parloir,
Vous trouv'rez une dam' qui demande à vous voir.
Allez les yeux baissés, marchez modestement.
Crainte qu'elle vous tent' revenez promptement.

— Relève donc, de grâce,
Ta face,
Ne me connais-tu pas ?
Est-ce que mon visage
Pour toi n'a plus d'appas ?

— C'est donc là les promesses
Fidèles,
Ingrat, que tu me fis,
Un dimanche, après vêpres,
Devant le crucifix ?

Louise Sourdeau, femme Bled, Prémery, 184).



Dedans Paris y a-t-une brune, (1)
Fort brune, } *bis.*
Qui a perdu son amant.
Elle a bien entendu dire } *bis.*
Qu'il était au couvent.

Voilà la belle partie,
Bien vite, } *bis.*
A la port' du couvent.
— Que désirez-vous, madame, } *bis.*
Quelqu'un de vos parents ?

— Oh ! c'est le frère Etienne,
Cher frère, } *bis.*
Qui était mon ami.
Je désire le voir, } *bis.*
Je veux parler à lui.

— Attendez un quart d'heure,
Sur l'heure, } *bis.*
Nous vous l'amènerons.
Il est dans sa chambrette } *bis.*
A sa récréation.

— Descendez, frère Etienne,
Cher frère, } *bis.*
Descendez au parloir.
Il y a un' jeune dame } *bis.*
Qui demande à vous voir.

— Comment faut-il donc faire,
Cher frère, } *bis.*
Pour aller lui parler ?
— Faut avoir la tête basse } *bis.*
Et les deux yeux voilés.

— Relève donc ta face,
Volage, } *bis.*
Tu me reconnaîtras !
Est-ce que mon visage (2) } *bis.*
Pour toi n'a plus d'appas ?

— Hélas ! votre visage,
Madame, } *bis.*
Que j'ai souvent baisé,
C'est bien lui qu'est cause } *bis.*
Que je suis renfermé.

— Eh bien ! donc, qu'on m'ap- [porte]
La robe, } *bis.*
La robe du couvent !
Je prendrai la robe noire, } *bis.*
Pour tout habillement.

— Dans un couvent de nonnes,
Madame, } *bis.*
On n'vous recevra pas.
On ne r'çoit qu'les filles sages } *bis.*
Et vous ne l'êtes pas.

— Si je ne suis pas sage,
Volage, } *bis.*
Ne me l'reproche pas.
C'est bien toi qui est cause } *bis.*
Que je ne le suis pas.

(*Marie Moreau, femme Balet, Prémery, 1817*).

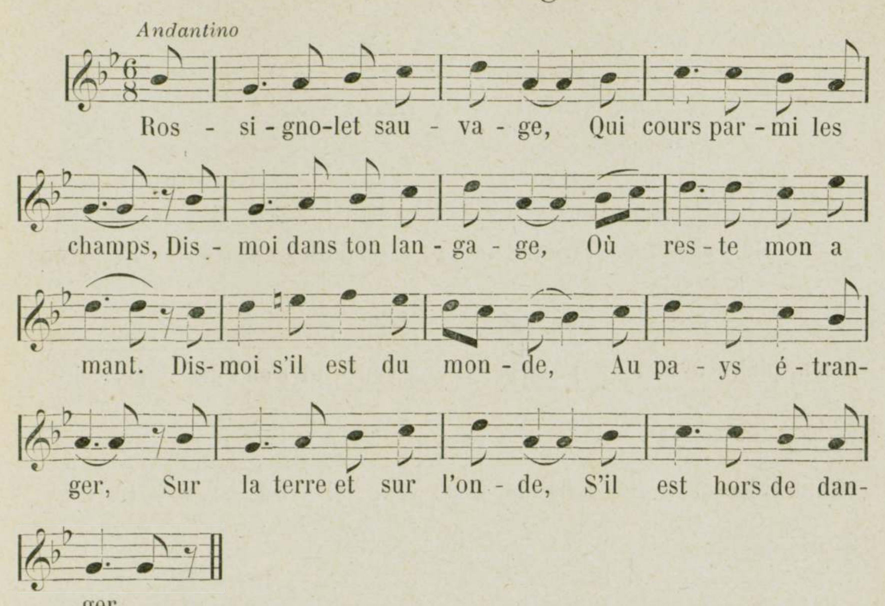
Variantes :

(1) Dans Paris y a-t-un' brune.

(2) Tu verras qu'mon visage
N'a pas changé d'appas.

(*Catherine Marguerot, La Collancelle, 1864*)

La Visite à la Religieuse



Rossignolet sauvage
Qui cours parmi ces champs,
Dis-moi dans ton langage
Où reste mon amant.
Dis-moi s'il est du monde,
Au pays étranger,
Sur la terre ou sur l'onde,
S'il est hors du danger.

— Ton cher amant, la belle,
Il est bien loin d'ici.
Il a donc pris les armes,
Servir le roi Louis.
Il est avec son maître,
Voyage nuit et jour.
Dedans ce lieu peut-être
Reviendra-t-il un jour.

Au bout de la campagne,
L'amant est revenu.
Au logis de son père
Du droit il s'est rendu.
Il frappe z-à la porte...
Demande qui est là.
On répond de la sorte :
— C'est votre fils soldat.

— Hélas ! triste nouvelle
Pour toi, mon cher enfant.
Ton aimable maîtresse
S'est rendue au couvent.
La bell' sans plus attendre,
N'ayant rien vu venir,
Sans aucune espérance,
A pris un autr' parti.

— Charmante Lisabette,
Descendez au parloir.
C'est votre amant, la belle,
Qui désire à vous voir.
— Oh ! chose malheureuse,
Chère ami', pour nous deux !
Tu t'es rendue r'ligieuse,
Que j'ai de peine au cœur !

Je me rendrai ermite, } *bis.*
Ermit' dedans le bois. }
Je pleurerai sans cesse
Le regret d'nos amours.
C'est pour te dir', la belle,
Adieu, c'est pour toujours !

(*Jean Diot*, *Saint-André-en-Morvan*, *1832*).

Le Retour du Mari

1°

LA FEMME AUX DEUX MARIS



Récitons l'aventure (2)
C'est d'un jeune écolier.
Pour complaire à son père,
Il voulut s'engager.
Etant trop court de taille,
Chez lui il est resté,
Croyant d'être tranquille
Sans être rappelé.

---

(1) *C'est sur cet air que s'appliquent les paroles de la* Sensible Claire, *mentionnée page 183 du premier volume.*

Variante :

(2) Ecoutez l'aventure,
. . . .
A la fleur de son âge,
A voulu s'engager.
Mais n'ayant pas la taille,
Chez lui il est resté,
Croyant d'être tranquille
Et vivre en liberté.
(*Bulcy*).

C'est d'un jeune guerrier,
Pour déplaire à son père.
. . . .
. . . .
Il n'était pas de taille,
Il(*e*) fut renvoyé.
(*Prémery*).

Qui veut savoir l'histoire
D'un jeune grenadier ?

Il a pris une femme,
N'a pas quinze ans passés.
(*La Celle-sur-Nièvre*).

Pour complaire à son père,
Voulut se marier
Avec un' jeune fille
De son même quartier.
Trois jours après ses noces (1)
Vient un commandement,
Qu'il faut prendre les armes,
Rejoindr' le régiment.

Mais la jeune épousée
Ne fait que de pleurer : (2)
— Pourquoi donc pas me dire
Que tu t'es engagé ?
Pour notre mariage,
On l'aurait retardé.
Ton père aussi ma mère (3)
Ils t'auraient racheté.

La voyant fondre en larmes,
Lui dit en soupirant :
— Belle, on dit que la guerre
Ne dur'ra pas longtemps.
Ne pleur' donc point, la belle,
Oh ! ne pleure pas tant,
Je serai de retour
Avant qu'il soit un an.

La campagn' fut bien longue,
A bien duré sept ans (4)
Sans donner d'ses nouvelles
A femm' ni à parents.
— Quand la paix ell' fut faite,
Je reviens au pays ;
Le jour(*e*) que j'arrive,
Ma femm' prend un mari.

Je m'en fus à sa porte,
Je demande à loger,
De la même manière
Qu'un soldat étranger.
M'ont dit : — Brave gendarme (5)
Nous n'pouvons vous loger,
Nous somm' des gens de noce,
Nous somm' embarrassés.

Je m'en fus chez sa mère (6)
Que mon cœur aime tant :
— Bonjour, madam' l'hôtesse,
Log'rez-vous un passant ?
Voici bien ma valise,
Mon or et mon argent ..
M'a dit : — Brave gendarme,
Vous logerez céans.

Variantes :

(1) Le jour de ses noces.
(*Prémery*).

Lendemain de ses noces.
(*Parigny*).

Bon nombre de chanteurs (*Saint-Benin-d'Azy*, *etc*), *refondent les deux premiers couplets en un seul, le suivant* :

Récitons l'aventure,
C'est d'un jeune écolier
Pour complaire à son père,
S'est voulu marier.
Le soir(*e*) de ses noces
Arrive un mandement
Qu'il faut partir en guerre,
Servir le roi le grand.

(2) De voir son bien aimé
S'en aller à l'armée.
(*Prémery*)

(3) Mon père, aussi ma mère
Ils t'auraient rejeté.
(*Prémery*).

(4) Dix ans.
Douze ans.
(*Divers*).

(5) Non, mon ami, dit-elle.
(*Prémery*).

Non, mon joli gendarme.

La bell', sans me r'connaître,
Ell' me l'a refusé.
(*Saint-Malo*).

Ça m'fait bien de la peine
De vous le refuser :
Tous les gens de la noce
Chez nous doivent coucher.
(*La Machine*).

(6) Il s'en va chez sa mère
Que son cœur aime tant.
(*La Charité*).

Au château de son beau-père.
(*Arleuf*).

Entrez, brave gendarme,
Reposez-vous ici.
Je m'en vais à la cave,
C'est pour vous rafraîchir.
Tous les gens de la noce
M'ont s'monnu au souper,
Moi, qui étais bien aise,
Point ne l'ai refusé.

Tout en étant à table (1)
Au milieu du souper,
J'ai demandé des cartes,
Des cartes pour jouer :
— Je veux jouer aux cartes
Avec le marié,
Lequel aura la belle,
Ce soir, à son coucher. (2)

Tous les gens de la noce
M'avont tous regardé ;
Tous les gens de la noce
Se sont mis à parler :
— Tout beau, tout beau gendar- [me (3)]
Ne vous y trompez pas,
Notre jeune mariée
Ne vous appartient pas.

— T'en souviens-tu la belle,
Voilà passé sept ans,
Que j'achetai des bagues,
Aussi de beaux diamants,
La veille de tes noces,
Voilà passé sept ans ?
J'te les donnai pour gage,
La belle, en t'épousant.

— Tu es resté en guerre
Pendant plus de sept ans,
Sans donner d'tes nouvelles
A femm' ni à parents.
Je t'ai fait dir' des messes,
Ton deuil, je l'ai porté,
J'ai fait dir' des services
Par des prêtr', et chantés.

Hélas ! quelle nouvelle,
Quell' nouvelle est ceci !
Hier soir soir j'étais veuve,
Ce soir, j'ai deux maris !
Permettez-moi que j'aille
Demeurer au couvent.
— Non, non, restez, la belle,
Nous aurons jugement.

Messieurs de la Justice (4)
Eurent bientôt jugé,
De remettre la femme
Au premier marié ;
De remettre les gages
Au pauvre infortuné,
Et qu'il en cherche une autre,
Il est en liberté.

Variantes :

(1) Quand le jeun' militaire
Eut bien bu, bien mangé...

(2) Ce soir à son côté...
(*Prémery*).

(3) Mon brave militaire,
Ne vous entêtez pas,
La mariée nouvelle...
(*La Machine*).

Tous les gens de la noce
Sont en grand entretien,
Disant que la mariée
Ne lui appartient point.
— Brave soldat de guerre,
Promptement descendez,
Nous somm' dans les affaires,
Et vous nous empêchez.
(*Prémery*).

(4) A la première audience
Le procès fut jugé.
(*La Machine*).

Vous autr' garçons, jeunesses (1)
Qui êtes à marier,
Sur moi prenez exemple,
Pour n'êtr' pas attrapés.
Ne prenez pas de veuves ;
Pour être en sûreté,
Prenez des jeunes filles,
Toujours vous les aurez.

(*François Vannereau*, *Clamecy*, *1810*).

Certains chanteurs remplacent les derniers couplets par ceux-ci :

— Pour que je puisse croire
Que vous êt' mon mari,
Pouvez-vous bien me dire,
Quel jour nous fûm' bénits ?
— Nous fûm' bénits, la belle,
Le lundi au matin.
Ton père, aussi le mien(*ne*),
Te menaient par la main.

— Pour que je puisse croire
Que vous êt' mon mari,
Pouvez-vous bien me dire
Quell' robe j'avais pris ?
— T'avais une rob', la belle,
Un' rob' de satin blanc.
Ton nom aussi le mien(*ne*),
Etaient écrits dedans

— Pour que je puisse croire
Que vous êt' mon mari,
Pouvez-vous bien me dire
Ce qu'arriva la nuit ?
— Est arrivé, la belle,
Qu'ton anneau d'or rompit,
J'ai la moitié, toi l'autre,
La mienne, la voici.

Desus l'banc ell' se lève,
Elle se jette à lui,
Un doux baiser lui porte,
Disant : — Mon bon ami,
Grand Dieu ! que je suis aise
De ce qui s'passe aujourd'hui !
Hier soir, j'étais seule,
Et voilà mon mari !

Variante :

(1) Jeunes garçons, vous autres,
Ne fait' pas comme moi :
Ne prenez pas un' veuve,
Danger d'être attrapé.
Prenez un' jeune fille,
S'rez sûrs que vous l'aurez.

(*Prémery*).

Ces variantes sont de :

Jeanne Chandillon, femme Bonnard, Bulcy, 1830 ; Pierre Bernard, Prémery, 183. ; M. Massé, La Celle-sur-Nièvre, 185. ; Jean Lasne, Parigny-les-Vaux, 1822 ; Louis Martin, Saint-Benin-d'Azy, 1821 ; Louise Malville, veuve Martin, Saint-Malo, 1817 ; Laurent Dubois, La Machine, 1831 ; Eugénie Perroy, La Charité, 1866 ; Louise Joubert, Arleuf, 1867.

B)



Ecoutez l'aventure,
C'est d'un jeune écolier.
Pour complaire à son père,
A voulu s'engager.
Il n'avait pas la taille,
A été renvoyé.
Croyant d'être bien sûr(*e*),
S'est voulu marier. (*bis*)
Tralala lalala,
S'est voulu marier.

Le jour(*e*) de ses noces
Arrive un mandement
Qu'il faut prendre les armes,
Rejoindr' son régiment.
Sa femme se désole,
Ne fait que de pleurer.
— Console-toi, ma belle,
Bientôt je reviendrai (*bis*)
Tralala lalala,
Bientôt je reviendrai, etc.

(*Jean Vincent, Varennes-les-Nevers, 1829*).

C)



C'est un jeune gendarme,
Un gendarme du roi ;
Revenant de la guerre,
S'est voulu marier.

Lendemain de ses noces,
Reçut un mandement
Qu'il faut partir en guerre,
Servir le roi puissant. (1)

J'ai fait un long voyage
Qu'a bien duré sept ans,
Sans écrire une lettre
A femm' ni à parents.

Au bout de sept années
Je m'en suis revenu ;
Le soir(*e*) que j'arrive,
Ma femm' se remarie.

— Bonjour, gens de la noce (2)
Pouvez-vous me loger ?
Je suis soldat de guerre,
Je vous récompens'rai.

— Oh ! non, mon gentilhomme,
Nous n'pouvons pas loger.
Nous somm' des gens de noce,
Nous somm' embarrassés.

Variantes :

(1) Servir le roi le grand.
(*Prémery*).

(2) S'en va chez sa bell' mère
Qui tient l'hôtellerie :
— Log'rez-vous militaire
Qui pass' par le pays ?
(*Fours*).

— Oh ! non, jeun' militaire,
Ici nous n'couchons pas ;
Nous marions not' fille,
Nous somm' dans l'embarras.
(*Nolay*).

— Je n'demand' qu'une place
Au coin de vot' foyer,
Pour le pauvre militaire,
Bien las, bien fatigué,
Et là je coucherai.

— Je vous en prie, madame,
Donnez-moi logement :
Un coin de votre table
Sera bien suffisant.

Avez vous répugnance,
Madame, de mon argent ?
Vous pourriez me connaître,
Je passe assez souvent.
(*Fours, Prémery*).

Permettez-moi, de grâce,
Que je monte un instant :
Un petit coin de table
Sera bien suffisant.

— Entrez, jeun' militaire,
Nous log'rons sûrement...
En entrant dans la salle,
Fait un grand compliment :
— Bonsoir la compagnie !
Excusez l'arrivant.

— Mon jeune militaire,
Que voulez-vous manger ?
Faut-il que je vous serve
Bœuf ou chapon lardé ?
(*Saint-Aubin*).

Qu'on apporte un couvert ;
Dites-moi votre goût,
Afin que je vous serve
De bouilli ou d'ragoût.
(*Prémery*).

Il s'en fut chez sa tante
Que son cœur aime tant ;
Il dépos' sa valise,
Son or et son argent.

Le plus jeun' de ses frères
S'en vient pour l'inviter ;
Et lui qu'était bien aise,
Ne lui a pas r'fusé.

Voilà le militaire (1)
Au milieu du souper,
Demande un jeu de cartes,
Ou bien un jeu de dés.

— Qu'on apporte des cartes,
Ou bien un jeu de dés ;
Voir qu'aura la mariée,
Ce soir, à son coucher. (2)

— O brave militaire,
Ne vous emportez pas !
La jeune mariée
Ne vous appartient pas.

— Regarde-moi, la belle,
Reconnais ton mari.
— Non, je ne peux pas croire
Que vous êt' mon mari.

— T'en souviens-tu, la belle,
Le lundi au matin,
Ton père, aussi le mien(*ne*),
Te menait par la main ?

— Tout ça ne m'fait pas croire
Que vous êt' mon mari ;
Faites-moi donc accroire
La rob' que j'avais mis'.

— Tu avais mis, la belle,
Ta rob' de satin gris,
Doublée de satin rose,
Bordée de cramoisi.

— Tout ça ne m'fait pas croire
Que vous êtes mon mari ;
Faites-moi donc accroire
C'qu'arriva dans la nuit.

— Ce qu'arriva, la belle,
Ton anneau d'or cassa.
T'en avais la moitié,
Et l'autre la voilà. (3)

. . . .

Qu'on m'apporte ma flûte
Et mon tambour joli,
Pour donner des aubades (4)
Aux femmes sans souci !

(*Pierre Charlot*, *Héry*, *1844*).

Variantes :

(1) Quand il y fut à table,
A table pour souper...

(2) Au premier coup de cartes
Le soldat a gagné.
Tous les gens de la noce
Se sont mis à parler.
(*Prémery*).

Tout l'monde se prend à dire :
— La belle est au marié.
(*Nolay*).

(3) — Oh ! c'est toi, mon ami,
Que j'ai toujours chéri !
Hier soir j'étais veuve,
Ce soir j'ai deux maris !
(*Fours*).

(4) Afin que j'donn' des airs
A des gens sans souci.
(*Gâcogne*).

Ces variantes sont de :

Femme Bolot, *Prémery*, *1817* ; *Gabrielle Roy*, *femme Valet*, *Fours*, *1868* ; *femme Bled*, *Nolay*, *185.* ; *Jacques Champcroux*, *Saint-Aubin-les-Forges*, *1818* ; *Claude Desbrosses*, *Gâcogne*, *1857*.

D)



J'ai fait une maîtresse
Trois jours, y a pas longtemps.
Le jour que je l'épouse,
En guerr' je suis mandé :
Il faut prendre les armes,
Aller servir le roi.

Mais ma petite femme,
Ell' s'est prise à pleurer :
— Ne pleure pas, ma belle,
Bell', ne pleure pas tant,
Car ma jolie campagne
Ne va durer qu'un an.

Mais sa jolie campagne
A bien duré dix ans, } *bis*.
Sans écrire à sa femme,
Ni aucun d'ses parents.

Au bout de la dixième,
Il est bien revenu, } *bis*.
Il a trouvé sa femme
Prenait un autr' mari.

Il s'en va à la porte
Comme un joli cadet ; } *bis*.
Comme un brave homm' de guerre,
Il demande à loger.

— O mon brave homm' de guerre
Nous n'pouvons vous loger ; } *bis*.
Nous marions notre fille,
Nous somm' embarrassés.

S'en va chez sa grand'mère
Où il 'tait bien aimé :
— Serrez-moi ma valise,
Mon or et mon argent,
Et vous m'en tiendrez compte
Dans un autre moment.

Le plus jeun' de ses frères
Vient pour le saluer.
Tout le mond' de la noce
L'invitait au souper,
Lui qu'en était bien aise,
Il n'a pas refusé.

A moitié du repas,
Il demande à jouer
A ce beau jeu de cartes,
A ce p'tit jeu de dés,
Voir qui aura la belle,
Ce soir, à son coucher.

La belle, à ces paroles,
Ell' s'est prise à pleurer :
— Ne pleure pas, la belle (1)
Bell', ne pleure pas tant ;
Où sont ces anneaux d'or(*e*)
Que j't'ach'tai y a dix ans ?

— Oh ! tes beaux anneaux d'or(*e*)
Je les ai conservés.
Ils sont dans ma chambrette,
Dans mon coffre enfermés.
T'en as la préférence (2)
Oh ! tiens, voici la clef.

— Adieu, chère maîtresse (3) } *bis*.
Puisqu'il nous faut quitter. }
Je n'en aim'rai jamais d'autres,
Je m'souviendrai de toi.

Apportez mes baguettes (4) } *bis*.
Et mon tambour joli, }
Que j'batte une complainte
Aux enfants sans souci.

(*Michelle Paulard, veuve Philippe, Corbigny, 1807*).

Variantes :

(1) — Te souviens-tu, la belle,
Voilà bientôt dix ans
Je t'achetai croix d'or(*e*),
Aussi un beau diamant ?
(*Varennes*).

— Bell', lavoù donc ces bagues,
Ces beaux anneaux dorés
Que j't'ai donnés, la belle,
Voilà sept ans passés ?
(*Varennes*).

— Ils sont dedans ma chambre,
Dans mon coffre enfermés.
Si vous êtes le maître,
Tenez, voici la clef.
(*Varennes*).

(2) Ayez-en l'assurance,
Tenez, voici la clef.
(*Arbourse*).

Si vous voulez les prendre...

Si-v'en avez affaire...
(*Varennes*).

Allons-y donc les prendre...
(*Treigny*).

(3) — Hélas ! quelle tristesse !
Dit le jeune mari ;
J'croyais avoir un' femme,
Mais elle a deux maris.
(*Arbourse*).

(4) Qu'on m'apporte bouteille
Et le verre à la main ;
Je veux en m'enivrant,
Oublier mon chagrin.
(*Treigny*).

Ces variantes sont de :

Jean Vincent, Varennes-les-Nevers, 1829; veuve Bernard, Varennes-les-Nevers, 1810 ; veuve Jeannet, Arbourse, 1835 ; Abel Millot, Treigny, 1858.



2°

LA RECONNAISSANCE

A)



Je vas vous conter une histoire
Qu'est arrivé' v'là pas longtemps :
C'est un garçon de dix-huit ans
Restant au logis de son père ; (1)
Au bout de trois ans marié,
Il a bien fallu décamper.

Mais la campagne fut bien longue,
A bien duré dix ans et d'mi ;
A bien duré dix ans et d'mi,
Sans pouvoir écrire à nos femmes,
A bien duré dix ans et d'mi,
Sans pouvoir écrire au pays.

Tout après la campagn' finie,
Il est bien temps d'nous en r'tourner,
Il est bien temps d'nous en r'tourner,
Pour aller retrouver nos femmes ;
Elles pleuraient soir et matin,
Ell' nous croyaient morts dans le Rhin.

En approchant de mon village,
En approchant de mon pays,
J'ai rencontré mes deux enfants
Qu'étaient assis desur l'herbette,
J'ai rencontré mes deux enfants
Qui gardaient là leurs moutons blancs.

Var. : (1) Quittant le logis de son père.

Je leur ai dit : Enfants fidèles,
Dit'-moi où est votre papa.
— Mon beau monsieur, nous l'savons pas ;
A ç'que nous a dit notre mère,
V'là bien dix ans qu'il est parti,
Sans nous avoir jamais écrit. (1)

Moi, je n'me suis pas fait connaître (2)
Je suis allé vers ma maison.
Oh ! de tant loin j'ai aperçu,
J'ai aperçu ma femm' chérie ;
Je l'ai reconnue aisément,
Je l'ai abordée poliment.

— Bien le bonjour, ma bonne dame,
Pourriez-vous loger un soldat ?
Pourriez-vous loger un soldat
Qui ne connaît pas la campagne ?
Dans ces pays à l'écartée,
Moi, j'ai grand peur de m'égarer.

— Monsieur, je n'loge ici personne (3)
Que moi, mes deux petits enfants,
Que moi, mes deux petits enfants,
Vous voyez toute ma fortune.
Descendez donc un peu plus bas,
Monsieur, on n'vous refus'ra pas.

J'ai bien connu à cett' parole
Que ma femm' ne m'connaissait pas.
Je suis entré à la maison,
J'ai mis mon sac desur la table ;
Auprès d'ell' je me suis assis :
— Belle, en voilà pour tout' la nuit.

Variantes :

(1) Nous n'avons pas d'nouvell' de lui.
(*Gabriel Aurousseau, Thianges, 1831*)

(2) En descendant vers le village
J'aperçois ma femme venir (*bis*)
— Lui dis : Bonjour, madame,
Logerez-vous bien un passant,
Madam' l'hôtess', pour de l'argent ?
(*Veuve Luthereau, St-Franchy, 1837*).

Pourrez-vous loger un conscrit
Qui ne connaît pas le pays ?
Je viens du pays étranger.
(*Femme Mouloise, Grenois, 1852*).

(3) — Non, non, mon brave militaire,
Je ne pourrai pas vous loger.
. . . .
Je ne peux pas vous satisfaire,
Voilà, monsieur, tout mon vaillant.
(*Phil. Gillot, Montsauche, 184.*).

— Monsieur, pas tant de badinage (1)
Ne vous moquez pas tant de moi,
Ne vous moquez pas tant de moi,
J'appellerais mon voisinage,
Monsieur, si vous recommencez,
Mon voisinag' j'appellerai.

— J'm'embarrass' bien d'ton voisinage,
Je ne crains rien dans cett' maison,
Je ne crains rien dans cett' maison,
Ici, tout est à mon service ;
Oui, tout, jusqu'à ton beau lit blanc,
Nous passerons la nuit dedans.

— Ne te souviens-tu pas, la belle,
Du soir de nos noc' arrivé ?
J'ai une marqu' sur le pied droit,
La belle, en as-tu connaissance ?
C'est une marque de raisin :
Ma bell', la reconnais-tu bien ?
(*Louis Bergery, Chasnay, 1809*).

B)



Variantes :

(1) — Ah ! finissez vos badinages ;
Il vous faut changer de façon.
. . . .
. . . .
Ça n'irait plus très bien pour vous.
Dans ton blanc lit
Nous allons bien passer la nuit.
(*F. Planchard, Garchy, 186.*).

Bell', dans tes bras, ma douce amie,
Moi, je passerai bien la nuit.

— Ah ! dites-vous cela pour rire ?
Monsieur, cessez de badiner ;
Monsieur, cessez de badiner
Ou j'appell'rai mon voisinage
Mon bel ami, dedans nos bras,
Vous vous trouv'rez dans l'embarras !
(*Montsauche*).

Chantons une chanson nouvelle,
C'est un garçon de dix-huit ans,
C'est un garçon de dix huit ans,
Demeurant chez son père ;
Après trois ans êtr' marié,
Il a bien fallu décamper. (*bis*)

Mais la campagne est entreprise,
A fallu traverser le Rhin,
A fallu traverser le Rhin,
Sans écrire à nos femmes.
Mais, la campagne est terminé',
Il a fallu nous rentourner. (*bis*)

En approchant de mon village,
J'ai rencontré deux p'tits enfants,
J'ai rencontré deux p'tits enfants,
Gardant leurs brebinettes ;
Etant assis sur le gazon, [*bis*]
Ils gardaient là leurs blancs moutons

Je leur ai dit : — Enfants fidèles,
Votre papa est-il ici ?
— Monsieur, en guerre il est parti,
Soi-disant notre mère,
Depuis sept ans qu'il est parti,
Nous n'avons rien reçu de lui. (*bis*)
Etc.

(*Annette Paradis, Saint-Gratien-Savigny, 1818*).

La Fille-Matelot



(1) *Voir l'air noté p. 279, 1er vol.*

Chantons, pour passer le temps,
Les amours plaisants d'une jeune fille ; (1)
Ell' n'avait pas encore quinze ans (2)
Voulut voyager avec son amant.
Aussitôt qu'ell' vit son amant partir(*e*),
La belle quitta les habits de fille,
Ell' prit celui d'un mat'lot (3)
S'en fut s'présenter sur le bord du vaisseau.

Le capitain' fut charmé (4)
De voir engager un si beau jeune homme,
Lui dit : — Charmant matelot,
Vous serez placé dedans mon vaisseau.
. . . .
. . . .
. . . .
Vous serez placé dans les mariniers.

Ont mis les voiles au vent,
Les canons tiraient, on sonnait les cloches ;
Ont mis les voiles au vent,
Les vaisseaux partaient tous au même instant.
La belle, sans peur, naviguait sur l'onde,
Sans demander que personn' la seconde ;
Mettant le sabre à la main,
Faisant son devoir tout comme un vrai marin. (5)

Son amant lui dit une fois :
— Vous me surprenez par vot' ressemblance.
Lui dit : Vous me surprenez,
Car vous ressemblez ma charmant' beauté.
Oui, par vos beaux yeux, votre belle taille (6)
Et vos cheveux blonds, votre blanc visage,
Vraiment vous me rappelez,
Vous me fait' penser à ma chèr' bien-aimée.

Variantes :

(1) ... d'une jolie blonde.
(*Rose Mirault*, *Nevers*, *184.*).

(2) Etant délaissée d'son amant,
S'en fut le rejoindre
Au port de Lorient.
(*Pierre Bernard*, *Prémery*, *183.*).

(3) Sitôt que la belle eût entendu dire
Que son cher amant était pour partir(*e*),
S'habilla en beau matelot.
(*Fr. Planchard*, *Garchy*, *1862*).

Ell' s'habille en vrai marinier,
Va se présenter au port de Calais.
(*Jean Roux*, *Moutiers*, *18..*)

(4) L'marinier la regardait
Plus de mille fois sans la reconnaître.
(*Garchy*)

(5) Faisant la manœuvre...
(*Moutiers*).

(6) Par votre doux langage,
Votre bien parler, votre blanc visage...
(*Moutiers*).

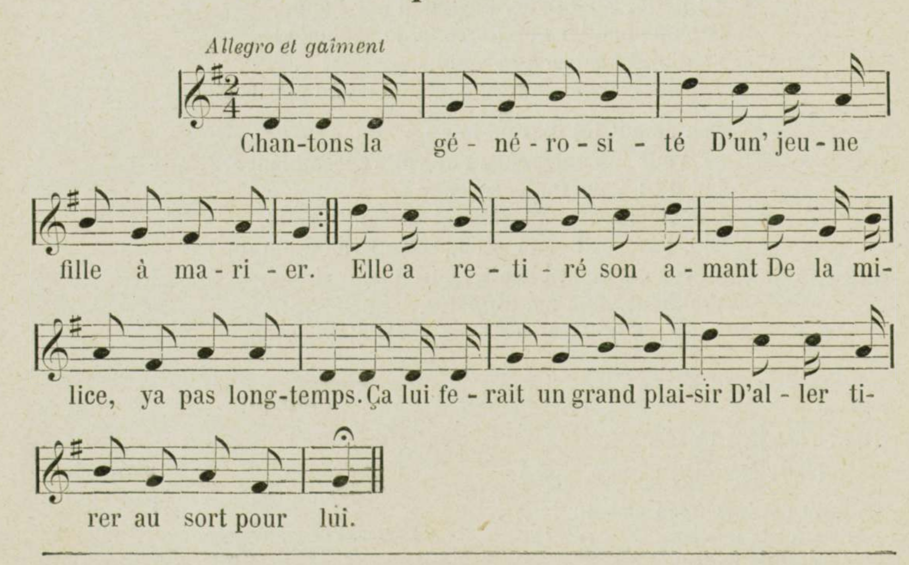
Vos beaux yeux, votre belle face
Et vos cheveux blonds, votre doux lan-
[gage...
(*Garchy*)

— Monsieur, quand vous me parlez,
Vous me badinez, vous me faites rire ;
Je n'ai ni amis ni parents,
Je m'suis embarqué au port de Lorient. (1)
Oui, je vous le dis, je suis fils unique,
Né dans le pays de la Martinique,
Embarqué sur un hollandais (2)
Qui m'a débarqué au port de Calais.

La belle est resté six ans (3)
Dans ce bâtiment sans se fair' connaître.
Ce vint au débarquement,
Ell' se fit connaître à son cher amant.
— Ah ! puisqu'ici l'amour nous rassemble,
Il faudra bien nous marier ensemble.
L'argent qu'nous avons gagné, (4)
Il nous servira pour nous marier.

(*Jacques Champeroux*, *Saint-Aubin-les-Forges*, *1818*).

La Belle qui tire au sort



Variantes :

(1) Je m'suis éloigné du port de Lorient.
(*Veuve Bongars*, *Dommartin*, *1817*).

(2) Et c'est un vaisseau anglais.
(*Prémery*).

(3) .. sept ans.
(*Nevers*, *Prémery*).

... deux ans.
(*Dommartin*).

La belle est restée deux ans
Sans se fair' connaîtr' qu'au débarque-[ment.
(*Garchy*)

(4) L'argent qu'nous avons gagné
Il nous servira pour nous mettre en mé-[nage.
L'argent, etc.
(*Garchy*)

Chantons la générosité } *bis.*
D'un' jeune fille à marier.
Elle a retiré son amant
De la milice, y a pas longtemps.
Ça lui ferait un grand plaisir
D'aller tirer au sort pour lui.

La bell' s'en va vers son amant : } *bis.*
-- Mais levez-vous, car il est temps
Donnez-moi vos habillements
Que je m'en aill' mettr' sur les rangs.
Ne vous mettez pas en courroux,
J'm'en vais tirer au sort pour vous.

Quand(*e*) la bell' fut habillée, } *bis.*
Ell' s'est mise au rang pour tirer.
Elle amène un numéro blanc,
Ell' sort de la chambre en dansant :
— Va, mon amant, tu ne crains rien,
Tu ne seras pas milicien.

Le colonel veut s'informer } *bis.*
Ce que la belle avait tiré :
— J'ai tiré blanc, j'ai tiré noir,
Que cela vous reste à savoir.
Vivent les fill' de mon pays
Qui tir' au sort pour leurs amis !

(*Catherine Bourdier, femme Simonet*, *Pougues*, *1841*)..



II

GUERRE ET GARNISON

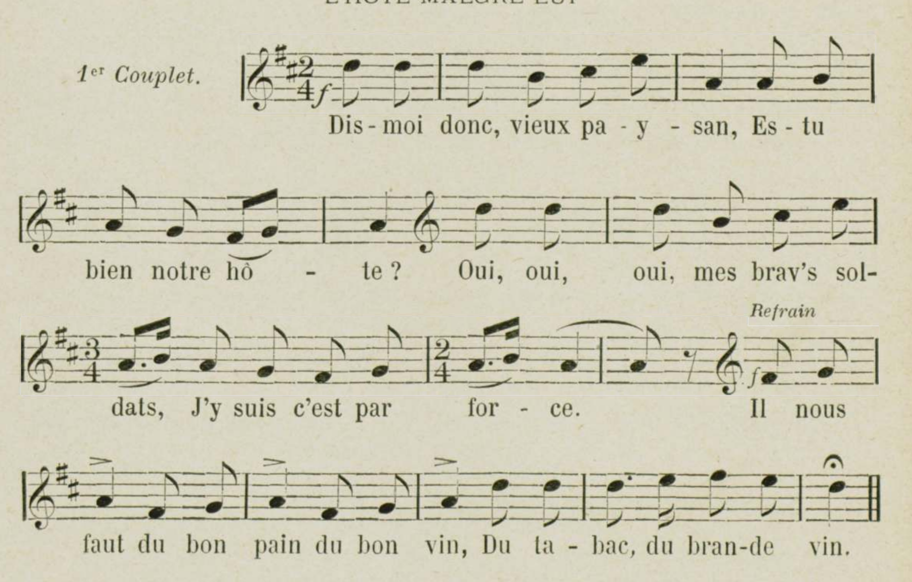
Cette catégorie comprend des aventures de garnison plutôt que des faits de guerre, une série de scènes où le premier rôle est tenu par des filles qui s'engagent pour accompagner, retrouver ou punir leur amant Elle débute par deux pièces (dont l'une curieusement dialoguée), qui rappelle les exactions des soldats en campagne ; elle se terminera par quelques chansons tragiques de réfractaires, de déserteurs ou d'indisciplinés. Je n'y insère pas les chansons des Conscrits. *elles trouveront place dans le chapitre des chants de circonstances, usages, fêtes, etc.*

Récits le plus souvent fades et vulgaires: nous sommes loin de nos belles complaintes.

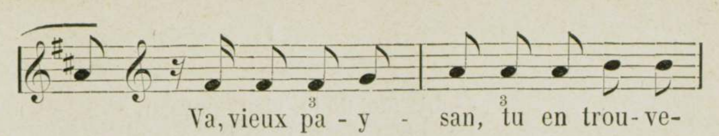
Les Soldats chez le Paysan

1°

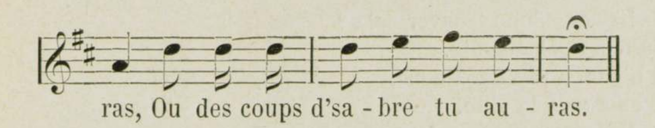
L'HOTE MALGRÉ LUI



Deuxième couplet, sur l'air du premier, jusqu'à ceci :

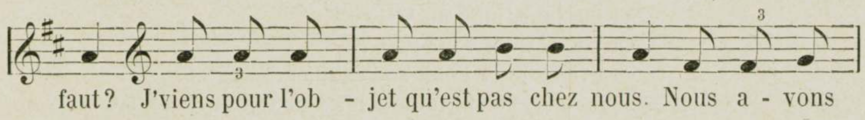


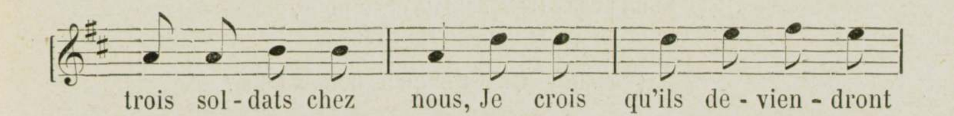




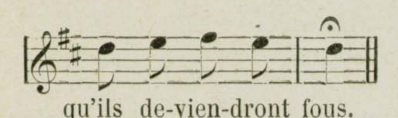
Troisième couplet, sur l'air du premier, jusqu'à ceci :











Le quatrième couplet est conforme au premier.

I

— Dis-moi donc, vieux paysan,
Es-tu bien notre hôte ?
— Oui, oui, oui, mes brav' soldats,
J'y suis, c'est par force.
— Il nous faut du bon pain,
    Du bon vin,
Du tabac, du brandevin.

— Là-vous donc trouver cela ?
Ça n'est point facile.
Il n'y en a pas chez nous,
Y en a qu'à la ville.
— Va, vieux paysan, tu en trouveras
Ou tricoté tu seras.
Va, vieux paysan, tu en trouveras
Ou des coups d'sabre tu auras !

Le vieux paysan s'en va
Du droit à la ville ;
Dans son ch'min a rencontré
L'commissair' de ville.
— Bonjour, monsieur.
— Bonjour, mon ami,
Qu'est-c' qu'il vous faut ?
— J'viens pour l'objet qu'est pas chez nous.
Nous avons trois soldats chez nous,
Je crois qu'ils deviendront diables,
Nous avons trois soldats chez nous,
Je crois qu'ils deviendront fous.

(*Parlé*). — Qu'est-c' qu'ils demandent ?

— Il leur faut du bon pain,
    Du bon vin,
Du tabac, du brandevin.

(*Parlé*). — Il faut leur en donner.

Le vieux paysan s'en va
Du droit au village,
Leur dit : — Mes braves soldats,
Prenez donc courage,
Vous aurez du bon pain,
    Du bon vin,
Du tabac, du brandevin.

II

— Dis-moi donc, vieux paysan,
Es-tu bien notre hôte ?
— Oui, oui, oui, mes brav' soldats,
J'y suis, c'est par force.
— Il nous faut un dindon,
    Un jambon
Et un gigot de mouton.

— Là vous donc trouver cela ?
Ça n'est pas facile,
Il n'y en a pas chez nous,
Y en a qu'à la ville.
— Va, vieux paysan, tu en trouveras
Ou tricoté tu seras ;
Va, vieux paysan tu en trouveras
Ou des coups d'sabre tu auras !

Le vieux paysan s'en va
Du droit à la ville,
Dans son ch'min a rencontré
L'commissair' de ville.
— Bonjour, monsieur.
— Bonjour, mon ami,
Qu'est-c' qu'il vous faut ?
— J'viens pour l'objet qu'est pas chez nous.
Nous avons trois soldats chez nous,
Je crois qu'ils deviendront diables.
Nous avons trois soldats chez nous,
Je crois qu'ils deviendront fous.

(*Parlé*). — Qu'est-c' qu'ils demandent ?

— Il leur faut un dindon,
    Un jambon
Et un gigot de mouton.

(*Parlé*). — Il faut leur en donner.

Le vieux paysan s'en va
Du droit au village,
Leur dit : — Mes braves soldats,
Prenez donc courage !
Vous aurez un dindon,
    Un jambon
Et un gigot de mouton.

(Jean Godard, Bona, 1824 et Jacques Bonnarme, Saint-Sulpice, 1822).

Là ne s'arrêtent pas les exigences des trois « braves soldats » *; dans une troisième partie de la chanson, même texte et même air, elles s'affirment plus audacieuses encore. Il leur faut :*

Un bon lit
Bien garni,
Des draps blancs,
Etc , etc.

2°

LE PETIT VALENTIN



C'est le petit Valentin,
Revenant du labourage.
Il a trouvé sa femme au lit,
Sa maison plein' de gendarmes.
Traladéri, déridéra,
Tradéridera, héla lonla.

L'a trouvé sa femme au lit,
Sa maison plein' de gendarmes :
— Qui m'a donné tous ces gens-là,
Qui brisont tout mon ménage ?
Traladéri, etc.

Qui m'a donné tous ces gens-là
Qui brisont tout mon ménage ?
— Tais-toi donc, petit Valentin,
Nous t'en f'rons bien davantage.
Traladéri, etc.

Tais-toi donc, p'tit Valentin,
Nous t'en f'rons bien davantage.
Nous coucherons dans ton blanc lit,
Nous badinerons ta femme.
Traladéri, etc.

Nous couch'rons dans ton blanc lit,
Nous badinerons ta femme.
Nous t'ferons cadeau d'un poupon
Qui saura tirer les armes.
Traladéri, etc.

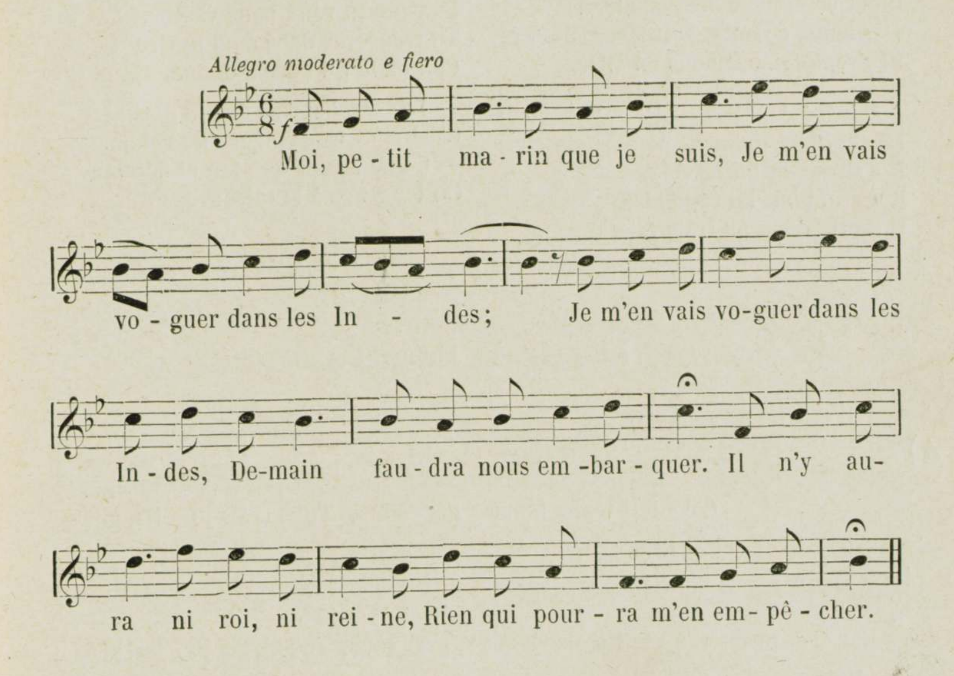
Nous t'f'rons cadeau d'un poupon
Qui saura tirer les armes.
Le fils du roi, passant par là,
Le verra dans la campagne.
Traladéri, etc.

L' fils du roi, passant par là,
Le verra dans la campagne :
— A qui donc ce p'tit garçon-là
Qui sait bien tirer les armes ?
Traladéri, etc.

A qui donc ce p'tit garçon-là
Qui sait bien tirer les armes ?
— C'est le garçon à Valentin,
Ou le garçon à sa femme.
Traladéri, déridéra,
Tradéridera, héla lonla.

(*Françoise Rougelot, veuve Carroué, Murlin, 1833*).

Le Petit Marin



Moi, petit marin que je suis,
Je m'en vais voguer dans les Indes,
Je m'en vais voguer dans les Indes,
Demain faudra nous embarquer.
Il n'y aura ni roi ni reine,
Rien qui pourra m'en empêcher.

Quand nous fûmes en pleine mer,
Environ six cents lieues au large,
J'ai aperçu un gros navire
Qui portait le pavillon blanc ;
J'savais pas si c'était les Turc(*ques*)
Ou bien un bâtiment marchand.

Mon capitain' qui monte en haut,
Qui regarde à sa longue vue,
Il dit : Enfants, prenez courage,
C'est les Anglais assurément ;
Nous banderons tous nos cordages,
Nous batterons gaillardement.

. . . .

(*P. Bourdier*, *Beaumont-la-Ferrière*, *1827*).

Combat en Mer

(Fragment)

(*L'air n'a pu être noté*).

Le capitain' qui nous commande,
Il est venu nous commander :
— Allons, enfants, faut lever l'ancre
Et promptement nous en aller.

. . . .

Le capitain' qui nous commande,
Il a saisi son porte-voix.
Il a crié pour lui répondre,
Il a crié deux ou trois fois.

Il lui disait : — Viens-y toi-même ;
Puisque tu veux nous visiter.
Tu trouveras dans mon navire
Ce que le roi nous a donné.

— La marchandise que je porte,
C'est cent vingt pièces de canon...
— Ça ne faisait que feu et flamme
On les a mis à la raison...

(*Jeanne Dupuy*, *veuve Gobillot*, *Nevers*, *1806*).

Les trois Engagés

A)



C'était trois bons garçons, } *bis*.
Tous trois jolis gendarmes. }
Pour l'amour d'une brune,
Ils se sont engagés.
Hélas ! la pauvre fille,
Qu'elle a donc de regret !

Quand ils fur' en Piémont, } *bis*.
Prêts à monter la garde, }
Le commandant de place
Vient pour les commander :
— Enfants, prenez courage,
A l'assaut faut monter !

Au premier coup de feu
Que l'ennemi nous porte, } *bis.*
Il m'arrive une balle,
Ma botte elle a percé ;
Trois de mes camarades,
Ils m'avont emporté.

Ils m'avont emporté
De suite à l'hôpital(*e*) } *bis.*
— Qu'on m'apporte du baume,
Du baume et du charpi' ;
Que je retourn' bien vite
Combattre l'ennemi !

(*Pierre Marillier, Planchez, 1806*).

B)



Nous somm' trois bons garçons,
Tous trois du même village. } *bis.*
Pour l'amour d'une fille,
Nous nous somm' engagés.
Dedans la vill' de Nantes (1)
Nous nous somm' en allés.

D'abord en arrivant
Desur la place d'armes, } *bis.*
Le capitain' des armes (2)
Vient pour nous commander :
— Enfants, prenez les armes,
La garde il faut monter.

M'ont mis en faction
Proch' d'une citadelle. } *bis.*
De quart d'heure en quart d'heure
Faut crier : Halte-là ! (3)
C'est la garde française,
Tu n'la connais donc pas ?

J'entends minuit sonner,
Personn' ne me relève. } *bis.*
— Hé ! caporal de garde,
Viens donc me relever.
V'là six heur' que j'suis d'garde,
Je suis presque gelé !

Variantes :

(1) Dedans la vill' de Rennes.

(2) Grand commandant de place.

(3) Faut crier : Qui va là ?

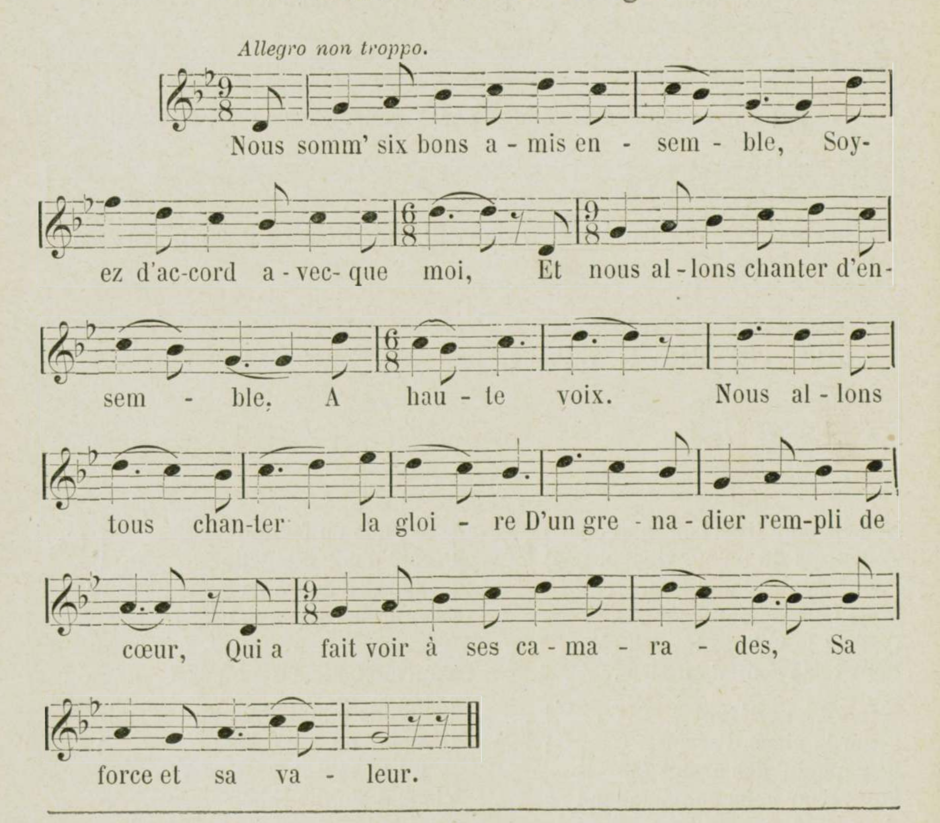
(*P. Gilbert, La Celle-sur-Nièvre, 1802.*)

De là j'm'en suis allé
Du droit au corps de garde. } *bis.*
— Hé ! mes chers camarades,
Fait' plac' pour me chauffer.
Je viens de sentinelle,
Je suis presque gelé.

Je te l'avais bien dit,
Mon cher(*e*) camarade,
Que l'état de soldat
Etait bien pitoyable.
Il faut monter la garde,
La pluie, le mauvais temps,
Coucher desur la dure (1)
Desur un lit de camp.

(*Jeanne Gautier, veuve Gaulon, Moraches, 1816*).

Grenadier contre Dragon



Variante :

(1) Faisant triste figure
Quand on n'a pas d'argent.

(*Gilbert Thomas, Prémery, 180., et Françoise Pillin, femme Champeaux, Saint-Benin-des-Bois, 1815*).

Nous somm' six bons amis ensemble.
Soyez d'accord avecque moi,
Et nous allons chanter d'ensemble
A haute voix ;
Nous allons tous chanter la gloire
D'un grenadier rempli de cœur
Qui a fait voir à ses camarades
Sa force et sa valeur.

Un jour, me promenant à l'ombre,
Dessous ces ormeaux, bien au frais (1)
Avecque ma charmante blonde
A mon côté,
Est venu six dragons sans doute (2)
Avec leur sabre bien armés :
— Grenadier, il nous faut ta blonde
De force ou d'amitié !

— Tout doucement, mes camarades (3)
Tout doucement, mais halte-là !
Et nous allons, à coups de sabre,
Voir qui l'aura !
Avant d'abandonner ma blonde,
J'endurerais mille trépas...
— Oserais-tu bien te défendre ?
Tu ne le pourrais pas.

Voilà le combat qui commence.
Jugez donc quel terrible sort !
Déjà le premier de ces crânes
Est tombé mort.
Mais le deuxième a pris sa place.
Je lui ai fait voir sans quartier (4)
Qu'un dragon ne fera la barbe
Jamais au grenadier.

Voilà l'troisièm' qui prend les armes,
Tirant comme un désespéré,
Croyant de fair' rendre les armes
Au grenadier.
Mais moi, je ne perds pas la carte
Et je redouble mes efforts ;
D'un coup au-d'sus des deux épaules,
J'lui mets la tête à bas !

Si vous aviez vu les trois autres,
Comme ils filaient dedans le bois,
Après avoir tiré les armes,
Six contre moi !
— Tout de suit' j'appelle ma blonde !
— Approche-toi, tout est fini.
Allons nous promener en ville,
Y prendre nos plaisirs.

(*Gilbert Thomas*, *Prémery*, *180.*).

Variantes :

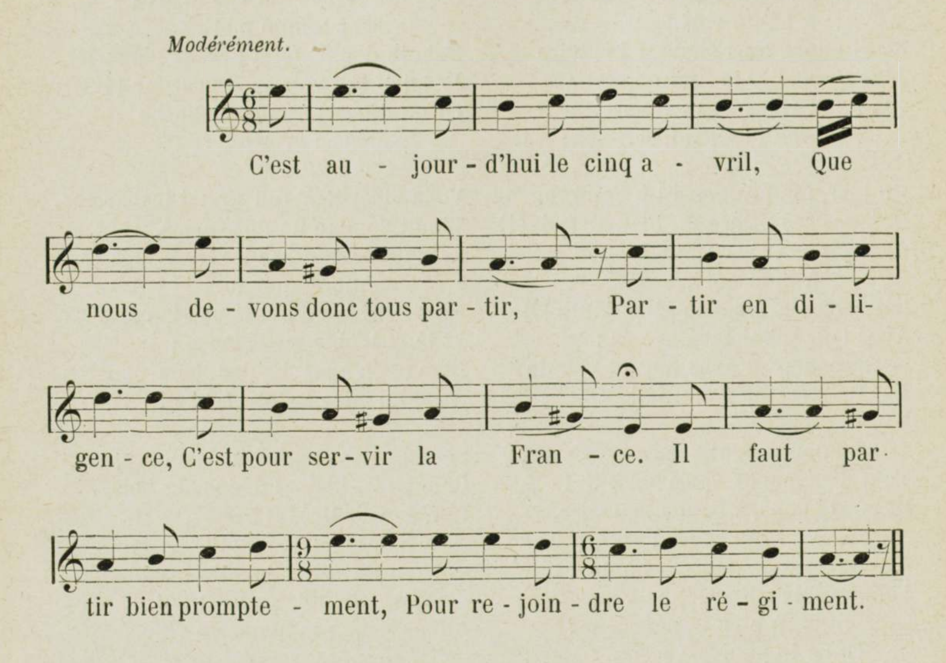
(1) A l'ombre dessous ces lauriers.
(*Christophe Vincent*, *Asnois*, *1814*).

(2) Six gendarmes.

(3) Non, je n'abandonn' pas ma blonde.
— Oserais-tu donc te défendre
Contr' six gendarmes bien armés ?

(4) Il commence à se signaler.
Va, c'n'est pas toi qui f'ras la barbe
A un bon grenadier.
(*Jean Picoche*, *Cuffy*, *1823*).

Le Conscrit et le Dragon



C'est aujourd'hui le cinq avril
Que nous devons donc tous partir,
Partir en diligence,
C'est pour servir la France.
Il faut partir bien promptement
Pour rejoindre le régiment.

Tout c'que je regrette en partant,
C'est ma maîtress' que j'aime tant.
Elle est fraîch' comm' la rose
Qui sur ses seins repose ;
Elle a toujours les larm' aux yeux,
Sans pouvoir me fair' ses adieux.

Dedans la vill' nous arrivons.
Il se présente un beau dragon.
Il m'a dit : Jeune barbe,
Viens sur la place d'armes
Pour voir ici, en attendant,
Lequel sera ton régiment.

Tout jeun' conscrit, moi, que je suis,
Je lui réponds : Oh ! mon ami,
Que je sois jeune en barbe.
Que tu sois vieux en grade,
Nous allons voir par ta valeur
Si tu es bon dragon d'honneur.

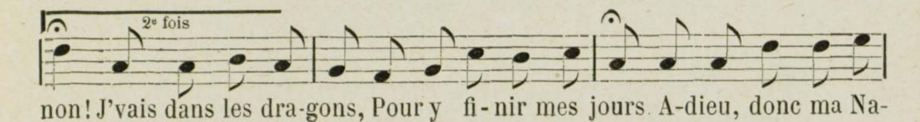
Et me voilà donc bien parti
Au champ d'honneur avecque lui.
Je me suis mis en garde,
Je pare un coup de sabre.
J'ai démonté un cavalier,
C'est pour m'avoir voulu railler.

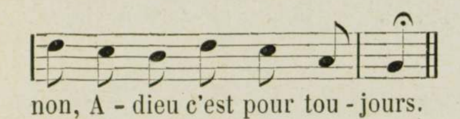
(*Louis Mangin*, *Saint-Léger-de-Fougeret*, *1858*).

Celle qui rachète son Amant









Adieu, ma Nanon !
J'm'en vais dans les dragons.
Faut partir cette fois
Servir la nation.
J'vais dans les dragons
Pour y finir mes jours.
Adieu donc, ma Nanon,
Adieu, c'est pour toujours !

— Adieu, mon ami,
Puisqu'il te faut partir !
Souviens-toi bien de moi,
Tu me l'as bien promis.
— Ah ! si tu pouvais
Suivre le régiment,
C'est de venir en Flandres,
La belle, où nous allons.

La belle attendit
Qu'son amant fut parti.
Elle a pris mille écus,
S'en fut à Lille aussi.
S'engage aussitôt
Dans le même régiment :
Fillettes d'à présent
En feriez-vous autant ?

La voilà dragon,
Cette aimable Nanon,
Habillée, équipée
Comme un brave guerrier.
Ses habits d'soldat
Qui couvrent ses appas ;
Boit avec son amant
Qui n'la reconnaît pas.

— Buvons, mon ami,
Buvons à la santé
De ta chère Nanon
Que tu as tant aimée.
— Hélas ! mon ami,
Ne m'en parle donc pas ;
Quand je l'entends nommer,
Je suis près du trépas !

— Donne-moi la main,
Cher amant, r'connais-moi !
C'est ta chère Nanon
Que tu as tant aimée !
Voilà de l'argent,
Pour avoir ton congé.
Allons-y promptement
Au capitain' parler.

— Vous avez raison,
O ma chère Nanon !
Je vois bien à vos yeux
Que vous m'rendrez heureux.
Renouv'lons nos vœux,
Embrassons-nous tous deux !
Que l'mariage entre nous
Nous rende heureux époux !

Mais le capitain'
S'trouva bien étonné
De voir un' jeune fille
Si bien lui parler.
Il lui a remis
La moitié d'son argent,
Pour boire à la santé
De son très cher amant.

(*Jean Juste*, *La Chapelle-Saint-André*, *1857*).

Celle qui se déguise en Gendarme



Le roi m'y a mandé (1)
Pour aller à la guerre. } *bis*.
Hélas ! Hélas ! Tout le regret que j'ai,
C'est ma maîtress' qu'il faut quitter. } *bis*.

Variante :

(1) Ecoutez la chanson,
C'est d'une jeune fille,
Un' jeune fille et un jeune garçon,
Pendant sept ans l'amour ils font.

Mais au bout des sept ans,
La belle se déguise,
Ell' se déguise, ell' s'habille en garçon,
C'est pour aller en garnison.

En arrivant au corps,
Dans la première auberge
Elle chanta, etc...

(*Saint-Léger-de-Fougeret*).

Quand la bell' vit cela,
Ell' s'habille en gendarme ; } *bis.*
Elle a frisé, poudré ses beaux cheveux,
A la façon d'un amoureux. } *bis.*

Du droit s'en fut loger
Dans une hôtellerie. } *bis.*
Elle chantait un' si belle chanson
Que son amant arrive au son. } *bis.*

— Dites-moi promptement,
Dites, madam' l'hôtesse, } *bis.*
Dites-moi donc qui est ici logé (1)
Que de si loin j'entends chanter ? } *bis.*

— C'est un jeune cadet
Revenant de la guerre, } *bis.*
Il est si beau et si bien équipé (2)
Qu'il(*e*) ressemble un officier. } *bis.*

— Dites-lui promptement,
Dites, madam' l'hôtesse, } *bis.*
Dites lui donc qu'il vienne à mon souper (3)
Son écot je lui payerai. } *bis.*

De loin la voit venir,
Vers' du vin dans son verre : } *bis.*
— A ta santé, Lisabeau, mes amours !
A ta santé, c'est pour toujours ! } *bis.*

(*Pierre Charlot*, *Héry*, *1844*).

Variantes :

(1) Dites-moi donc qui a couché ici,
Que de la nuit, j'n'ai pu dormir.
(*Gouloux*).

(2) Chaussé, peigné et si bien retapé,
Il a bien l'air d'un officier.
(*Poiseux*).

(3) Que je l'attends ce soir à mon souper,
De son écot je répondrai.
(*Gouloux*).

Ces variantes sont de :

Louis Mangin, *Saint-Léger-de-Fougeret*, *1858* ; *veuve Joyaux*, *Gouloux*, *1811* ; *veuve Peyronnet*, *Poiseux*, *1850*.

Celle qui se déguise en Dragon



C'est un jeune cadet (1)
Qui s'en allait en guerre. } *bis.*
S'en va dire à sa maîtresse :
Veux-tu venir avec moi ?
Je te promets, ma brunette (2)
Jamais je n'aim'rai que toi.

— Pour aller avec toi,
Joli cadet, je n'ose. } *bis.*
Il y a ma très chèr' mère (3)
Ça lui f'rait trop mal au cœur ;
Car tout' fill' qui vont en guerre
Auront perdu leur honneur.

— Non, tu n'le perdras pas,
Ton honneur, ma mignonne. } *bis.*
Je te donn'rai ma ceinture,
Mon habit à trois boutons,
Mon chapeau couvert de plumes (4)
Galonné, comme un dragon,

Quand la bell' fut au point
De se mettre en voyage, } *bis.*
Ell' tourn' la tête en arrière,
Dire adieu à ses amies :
Toutes fill' qui vont en guerre
Risqu' à n'en pas revenir.

Variantes :

(1) Je suis joli cadet,
Je m'en vas à la guerre.
J'avais dit à ma maîtresse.
(*Asnois*)

C'est trois jolis cadets
Qui partent pour la guerre.
L'plus jeune dit à sa maîtresse.
(*Varennes-les-Nevers*).

(2) Je te jure, ma mignonne,
J'n'en aurai pas d'autre que toi.
(*Varennes*).

(3) J'ai mon père, aussi ma mère,
Ça leur ferait mal au cœur
De me voir aller en guerre
Pour y perdre mon honneur.

(4) Mon chapeau à trois plumages,
T'auras l'air d'un vrai dragon.
(*Glux*).

Quand ell' fut sur les ponts, } *bis.*
En entrant dans la ville (1) }
L'hôtesse qui la regarde,
La regard' tout en riant :
— Je vois bien à votre mine
Que vous ét' fille des champs.

— Fill' des champs je n'suis pas, } *bis.*
Madam', je vous l'assure. }
Je suis enfant de noblesse (2)
Enfant de bonne maison.
J'ai quitté mon pèr', ma mère,
Pour aller dans les dragons.

— Si vous êtes cadet, } *bis.*
Garçon comme vous dites, }
Mettez les pieds sous la table,
Buvez-en, de ce bon vin ;
Ça fait passer tout' les peines (3)
Oublier tous les chagrins.

(*Pierre Millet*, *Pougues*, *1817*).

La Belle blessée à la Bataille

1°

JE VIENS T'FAIRE MES ADIEUX



Variantes :

(1) A la première auberge.
(*Glux*).

Mam' l'hôtess' qu'est aux fenêtres,
Qui la regarde venir :
— Oh ! c'est un' fill' de campagne
Qui s'en va dans les dragons.
(*Saint-Aubin*).

Etes-vous fille de ville
— Ou bien bergère des champs ?

(2) Je suis fils de grand' noblesse.
(*Varennes*).

(3) Ça vous met l'amour en tête,
Abolit tous les chagrins.

Avec de l'argent pour boire,
Une fille à vot' dessein.
(*Glux*).

Ces variantes sont de :

Christophe Vincent, *Asnois*, *1814* ; *veuve Bernard*, *Varennes-les-Nevers*, *1810* ; *Lazare Devillechaise*, *Glux*, *1845* ; *veuve Roland*, *Saint-Aubin-les-Forges*, *1815*.

Je viens t'fair' mes adieux, } *bis.*
Ma charmante maîtresse,
Je pars demain matin,
Le cœur plein de chagrin ;
Bell', promets-moi ton cœur (1)
Je s'rai ton serviteur.

— Puisque tu vas partir, } *bis.*
Il me prend une envie,
C'est d'aller avec toi,
Au service du roi ;
Car dans ton régiment,
Y a de bons enfants.

— Si tu viens avec moi, } *bis.*
Quitte l'habit de fille,
Quitt' ton habillement,
Prends celui d'un guerrier ;
Nous te ferons placer
Dans nos beaux grenadiers.

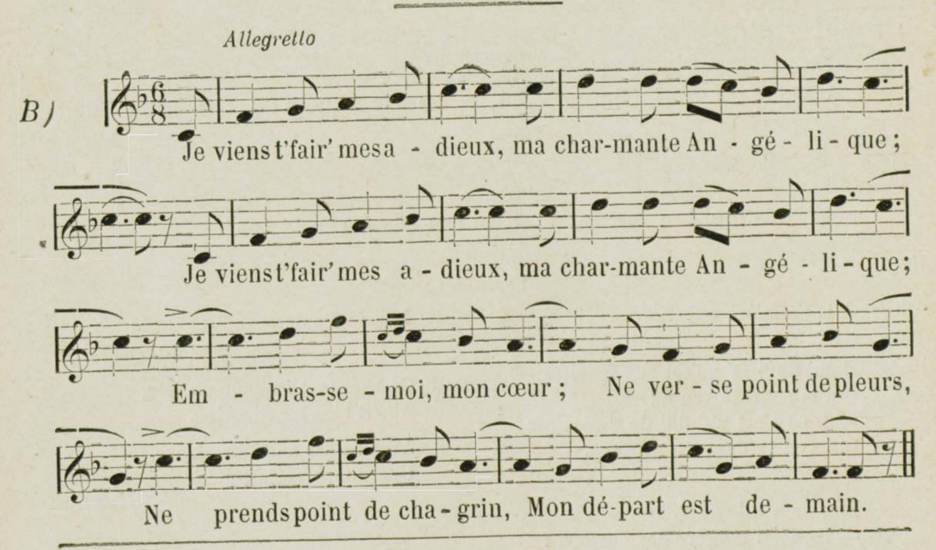
La belle, sans manquer, } *bis.*
Quitte l'habit de fille,
Quitt' son habillement,
Prend celui d'un guerrier.
Ell' s'est bien engagée
Dans ces beaux grenadiers.

Tout au bout de sept ans, } *bis.*
S'élève un' grande guerre.
Au milieu du combat,
Elle est blessée au bras.
La belle s'écria :
— Je ne suis pas soldat !

— Si vous n'ét' pas soldat, } *bis.*
Faites-nous le connaître.
Découvrez vos blancs seins,
Montrez vos blancs appas ;
On verra bien par là
Si vous n'ét' pas soldat.

La bell' se découvrant : } *bis.*
— Regardez-en la preuve.
Un' fill' de vingt-deux ans,
Qui a servi sept ans,
N'a-t-ell' pas bien gagné
L'congé d'son bien aimé ?

(*Femme Berger*, *Arquian*, *1867*).



Variante :

(1) Conserve-moi ton cœur.

(J. Champeroux, Saint-Aubin, 1818).

Je viens t'fair' mes adieux, } *bis.*
Ma charmante Angélique,
Embrasse-moi, mon cœur,
Ne verse point de pleurs.
Ne prends point de chagrin,
Mon départ est demain.

— Si tu t'en vas demain, } *bis.*
J'ai une grande envie,
D'y aller avec toi
Au service du roi; (1)
Tu me feras placer
Au rang des grenadiers.

— Pour venir avec moi, } *bis.*
Quitt' tes habits de fille,
Prends celui d'un garçon,
Demain nous partirons.
Je te ferai placer
Au rang des grenadiers.

La bell' fut bien sept ans } *bis.*
Sans qu'on la reconnaisse.
Tout l'mond' la regardait,
Personn' la connaissait,
Que son fidèle amant
Qui la voyait souvent.

Tout au bout de sept ans, } *bis.*
V'là la guerr' qui s'élève (2)
La bell' fut au combat,
Elle est blessée au bras.
Ell' s'en fut déclarer
Qu'ell' n'était pas guerrier.

— Si tu n'es pas guerrier, } *bis.*
Montre-nous-en les preuves.
Montre-nous tes blancs seins,
Tes brillantes couleurs.
Nous n'somm' pas médecins,
Mais nous y verrons bien.

— Puisque vous le voulez, } *bis.*
Voyez-en donc les preuves.
Les voilà, mes blancs seins,
Mes brillantes couleurs.
Le voyez-vous, messieurs,
Je ne suis point menteur.

— Si tu n'es point menteur, } *bis.*
Mont' là-haut dans ma chambre.
Tiens, voilà six cents francs
Pour toi et ton amant.
Allez, mes amoureux,
Mariez-vous tous deux.

(*Pierre Hisquin*, *Dompierre-sur-Nièvre*, *1831*

Variantes :

(1) Dedans ces beaux endroits.
(*Veuve Guyot*, *Vandenesse*, *1840*).

Dans ces jolis endroits.
(*P. Bernard*, *Prémery*, *183.*).

(2) Voilà grand bruit de guerre.
(*Vandenesse*).

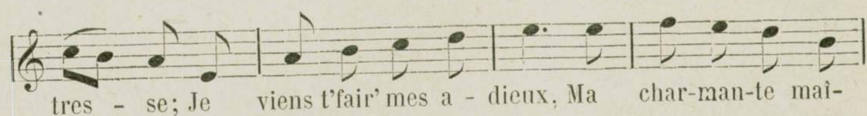
On l'emmène en bataille.
(*Veuve Jeannet*, *Arbourse*, *1835*).

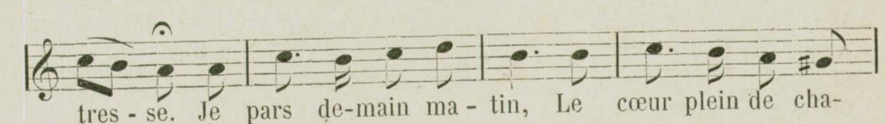
Au premier coup d'combat
On lui cassa le bras.
(*Vandenesse*).

Autre version musicale sur les paroles de la version page 111 :

C)





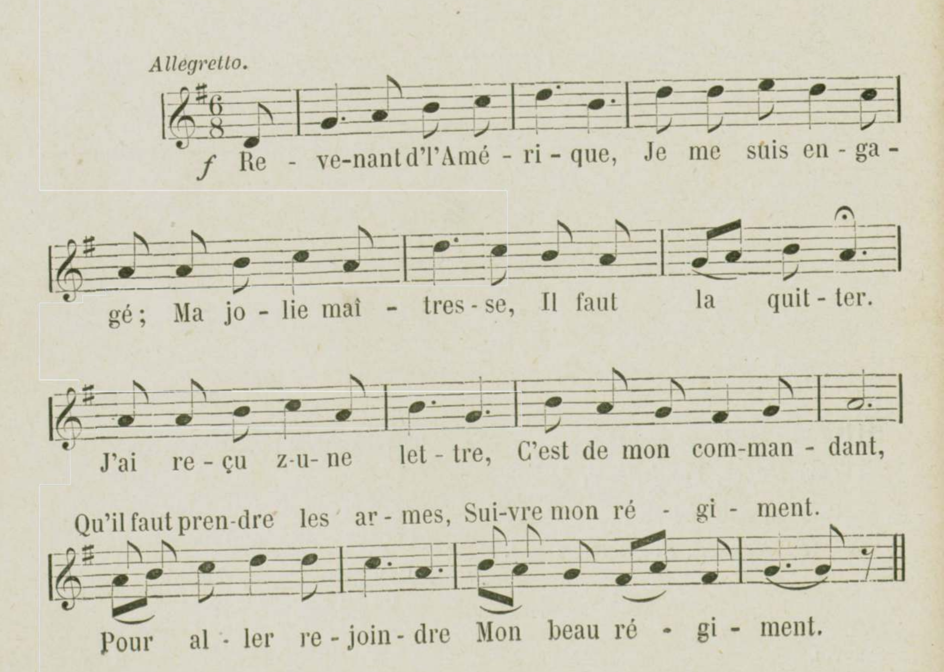




(*Pierre Tholet*, *Luthenay*, *1807*.)

2°

REVENANT D'L'AMÉRIQUE



Revenant d'l'Amérique,
Je me suis engagé ;
Ma jolie maîtresse,
Il faut la quitter.
J'ai reçu z-une lettre,
C'est de mon commandant,
Pour aller rejoindre (1)
Mon beau régiment.

— Que maudit' soit la lettre !
Que maudit soit le jour !
Mon amant me quitte,
Adieu nos amours !
Si mon amant me quitte,
Ce n'est pas sans sujet ;
Il part au service,
Au service du roi. (2)

Moi, j'aurais bien envie
D' m'en aller avec toi ;
Dans ta compagnie,
On me recevrait.
Je n'ai donc pas la taille,
Aussi les agréments
Pour porter les armes
Dans ton régiment ?

Desur le pont de Nantes,
Les canons ont ronflé ;
La bell' s'épouvante,
Ell' s'est renversée.
Il arrive une balle
Qui lui traverse un bras.
La bell' se déclare
Qu'ell' n'est pas soldat.

Tous les bourgeois d'la ville
Etaient bien étonnés
De voir une fille
Si bien manœuvrer.
— Faut lui faire une somme,
Une somme d'argent,
Qu'elle viv' tranquille
Dans son régiment !

(*Charles Mazoyer*, *Larochemillay*, *1802*).

Variantes :

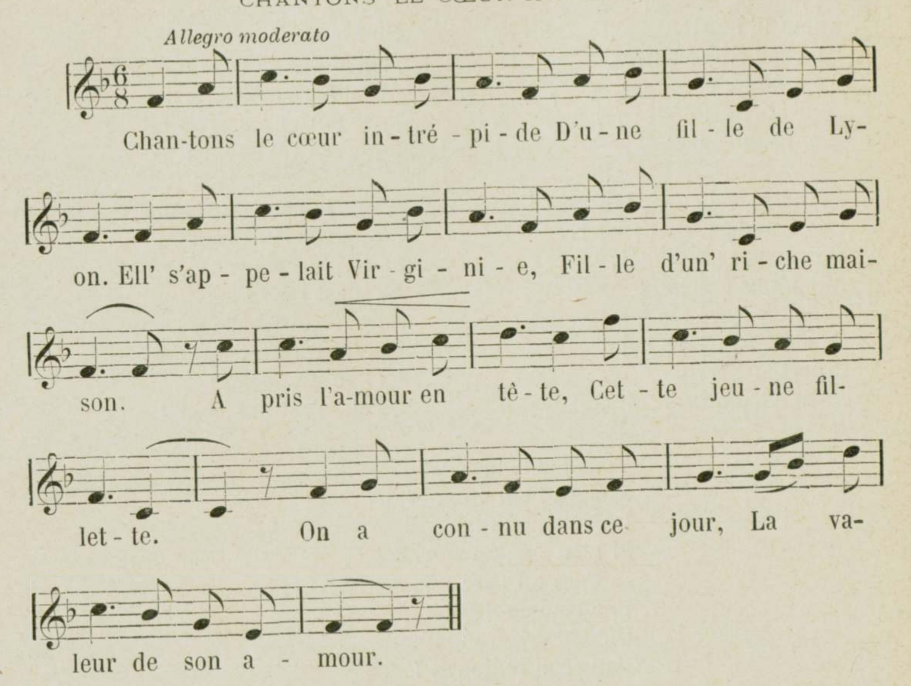
(1) Il faut prendre les armes,
Suivre mon régiment.
(*Edme Saujot*, *Donzy*, *1802*).

(2) De la liberté.

Dans cette variante, les deux derniers vers de chaque couplet ont un pied de plus.

3°

CHANTONS LE CŒUR INTRÉPIDE



Chantons le cœur intrépide (1)
D'une fille de Lyon.
Elle s'appelait Virginie,
Fille d'un' riche maison.
A pris l'amour en tête,
Cette jeune fillette.
On a connu dans ce jour (2)
La valeur de son amour.

C'est l'amour(*e*) le plus tendre
Qu'elle avait pour son amant,
Ne cessant d'verser des larmes
Depuis son éloignement.
Ell' part par la grand'route,
Pour le rejoindr' sans doute ;
Elle a pris un déguis'ment
Pour le r'joindre au régiment.

En arrivant sur la place
Elle aperçoit son amant.
Ell' s'approche avec audace,
Ell' lui parle bien hardiment :
— Monsieur, êt'-vous le maître ?
Donnez-moi à connaître :
Je viens, c'est pour m'engager,
Pour servir sa majesté.

Son amant, sans la r'connaître,
La mène à son commandant.
— Je voudrais, ce lui dit-elle,
M'engager au régiment.
— Demain à la parade,
Tu prendras la cocarde,
Et le sabre et le fusil,
Tu n'craindras pas l'ennemi !

Variantes :

(1) C'est une fille intrépide.

(2) Elle a connu dans ce jour
Le danger de ses amours.

(*J. Champéroux, Saint-Aubin, 1818*).

Au combat ell' fut blessée,
Le chirurgien est venu.
Elle était bien tourmentée
De voir qu'on la reconnut :
— Vous êt' donc une fille
D'une riche famille ?
Dites-nous, je vous en prie,
Le nom de votre pays.

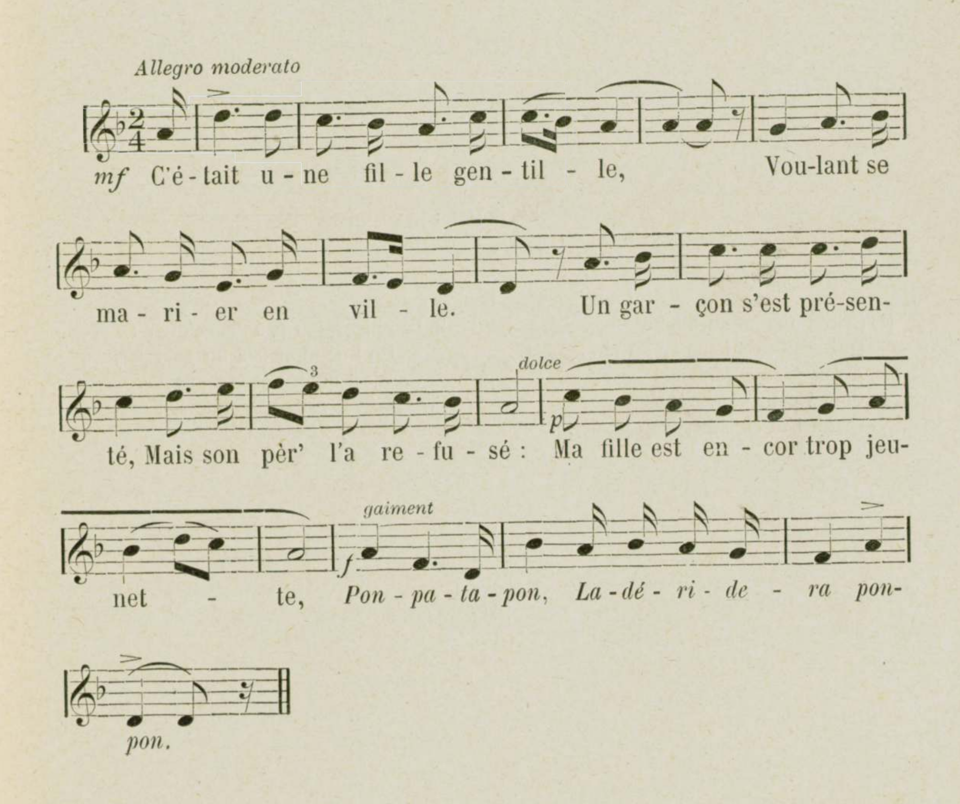
— A Lyon, j'ai mon cher père,
Qui est un riche marchand.
Je croyais bien le revoir(e)
En quittant le régiment.
J'avais toujours espérance
De revenir en France,
Tout' couverte de lauriers,
Tout comme un vaillant guerrier.

(Marguerite Chamoin, femme Guenot, Asnan 1830).

Plate rhapsodie semi-populaire, comme plusieurs autres de cette série très répandues.

4°

C'ÉTAIT UNE FILLE GENTILLE



C'était une fille gentille (1)
Voulant se marier en ville.
Un garçon s'est présenté,
Mais son pèr' l'a refusé :
Ma fille est encor trop jeunette,
Pon patapon
Ladéridera ponpon.

Voilà la bell' tout en colère,
S'en va trouver son capitaine :
— Bien l'bonjour, mon capitain',
J'viens ici pour m'engager,
Car j'aime le bruit de la guerre,
Pon patapon, etc.

Le capitaine la regarde :
— Mon ami, tu n'as pas de barbe.
Dedans notre régiment,
Il ne faut qu'des bons enfants,
Mais ne faut pas de barbes fines.
Pon patapon, etc.

— Ah ! quoique j'aie la barbe fine,
Je n'ai donc pas un' bonne mine ?
Qu'on me mette sabre en main,
Qu'on m'amèn' quatre Autrichiens,
Je les passe au fil de mon sabre !
Pon patapon, etc.

Mais à la première campagne,
La bell' fut blessée en All'magne.
On a bien vu à c'point-là (2)
Que c'n'était pas un soldat,
Que ce n'était qu'une fillette.
Pon patapon, etc.

(*Jacques Magnand, Murlin, 1812*).

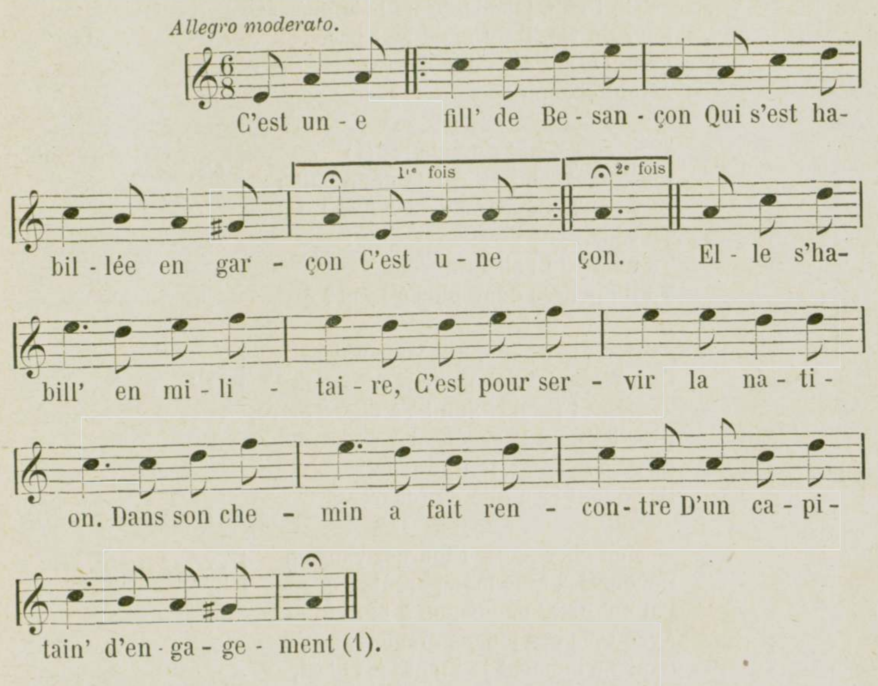
Variantes :

(1) C'était une jeune fillette
Qui avait pris l'amour en tête.
A son père a demandé
Congé pour se marier.
— Ah ! tu es encor trop jeunette.

(2) Le chirurgien pour la soigner :
— Oh ! ce n'est pas un guerrier,
Ce n'est qu'une jeune pucelle.
(*Anne Boizot, veuve Bernard, Varennes-lès-Nevers, 1810*).



La Fille de Besançon



C'est une fill' de Besançon (2)
Qui s'est habillée en garçon. } *bis.*
Elle s'habill' en militaire,
C'est pour servir la nation.
Dans son chemin a fait rencontre
D'un capitain' d'engagement.

L'engagement ne fut point fait :
— Allons-nous-en au cabaret. } *bis.*
Buvons, buvons, cher camarade,
Buvons, buvons de ce bon vin.
Ne pensons plus à la misère,
Abolissons tous nos chagrins !

Variantes :

(1) *Cf. l'air noté page 299 du 1er volume.*

(2) Ce sont trois filles...
(*Veuve Renault, Beaumont-la-Ferrière, 1834*).

J'vous apprendrai une chanson,
C'est de trois fill' de Besançon.
(*Annette Paradis, Saint-Gratien, 1818*)

Qui a composé la chanson ?
Ce sont les fill' de Besançon.
(*Jacques Senotier, Chantenay, 1809*).

Quand ce fut au milieu du r'pas : } *bis*.
— Camarad', vous ne buvez pas.
— Oh ! non, jamais, je ne bois guère ;
Pour du vin, il ne m'en faut pas.
J'en ai assez d'un demi-verre
A tout chacun de mes repas.

Tout en sortant du cabaret (1) } *bis*.
Ell' trouv' son pèr' qui la cherchait :
— Te voilà donc, mauvaise fille !
Te voilà donc dedans ce lieu !
Tu as perdu l'obéissance,
Tu ne penses donc plus à Dieu ?

— Mon cher papa, qui vous a dit } *bis*.
Que j'étais ici aujourd'hui ?
— Hélas ! Grand Dieu ! Ta chère mère,
Rien ne peut la reconsoler ;
Et puis ta sœur, ton petit frère,
Ils ne font rien que de pleurer.

— Mon cher papa, r'tournez-vous-en, } *bis*.
Reconsolez tous mes parents (2)
J'ai un' petit' campagne à faire
Avec tous ces jeunes dragons.
Dans un moment je monte à ch'val,
Tout aussitôt nous partirons. (3)

Tous les gendarm' la regardaient, } *bis*.
Les uns, les autr' ils se disaient :
— Nous lui ferons fair' la conduite
Par les flût' et par les hautbois.
Hélas ! Grand Dieu ! La joli' fille
Qui va servir cinq ans le roi.

(*Anne Boizot*, *veuve Bernard*, *Varennes-les-Nevers*, *1810*).

Variantes :

(1) Et quand ça vint pour le souper,
Son père vint pour la chercher.

Reconsolez ma chèr' maman.

(2) J'ai mon cheval à l'écurie,
Sellé, bridé, prêt à partir ;
J'ai un petit voyage à faire,
Il faut que je l'fasse aujourd'hui.

(3) Je vais jouer de l'éperon.
(*Annette Paradis*).

La Fille d'une riche maison



C'est une jeune fille } *bis.*
D'une riche maison. }
Prend l'habit d'un jeune homme,
C'est pour se déguiser,
Pour aller dans la Flandre
Rejoindr' son bien aimé.

La bell' point arrivée } *bis.*
Le trouve en sentinelle, }
Le trouve en sentinelle
Devant un officier.
Lui a dit : Camarade,
Montrez-moi le quartier.

Le soldat lui demande : } *bis.*
— D'quel pays êtes-vous ? }
Que lui répond la belle :
— Je suis de Besançon.
— Et moi, j'en suis de même,
Lui répond son mignon.

Le capitain' lui dit, } *bis.*
La voyant si hardie : }
— Vous êt' encor bien jeune
Pour notre garnison ;
Vous n'avez pas de barbe
Par dessous le menton.

La belle lui répond : } *bis.*
— Je servirai quand même. }
Je suis encore jeune,
Je n'ai que dix-huit ans ;
Je port'rai la moustache
Dans votre régiment.

— Montez dedans ma chambre } *bis.*
Pour votre engagement. }
Apportez l'écritoire,
Un' feuille de papier blanc,
Une plume et de l'encre.
J'vous compt'rai de l'argent.

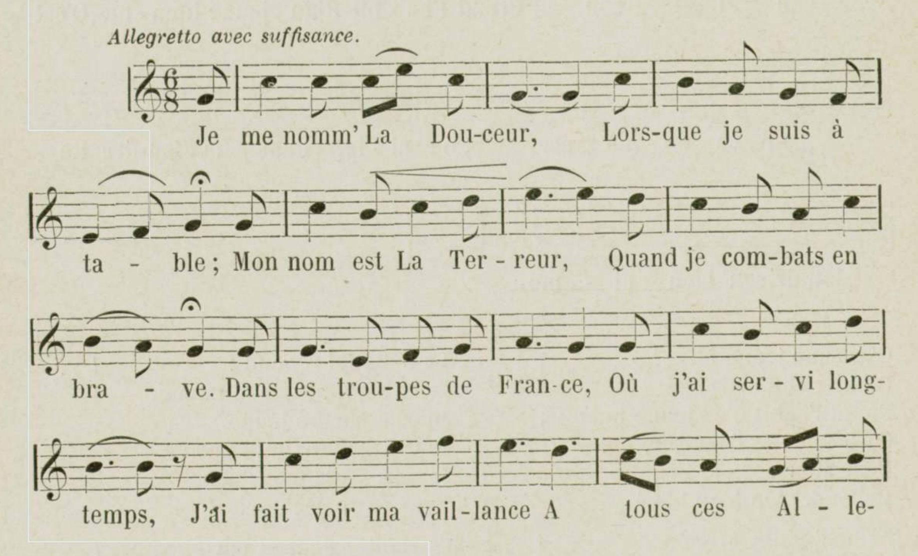
Au bout de six semaines, } *bis.*
La bell' tomba malade. }
Un grand mal(*e*) de tête,
Un grand mal d'estomac,
Un' grande maladie
Qu'a bien duré neuf mois.

Tout au bout de neuf mois, } *bis.*
La belle est accouchée. }
La belle est accouchée
D'un garçon tout à point,
Et c'est le roi de France
Qui en fut le parrain.

Le roi fut le parrain, } *bis*.
On en fit grande fête. }
A l'enfant, à la mère,
Il a bien fait présent
De cinq cents, mille livres,
Pour la mère et l'enfant.

(*Pierre Bobin, Saint-Malo, 1814*).

Le Soldat La Douceur





Je me nomm' La Douceur,
Lorsque je suis à table ;
Mon nom est La Terreur,
Quand je combats en brave. (1)
Dans les troupes de France,
Où j'ai servi longtemps (2)
J'ai fait voir ma vaillance
A tous ces Allemands.

Au sièg' de Talibor (?) (3)
J'étais bien dans les peines,
Dans l'eau jusqu'aux genoux,
J'croyais d'y perdre haleine.
Me survient une enflure,
En danger d'en mourir.
La plaisante aventure,
Si j'en pouvais guérir !

Variante :

(1) Je combats comme un diable.

(2) Où j'ai servi seize ans.

(3) C'est au sièg' de Gazet (?)
Où j'ai pris tant de peine,
Dedans l'eau jusqu'aux reins,
Tout près de perdre haleine.

Un de nos grenadiers (1)
D'une joie sans pareille,
Dit à nos officiers :
— Apprenez la nouvelle,
La Douceur dans sa chambre
Accouché d'un garçon !
Rions de son enflure
Dans tout' la garnison.

Apprêtez les hautbois,
Les fifr' et les trompettes,
Tambours et violons,
Aussi les clarinettes.
Que l'on prenne les armes,
Pour qu'on lui fasse honneur,
A ce petit gendarme,
Le fils de La Douceur !

Le commandant du roi,
Sa fille fut marraine.
On d'manda pour parrain
Le maréchal Turenne.
L'commandant général
De quatre bataillons
A fait prendre les armes
A tout' sa garnison.

(*Louise Gueullet, femme Gueullet, Bitry, 1827*).

Nanon devenue Officier



Variante :

(1) Le siège était fini,
Nous entrons dans la ville...
Le mal d'enfant l'a pris,
Ell' se déclara fille.
Elle accoucha sans doute
D'un fort joli garçon,
Qui fut nommé gendarme
De tout' la garnison.

Que l'on fasse apprêter,
Pour le jour du baptême,
Les fifres, les hautbois,
Les tambours, les musettes !
(*Pierrette Coquillon, femme Guillaume, Planchez, 1809*).

Adieu, ma Nanon, pour de bon
Je m'en vas donc prendre les armes.
Puisqu'à la loi faut obéir,
O ma Nanon, je te quitte aujourd'hui.
Sois-moi fidèle en nos amours,
O ma Nanon, adieu jusqu'au retour !

Quand la Nanon eut vu cela (1)
Ell' s'en fut joindr' le capitaine.
Elle a pris l'habit d'un dragon,
Elle tirait de bons coups d'espadon...
La nouvelle arrive aussitôt
Qu'il faut partir pour aller à Bordeaux.

Ell' ne fut point au régiment,
Qu'elle montait de grade en grade.
De simpl' soldat passa sergent,
Puis de sergent est passé' lieutenant,
De lieutenant vient commandant (2)
Voilà la bell' chef dans le régiment.

Passant la r'vue, au premier rang,
Aperçut celui qu'son cœur aime :
— Ecoute ici, joli dragon,
Quitte un instant ton joli bataillon,
Ecoute ici, quitte les rangs,
Nous parlerons tous les deux un moment.

Quand le dragon fut approché (3)
Lui dit : — Va-t-en à la caserne,
Porte ton sabre et ton fusil,
Ton ceinturon et ta giberne aussi,
Et reviens vite, promptement,
Nous irons boire un' chopin' de vin blanc.

Variantes :

(1) Quand ell' vit son amant parti,
Ell' prend les habits d'un jeune homme,
Prends les habits d'un jeune guerrier,
S'en va en guerr', c'est pour servir le roi.
Elle jouait de bons coups d'éperon.
Qu'il faut aller débarquer à Bordeaux.
(*Louise Malvy, veuve Martin, Saint-Malo, 1817*).

(2) ...est venu officier,
Voilà la belle chef dans le quartier.
(*Saint-Malo*).

(3) — Oui, monsieur, je vous parlerai,
Mais ça n'est point ici la mode.
— Quitte ton sabre...
(*G. Thomas, Prémery, 180.*).

— Ah ! dis-moi donc, jeune soldat (1)
N'aurais-tu pas une maîtresse ?
— Oh ! oui j'en ai une au pays,
Que j'ai quittée voilà six ans et d'mi.
Sitôt que j'aurai mon congé,
Oh ! oui, ma Nanon je l'épouserai.

— Fais attention, mon bon ami,
C'est à ta Nanon que tu parles :
Puisque tu es si bon enfant,
Nous servirons dans le mêm' régiment.
Puisque tu es si bon ami,
Oui, nous serons camarades de lit.

Au bout de neuf mois tout au plus,
Le commandant se trouve en couches.
Tous les soldats s'mett' à crier :
— Ah ! nous avons l'commandant d'accouché !
Tous les soldats du régiment :
— Le commandant vient de faire un enfant ! (2)

(*Edme Saujot*, *Donzy*, *1802*).

Variantes :

(1) Tout en buvant ce bon vin blanc.
(*Saint-Malo*).

Cher camarade, dis-moi donc.
(*Prémery*).

Si tu en as, va la chercher,
Et tous les deux nous l'allons caresser ;
Si tu en as, amèn' la donc
Et tous les deux nous la caresserons.

— Oh ! ma Nanon n'est pas ici,
Elle est au pays, chez son père.
Je l'ai laissée dans mon pays...
(*Fr. Beaume*, *Montigny-aux-Amognes*, *1861*).

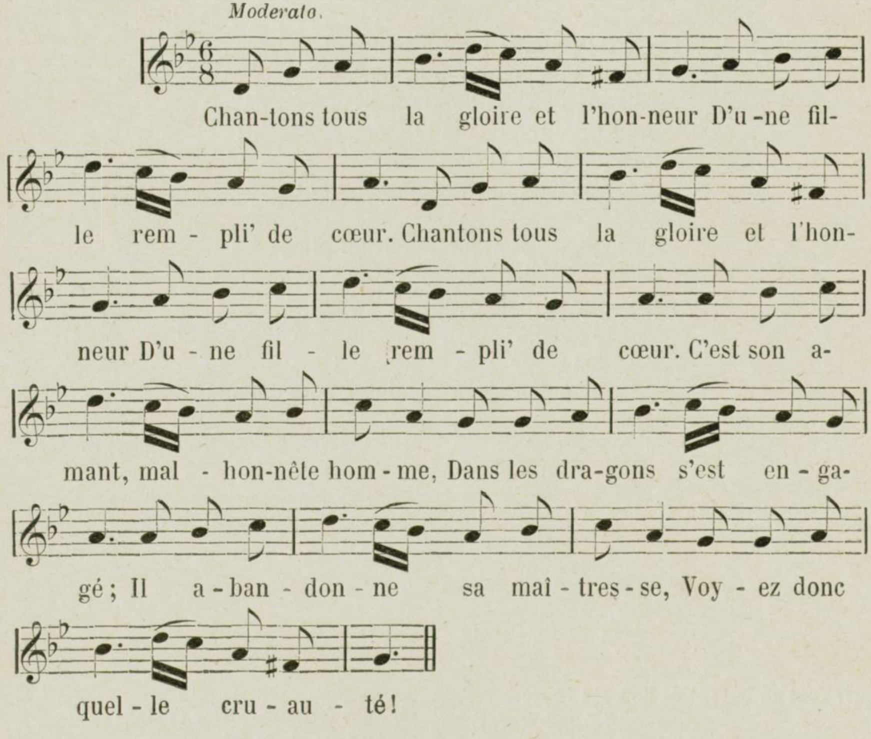
(2) Nous ferons baptiser l'enfant
Au nom de la République.
Nous donnerons à sa maman
Ce que son cœur aime voilà longtemps.
Nous donnerons à sa maman
Ce que son cœur aime depuis sept ans.
(*Prémery*, *Saint-Malo*).



Celle qui s'engage pour se venger

1°

CHANTONS TOUS LA GLOIRE ET L'HONNEUR



Chantons tous la gloire et l'honneur
D'une fille remplie de cœur. } *bis.*
C'est son amant, malhonnête homme,
Dans les dragons s'est engagé.
Il abandonne sa maîtresse,
Voyez donc quelle cruauté !

La belle en a fait sans façon,
Elle a pris l'habit d'un garçon. } *bis.*
S'en va trouver le capitaine,
Le capitain', le lieutenant :
— Bien le bonjour, mon capitaine,
Passez-moi mon engagement (1)

Variante :

(1) C'est aujourd'hui qu'il faut d'l'argent.

(*G. Thomas, Prémery, 180.*).

Le capitaine en souriant
Lui dit : — Tu m'as l'air bon enfant. } *bis.*
Tiens, voilà cent écus pour boire
Et autant pour l'engagement.
Nous servirons tous deux ensemble
Dedans le même régiment

La bell', tout en se promenant (1)
A fait rencontr' de son galant. } *bis.*
Elle lui dit d'un air farouche :
— Tu m'as bien l'air d'un fanfaron,
Et je connais rien qu'à ta mine
Que tu n'es qu'un vrai polisson.

Si tu es un dragon de cœur (2)
Viens me fair' voir(*e*) ta valeur. } *bis.*
Prends ton épée et moi la mienne,
Allons là-bas dans ces vallons
Là, nous verrons par ton adresse
Si tu es un vaillant dragon.

Quand la belle fut arrivée,
Tout d'suite en place ell' s'est posée. } *bis.*
Soit par hasard ou par adresse,
Ell' lui porta la pointe au corps :
— Voici un coup de ta maîtresse !
Le beau galant est tombé mort.

Quand la bell' se fut rhabillée,
Droit au quartier s'est rentournée : } *bis.*
— Bien le bonjour, mon capitaine,
Je viens vous d'mander mon congé.
Je reprends mes habits de fille,
Puisqu'à présent je suis vengée.

— Je n'ai pas d'congé à signer,
Tant que l'méd'cin n'a point passé. } *bis.*
Le médecin fit la visite,
Une fille il a déclarée.
Ils ont mis la main à la plume,
Le congé fut bientôt signé.

(*Anne Boizot, veuve Bernard, Varennes-les-Nevers, 1810*).

Variantes :

(1) En se promenant sur le pont,
La bell' rencontra son dragon.
(*Edme Millien, Bona, 1820*).

(2) Si tu es un dragon d'honneur.
(*Prémery*).

2°

DERRIÈRE CHEZ NOUS Y A T'UN CAPITAINE



Derrièr' chez nous y a-t-un capitaine,
Qui. nuit et jour, me parle de l'amour.
Il me disait : — La bell', que je vous aime !
J'espère, un jour, accomplir nos amours.

N'eût point sitôt les amours de la belle,
Le malheureux vint lui fair' ses adieux : (1)
— Ah ! oui galant, ah ! oui, tu m'abandonnes,
J'irai vraiment suivre ton régiment. (2)

La belle a pris cent écus chez son père,
Fut à Paris, se fait fair' des habits ;
S'est habillée en jeune militaire,
Rien de plus beau, la cocarde au chapeau.

Pendant sept ans la bell' suivit les troupes,
Pendant sept ans sans trouver son amant.
Enfin le vit, mettant le pied à terre,
Lui dit soudain : Prends les arm' à la main ! (3)

Bien résolus tous les deux de se battre,
Bien résolus tous les deux s'sont battus.
La belle fill' qu'est encor si jeunette
Frappa si fort, mit son amant à mort.

Variantes :

(1) Les larmes aux yeux...
(*Jean Monloise*, *Saxi-Bourdon*, *1844*).

(2) Amant trompeur, t'as perdu mon honneur

Adieu, ma blond', je m'en vas au service.
Fait ses adieux avec les larm' aux yeux.
(*Veuve Peyronnet*, *Poiseux*, *1850*).

(3) Lui dit : soldat, mettez les arm' au bras.

Trois grenadiers qui voyaient leur défense :
— Prenons-la donc, menons-la en prison !...
Ell' fut jugée à passer par les armes,
Le roi si bon accorda son pardon.

Monte à cheval comme un franc capitaine,
Monte à cheval comme un vrai général.
S'en est allée au château de son père,
Dit : J'ai vaincu, mon amant ne vit plus ! (1)

(*Marie Lasne, Beaumont-la-Ferrière, 186.*).

B)



Dedans Paris y a-t'un militaire,
Qui, nuit et jour, vient me faire l'amour.
Je lui ai dit : Cher amant, que je t'aime !
Dans les combats, je t'suivrai pas à pas.

Sitôt qu'il eut les amours de la belle
Le malheureux vient lui fair' ses adieux...

. . . .

La belle a pris cent écus chez son père,
Dedans Paris se fit fair' des habits.
S'habille en page, en dragon militaire,
Monte à cheval comme un vrai général.

Variante:

(1) M'voici r'venue, mon amant ne vit plus.

(*Saxi*).

En arrivant desur la place d'armes,
Au même instant rencontra son amant :
— Te souviens-tu, quand j'étais chez mon père,
Que, nuit et jour, tu me faisais l'amour ?

Mais à présent, nous voilà dans la plaine,
Lui dit soudain : Mets le sabre à la main !
Ils se battaient, l'amant et la maîtresse ;
Ell' mit d'abord son amant à la mort.

Dedans Paris arriva la nouvelle,
Le roi Louis la voulut voir aussi.
— Oh ! ce n'est point pour te punir, la belle,
C'est pour savoir si t'as fait ton devoir.

Le roi Louis récompensa la belle
D'un' montre en or qui valait cent louis d'or :
— Rentourne-toi, belle, dans ton village,
Prends un mari qui soit riche et joli !

(*Marguerite Chamoin*, *femme Gueneau*, *Asnan*, *1830*).

3°

LE BEAU GALANT



Le beau galant, mauvais garçon, } *bis.*
S'est engagé dans les dragons :
— Oh ! si je te quitt', Rosalie,
Je te quitte bien sans regret.
Si je t'ai fait de bell' promesses,
C'était pour me moquer de toi.

La bell' qu'entend ces mépris-là, } *bis.*
A la maison ell' s'en y va.
Ell' prend les habits de son frère,
Ell' s'habille bien proprement,
C'était pour aller à la guerre
Rejoindre son cruel amant.

Quand elle fut arrivé' là, } *bis.*
Son amant elle y rencontra :
— Ah ! c'est donc toi, petit novice ?
Que viens-tu fair' chez les dragons ?
Avec ton bonnet de police,
Tu m'as bien l'air d'un polisson.

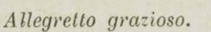
— De polisson vous me traitez, } *bis.*
Allons-y donc dans ces verts prés.
. . . .
. . . .
Celui qu'remport'ra la victoire,
Il sera le meilleur dragon.

Quand la bell' fut dans ces verts prés, } *bis.*
Ell' se sert bien de son épée.
Au premier coup qu'elle lui porte,
Elle a vu son amant blessé ;
Au second coup qu'ell' recommence,
Elle a vu l'galant renversé.

— Petit novic' tu m'appelais ; } *bis.*
Fille de cœur tu me connais.
. . . .
. . . .

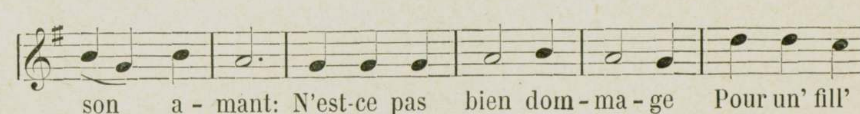
(*Catherine Mercier*, *La Celle-sur-Nièvre*, *184.*).

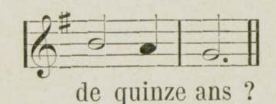
Celle qui marche 40 jours



A)







La petite Rosette (1)
A perdu son amant :
N'est-ce pas bien dommage (2)
Pour un' fill' de quinze ans ?

Rossignolet sauvage, (3)
Rossignolet charmant,
Apprends-moi des nouvelles
De mon fidèle amant. (4)

— Ton amant, ma Rosette,
Il est bien loin d'ici. (5)
Il est dedans la Flandre,
Qui sert le roi Louis.

Variantes :

(1) C'est une jeune fille
A l'âge de quinze ans.
Hélas ! pauvre fillette
A perdu son amant !
(*Poiseux*).

(2) Elle a bien du malheur.
(*Saint-Aubin-les-Forges*).

(3) Petit oiseau sauvage.

(4) De mon très cher amant.
(*Langeron*).

(5) Il a passé la mer,
Je suis son capitaine,
Je dois bien le savoir.
(*Bona*).

La mer a traversé,
Je suis son capitaine,
Je viens te l'annoncer.
(*Saint-Quentin*).

Il est dedans Lilbonne,
Qui sert le roi joli.
(*Montsauche*).

Il est dedans l'Afrique,
J'en viens, je te le dis.
(*Dompierre-sur-Nièvre*).

J'ai vu son capitaine,
Je viens t'en prévenir.
(*Bona*).

Il est dans la marine
Au service du roi.
(*Poiseux*).

J'ai vu son capitaine,
C'est lui qui me l'a dit.
(*Langeron*).

Là-bas, desur ces îles,
Malade dans son lit.
(*Sermoise*).

Quitt' tes habits de fille, (1)
Habill'-toi en guerrier.
Tu marcheras, la belle, (2)
Quarante jours entiers.

— Quarante jours de marche, (3)
Aussi quarante nuits,
Pour un amant que j'aime
Faut donc perdre la vie !

Aussitôt l'arrivée, (4)
Aperçoit son amant
Qui faisait l'exercice
Sous les drapeaux volants. (5)

— Te voilà donc, Rosette ?
Qu'est-c' qui t'amène ici ?
Rends-moi donc des nouvelles
Des garçons du pays. (6)

— Les garçons du village,
Ils sont tous mariés.
N'y a que toi, barbare, (7)
Qui m'a bien délaissée.

— Si j'avais su, Rosette,
Que tu m'aurais connu,
J'aurais passé la mer, (8)
Jamais tu n'm'aurais vu.

— Grand Dieu ! c'est-il possible
D'avoir fait tant de pas
Pour un amant que j'aime,
Et lui qui n'm'aime pas !

(Pierrette Lebas, femme Perruche, Montigny-sur-Canne, 1826).

Variantes :

(1) Prends les habits d'un homme.
(*Langeron*).

Prends tes habits de route,
Habille...
Trente-six jours, sans doute,
Tu feras sans lâcher.
(*Bona*, *Menestreau*, *etc.*).

(2) Nous marcherons ensemble.
(*Poiseux*).

(3) — Quarante jours de marche,
C'est bien des jours pour moi,
Pour un amant que j'aime
Et lui ne n'aime pas.
(*Bona*).

— Quarante jours de marche,
Un' cinquantain' de nuits,
Pour un amant qu'on aime,
N'est-ce pas bien joli ?
(*Poiseux*, *Menestreau*).

— Quarante jours de marche,
Qu'il y a donc à marcher
Pour, etc...

(4) Arrivant à la ville.
(*Menestreau*).

Desur le pont d'Isoire.
(*Saint-Aubin*).

Au bout d' la quarantaine.

(5) Sous ces drapeaux charmants.
(*Montsauche*, etc.).

Tout au milieu des rangs.
(*Bona*).

(6) Des conscrits du pays,
(*Saint-Quentin*).

(7) Volage.
(*Menestreau*).

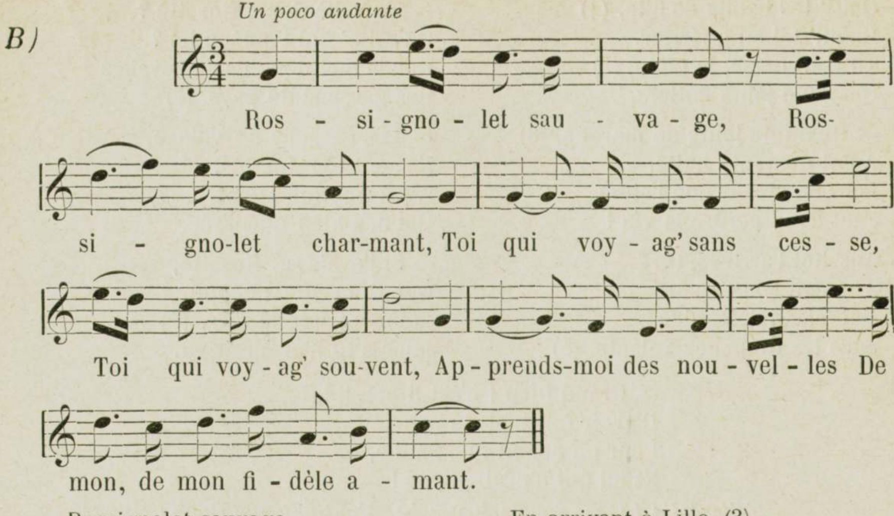
Bon drôle.
(*Saint-Aubin*).

(8) J'aurais passé par Nantes.
(*Menestreau*, *Saint-Aubin*, etc).

Ces variantes sont de :

Veuve Desjeux, Poiseux, 1814 ; Ph. Septier, Saint-Aubin, 185. ; veuve Brassière, Langeron, 1814 ; Edme Millien, Bona, 1820 ; Jacques Guemin, Saint-Quentin, 1820 ; P. Gautard, Montsauche, 183. ; M. Stenay, Dompierre, 1863 ; M. Godard, Bona, 185. ; F. Baudet, Sermoise, 1850 ; P. Bordesol, veuve Moreau, Menestreau, 1828.

B)



Rossignolet sauvage,
Rossignolet charmant,
Toi qui voyag' sans cesse,
Toi qui voyag' souvent,
Apprends-moi des nouvelles
De mon, de mon fidèle amant.

— Oh ! ton amant, la belle,
Il est bien loin d'ici ;
Il est à Lille, en Flandre (1)
Dans un lointain pays,
Il est à Lille en Flandre
Dans un, dans un lointain pays.

Déguise-toi, la belle,
Prends l'habit d'un guerrier,
Va-t'en donc jusqu'à Lille (2)
Rejoindr' ton bien-aimé,
Va-t'en donc jusqu'à Lille
Rejoindr', rejoindr' ton bien-aimé.

En arrivant à Lille, (3)
Aperçut son amant
Qui faisait l'exercice
A la rigueur du temps,
Qui faisait l'exercice
A la, à la rigueur du temps.

— Prends mon fusil, la belle,
Mets-toi dedans le rang,
Tu feras l'exercice
Pour ton fidèle amant,
Tu feras l'exercice
Pour ton, pour ton fidèle amant.

Si j'avais su, la belle,
Que tu serais venue,
J'aurais passé la mer,
Jamais tu n'm'aurais vu,
J'aurais passé la mer,
Jamais, jamais tu n'm'aurais vu.

— J'ai quitté père et mère,
Frères, sœurs et parents ;
Voilà la récompense
De mon fidèle amant,
Voilà la récompense
De mon, de mon fidèle amant.

(*André Brunet*, *Garchizy*, *1835*).

Variantes :

(1) Il est desur ces îles,
Dans un mauvais pays.

(2) Va-t'en desur ces îles.

(3) En arrivant aux îles.

(*Reine Trameçon, veuve Fariol, Champlemy, 1805*).

Dans la version C *qui suit, l'épisode de la marche de quarante jours a disparu, et dans la version* D, *que nous trouverons plus loin, il n'est même plus question du rossignol.*

C)



Rossignolet sauvage,
Rossignolet charmant,
Toi qui reviens de guerre, (1)
As-tu vu mon amant ?

— Ton amant, ma brunette,
Il est au régiment,
Il est toujours en tête,
Toujours au premier rang

— Si j'avais des pistoles,
Je ferais mon paquet.
Je m'en irais rejoindre (2)
Mon très cher bien-aimé.

Je n'en ai point, sans doute,
Il faut rester ici,
Mon cœur plein de tendresse,
Il faut mourir d'ennui.

Au bout de la quinzaine,
Le galant revenu,
Passant devant sa porte,
Ell' l'a bien reconnu.

— Venez donc voir, ma mère,(3)
Venez donc voir ici.
En voilà un qui passe,
Ressemble mon ami.

— Si j'avais su, la belle,
Que tu m'aurais connu,
J'aurais passé par Nantes,
Jamais tu n'm'aurais vu.

— Voilà donc tes promesses,
Depuis dix ans passés !
Ingrat, tu me délaisses :
Dis-moi donc le pourquoi.

(*Marie Lebrun, femme Martin, Alligny, 1852*).

Variantes :

(1) Toi qui reviens des troupes,
(*Charles Dumont, Saint-Verain, 1814.*)

Toi qui vas bien en guerre.
(*Veuve Champeroux, Cuffy, 1816*).

(2) J'irais de ville en ville,
Peut-êtr' le trouverais.
(*Cuffy*).

(3) Elle appelle sa mère.
(*Cuffy*).

Une variante soude les six premiers couplets de la version A *avec les quatre derniers de la version C, par ce couplet intermédiaire :*

Oh ! il lui dit : la belle,
Rentourne-toi chez toi ;
Quand j'aurai mon congé,
J'irai pour t'épouser.

Au bout de la quinzaine, etc.

(*Marguerite Bertrand, veuve Lafranchise, Chaulgnes, 1810*).

D)



Adieu donc, ma plus tendre !
Ce n'est pas pour longtemps.
Je m'en vais dans la guerre,
Ce n'est que pour sept ans.

— Sept ans, comment donc faire,
Loin de toi pour sept ans !
Pour un amant qu'on aime,
Sept ans c'est bien longtemps.

Au bout de sept années,
L'amant est revenu.
Passant devant sa porte,
Ell' l'a bien reconnu.

Elle appelle sa mère :
— Ma mèr', venez ici,
En voilà un qui passe,
Je crois qu'c'est mon ami.

— Oh ! oui, oh ! oui, ma fille,
C'est lui qu'est revenu.
Appelle-le bien vite,
Il ne te r'connaît plus.

— Ecoute ici, volage !
Ne me r'connais-tu pas ?
Depuis longtemps que j'porte
Ton enfant sur les bras.

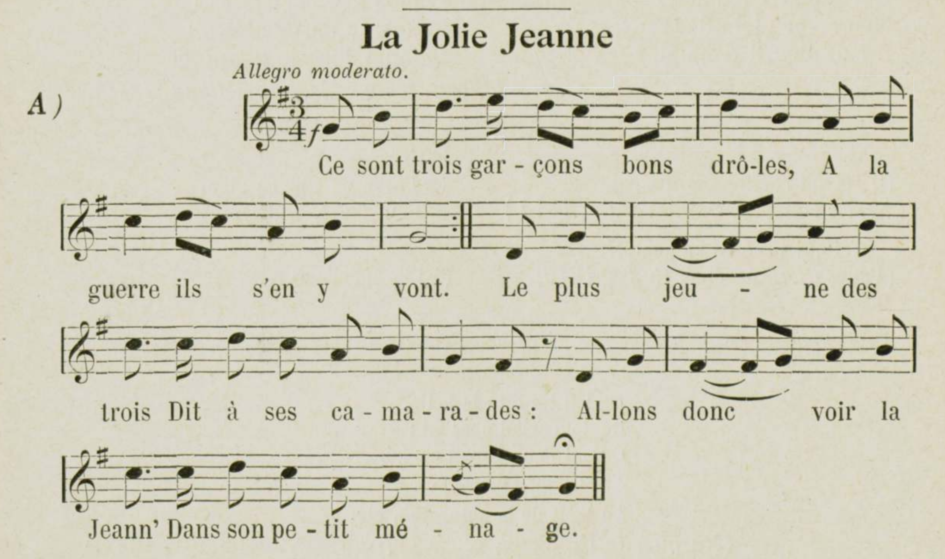
Je m'en fus dans Lisbonne
M'asseoir sur le gazon.
Celui que mon cœur aime
Y est en garnison.

— Oh ! lève-toi, la belle,
Lèv'-toi, car il est jour.
Voilà six heur' qui sonnent,
C'est temps de fair' l'amour.

(*Marie Gobillot*, *femme Mouloise*, *Grenois*, *1852*).

La Jolie Jeanne

A)



Ce sont trois garçons bons drôles, (1) } *bis.*
A la guerre ils s'en y vont. }
Le plus jeune des trois
Dit à ses camarades :
— Allons donc voir la Jeann' (2)
Dans son petit ménage.

— Bonjour, Jeann', ma jolie Jeann', } *bis.*
C'est demain que nous partons. (3) }
Nous partons le sam'di,
Jeanne, ma jolie Jeanne,
Nous partons le sam'di,
Nous reviendrons l'dimanche.

Mais le dimanche se passe,
Le lundi, l'mardi aussi.
Regarde par sa fenêtre,
Elle ne voit rien venir.
Prend son enfant sur son bras
Et son petit bagage,
Et la voilà partie,
Parti' d'ville en village.

Quand ell' fut sur la montagne (4) } *bis.*
Au milieu du grand chemin, }
Ell' posa son enfant
Qu'était beau comme un ange,
Criant : Vierge Marie,
Quel chemin faut-il prendre ?

Variantes :

(1) Nous somm's trois garçons bons drôles,
Tous les trois sont pour partir.
(*Planchez*).

Dans la ville de Bayonne
Y a trois jolis garçons.
(*Saint-Franchy, Fours*).

Buvons donc, chers camarades,
C'est demain que nous partons.
(*La Collancelle*).

(2) Faut que j'aill' voir ma Jeanne.
(*La Celle*).

(3) Nous partons demain l'matin.
(*Bulcy*).

(4) Quand ell' fut desur la route.
. . . .
Ell' regarde son enfant
Qui dormait comme un ange ;
En demandant à Dieu.
(*Planchez*).

Se recommande aux anges.
(*Saint-Franchy*).

Le recommande aux anges.
(*Fours*).

— Le chemin de La Rochelle
Ou celui de mon pays ?... } *bis.*
Prend son enfant sur son bras (1)
Et son petit bagage,
Et la voilà partie
Tout droit au corps de garde.

— Te voilà donc là, bon drôle,
Ah ! moi qui t'ai tant cherché ! } *bis.*
J'ai bien fait cinq cents lieues,
Même autant dire mille,
Mon enfant sur les bras ;
Comment donc fair' pour vivre ? (2)

Il chercha dans sa pochette,
En tira son mouchoir blanc. (3)
C'est pour essuyer les larmes
De la mère et de l'enfant.
Disant : Rentourne-toi,
Dans ton petit village (4)
Je n'ai pas besoin d'enfant,
Encor bien moins de femme !. .

Et vous toutes, jeunes filles,
Qui êtes à marier (5)
Ne prenez pas de ces drôles
Qui s'engagent dans l'armée.
Pour moi j'en ai pris un
Qui a le cœur volage,
Il m'a bien délaissée
Dans mon petit ménage.

(*Marie Musset*, *femme Petit*, *Arbourse*, *1827*).

Variantes :

(1) Ell' s'en y va tout droit
Devant le corps de garde ;
Y trouva son amant
Dans la demi-brigade.
(*Planchez*).

Qu'il y jouait aux cartes.
(*Fours*).

(2) Qui fait la triste mine.
(*Fours*).

(3) ... son mouchoir bleu,
C'est pour essuyer les larmes
Qui lui coulent de ses yeux.
(*Planchez*).

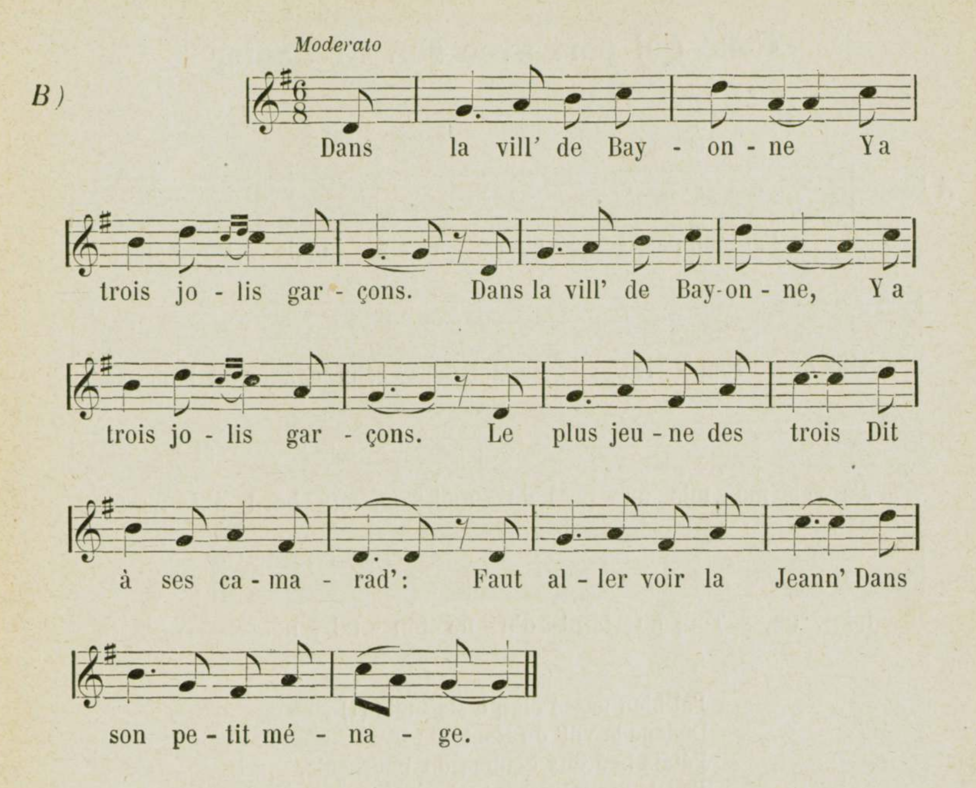
(4) Jeanne, ma jolie Jeanne,
Je n'ai qu'fair' d'un enfant.

(5) Ne faites pas comme moi.
(*Saint-Franchy*).

Ces variantes sont de :

Pierrette Coquillon, femme Guillaume, Planchez, 1809 ; veuve Luthereau, Saint-Franchy, 1837 ; Gabrielle Roy, femme Valet, Fours, 1868 ; Catherine Mercier, La Celle-sur-Nièvre, 184. ; *Charles Gagnepain, Bulcy, 1829 ; Catherine Marguerot, La Collancelle, 1864.*

B)



Dans la vill' de Bayonne } *bis.*
Y a trois jolis garçons. }
Le plus jeune des trois
Dit à ses camarad' :
— Faut aller voir la Jeann'
Dans son petit ménage.

(*Gabrielle Roy*, *femme Valet*, *Fours*, *1868*).



Celle qui part avec son Grenadier



J'ai bien passé cinq à six mois (1)
Dedans la vill' de Nantes.
J'étais heureux comme un bourgeois,
J'avais ma mie auprès de moi,
Tout au bord d'une fontaine. (*bis*)

Un jour, la bell' s'en est allée (2)
Au devant de sa mère :
— Ma mèr', donnez-moi mon amant,
Je l'aimerai si tendrement
Qu'vous avez aimé mon père. (*bis*)

Variantes :

(1) J'ai bien resté cinq à six ans
Dedans la ville de Rennes,
J'étais content autant qu'un roi.
(*Murlin*).

C'est par un soir, me promenant
Le long de la rivière.
(*Dornes*).

(2) Etant assise au bord de l'eau,
J'ai vu venir ma mère.
— Hélas ! maman, j'aime un amant,
Je veux l'aimer...
(*Arthel*).

— Mariez-moi, ma bonn' maman,
Avec ce chasseur de guerre.
(*Murlin*).

— Hélas ! ma fille, à quoi pens'-tu
D'aimer ce militaire ?
Nous qui n'avons que toi d'enfant,
Nous te marierons richement,
Tu seras grosse fermière. (*bis*) (1)

— Gross' fermièr' ne m'appartient pas, (2)
N'importe vot' fortune !
J'aime bien mieux mon cœur placer (3)
Avec mon joli grenadier,
Que toutes vos grand' richesses (*bis*)

— Eh bien ! ma fill', nous écrirons (4)
Au gouverneur de guerre.
Nous verrons ce qu'il enverra ;
Peut-êtr' que tu l'épouseras
Ton joli p'tit militaire. (*bis*)

Le gouverneur a renvoyé
Une triste nouvelle.
La guerre est déclarée partout,
Les grenadiers partiront tous...
Adieu donc, filles de Nantes ! (*bis*)

— Entendez-vous, ma chèr' maman,
La trompette guerrière ? (5)
Mon grenadier marche devant,
Et moi, j'irai tout en suivant... (6)
Adieu donc, chers père et mère ! (*bis*)

(*Justine Poirier, femme Berger, Arquian, 1867*).

Variantes :

(1) Tu seras notre héritière.
(*Dornes*).

Nous te ferons millionnaire.
(*Murlin*)

(2) De vos grandeurs je m'soucie pas,
Non plus de vos richesses.

(3) J'aime bien mieux mon p'tit chasseur
Qui est gravé dedans mon cœur.
(*Murlin*).

(4) Eh bien ! ma fille, si c'en est tant.
(*Murlin*).

... puisque tu veux.
(*Dornes*).

Ce que l'gouverneur renverra,
Ma petit' fille, tu l'épouseras.
(*Arthel*).

(5) La trompette qui sonne.
(*Dornes*).

(6) Moi je serai à son suivant,
Je serai cantinière.
(*Murlin*).

Ces variantes sont de : Jacques Rougelot, Murlin, 184.; A. Blin, Dornes, 1817 ; François Roumier, Arthel, 184. ;

Dans diverses versions, le héros n'est plus un soldat, et il n'est plus question du départ de la jeune amoureuse :

C'est une fille de quinze ans
S'en va trouver sa mère.
. . . .
— Hélas ! ma fill' que dis-tu là ?
C'est un piocheur de terre.
. . . .
Les terrassiers partiront tous :
Adieu, belle maîtresse !

(*Joséphine Collinot, Saint-Léger-de-Fougeret, 1871*).

B)



J'ai bien resté cinq à six ans
Dedans la vill' de Rennes.
J'étais content autant qu'un roi,
J'avais ma mie avecque moi,
Tout le long de la rivière.

(*François Roumier, Arthel, 184.*).

L'Amoureuse du Voltigeur



Le voltigeur que j'aime (1) } *bis.*
Grand Dieu ! le bel enfant !
Il porte la moustache
Et les cheveux frisés
Tout autour de la tête ;
C'est le plus bel enfant
De tout le régiment.

— A quoi pens'-tu, ma fille (2) } *bis.*
D'aimer un voltigeur ?
C'est un enfant de troupe,
Il te fera marcher
Tout le long de la route ;
Il te fera marcher
Pour aller à l'armée.

— Je ne crains pas la marche } *bis.*
Avec mon voltigeur.
Il aura une gourde
Pendue à son côté (3)
J'en boirai quelques gouttes,
Ça m'fera oublier
La peine de marcher.

Ell' quitt' l'habit de fille, } *bis.*
Prend celui d'un guerrier.
S'en va droit à la ville,
Au premier cabaret.
Elle y a fait rencontre
De ce beau voltigeur
Qui a charmé son cœur.

— Voltigeur, prends tes armes } *bis.*
Et viens avecque moi.
Nous irons sous un arbre,
Nous tirerons tous deux,
Nous tirerons au sabre ;
Si tu me bless' au cœur,
Tu seras mon vainqueur.

Au premier coup de sabre (4) } *bis.*
La belle fut blessée.
Ell' tombe au pied de l'arbre,
Sans plus se relever.
Voilà la belle morte,
Et c'est son voltigeur
Qui est bien le vainqueur !

(*Et. Demoulins*, *Corancy, 1827*).

Variantes :

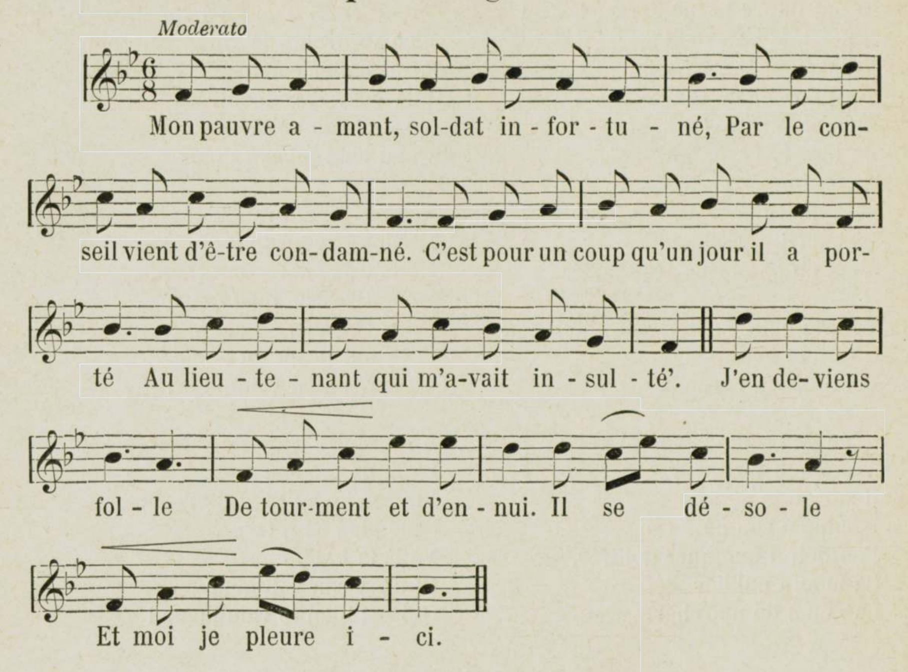
(1) J'aperçois sous un arbre
Beau grenadier charmant.
Que la mine m'en charme !
Donnez-le moi, maman,
Ou bien je fais tapage ;
C'est le meilleur enfant
De tout le régiment.
(*Ant. Foucauld*, *Mesves*, *1815*),
(*Ph. Bertier*, *Saint-Sulpice*, *1807*).

(2) Que feras-tu, ma fille,
Avec ton grenadier ?
(*Bertier*).

(3) Pendue à son briquet.
(*Bertier*).

(4) Là-bas, dessous ces arbres, } *bis.*
En étant arrivés,
La belle tomba en garde ;
Tout d'suite elle est blessée,
La belle est tombée morte.
(*Bertier*).

Celle qui change d'habits



Mon pauvre amant, soldat infortuné,
Par le conseil vient d'être condamné.
C'est pour un coup qu'un jour il a porté
Au lieutenant qui m'avait insulté'.
J'en deviens folle
De tourment et d'ennui
Il se désole
Et moi je pleure ici.

Dans la prison si j'allais le trouver,
Mon cœur me dit que je peux le sauver.
Rien ne résiste au pouvoir de l'amour,
Je vais peut-ètr' l'éprouver en ce jour.
— Ouvrez la porte,
Geôlier compatissant ;
C'est moi qui porte
Des fruits à mon amant.

— Entrez, dit-il en poussant un sanglot,
Il est là-bas dans ce sombre cachot.
— Permettez-moi, dites, mon bon geôlier,
De dire un mot au soldat prisonnier.
Mon pauvre Charles
Qui est sous les verrous,
Que je lui parle,
Bon geôlier laissez-nous.

— Nous voilà seuls, ô mon amant chéri,
Il faut tous deux que nous changions d'habits.
De te sauver j'ai bien le ferme espoir,
Tiens, prends ma robe et ce grand voile noir.
Sors au plus vite,
Un mouchoir sur tes yeux,
Et prends la fuite ;
Je te fais mes adieux.

Le lendemain on vient me réveiller.
On me dit : Marche, on va te fusiller.
On me conduit au-dessous des remparts,
Lorsque l'on vit mes longs cheveux épars.
— C'est une fille,
S'écriaient les soldats ;
C'est une fille,
Ne la fusillons pas ?

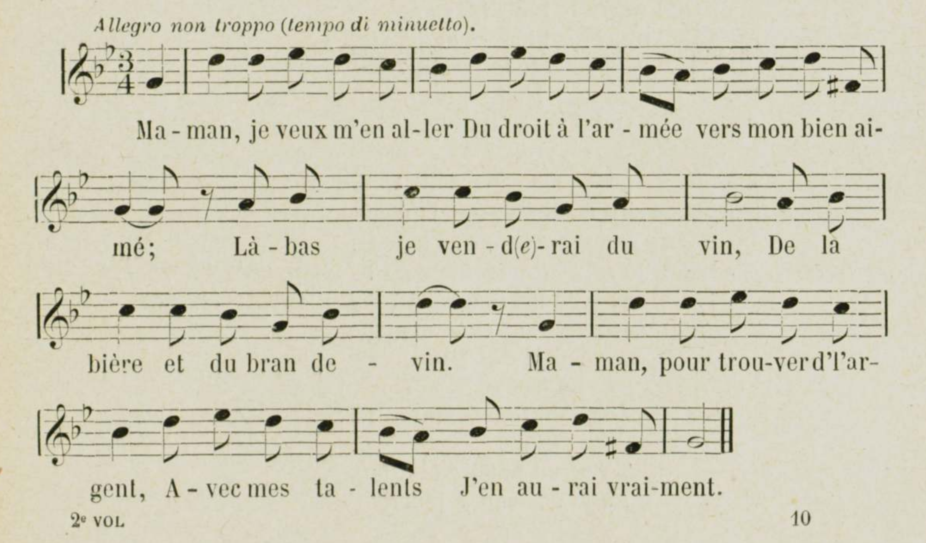
Au général on en fit le rapport ;
Il fit suspendre mon arrêt de mort.
Au même instant on apprit qu'mon amant
D'un grand danger sauvait le régiment.
— Brisons nos chaînes,
Nous voilà grâciés !
Non, plus de peines,
Il faut nous marier !

(*Pierre Bourdier, Beaumont-la-Ferrière, 1827*).

La Cantinière

1°

MAMAN, JE VEUX M'EN ALLER



— Maman, je veux m'en aller
Du droit à l'armée vers mon bien-aimé.
Là-bas je vend(*e*)rai du vin,
De la bière et du brandevin.
Maman, pour trouver d'l'argent,
Avec mes talents
J'en aurai vraiment.

— Ma fill', dis-moi la raison,
Pourquoi tu voudrais quitter ma maison,
N'es-tu pas bien avec moi ?
Tu n'manqu' de rien, je le crois.
Tout en arrivant au camp,
Avec ton amant
T'en auras pas tant.

Ma fille, en allant à l'armée,
Y a du danger d'y être blessée,
Soit d'une bombe ou d'un boulet,
D'un mousquet ou d'un pistolet,
A la jambe ou bien au bras,
Où le coup port'ra,
V'là Catin à bas !

— Ma mèr' je vous apprendrai
Qu'une cantinièr' n'est jamais blessée.
Quand ell' voit charger les hussards,
Elle se retire à l'écart.
Quand c'est pour aller au feu,
Oh ! Y va qui veut,
En revient qui peut.

(*Jeanne Goux*, *veuve Brunet*, *Nolay*, *1802*).

2°

JE VOUS FAIS MES ADIEUX...

(*L'air n'a pu être noté*)

— Je vous fais mes adieux, chèr' maman,
Puisque je reste aujourd'hui sans amant.
Et c'est pour l'armée du Bas-Rhin
Que je pars demain le matin.
Mon sac sera tout fait,
Prêt ;
Comptez-moi de l'argent
Blanc,
Pour que je ne retarde pas
Quand l'armée partira.

— Ma fill', tu as perdu le bon sens,
Si tu veux aller à l'armée à présent.
Oh ! va, tu te feras blâmer,
Tu t'trouv'ras bien embarrassée.
Entends-tu le jargon ?
Non.
Qui donc t'l'aurait appris ?
Oui.
Sont tous Allemands et Hongrois,
Tu n'entends que l'françois.

— Je n'irai jamais chez l'paysan,
Mais je resterai toujours dans le camp.
Je vivrai avec les François
Qui parleront tout comme moi.
Je vendrai des gâteaux
Chauds,
Aussi du brandevin
Fin,
Tabac en poudre et à fumer,
Aussi des cart' à jouer.

— Ma fill', puisque tu tiens à commercer,
Eh bien, pars donc, je ne peux t'en empêcher.
Mais prends bien garde à ces hussards
Qui ne cherchent que les hasards.
N'écout' pas leurs propos
Sots,
Ne t'fie pas aux fripons,
Non.
Et adieu donc, ma chère enfant,
Si tu le veux, va-t-en.

(*Louis Daudier*, *Varzy, 1806*).

Engagé par chagrin d'amour



C'est le quatre de septembre } *bis.*
Que ma maîtress' ma quitté.
Et moi, garçon bon drôle,
M'en suis allé
Joindre mon capitaine
Pour m'engager.

— Bien l'bonjour, mon capitaine, } *bis.*
Pouvez-vous bien m'engager ?
— Entrez, mon beau jeune homme,
Entrez dedans.
Vous aurez des pistoles,
Argent sonnant.

— Non, ce n'est pas vos pistoles } *bis.*
Qui m'décid' à m'engager.
C'est ma jolie maîtresse,
Changeus' d'amant,
Qui me caus' bien des peines
Et des tourments.

Que l'on apporte la toise, } *bis.*
La toise pour me toiser.
J'ai bien cinq pieds six pouces,
Encor passés,
J'peux porter la grenade
Du grenadier.

Mais pour porter la grenade } *bis.*
Il faut bien se redresser.
Il faut veste et culotte (1)
Chapeau bordé,
Une belle épée claire
A son côté.

— Mon amant est à Lille en Flandre (2) } *bis.*
Dans son joli régiment.
M'a envoyé un' lettre,
Y a pas longtemps,
Que j'étais sa mignonne.
Lui mon amant.

(*Jean Millien*, *Raveau*, *1802*).

Engagé à cause de son père



Variantes :

(1) Avoir fusil et sabre,
Chapeau bordé,
Et puis encor la taille
Du grenadier.

(2) — Mon amant, l'long de la route
S'en va toujours chantant.
Il a sa bourse pleine,
Il boit du vin,
Et moi, mon cœur s'enivre
Dans le chagrin.

(*Jacques Magnand*, *Murlin*, *1812*).

J'viens vous dire adieu, mon père,
Que vous n'me reverrez plus.
Je m'engag' sans plus attendre,
Je veux quitter le pays,
Je m'en vas dans l'Amérique
Soutenir(*e*) ma patrie.

Oh ! mais si je pars, mon père,
Ce n'est qu'par rapport à vous.
Vous m'avez donné la porte,
Que n'y avait plus d'pain pour moi.
Rappelez-vous bien, mon père,
Vos reproch' d'hier au soir.

Vous serez tranquill', mon père,
Quand je serai loin de vous.
J'ai cinq frères au service,
Grenadiers de bon renom,
Et moi, je suis le sixième,
Je m'engag' dans les dragons

Auparavant que je parte,
Je vais fair' tous mes adieux
A tout' ces charmantes belles
Qui en ont les larm' aux yeux,
Et surtout à ma maîtresse
Qui s'arrach' tous les cheveux

(Marguerite Ferlet, femme Guilletat, Beaumont-la-Ferrière, 1844).

La Chanson de la Réquisition

A)



Chantons donc la chanson
De la réquisition,
Que chacun n'est pas maître
Dans sa maison
On les voit, ces gendarmes,
De tout côté,
Qu'ils vienn' c'est pour nous prendre,
Nous fair' marcher,
C'est pour l'armée

Chers frèr', si nous partons, }
Jamais nous n'reviendrons } *bis.*
Nous embarqu'rons sur mer(*e*)
Dans un vaisseau,
Le fusil sur l'épaule,
Le sac au dos
Et le shako.

Sur le port de Toulon
On nous a débarqués.
On nous fit manœuvrer
Par bataillons carrés
On les voit ces jeun' hommes
De vingt-un ans,
Ils vienn' pour prendr' les armes
Pas pour longtemps,
C'est pour sept ans

V'là nos sept ans finis, }
Général nous a dit : } *bis.*
— Allons, enfants, courage,
Encor deux ans,
Car nous irons en Prusse,
Drapeaux flottants,
Tambours battants.

V'là nos deux ans finis, } *bis.*
Général nous a dit : }
— Allons, enfants, courage,
En France allons !
Nous irons voir nos blondes,
Les plus jolies
De nos pays !

(Jacques Magnard, Murlin, 1812).

B)



La veill' de la Saint-Jean,
On vient nous avertir.
Il faut partir sans doute
Bien promptement.
C'est la loi qui l'ordonne,
Adieu, parents,
C'est pour longtemps !

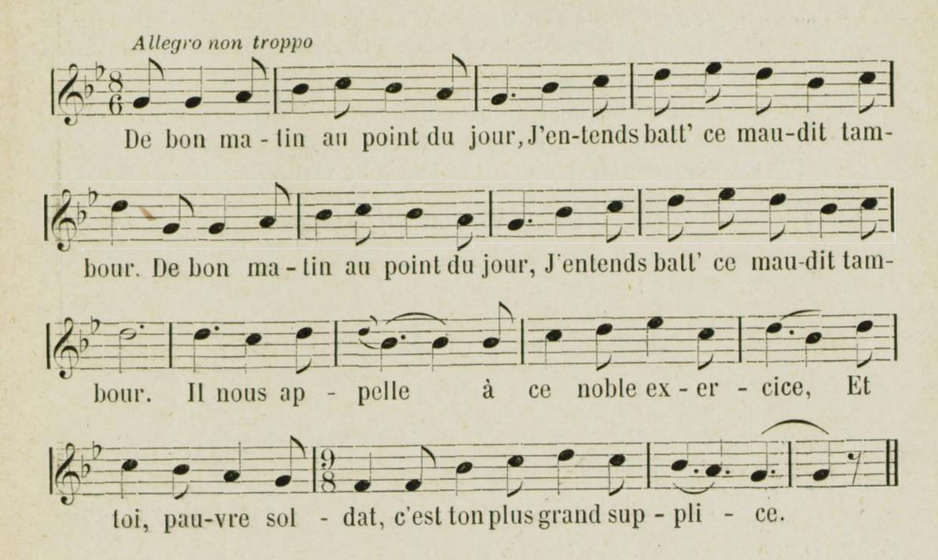
Tout de suite arrivés,
On nous fait manœuvrer.
Voilà de beaux jeun' hommes
De vingt-deux ans ;
Soldats, prenez courage,
Pas pour longtemps,
C'est pour dix ans.

Voilà dix ans finis,
Mon capitain' me dit :
— Soldats, prenez courage,
Encor deux ans,
Nous irons en Espagne,
Tambours battants
Drapeaux volants.

— Si nous y allons, mes frères,
Nous n'en reviendrons pas
L'on nous mettra sans doute
Dans un vaisseau,
Le fusil sur l'épaule,
Le sac au dos
Et le shako.

(Louis Mangin, Saint-Léger-de-Fougeret, 1858).

Le Soldat mécontent



De bon matin, au point du jour,
J'entends batt' ce maudit tambour. } *bis.*
Il nous appelle à ce noble exercice (1)
Et toi, pauvre soldat, c'est ton plus grand supplice.

Nos caporaux et nos sergents
Nous font placer de rang en rang. } *bis.*
L'un dit : recule et l'autre dit : avance !
Et toi, pauvre soldat, faut prendre patience.

— La patienc' que je prendrai (2)
C'est à la guerre, quand j'irai : } *bis.*
Je te le jur', soldat de la grenade,
Tout cela se paiera à la premièr' campagne.

La campagne étant arrivée,
Mon capitain' je l'ai tué, } *bis.*
Mon lieutenant et mon sergent sans doute (3)
Courage, mes enfants, l'armée est en déroute.

Variantes :

(1) C'est pour aller à ce noble exercice.
Et toi, pauvre soldat, toujours dans le service.

(2) La patienc' que nous prendrons,
Si jamais la guerr' nous avons,
C'est le fusil qui paiera les coups d'canne...

(3) Mon capitain', mon commandant J... F...

Nos caporaux et nos sergents (1) } *bis*.
S'en vont tous boire le vin blanc.
Après cela ils s'en vont boir' la bière,
Et toi, pauvre soldat, va boire à la rivière.

Qui a composé la chanson ? } *bis*.
C'est un tambour du bataillon
Et c'est un soir, en battant la retraite,
Toujours en regrettant sa tant jolie maîtresse.

(*Louis Mangin*, *Saint-Léger-de-Fougeret*, *1858*).

Réfractaire et Déserteur



Variante:

(1) Voyez tous les jours, au matin,
Ces officiers au brandevin,
Au brandevin, au café, à la bière.
(*Etienne Barberousse*, *Mornay*, *1806*).

Il ne faut pas nous étonner,
Si l'argent du prêt est mangé.
Nos caporaux boivent le vin, la bière.
(*Joseph Fèvre*, *Saint-Saulge*, *1810*).

Comme contre-partie à ces chansons de mauvais soldats, nous trouverons, dans les chansons de métiers, l'éloge de l'état militaire.

Je plains le sort d'un jeun' garçon (1)
Qui va rejoindr' son bataillon,
Conduit par la gendarmerie (2)
Au régiment.
Voyez comme on lui fait d'la peine,
A c'pauvre enfant !

Il ne fut pas au régiment
Qu'il a fallu prêter serment :
— Jurez, jurez, brav' militaire (3)
Vaillant conscrit,
Que vous serez toujours fidèle
A la patrie.

— Oh ! je vous jur', mon commandant,
Qu'avant trois jours je fich' mon camp.
Il n'y aura ni roi ni reine (4)
Ni généraux,
M'empêcher d'aller voir ma blonde
Dans son château !

En arrivant dans son pays
Il fallait voir sa bonne amie :
— Ouvre bien vite, ouvre la porte,
Ma Loïson,
A ton amant que ton cœur aime
Depuis longtemps.

— Oh ! oui, la port' je t'ouvrirai,
Si tu m'apportes ton congé.
— Oui, mon congé, je te l'apporte
Et bien signé ;
Il est écrit sous la semelle
De mes souliers.

Il ne fut pas sitôt entré (5)
V'là deux gendarm' à ses côtés :
— Ah ! te voilà, brav' militaire,
Vaillant conscrit !
Oh ! ta maison est au pillage
Et toi aussi.

— Je me fich' bien de ma maison (6)
J'aime bien mieux ma Loïson,
Ma Loïson, ma jolie blonde,
Que j'aime tant,
C'est pour ell' que mon cœur soupire
A tout moment.

(*Louise Malvy, veuve Martin, Saint-Malo, 1817*).

Variantes :

(1) Plaignons le sort de ces garçons
Que l'on emmèn' dans les prisons,
Dans les prisons, les cachots noirs
Les plus profonds.
Oh ! ils vont bien traîner la chaîne
De la nation.
(*Murlin-Poiseux*).

(2) Conduit de brigade en brigade.
(*Prémery*).

(3) ... beau militaire.
(*Murlin*).

(4) Il n'y aura pas de gendarmes.
(*Prémery*).

(5) Ce ne fut point le matin jour,
Quatre gendarm' sont dans la cour.
— Ouvre la port', beau militaire.
(*Prémery*).

Le lendemain, au point du jour,
Voici qu'on frapp' trois petits coups :
— Réveillez-vous, beau militaire,
Jeune conscrit.
(*Murlin*).

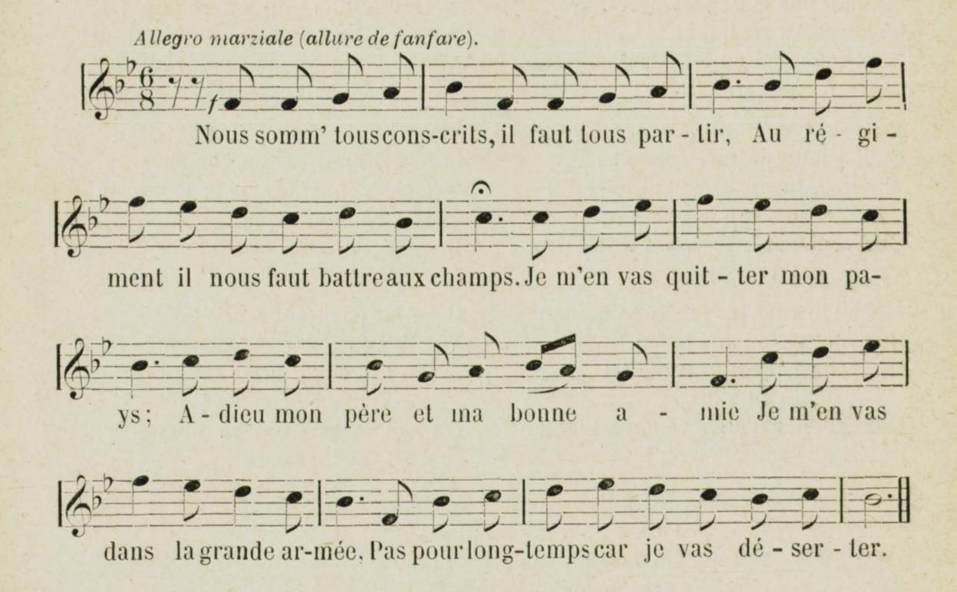
(6) Je m'soucie bien ..
(*Poiseux*).

. . . .
. . . .
Et qui me cause tant de mal
Et de torment !
(*Prémery*).

Ces variantes sont de :

Jacques Magnand, Murlin, 1812 ; veuve Desjeux, Poiseux, 1814 ; veuve Balet, Prémery, 1817.

Déserteur par peur du canon



Nous somm' tous conscrits, il faut tous partir.
Au régiment il nous faut battre aux champs.
Je m'en vas quitter mon pays,
Adieu, mon père et ma bonne amie.
Je m'en vas dans la grande armée,
Pas pour longtemps, car je vas déserter.

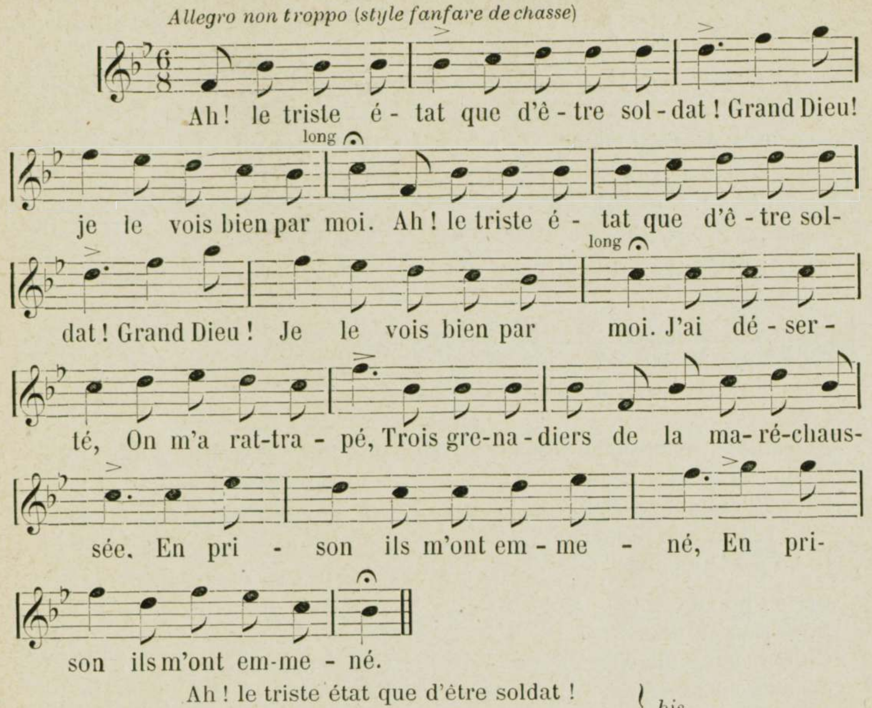
Sitôt arrivé, l'on m'a présenté
Un' veste grise, un p'tit bonnet carré ;
Des guêtres blanch' et deux souliers, } *bis*.
Ça sera pour me faire voyager

Au bout de deux mois, moi, j'ai déserté,
Mais les gendarm' m'ont bientôt arrêté.
Ils m'ont demandé mes papiers.
Je leur réponds : Dessous mes souliers.
J'suis un pauvr' garçon déserteur
Et malgré moi les canons me font peur.

Adieu, père et mère ; adieu, frèr' et sœurs,
Me voilà donc bien réduit au malheur !
Moi qu'étais garçon si heureux,
Me voilà rendu malheureux.
Pleurez, pleurez, mon triste sort.
Mais quant à moi, je n'désir' que la mort.

(Lazare Devillechaise, Glux, 1845)

Le Déserteur fusillé



Ah ! le triste état que d'être soldat ! } *bis.*
Grand Dieu ! je le vois bien par moi.
J'ai déserté, on m'a rattrapé,
Trois grenadiers de la maréchaussée,
En prison ils m'ont emmené,
En prison ils m'ont emmené !

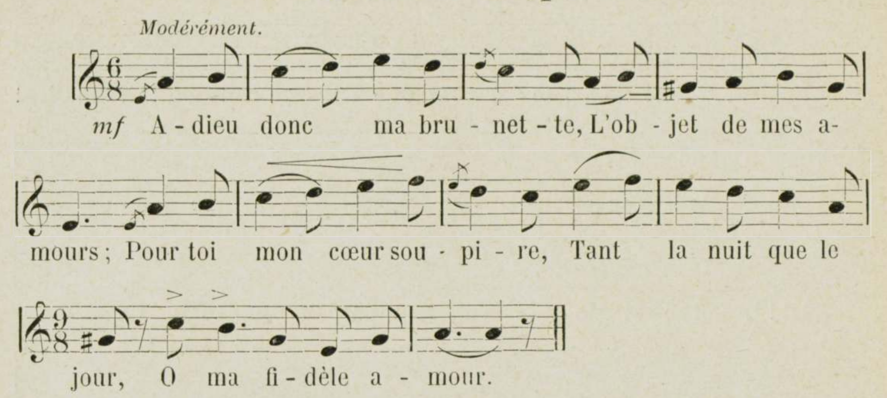
La vill' des galèr's (?) La ville où j'allais, } *bis.*
Trois beaux bataillons m'attendaient,
Drapeaux flottants, musiques jouant,
Tambours battants, mon cœur s'en va mourant.
Père et mère, plaignez mon sort,
Père et mère, plaignez ma mort.

Mes chèr(*es*) amis, avant que d'mourir, } *bis.*
Laissez-moi écrire au pays.
Oui, laissez-moi écrire à mon sort (?)
C'est le sujet qui me cause la mort.
Laissez-moi écrire au pays,
Laissez-moi écrire au pays.

Grenadier vainqueur, de moi n'aie point } *bis.*
Tire, tire-moi dans le cœur !... [peur] ;
Tout aussitôt l'grenadier tira ;
Tout à l'instant la cervelle sauta...
Mes chers amis, quel triste état,
Mes chers amis, que d'êtr' soldat !

(Marguerite Ferlet, femme Guilletat, Beaumont-la-Ferrière, 1844).

Le réfractaire en prison



Adieu donc, ma brunette (1)
L'objet de mes amours.
Pour toi mon cœur soupire,
Tant la nuit que le jour,
O ma fidèle amour !

On me prend, on me mène
De prison en prison ;
On me charge de chaînes
Sans savoir la raison. (*bis*)

Entre quatre murailles
Me voilà bien réduit.
Trois petits brins de paille
Pour me servir de lit. (*bis*) (2)

Brisez-moi donc ces chaînes,
Cassez moi ces verrous !...
Ma petite mignonne (3)
Je t'aimerai toujours. (*bis*) (4)

Moi, je m'en vais en guerre (5)
On est bien malmené...
Au revoir, ma mignonne,
Après sept ans passés. (*bis*) (6)

— Si tu t'en vas en guerre,
Pour(*e*) sept ans passés,
Je te jur' ma parole
Que je t'attend(*e*)rai. (*bis*)

— J'entends l'canon qui gronde
Pour battre à l'étranger.
Adieu donc, ma mignonne,
Jamais je n'te r'verrai. (*bis*).

— A la fin des campagnes,
Tu auras ton congé.
Tu reviendras en France,
Je te jur' sur ma foi
Que je t'épouserai.

(Gentil Martin, Saint-Martin, 1810).

Variantes :

(1) Adieu donc, ma p'tit' femme.
(*Gilbert Thomas, Prémery*)

(2) Je ne parle à personne,
Je suis sous le secret.
Je prends ce qu'on me donne
Au travers d'un guichet.
(*Prémery*).

(3) Oh ! oui, ma bell', je t'aime.
(*Ph. Bertier, Saint-Sulpice, 1807*).

(4) Souviens-toi donc, la belle,
Quand j'étais près de toi,
Que nous étions tranquilles,
A l'ombre de ces bois.
(*Prémery*).

(5) Quell' pein' pour un cœur tendre
De se voir enfermé !
(*Saint-Sulpice*).

(6) L'autr' nuit j'ai fait un rêve.
. . . .
. . . .
Qui me va fair' mourir.
(*Prémery*).

Une autre forme de cette chanson (couplet de huit vers) se chante sur l'air donné page 80 :

On me prend, on me mène
De prison en prison,
On me charge de chaînes,
Sans savoir la raison.
Je suis entr' quat' murailles
Dans un triste réduit ;
Je n'ai qu'un brin de paille
Pour me servir de lit.

(Gilbert Thomas, Prémery, 180.).

Je termine ce petit chapitre par une requête des filles impatientes et désolées. Le suivant nous montrera les soldats, les « bon' amis » rentrant chez eux avec leur congé.

La Visite à l'Empereur



Nous autres, jeunes filles,
Faut savoir, oui ou non,
Si nous resterons filles
Ou si j'nous marierons.

— Pour savoir ça, mes filles (1)
Faut aller à Paris,
Demander à l'Empereur
Qu'il rend' vos bon'amis.

— Bien l'bonjour, l'Empereur (2)
Bonjour vous soit donné !
Nous vous prions d'bonn' grâce
D'nous rendr' nos bien-aimés.

— Quand la paix sera faite (3)
Et les combats finis,
J'vous renverrai, mes filles,
Chacun' vos bon'amis.

— Quand la paix sera faite
Et les combats finis,
Pourrons-nous encor plaire
A tous nos bon'amis ?

Notre aimable jeunesse
Ne sera plus sur nous.
Ils iront voir les jeunes
En se moquant de nous.

(Veuve Carroué, Murlin, 1833).

Variantes :

(1) Pour savoir ça, mes filles,
A Paris faut aller,
Vers not' grand Empereur ;
C'est lui qu'les a emmenés.

(2) — Bien l'bonjour, l'Empereur,
Dites-nous, oui ou non,
Si nous resterons filles
Ou si j'nous marierons.

(3) — Allez-vous-en, mes filles,
Allez chacun' chez vous.
Quand la paix sera faite,
Vous les reverrez tous.

(Phil. Bertier, Saint-Sulpice, 1807).

III

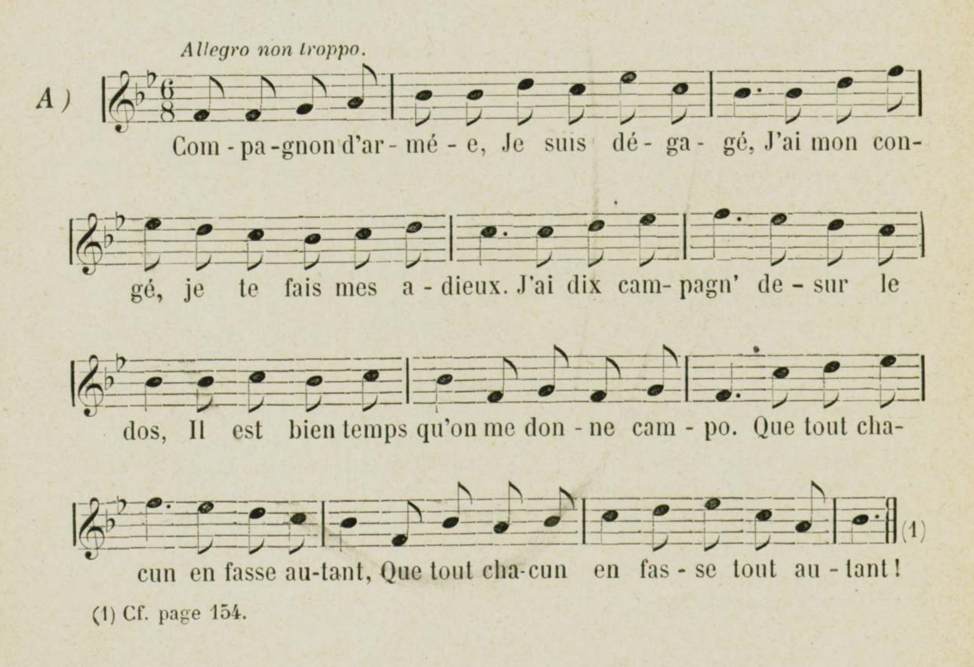
SUJETS FAMILIERS — PETITES AVENTURES

Les soldats — garçons et filles — que nous venons de voir en garnison, reçoivent leur congé et reviennent au pays. Ils inaugurent un chapitre où nous trouverons relatés des aventures de la vie familière, de simples « faits divers » ayant pour héros des galants dupés, des filles mises à mal, etc. ; chansons d'un ton de plus en plus léger qui nous prépare aux séries des chansons plaisantes, comiques et satiriques.

Le retour du Fils soldat

1°

COMPAGNON D'ARMÉE



(1) Cf. page 154.

Compagnon d'armée, (1)
Je suis dégagé,
J'ai mon congé, je te fais mes adieux.
J'ai dix campagn' desur le dos,
Il est bien temps qu'on me donne campo
Que tout chacun en fasse autant,
Que tout chacun en fasse tout autant !

Mais tout en passant :
— Bonsoir, bonnes gens !
Logerez-vous militaire en passant ?
Sa mèr' lui répond poliment :
Entrez, beau soldat, vous serez content.
Vous aurez le lit de mon fils (2)
Qui est maintenant face à l'ennemi. (3)

Variantes :

(1) Je pars à l'instant,
Je vais battre aux champs ;
Mon père et ma mèr' seront bien contents.
Ils n'avaient que moi de garçon,
Ils me croient bien mort au feu du canon.
{ En leur demandant logement,
{ Je vais leur demander log'ment.
Je vais les surprendre agréablement.

(*Jeanne Luet, veuve Montaron, Luzy, 1802*).

Adieu les tambours,
Enfin pour toujours !
Je vas rejoindre mes tendres amours.
J'ai mon congé
Grâce à la paix.
Non, plus jamais, sous le drapeau français,
Je n'voyag'rai du midi au nord,
Affrontant le sort
Et bravant la mort.

(*Marie Colas, veuve Goby, Beaulieu, 1815*).

(2) Vous couch'rez dans le lit d'mon fils.

(*Louise Goux, veuve Sourdeau, Nolay, 1810*).

(3) Qui fait maintenant face aux ennemis.

— Mais dans quel pays (1)
Est-il votre fils ?
Est-il en All'magne ou bien dans l'Italie ?
Sa mère lui répond : — Hélas ! (2)
Peut-être il est mort au feu du combat ;
Depuis qu'il est au régiment,
Nous ne savons s'il est mort ou vivant.

— Calmez vos pleurs,
Apaisez vos douleurs.
Gardez l'espoir au fond de votre cœur.
Dans l'moment qu'vous n'y pens'rez pas,
Ma bonne mèr', votre fils reviendra.
Que ce jour-là vous sera doux !
Peut-êt' qu'il n'est pas bien éloigné d'vous

— Mais en vous voyant,
Oui, bien sûrement,
En vous voyant, je crois voir mon enfant.
Oui, je vous jur' desur ma foi,
En vous voyant, je crois voir son portrait. (3)
Oui, tous mes pleurs sont superflus ;
Vous êtes mon fils, je n'en doute plus.

— Oui, ma chèr' maman,
Je suis votre enfant.
Venez dans mes bras, mon cœur est content
J'ai bien des blessur' sur le dos,
J'ai cru souvent qu' c'était l'coup de la mort.
Mais maintenant j'suis tout à vous ;
J'ai mon congé : réjouissons-nous !

Apportez du pain (4)
Apportez du vin.
Buvons, chantons, passons notre chagrin !
Je reviens couvert de lauriers,
Je vais enfin épouser ma Babet
— Buvons pour fêter en ce jour,
Not' garçon que voilà de retour !

(Françoise Gillot, femme Menot, Montsauche, 182.).

Variantes :

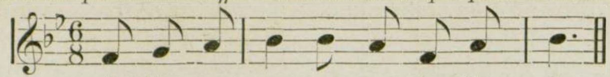
(1) En avez-vous des nouvell' de vot' fils.
(Marie Colas).

(2) Mon beau monsieur, nous l'savons pas,
Peut-être bien qu'il est mort au combat.
Voilà sept ans qu'il est parti,
Notr' cher enfant n'nous a jamais écrit.

(3) Mon cher monsieur, je n'crois pas me tromper.
(François Roumier, Arthel, 184.).

(4) A tire larigot, buvons à pleins bras.
(Marie Colas).

La variante qui suit ne diffère musicalement que pour le début :

B) 

Adieu, mes camarades d'armée,
Je vais partir avecque mon congé.
Après dix ans d'campagn' passées,
J'crois qu'il est temps de se retirer.
Que chacun fasse autant que moi,
Vive la nation et vive la loi !

Tout en marchant, je suis arrivé,
De chez mon pèr', ma mèr', bien affligés.
Ils n'avaient rien que moi d'enfant,
Me croyaient mort depuis longtemps.
Mais le bon Dieu m'a conservé,
De mes deux bras, je pourrai m'soulager.

— Bien le bonjour, les braves gens,
Logerez-vous militaire en passant ?
— Mon beau monsieur, entrez céans,
Asseyez-vous là un instant
Vous coucherez dedans le lit
De notre fils qu'est à l'armée aussi.

— De quelle armée est votre fils ?
Est-il du Rhin ou bien de l'Italie ?
— Oh ! monsieur, nous ne savons pas
S'il est mort dedans les combats,
Car voilà longtemps, bien longtemps
Qu'il n'a écrit, notre cher enfant.

Mais pour souper approchez-vous,
Approchez-vous et faites comme nous.
— Son pèr' lui dit, tout en soupant :
Si je voyais ici mon enfant,
Et qu'il soit aussi bien portant
Que je vous vois près de moi ci-présent !

Sa mèr' l'ayant bien examiné,
Lui dit : Vraiment je n'crois pas me tromper.
Oui, vous devez êtr' notre fils :
Plus j'vous vois, plus j'crois qu'c'est lui.
Je vous en prie, n'nous trompez pas,
Mais tirez-nous de ce grand embarras.

— Oui, cher papa, oui, chèr' maman,
Buvons un coup et soyons tous contents.
A la santé d'ma Lisabet
Qu'voilà longtemps qu'j'ai tant aimée !
Si elle a su m'garder son cœur,
Je l'épous'rai, parole de Francœur !

(François Villain, Suilly-la-Tour, 1818).

Autre forme de cette chanson, sur quatre vers.

C)



Mon pèr' n'avait que moi de garçon,
Me croyait bien mort au feu du canon.
Je m'en vais lui demander logement,
J'vais le surprendre agréablement.
Etc.

(*François Roumier, Arthel, 184.*).

2°

C'EST UN JEUNE SOLDAT



C'est un jeune soldat
Revenant de la guerre,
Marchant depuis longtemps
Pour aller voir sa mère.

— Bien le bonjour, madame,
Pouvez-vous me loger ?
Pouvez-vous me loger ?
Ma fatigue est pénible.

— Oh non ! Mon beau monsieur,
Je n'peux vous satisfaire ;
Nous somm' ici logés
Dans un' petit' chaumière.

— Si vous aviez un fils
Dans la même tristesse,
N'auriez-vous pas pour lui
Un cœur plein de tendresse ?

— Hélas ! Mon beau monsieur,
Vous me tirez des larmes ;
Voilà ce soir quinze ans
Qu'mon fils a pris les armes.

Nous le croyons bien mort,
Je n'ai plus d'espérance. } *bis.*

— Votre fils n'est point mort,
Oh non ! Oh non ! Madame ;
Votre fils n'est point mort,
Et c'est lui qui vous parle.

— Si c'est toi, mon enfant,
Viens embrasser ta mère ;
Ah ! depuis si longtemps
Que tu marches sur terre !

(Louis Martin, Saint-Benin-d'Azy, 1821).



3°

JE SUIS UN SOLDAT ÉGARÉ



Je suis un soldat égaré,
Donnez-moi l'hospitalité,
Prenez pitié de ma misère,
Je ne suis qu'un pauvre conscrit
Qui ne connaît personne ici.

— Monsieur, mettez votre shako,
Allez ailleurs dans le hameau.
Tout est plein dans notre chaumière,
Nous n'avons pas d'appartement,
Cherchez ailleurs un logement.

— Madame, os'rez-vous refuser
D'aider un soldat fatigué ?
Si vous pouvez le recevoir(*e*),
Le bon Dieu vous récompens'ra ;
Assistez ce pauvre soldat.

— Hélas ! monsieur, en vous voyant,
Je crois bien de voir mon enfant.
Il est parti pour fair' la guerre,
Il est allé au fond du Nord
Et je crois bien qu'il y est mort.

— Madam', votre fils n'est pas mort ;
Moi, je suis sûr qu'il vit encor.
Je l'ai bien vu dans la Russie,
Il m'a donné des compliments
A vous apporter en passant.

— Puisque vous parlez de mon fils,
Vous allez coucher dans son lit.
Venez donc, prenez une chaise,
Posez votre sac par ici,
Soupez avec moi, mon ami.

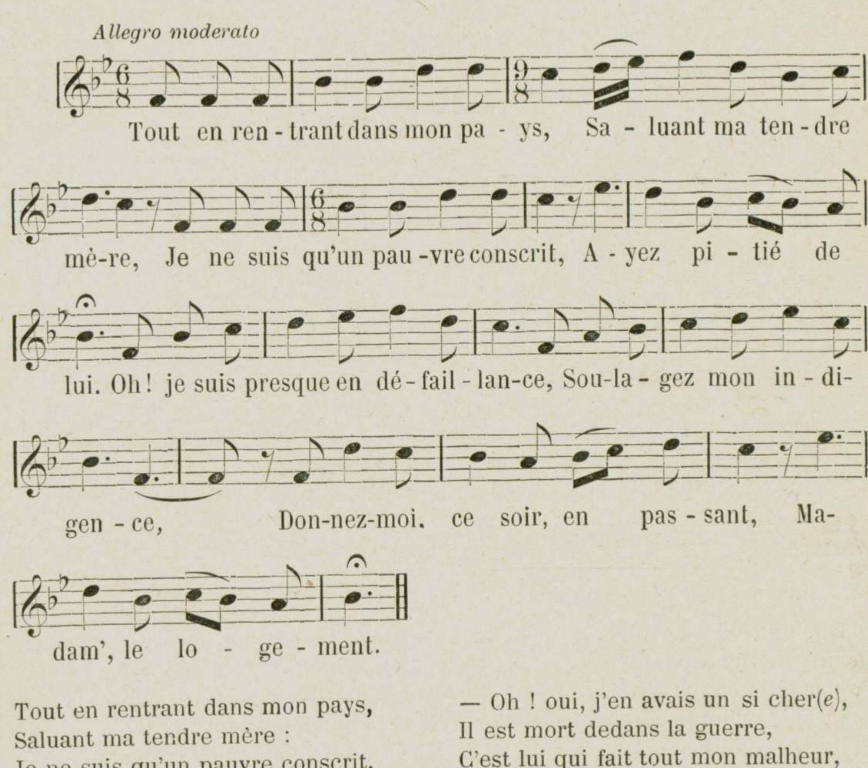
— Tendre mèr', venez dans mes bras !
Je suis votre fils le soldat.
Moi, qui vous ai causé tant d'peines,
Je viens pour essuyer vos pleurs
En apportant la croix d'honneur.

(Charles Gagnepain, Bulcy, 1829).

(1) Air noté par M. Muratet.

4°

TOUT EN RENTRANT DANS MON PAYS



Tout en rentrant dans mon pays,
Saluant ma tendre mère :
Je ne suis qu'un pauvre conscrit,
Ayez pitié de lui.
Oh ! je suis presque en défaillance,
Soulagez mon indigence,
Donnez-moi, ce soir, en passant,
Madam', le logement.

. . . .
. . . .

Nous n'avons qu'un' petit' chaumière,
Je n'peux vous satisfaire.
Allez plus loin, mon bel ami,
Vous trouv'rez un logis.

— Madam', n'avez-vous pas un fils
Qui vous met en tristesse ?
En me voyant, pensez à lui,
Pour(*e*) me secourir.

— Oh ! oui, j'en avais un si cher(*e*),
Il est mort dedans la guerre,
C'est lui qui fait tout mon malheur,
Qui fait couler mes pleurs.

— Dites-moi dans quel régiment
Votr' fils sert à la guerre.

. . . .
. . . .

Je vous assur' qu'en ce moment
Il est très bien portant.

— Posez votre sac par ici,
Mon brave militaire.
Posez votre sac par ici,
Vous couch'rez dans son lit.
Quand je vois votre chevelure,
Aussi bien votre figure,
Vous me semblez assurément...
Vous êt' mon bel enfant !

(*Marie Labonne*, *Neuville*, *183.*).

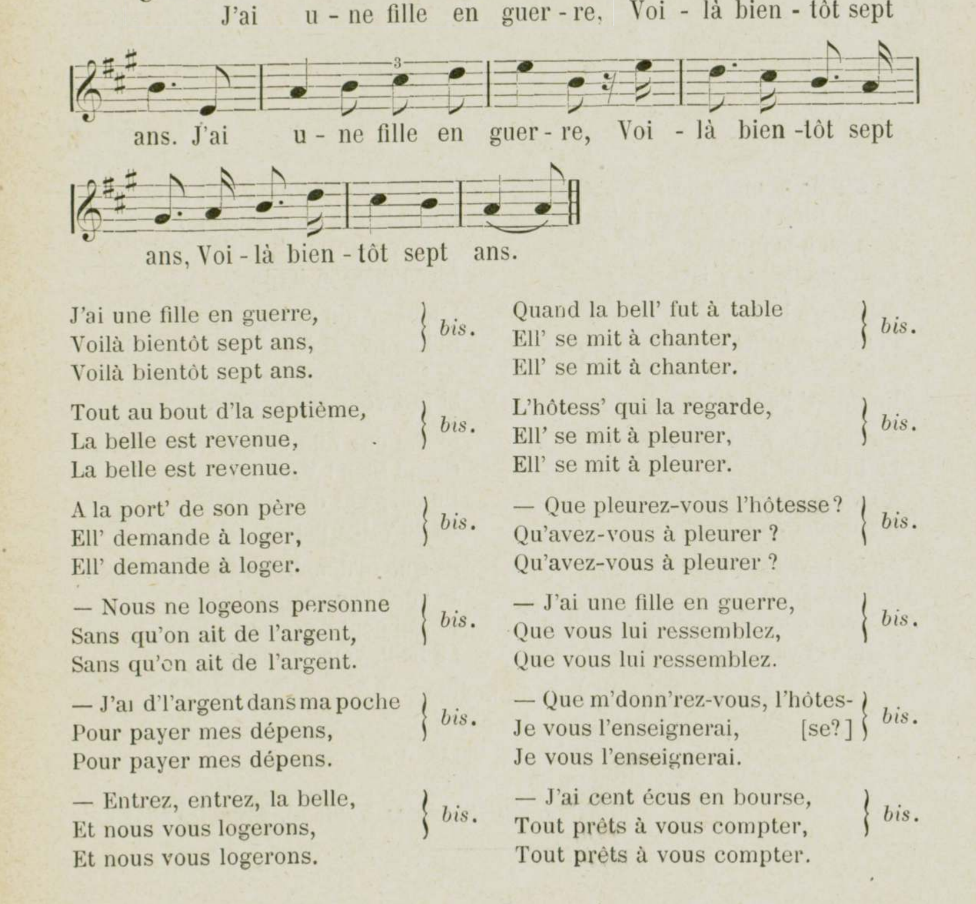
Sur le même thème, le retour du fils, *une interminable complainte moderne s'est à peu près partout substituée aux chansons précédentes :*

Bien le bonsoir, bonnes gens charitables,
Pourriez-vous bien m'accorder, en passant,
De me laisser asseoir à votre table,
De me laisser reposer un instant ?
J'ai faim et soif et je suis sans ressource.
Et de fatigue je ne peux plus marcher,
Car sans cela je finirais ma route,
Mais de faiblesse je craindrais de tomber.
Etc.

Le retour de la Fille soldat

Allegro moderato.

A)



J'ai une fille en guerre, } *bis.*
Voilà bientôt sept ans,
Voilà bientôt sept ans.

Tout au bout d'la septième, } *bis.*
La belle est revenue,
La belle est revenue.

A la port' de son père } *bis.*
Ell' demande à loger,
Ell' demande à loger.

— Nous ne logeons personne } *bis.*
Sans qu'on ait de l'argent,
Sans qu'on ait de l'argent.

— J'ai d'l'argent dans ma poche } *bis.*
Pour payer mes dépens,
Pour payer mes dépens.

— Entrez, entrez, la belle, } *bis.*
Et nous vous logerons,
Et nous vous logerons.

Quand la bell' fut à table } *bis.*
Ell' se mit à chanter,
Ell' se mit à chanter.

L'hôtess' qui la regarde, } *bis.*
Ell' se mit à pleurer,
Ell' se mit à pleurer.

— Que pleurez-vous l'hôtesse? } *bis.*
Qu'avez-vous à pleurer ?
Qu'avez-vous à pleurer ?

— J'ai une fille en guerre, } *bis.*
Que vous lui ressemblez,
Que vous lui ressemblez.

— Que m'donn'rez-vous, l'hôtes-[se?] } *bis.*
Je vous l'enseignerai,
Je vous l'enseignerai.

— J'ai cent écus en bourse, } *bis.*
Tout prêts à vous compter,
Tout prêts à vous compter.

— Vos cent écus, l'hôtesse,
S'ront pour me marier, } *bis.*
S'ront pour me marier.

— Ton cœur volag', ma fille,
L'as tu toujours gardé ? } *bis.*
L'as-tu toujours gardé ?

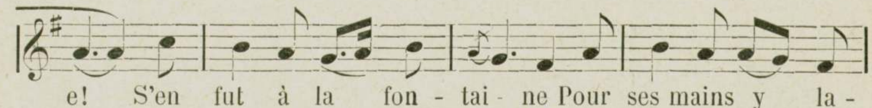
— Mon cœur volag', ma mère,
Il n'en faut plus parler, } *bis.*
Il n'en faut plus parler.

Y a trois marins sur mer(*e*)
Qui me l'ont bien gagné, } *bis.*
Qui me l'ont bien gagné.

(*César Guilleminot, Gacôgne, 1856*).

B)







La fill' de la matrone,
Grand Dieu ! qu'elle est jolie !
S'en fut à la fontaine
Pour ses mains y laver.

S'en fut à la fontaine
Pour ses mains y laver ;
Trois gendarmes l'ont prise,
En guerr' l'ont emmené.

Au bout de sept années,
La belle est revenu'.
Au logis de son père
Ell' demande à loger.

Au logis de son père
Ell' demande à loger :
— Nous n'logeons point des filles ;
Entrez si vous voulez.

— Que m'donn'rez-vous, l'hôtesse,
L'hôtesse, à mon souper ?
— Y a perdrix et cailles,
Aussi chapon lardé.

L'hôtess' qui la regarde,
Ell' se prend à pleurer.
— Que pleurez-vous, l'hôtesse ?
Si fort vous soupirez.

— J'ai une fille en guerre,
Grand Dieu ! Vous lui r'ssemblez
De corps et de figure
Et de votre parler.

— Que m'donn'rez-vous, l'hôtesse?
Je vous l'enseignerai.
— J'ai cent écus en bourse,
La bell', vous les aurez.

J'ai cent écus en bourse,
La bell', vous les aurez.
— Vos cent écus, ma mère,
S'ront pour me marier.

(*Marie Gobillot, femme Mouloise, Grenois, 1852*).

Le retour de l'Amant soldat



1°

J'M'EN VAS AU PAYS



J'm'en vas au pays,
Je pars aujord'hui ;
Adieu, mes chers camarades,
Sans Souci, La Fleur,
La Rose et Francœur,
La Sonde, aussi Va-d'-Bon-Cœur !
La Joie et La Tulip',
Tenez, voilà ma pipe
Qui m'a souvent désennuyé,
Etant en faction posté,
Servant la nation bien-aimée. (*bis*)

Adieu beaux remparts,
Guérite à l'écart,
Lavoù j'ai tant fait sentinelle,
Droguant jour et nuit,
Sans aucun ennui,
Faisant face à mon ennemi.
Adieu, beau corps de garde,
Mes jolis camarades,
Qui sont dedans la garnison,
Qui chantent de joli' chansons,
A l'honneur de la nation (*bis*)

Adieu mon fusil,
Qui m'a bien servi,
Avec regret je te quitte ;
Ma giberne aussi,
Bien faite et garnie,
Que je te regrette aujourd'hui !
Adieu, mon colonel(*e*),
Lieutenant, capitaine,
Major et brave commandant,
Que j'ai servi fidèlement
Pendant l'espace de mon temps. (*bis*)

Oh ! Quand je combats,
En brave soldat,
Mais sans reculer, je fais face,
Sans m'épouvanter,
Sans me chagriner,
Toujours en brave fusilier.
Adieu bidon, marmite,
Qui m'tenaient lieu de gîte,
Avec un verr' de brandevin,
Tout en franchissant le chemin,
Toujours en brave fantassin. (*bis*)

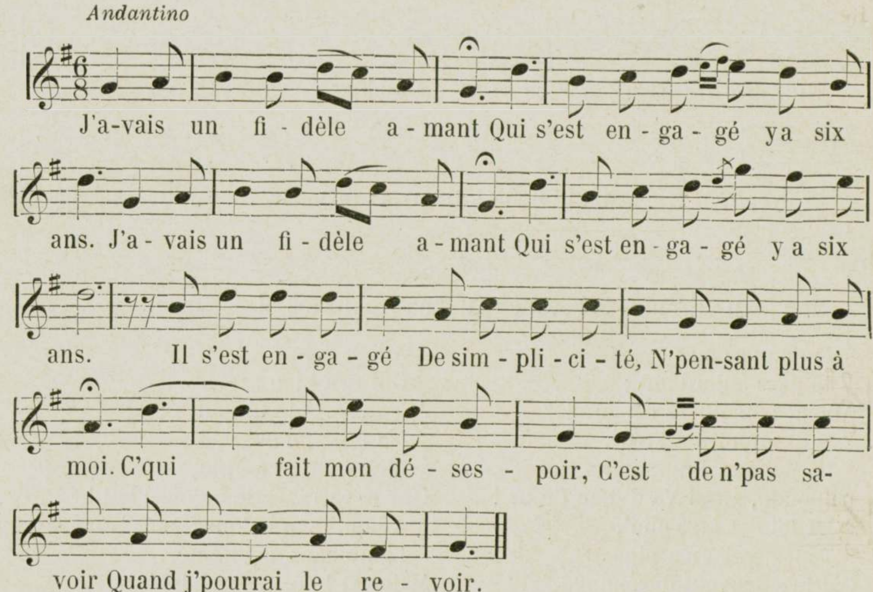
J'm'en vas au pays,
Je pars aujourd'hui.
Adieu tous les camarades !
Adieu Hagueneau,
Saverne si beau,
Pays que je quitte aussitôt !
Adieu Thionville,
Strasbourg, grande ville,
Verdun, que j'ai vue en passant,
Où j'ai eu beaucoup d'agrément,
Je vous dis adieu pour longtemps. (*bis*)

Bonsoir, ma Nanon,
Reçois ton mignon,
C'est lui-même qui te parle.
Viens sans différer,
Viens-t'en m'embrasser,
Je t'apporte un bon congé.
— Elle s'écrie d'un' voix forte :
Qu'est-c' qui frappe à ma porte ?
— C'est un soldat d'la nation
Qui revient de sa garnison,
Reçois-le, bell', pour ton mignon. (*bis*)

(Etienne Barberousse, Mornay, 1805).

2°

J'AVAIS UN FIDÈLE AMANT



J'avais un fidèle amant
Qui s'est engagé y a six ans. } *bis.*
Il s'est engagé (1)
De simplicité,
N'pensant plus à moi.
C'qui fait mon désespoir,
C'est de n'pas savoir
Quand j'pourrai le revoir.

Au bout d'six ans tout au plus, (2)
Le beau galant est revenu. } *bis.*
Au logis s'en va :
— Ma mie est-ell' là ?
J'viens ici pour ça. (3)
La mèr' dit à l'instant :
— Ma fille est aux champs ;
Etes-vous son amant ?

Variantes :

(1) Il s'est engagé
Pour Sa Majesté,
C'qui m'a chagriné.

(2) Au bout d'six ans révolus.

(3) De retour me voilà.

Sans lui t'nir aucun discours, } bis.
Va trouver ses tendres amours. }
Etant sous l'ormeau,
Filant son fuseau,
Gardant son troupeau.
— Bonjour, ma mie, mon cœur!
Reçois mes faveurs, (1)
Je suis ton serviteur.

— Monsieur, mon fidèle amant, } bis.
Il s'est engagé y a six ans. }
Il s'est engagé
De simplicité,
N'pensant plus à moi.
Monsieur, je vous le dis,
Mon cœur est tout à lui :
Retirez-vous d'ici.

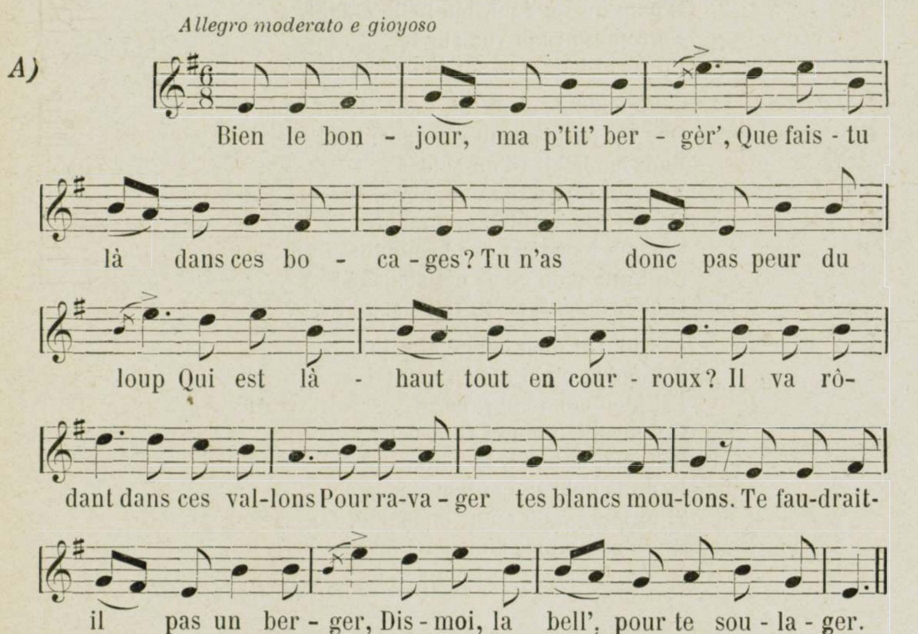
— Eh! quoi, pour six ans passés, } bis.
La bell', vous me méconnaissez! }
Voilà le diamant
Qu'j'ai pris en partant
De ton consent'ment. (2)
Je reviens au pays
Pour te faire plaisir
Et te tirer d'ennui.

— Voyant ç'diamant, je vous crois. } bis.
Oui, monsieur, je vous reconnois. }
Vous étiez en partant
Comme un vrai paysan,
A présent changement.
Vous voilà retapé,
Une épée au côté (3)
Comme un vrai grenadier.

(Simon Boulé, Saint-Firmin, 1811).

3°

BIEN LE BONJOUR MA P'TIT' BERGÈRE



Variantes :

(1) Donn'-moi tes faveurs.

(2) Pour mon contentement.

(3) Aussi bien galonné
Comme un brav' cavalier.
(Pierre Millet, Pougues, 1817),

Bien le bonjour, ma p'tit' bergèr',
Que fais-tu là dans ces bocages ?
Tu n'as donc pas peur du loup
Qui est là-haut tout en courroux ?
Il va rôdant dans ces vallons
Pour ravager tes blancs moutons.
Te faudrait-il pas un berger,
Dis-moi, la bell', pour te soulager ? (1)

— Oh ! d'un berger, mon beau monsieur,
Voilà longtemps que j'n'en ai guère !
Voilà bien six ans passés
Que je ne fais que de pleurer.
Mon amant est dans les dragons
Au service du roi Bourbon. (2)
La nuit, le jour, je pense à lui,
Je l'ai toujours dedans mon esprit.

— Eh ! quoi, ne me r'connais-tu pas,
La belle, après six ans d'absence ?
J'ai donc bien changé pour toi,
Depuis que j'fus servir le roi ? (3)
Oh ! quand j'étais au régiment.
N'pensant qu'à toi, ma belle enfant,
En reposant ma vue sur toi,
En regardant souvent ton portrait.

— Comment, c'est toi, mon cher Lucas !
Que tes parol's sont engageantes !
Dans les habits d'un soldat
Vraiment, je n'te r'connaissais pas.
Tu port' la barbiche au menton,
Comme font tous ces beaux dragons.
Ah ! que mon cœur est soulagé !
O cher amant, as-tu ton congé ?

— Oui, j'ai mon congé absolu,
Signé d'la main d'mon capitaine.
J'ai mon congé absolu
Qui m'a bien coûté cent écus.
Et tiens, la belle, le voilà,
Je crois qu'il te contentera.
Si tu tiens mon cœur enchaîné, (4)
Ma bonne amie, faut nous marier.

(*Veuve Millet*, *Chantenay*, *1815*).

Variante:

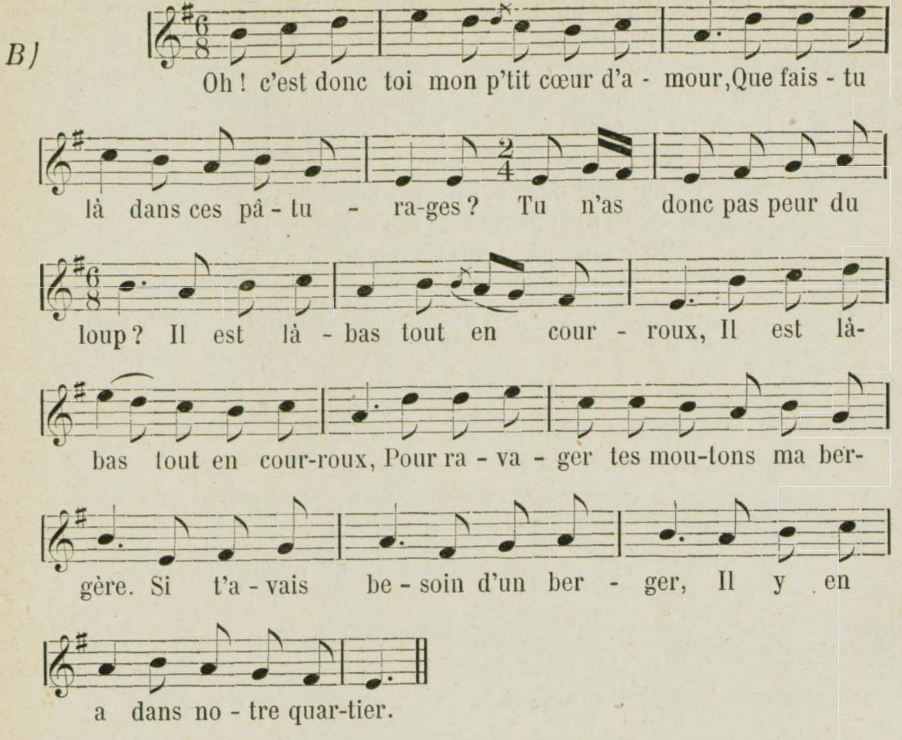
(1) Un berger pour t'accompagner?
(*Simon Poli*, *La Guerche*, *1861*).

(2) Au service de la nation.
Oh ! Je ne dors ni jour ni nuit...

(3) Depuis que j'fus servir la loi.

(4) Et de l'argent en quantité,
Ça sera, la bell', pour nous marier.
(...*Planchard*, *Garchy*, *18...*).

B)



Oh ! c'est donc toi, mon p'tit cœur d'amour,
Que fais-tu là dans ces pâturages ?
Tu n'as donc pas peur du loup ?
Il est là-bas tout en courroux,
Il est là-bas tout en courroux,
Pour ravager tes moutons, ma bergère.
Si t'avais besoin d'un berger,
Il y en a dans notre quartier.
Etc.

(*François Michot, Bulcy, 1824*).

4°

C'EST UN PAUVRE SOLDAT DE GUERRE

(*L'air n'a pu être noté*)

C'est un pauvre soldat de guerre,
En d'mandant l'hospitalité
Tout en rentrant dans sa chaumière :
— Madam' l'hôtess' ne r'fusez pas
De loger ce pauvre soldat.

— Monsieur, tout en vous regardant,
Vous ressemblez mon cher amant.
Il est allé dedans la guerre,
Il est dans le fin fond du Nord,
Mais je crois bien qu'il y est mort.

— Non, non, la belle, il n'est pas mort,
Je vous jur' qu'il existe encor.
Je l'ai bien vu dans l'Amérique,
Il m'a fait bien des compliments
Pour vous les porter en passant.

— Vous avez vu mon bon ami ?
Vous souperez ce soir ici.
Asseyez-vous, prenez un' chaise,
Avecque moi vous souperez
Pour me parler d'mon bien aimé.

— Ton bien aimé, bell', le voilà !...
Ell' s'est jetée dedans ses bras.
— Ah ! j'ai bien eu de la misère,
Mais puisque je suis de retour,
Tout est oublié dans ce jour.

(A. Jacquet, Beaumont-la-Ferrière, 183.).

5°

QUI FRAPPE A MA PORTE ?..



Qui frappe à ma porte à minuit ?
On mèn' tapage, on fait grand bruit.
— C'est la voix de ton amant,
Lève toi bien promptement,
Nanon.
C'est la voix de ton berger
Qui revient de l'armée.

— Ah ! C'est donc toi, mon bien-aimé,
Toi que mon cœur a tant pleuré !
J'te croyais mort à l'armée,
Te voilà bien retrouvé.
Hélas !
J'te croyais mort à l'armée,
Te voilà bien retrouvé !

— Si je n'suis pas mort à l'armée,
J'ai bien souffert dans la Vendée.
Tout pendant ma faction,
Je pensais à tes raisons,
Nanon,
Je pensais à ton honneur,
Mon cœur y fondait en pleurs !

— Si tu pensais à mon honneur,
Pour toi j'ai bien versé des pleurs.
De temps en temps tu me disais :
Mon petit cœur embrasse moi,
Hélas !
Dedans six ans je reviendrai,
La belle, je t'épouserai.

— Si à la guerr' j'avais resté,
Veux-tu savoir la vérité ?
Tu n'sais pas, bell', qu'à l'armée
On ne manqu' pas de beautés,
Nanon.
Quand on est joli garçon,
On ne manqu' pas de tendron.

(Henri Thibaudat, Sichamps, 1822).

6°

BIEN L'BONJOUR, BRUNETTE



Bien le bonjour, brunette, (1)
Me voici de retour.
Puisque la paix est faite (2)
Je viens te fair' l'amour. (3)
Me voici donc, brunette,
Auprès de toi,
D'une amitié parfaite, (4)
La belle, embrasse-moi

Variantes :

(1) Bonjour, belle Nannette.

(2) De retour de la guerre.
(Veuve Champeaux, Saint-Benin-des-Bois, 1815).

(3) Je viens finir mes jours.
(H. Thibaudat, Sichamps, 1822).
Reçois mon tendre amour.
(Veuve Pigoury, La Celle, 181.).

(4) D'une amitié sincère.

— Monsieur, vous voulez rire ;
Je ne vous connais pas ;
Passez, mais au plus vite (1)
Et ne m'insultez pas.
Celui que mon cœur aime,
Voilà longtemps, (2)
Viendra finir mes peines,
Mes pein' et mes tourments (3)

— T'en souviens-tu brunette,
Au fond de ton jardin,
Cueillant la violette,
Plantant le romarin ;
Tu me disais sans cesse,
Le cœur content :
Je serai ta maîtresse,
Sois mon fidèle amant.

— Quoi ! Ce serait possible !
Est-ce la vérité ?
J'ai le cœur si sensible,
Je pourrais me tromper.
C'est toi que mon cœur aime
Voilà longtemps :
Embrasse ta maîtresse,
O mon fidèle amant !

— Mais dis-moi donc, brunette,
Existe-t-il toujours,
Est-il dans ta chambrette,
Le fruit de nos amours ?
— Il est dedans ma chambre, (4)
Ce bel enfant.
Ne porte plus de langes (5)
Depuis près de sept ans.
(*Pierre Bernard*, *Prémery*, *1834*).

Autres formes :

1° Le sixième vers du couplet est de six syllabes.
(*Veuve Brunet*, *Nolay*, *1802*).

2° Le huitième vers est de quatre syllabes comme le sixième.
(*Veuve Renaud*, *Chougny*, *1822*).

7°

UN DIMANCHE AU SOIR



Variantes :

(1) Passez sans rien me dire.

(2) Il est au régiment.

(3) Viendra sous peu de temps.

(4) Il est vers chez ta mère.

(5) Couché dans sa couchette,
Qui dort tranquillement.
(*Veuve Brunet*, *Nolay*, *1802*).

Couché comme un bel ange
Dedans son beau lit blanc.
(*Veuve Balet*, *Prémery*, *1817*).

Un dimanche au soir, en faisant ma ribotte,
Chez un cabaretier, je me suis engagé.
Au même instant, mon capitaine arrive,
M'a dit : Mon ami, sur le champ faut partir.

— Pour m'en aller, ça n'me fait point de peine.
Qu'on m'apport' mon épée et mon chapeau bordé. (1)
Mais j'ai regret d'ma tant joli' maîtresse ;
L'avoir tant aimée, il faut nous séparer ! (2)

— Dis-moi donc, ingrat, ingrat, tu m'abandonnes !
Est-ce à cause de moi que tu t'es engagé ?
— C'est pour un baiser que j'ai voulu te prendre
Et toi, sans raison, tu me l'as refusé.

Au bout de six ans, passant par mon village,(3)
Je me suis arrêté pour l'entendre chanter.
Je l'entendais chanter, revenant de la guerre :
— Non, je n'en aurai pas d'autre en vérité !

La belle, en fenêtr', ses beaux yeux tout en larmes,
M'a vu, tout aussitôt je me suis approché :
— Y a qu'mes habits qu'ont changé de couleur(*e*),
Bell', reconnais-moi, mon cœur n'a pas changé.

(*Femme Mouloise*, *Grenois*, *1852*).

Variantes :

(1) Qu'on m'apporte ici mon sac et mon fusil.

(2) Elle que mon cœur a toujours désirée.

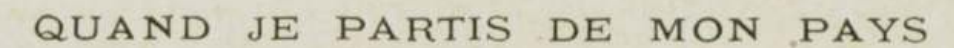
(3) ......revenant de campagne,
Je me suis arrêté pour cueillir le laurier.
Je croyais vraiment qu'elle en avait un autre,
Je me suis trompé, je l'ai vue qui pleurait.

Oh ! j'ai tant pleuré, j'ai tant versé de larmes
Que tous les rochers en auraient écroulé.
Petits ruisseaux, aussi grandes rivières,
Que quatre moulins en auraient pu tourner !

(*Veuve Champenois*, *Cuffy*, *1816*.)

Terminons cette série (Reconnaissance du soldat et de sa « blonde ») *qui aurait pu être englobée dans les chansons d'amour, par une chanson plus moderne très répandue* :

8°



QUAND JE PARTIS DE MON PAYS









Quand je partis de mon pays (1)
J'aimais beaucoup ma Rosalie. } *bis*.
Pauvre soldat revenant de la guerre, (2)
Depuis six ans je n'ai pu la revoir. (*bis*)

Variantes :

(1) Bien le bonjour, ô mes amis ;
Me v'là de retour au pays.
Je suis soldat revenant de campagne,
Ma Rosalie, je vais donc la revoir.
(*Toussaint Montaron*, *Semelay*, *181*.).

(2) Comme elle est fille, aimant le mariage,
Peut-être bien que j'n'aurai pas son cœur,
Peut-être bien qu'ell' n'aura pas le mien.
(*Femme Carroué*, *Alligny*, *1821*).

Pour aller voir ma Rosalie, } *bis.*
Faut s'approcher de son logis.
J'ai entendu une voix agréable
Qui me rappell' la voix de Rosalie. (*bis*).

Le sac au dos bien comme il faut, } *bis.*
J'ai beaucoup soif et beaucoup chaud.
— Bien le bonjour, mon aimable ouvrière,
Donnerez-vous à ma soif un verr' d'eau ? (*bis*)

— Entrez, monsieur, dans ma maison, } *bis.*
Car la chaleur tombe à présent
Mettez ici vot' sac desur ma table,
Prenez d'ma main un verr' de ce bon vin. (*bis*)

— Je l'accepte en remerciant, } *bis.*
Vous me donnez soulagement.
Mais je voudrais que le vin et le verre
Puiss' accomplir la fin de nos amours (*bis*)

— Cessez, monsieur, vos compliments } *bis.*
Ou j'appell' du monde à l'instant.
Je vais tirer l'cordon de ma sonnette,
Ma mèr' sera tout d'suite auprès de moi. (*bis*)

— O Rosalie, mon petit cœur, } *bis.*
De moi, j't'en prie, n'aie donc point peur.
Peut-être bien c'est ma longue moustache
Qui t'fait ombrag', la belle, auprès de moi. (*bis*)

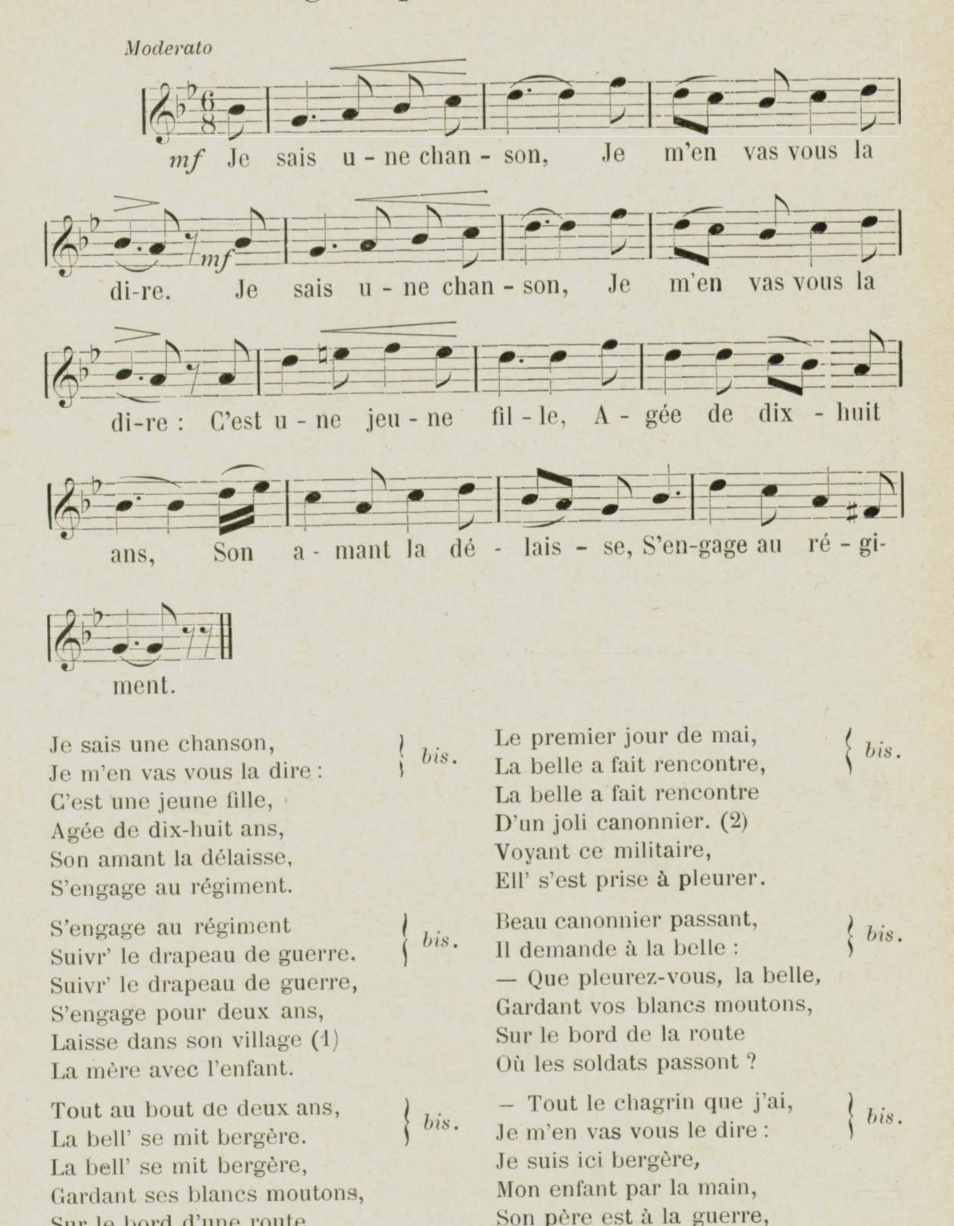
— Oh ! si c'est toi, mon cher amant, } *bis.*
Qu'j'ai tant pleuré depuis six ans,
Oh ! si c'est toi, montre-moi ton bras gauche
Où j'ai signé mon nom à ton départ. (*bis*)

-- Oui, Rosalie, oui, c'est bien moi, } *bis.*
Et je reviens fidèle à toi.
Si tu le veux, relève un peu ma manche,
Tout aussitôt tu me reconnaîtras. (*bis*)

(*Marie Moreau*, *femme Balet*, *Prémery*, *1817*).



La Bergère qui rencontre le soldat



Je sais une chanson, } *bis.*
Je m'en vas vous la dire :
C'est une jeune fille,
Agée de dix-huit ans,
Son amant la délaisse,
S'engage au régiment.

S'engage au régiment } *bis.*
Suivr' le drapeau de guerre.
Suivr' le drapeau de guerre,
S'engage pour deux ans,
Laisse dans son village (1)
La mère avec l'enfant.

Tout au bout de deux ans, } *bis.*
La bell' se mit bergère.
La bell' se mit bergère,
Gardant ses blancs moutons,
Sur le bord d'une route
Où les soldats passont.

Le premier jour de mai, } *bis.*
La belle a fait rencontre,
La belle a fait rencontre
D'un joli canonnier. (2)
Voyant ce militaire,
Ell' s'est prise à pleurer.

Beau canonnier passant, } *bis.*
Il demande à la belle :
— Que pleurez-vous, la belle,
Gardant vos blancs moutons,
Sur le bord de la route
Où les soldats passont ?

— Tout le chagrin que j'ai, } *bis.*
Je m'en vas vous le dire :
Je suis ici bergère,
Mon enfant par la main,
Son père est à la guerre,
Voilà tout mon chagrin.

Variantes :

(1) Laisse dans la misère.

(2) D'un charmant cavalier.

— Ne pleurez donc pas tant, } *bis.*
Belle, essuyez vos larmes. }
Il reviendra peut-être
De son beau régiment,
Pour y prendre la mère,
La mère avec l'enfant.

— O vous, beau canonnier, } *bis.*
Vous qui r'venez d'la guerre, }
Vous qui r'venez d'la guerre,
De vot' beau régiment,
Auriez-vous dans vot' route
Rencontré mon amant ?

— Oui, votre cher amant, } *bis.*
Je l'ai connu, la belle, (1) }
Je l'ai connu, la belle,
Dans son beau régiment ;
Mais en passant la mer, (2)
Il est tombé dedans.

— Si mon amant est mort, } *bis.*
Pour moi plus d'espérance ! (3) }
Pour moi plus d'espérance,
Adieu mon cher amant !
Mon enfant sur ma manche,
Je vais me j'ter à l'eau.

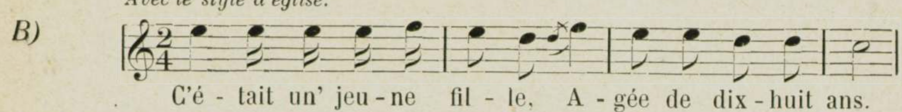
— Ne pleure donc point tant, } *bis.*
Belle, essuie donc tes larmes. }
Belle, essuie donc tes larmes,
J'apporte mon congé ;
Ma campagne est finie,
Je viens pour t'épouser.

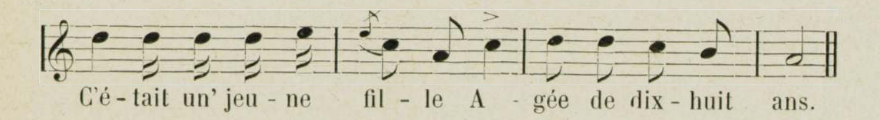
Beau canonnier passant, } *bis.*
Il cherche dans son sa(*que*), }
Il tire de son sac(*que*)
Un bel anneau doré :
Le nom de la bergère
Dessus était gravé.

(*Louise Malvy, Saint-Malo, 1817*).

Avec le style d'église.

B)





C'était un' jeune fille, } *bis.*
Agée de dix-huit ans. }

Son amant la délaisse, } *bis.*
S'engage pour deux ans }

La bell' se mit bergère } *bis.*
Tout au bord de la mer, }

Tout au bord de la mer } *bis.*
Où les soldats passaient }

La belle a fait rencontre } *bis.*
D'un jeune matelot }

— Qu'avez-vous donc, la belle, } *bis.*
La bell', que vous pleurez ? }

— C'est mon amant que j'pleure, } *bis.*
Il est au régiment. }

— Ne pleurez pas, la belle, } *bis.*
Car il n'est pas perdu. }

Variantes :

(1) Il est dans l'Allemagne.

(2) Un jour, a fait naufrage,
Il a coulé dans l'eau.

(3) Faut donc plus que j'y pense,
Adieu, mon espérance !
(*Veuve Duplessis, La Celle-sur-Nièvre, 1847*).

Il navigue sur mer(*e*)
Dans un joli vaisseau. } *bis.*

Il tire de son sac(*que*)
Une robe de soie ; } *bis.*

Aussi un anneau d'or(*e*)
Où son nom est signé. } *bis.*

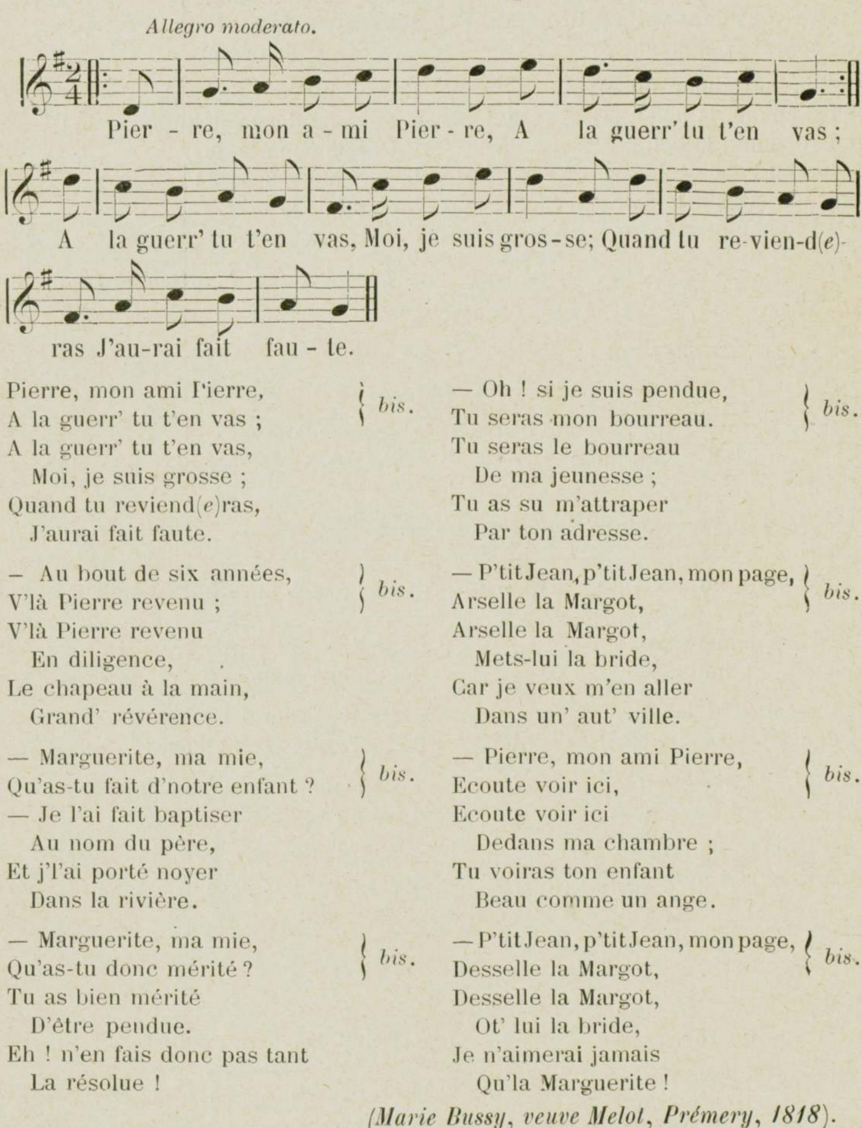
. . . .

Son enfant sur sa manche
Elle se glisse à l'eau. } *bis.*

(*Eugénie Perroy*, *La Charité*, *1866*).

La ruse de Marguerite

Allegro moderato.



Pierre, mon ami Pierre,
A la guerr' tu t'en vas ; } *bis.*
A la guerr' tu t'en vas,
Moi, je suis grosse ;
Quand tu reviend(*e*)ras,
J'aurai fait faute.

— Au bout de six années,
V'là Pierre revenu ; } *bis.*
V'là Pierre revenu
En diligence,
Le chapeau à la main,
Grand' révérence.

— Marguerite, ma mie,
Qu'as-tu fait d'notre enfant ? } *bis.*
— Je l'ai fait baptiser
Au nom du père,
Et j'l'ai porté noyer
Dans la rivière.

— Marguerite, ma mie,
Qu'as-tu donc mérité ? } *bis.*
Tu as bien mérité
D'être pendue.
Eh ! n'en fais donc pas tant
La résolue !

— Oh ! si je suis pendue,
Tu seras mon bourreau. } *bis.*
Tu seras le bourreau
De ma jeunesse ;
Tu as su m'attraper
Par ton adresse.

— P'tit Jean, p'tit Jean, mon page,
Arselle la Margot, } *bis.*
Arselle la Margot,
Mets-lui la bride,
Car je veux m'en aller
Dans un' aut' ville.

— Pierre, mon ami Pierre,
Ecoute voir ici, } *bis.*
Ecoute voir ici
Dedans ma chambre ;
Tu voiras ton enfant
Beau comme un ange.

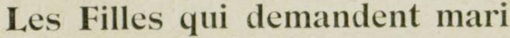
— P'tit Jean, p'tit Jean, mon page,
Desselle la Margot, } *bis.*
Desselle la Margot,
Ot' lui la bride,
Je n'aimerai jamais
Qu'la Marguerite !

(*Marie Bussy*, *veuve Melot*, *Prémery*, *1818*).

Couplet final ajouté sans raison :

Marguerite, ma mie, } *bis.*
Va-t'-en chez le sellier }
Va-t'en chez le sellier
Chercher un' bride ;
Oh ! mais nous partirons
De bourg en ville.

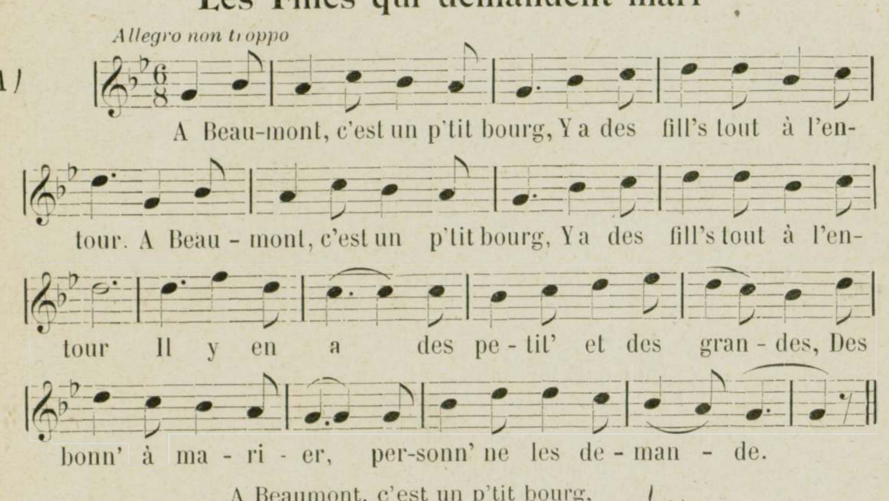
(*Et. Michot, Semelay, 1816*).



Les Filles qui demandent mari

Allegro non troppo

A)



A Beaumont, c'est un p'tit bourg, } *bis.*
Y a des fill' tout à l'entour, }
Il y en a des petit' et des grandes,
Des bonn' à marier, personn' ne les demande.

Les fill' se sont rassemblées, } *bis.*
Chez m'sieu l'curé sont allées : }
— Tenez, monsieur, ah ! voilà une lettre,
Vous parlerez de nous, dimanche, à la grand'messe.

Quand l'dimanche est arrivé, } *bis.*
M'sieu l'curé n'a pas manqué : }
— Ecoutez bien, garçons de la paroisse,
Il faut vous marier, les filles vous demandent.

Les garçons s'sont rassemblés, } *bis.*
A l'auberge ils sont allés. }
— Buvons, mangeons caressons la bouteille,
Il faut nous marier, les filles nous demandent.

Ell' ont pour habillements } *bis.*
Habits gris et mouchoirs blancs, }
Et des coiffur' bien garnies en dentelle
Qui font fair' triste mine aux filles de La Celle

(*Annette Thomas, veuve Renault, Beaumont-la-Ferrière, 1836*)

B)



Envers chez nous en vérité,
Qu'y a de fill' à marier !
Oh ! y en a des petit' et des grandes,
Tout' bonn' à marier, personn' ne les demande.

Les filles se sont assemblées,
Une lettre ell' ont composée,
Elles l'apport' le dimanche à la messe :
— Tenez, monsieur l'curé, publiez cette lettre.

Monsieur l'curé n'a pas manqué
Et cette lettre a publié :
— Approchez-vous tous, garçons de famille,
Vous èt' à marier, ne laissez pas vos filles.

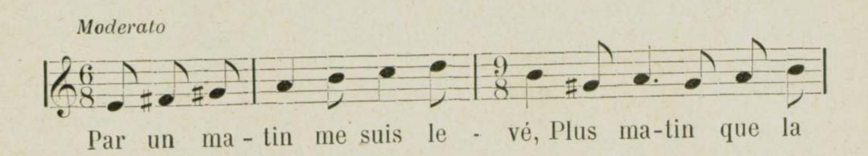
Les garçons se sont assemblés
Chez mam' l'hôtesse ils sont allés :
— Buvons, chantons faisons grand' réjouissance !
Oh ! laissons-là l'amour, les filles nous demandent.

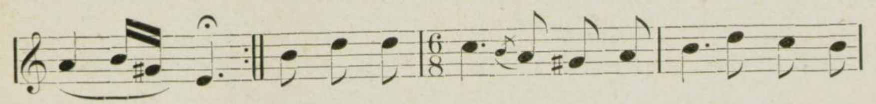
Les filles se sont assemblées,
Chez mam' l'hôtesse ell' sont allées :
— Apportez-nous du bon vin, de la bière,
Aussi de la liqueur, car nous en voulons boire.

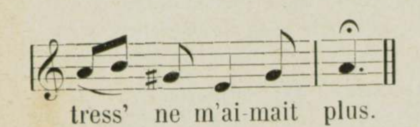
Madam' l'hôtesse a répondu :
— Hélas ! mes fill', tout est perdu.
On dit partout que mon vin fait merveille :
Prenez garde, mes fill', ...

(Marie Moreau, femme Balet, Prémery, 1817).

L'Empêchement aux Bans







Par un matin me suis levé (1)
Plus matin que la lune ;
Tout d'un coup je m'suis aperçu
Que ma maîtress' ne m'aimait plus.

Que l'on me sell' mon cheval gris, (2)
Qu'on y mette la bride !
Mon épée claire à mon côté,
Vers ma maîtress' je suis allé.

De tout loin qu'ell' m'a vu venir,
Son petit cœur soupire.
— Qu'avez-vous, belle, à soupirer,
O jeune fille à marier ? (3)

— Oui, je suis fille à marier . (4)
Maudit' soit la journée !
C'est aujourd'hui mon premier ban, (5)
Il faut y mettre empêchement.

— Empêchement j'y metterai, (6)
Ma petite mignonne, (7)
Empêchement j'y metterai,
Puisque j'ai tout' vos amitiés.

Quand la grand'messe fut sonnée, (8)
Le curé monte en chaire :
— Ecoutez tous, petits et grands,
Je m'en vais publier des bans.

Quand le galant entend cela, (9)
S'approche de la chaire :
— Monsieur l'curé, tout doucement, (10)
Car j'y veux mettre empêchement.

— Ah ! qui donc est ce garçon-là (11)
Qui parle de la sorte ?
— Monsieur l'curé, c'est mon galant, (12)
C'est le premier de mes amants.

Voilà sept ans qu'il m'aime tant, (13)
Voilà sept ans que j'l'aime...
— Si y a sept ans que vous aimez,
C'est bien temps de vous marier.

(*Louise Malvy, veuve Martin, Saint-Malo, 181.*).

---

(1) Voir, à la page suivante, les variantes correspondant aux numéros de cette page-ci.

Variantes :

(1) De grand matin je m'suis levé
Plus matin que la lune ;
Mon épée claire à mon côté,
Pour aller voir ma bien-aimée.
(*Gâcogne*)

(2) Que l'on amène mon cheval,
Qu'on y mette la selle ;
Que je m'en aille vit', promptement,
Vers cell' que mon cœur aime tant.

(3) N'avez-vous pas mes amitiés ?
(*Champlemy*).

N'êt'-vous pas filles à marier ?
(*Beaumont-la-Ferrière*).

(4) A marier, oui, je le suis,
Mal à ma fantaisie...
(*Varennes-les-Nevers*).

Oui, je suis fille à marier,
Fille à mettre en ménage.

(5) J'aurai dimanch' mon { premier ban. (*Beaumont*). / dernier ban. (*Varennes*). }

C'est aujourd'hui mon dernier ban
Mettez-y donc empêchement.
(*Champlemy*).

Puisque je suis votre bien-aimé.
(*Gâcogne*).

(6) Empêchement n'y mettrai pas,
Car je vois bien que vous n'm'aimez pas.
(*Beaumont*).

Puisque vous êt' à ce point-là.
(*Champlemy*).

(7) Ma tant joli' maîtressse.
(*Gâcogne*)

Empêchement je n'y mettrai
Une aut' maîtress' je chercherai.
(*Champlemy*).

(8) Le beau dimanche est arrivé.
(*Gâcogne*).

(9) Le galant qui n'était pas loin,
Pas à pas il s'approche.
(*Gâcogne*)

Le galant qui n'était pas sot

(10) Arrêtez, Monsieur le Curé,
Je suis là pour en empêcher.
(*Champlemy*)

(11) Quel est donc cet insolent ?
(*Gâcogne*).

(12) Monsieur, ce n'est pas un insolent.
C'est le premier de mes amants.
(*Beaumont*).

Celui que j'aim' { bien tendrement. (*Varennes*). / depuis sept ans (*Champlemy*). }

(13) S'il y a sept ans que vous aimez,
C'est bien temps de vous prendre.
Et si vous avez des enfants
Elevez-les chrétiennement.
(*Champlemy*).

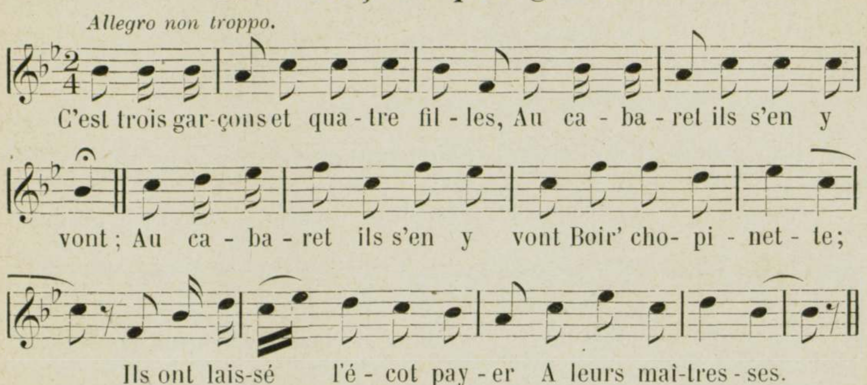
Il est bien juste que vous l'ayez.
(*Gâcogne*).

Mettez-vous en ménage.
(*Varennes*).

Ces variantes sont de :

César Guillemenot, Gâcogne, 1856 ; François Franchard, Champlemy, 182 ; veuve Renault, Beaumont-la-Ferrière, 1836 ; veuve Bernard, Varennes-les-Nevers, 1810.

Les Garçons peu galants



C'est trois garçons et quatre filles (1)
Au cabaret ils s'en y vont.
Au cabaret ils s'en y vont
Boir' chopinette.
Ils ont laissé l'écot payer
A leurs maîtresses.

Quand ils ont bien bu, bien mangé,
Les beaux galants s'en sont allés :
— Voilà vos amants qui s'en vont,
Mesdemoiselles ;
Vous ne sortirez pas d'ici,
Qu'on ne me paye !

Se regardant les un', les autres :
— Nous n'avons pas d'argent ici.
La plus petit', la plus jolie (2)
Avait des gages.
Elle a laissé son anneau d'or
Pour le dommage.

La plus petit' s'en est allée (3)
Droit chez la mèr' de son amant :
— Oh ! je vous dis bien le bonjour,
Ma très chèr' mère.
Votre fils est tombé dans l'eau,
Dans la rivière.

Oh ! il vous prie de bonne grâce (4)
Donnez sa veste et son manteau
On l'a tiré au bord de l'eau,
Tremble sans cesse ;
Il faut le couvrir comme il faut
Dans sa faiblesse. (5)

Ell' se rentourne chez l'hôtesse,
Chez l'hôtesse de son amant :
— Oh ! rendez-moi mon anneau d'or,
Rendez mes gages.
Prenez la veste et le manteau
Pour le dommage.

(*Marie Bussy*, *veuve Melot*, *Prémery*, *1818*).

Variantes :

(1) C'est trois garçons, leurs bon' amies.
(2) La plus jeune...
(3) Elle s'en va de politesse.
(4) Oh ! il vous prie avec tendresse
De lui envoyer son manteau (*bis*).
Aussi sa veste ;
Ça pourra bien le soulager.
Dans sa faiblesse.

(5) *Un chanteur m'a donné ici ce couplet :*

Tout aussitôt, sans plus attendre,
La mèr' lui donne son manteau,
La mèr' lui donne son manteau,
Aussi sa veste,
Puis ell' lui donne un louis encor
Dans sa tendresse.

(*François Fourré*, *Planchez 1801*).

Le Galant sans argent



De bon matin je m'suis levé.
Le point du jour n'm'a point trompé,
Pour aller voir un' jeune fille ;
J'espère bien d'en fair' ma mie,

— Allons, ma mie, nous promener (1)
En attendant le déjeuner.
Allons-y donc desur la place,
Nous y verrons les gens qui passent

Quand ils se fur' bien promenés :
— Allons, ma mie, au déjeuner.
Oh ! d'un bonjour, madam' l'hôtesse :
Qu'y a-t-il de bon pour ma maîtresse ? (2)

— Un' bonne tranche de jambon,
Chapon rôti ou bien pigeon,
Et du meilleur vin de la cave.
– Tirez-en donc bien vit', madame. (3)

Nous n'avons pas 'cor déjeuné, (4)
Que l'hôtesse a vient pour compter..
Le beau galant fait triste mine :
— Prêtez-moi de l'argent, ma mie.

La belle tir' ses beaux gants blancs : (5)
Voilà de l'or et de l'argent,
— Voilà de l'or en abondance ;
Prenez-en donc votr' suffisance.

Variantes :

(1) Il n'était pas six heur' sonné,
Allons...
(*Saint-Bonnot*).

Allons nous promener en place.
(*Nolay*).

Nous verrons tout le monde qui passe.
(*Pougues*).

(2) Qu' y a-t-il de bon pour ma Nannette ?
(*Chaulgnes*).

Y a perdrix, poisson, bécasse.
(*Saint-Bonnot*).

(3) S'ra pour ma mie / Pour Marion } qu'est bien aimable
(*Chaulgnes*).

(4) N'eur' point à moitié déjeuné
(*Nolay*).

(5) La bell' déveint ses beaux gants blancs,
A mis la main dans son argent,
A mis la main dans sa boursette :
— Oh ! va, galant, t'n'as plus d'maîtresse.
(*Saint-Bonnot*).

Jamais je ne conseillerai (1)
A un enfant, quand j'en aurai,
De mener boire un' jeune fille
Sans avoir l'argent de chopine.

(*Louis Mangin, Saint-Léger-de-Fougeret, 1858*).

Variantes :

(1) Quelle monnaie vous faudrait-il ?
De l'argent blanc ou bien des louis ?
— La monnaie blanche est suffisante
Pour y payer notre dépense.
(*Nolay*).

Toi qui vas faire l'amour aux filles,
Tu n'as pas la monnaie d'chopine.
(*Pougues*).

Hélas ! la belle, excusez-moi ;
Mon petit cœur, pardonnez-moi !
J'ai voulu changer de culotte,
J'ai bien oublié mes pistoles.
(*Pougues*).

— Ma bonne amie, excusez-moi ;
Ma chère amie, pardonnez-moi.

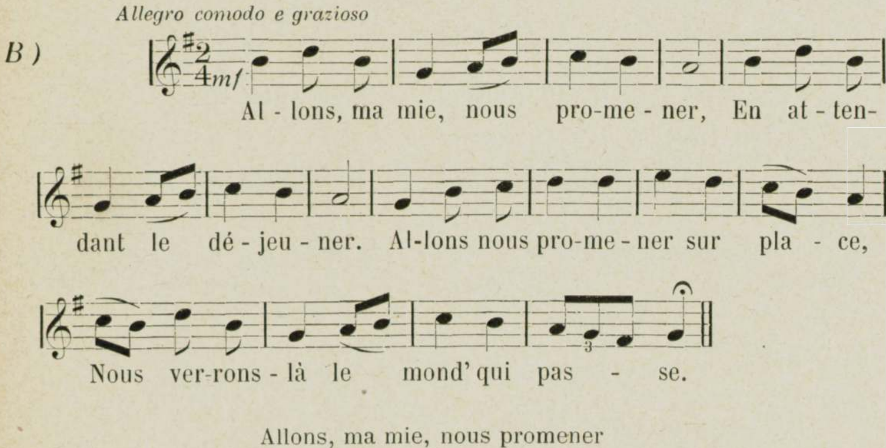
— Taise-toi, mauvais serviteur,
Tu n'es pas pour plaire à mon cœur.
Tu n'a pas monnaie de chopine,
Tu n'es pas pour plaire à ces filles.
(*Nolay*).

— Oh ! va, oh ! va, galant trompeur,
T'as pas l'moyen d'avoir mon cœur.
Tu n'as pas monnaie de chopine.
Oh ! va, oh ! va, je me retire.
(*Chaulgnes*).

Ces variantes sont de :

Anne Chambon, Saint-Bonnot, 1817 ; M. Ranvier, Pougues, 1842 ; Louis Robichon, Chaulgnes, 1877 ; veuve Sourdeau, Nolay, 1810.

B)



Allons, ma mie, nous promener
En attendant le déjeuner.
Allons nous promener sur place,
Nous verrons là le mond' qui passe.

(*Anne Chambon, Saint-Bonnot, 1817*).

Le Galant indiscret

Allegro non troppo.

A)



Les garçons de chez nous, grand Dieu ! qu'ils sont donc fier *e*)s ! (*bis*) (1)
Ils s'en y vont, le soir après souper,
Faire un tour dans la vill' pour voir leur bien-aimée. (2)

Le beau galant s'en va à la port' de la belle (*bis*) (3)
— Ouvrez la port', la bell', si vous m'aimez.
Vous ét' à la chaleur et moi à la rosée

Variantes :

Divers chanteurs (à Gouloux, à Lanty) débutent ainsi :

Le premier jour de mai il m'a pris la fantaisie
D'aller planter un mai à la port' de ma mie.
— Ouvrez, ouvrez la port' si vous m'aimez.
Vous ét' à la chaleur et moi à la rosée.

(1) Les garçons d'Saint-Martin, grand Dieu ! qu'ils sont donc drôles ! (*Ouroux*).

Les garçons du pays... (*Bouhy*).

(2) Faire un tour au pays pour voir leur bonne amie. (*Arquian*).

(3) Le plus jeune des trois, il s'en va voir la sienne. (*Arquian*).

Vous êtes à la chaleur et moi à la fraîcheur. (*Poiseux*).

Vous ét' à la douceur et moi à la rigueur. (*Gouloux*)

— Je n'ouvre pas ma port', galant, ce n'est point l'heure (*bis*) (1)
Vous reviendrez sur les onze heur', minuit,
Mon pèr' sera couché, ma mèr' s'ra-t-endormie.

Le beau galant s'en va rejoindr' ses camarades : (*bis*)
— Chers camarad', que j'ai le cœur joyeux ! (2)
Je viens de vers ma mie, son cœur ell' m'a promis (3)

La bell' qu'était pas loin, qu'entendait ces paroles : (*bis*)
— Vierge Marie, empêchez-moi d'aimer (4)
Tous ces garçons volag' qui cherch' à me tromper !

Le beau galant retourne à la port' de la belle : (*bis*)
— Ouvrez la port', la bell', si vous m'aimez ;
Je reviens de la vill', tout le monde est couché.

— Si t'étais un amant comme un garçon doit être, (*bis*)
J'aurais passé la nuit avecque toi, (5)
Mais pour cela jamais, j'en jur' bien sur ma foi !

Variantes :

(1) Je n'ouvre point ma porte à l'heure de sept heures.
Je n'ouvre pas ma port', que l'heure soit venue

(*Saint-Malo*).

(2) ... que j'ai donc de bonheur !

(3) Je viens de vers ma mie, ell' m'a promis son cœur.

(*Bouhy*).

Ma maîtress' m'a promis logement cette nuit.

(*Gouloux*).

Le beau galant s'en va faire un tour dans la ville.
A rencontré trois jolis grenadiers,
Il leur a raconté c'qui était arrivé.

(*Poiseux*).

(4) Disant : grand Dieu ! que j'ai le cœur dolent
D'avoir un amant, de moi qui parle tant !

(*Arquian*).

Ce beau galant trompeur qui veut avoir mon cœur.

(5) Tu n'irais pas blâmer le cœur de ta maîtresse.

(*Gouloux*)

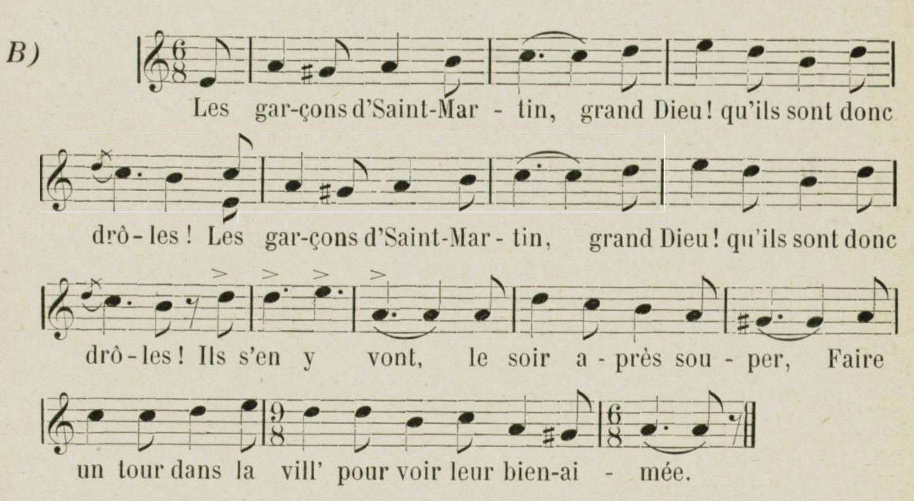
Si j'avais un amant, un amant comme un autre,
Je le prendrais, la nuit, entre mes bras.
Mais toi, galant trompeur, jamais tu n'y seras.

(*Poiseux*).

— Que me donnerez-vous, la bell', pour récompense ? (*bis*) (1)
— Je te donn'rai la Loir' pour te baigner, (2)
Et le palais du roi pour t'aller promener.

(*Annette Thomas*, *femme Renault*, *Beaumont-la-Ferrière*, *1836*).

B)



Les garçons d'Saint-Martin, grand Dieu ! qu'ils sont donc drôles ! (*bis*)
Ils s'en y vont, le soir après souper,
Faire un tour dans la vill' pour voir leur bien-aimée.

(*Françoise Souiller*, *veuve Souiller*, *Ouroux*, *1815*).

Variantes :

(1) Que m'donn'rez-vous, la bell' pour soulager mes peines?
(*Gouloux*).

(2) ... la mer pour te baigner
Aussi le tour de France pour t'aller promener.
(*Saint-Malo*).

Un carrosse en ivoire pour t'aller promener.
(*Poiseux*).

Les carrosses du roi pour t'aller promener.

Les carrosses du roi, belle, ne sont point vôtres.
Je m'en irai au pays étranger ;
Comme le rossignol, jour et nuit je chant'rai.

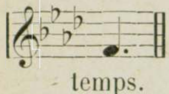
Comme le rossignol je chanterai sans cesse ;
Je chanterai, l'hiver comme l'été.
Or adieu donc, la bell', je vous quitt' sans regret.
(*Gouloux*).

Ces variantes sont de :

Veuve Souiller, *Ouroux*, *1817* ; *Justine Poirier*, *femme Berger*, *Arquian*, *186* ; *veuve Desjeux*, *Poiseux*, *1814* ; *Jean Châtelain*, *Gouloux*, *1817* ; *veuve Martin*, *Saint-Malo*, *1817*.

C)





De bon matin je m'suis levé,
Plus matin que la lune.
Dans mon chemin j'rencontre
Trois garçons allemands
Qui parlaient d'amourettes
A la rigueur du temps.

— D'où venez-vous ? Où allez-vous ? (1)
A minuit, sans chandelle ? (2)
— Je vas voir ma maîtresse,
Le mot ell' m'a donné. (3)
Là-haut dans sa chambrette,
Je m'en vas la trouver.

La belle qui n'était pas loin,
Qui les écoutait dire :
— Grand Dieu, Vierge Marie,
Empêchez-moi d'aimer
Tous ces garçons bons drôles
Qui cherch' à me tromper. (4)

Le beau galant en arrivant (5)
A la port' de la belle :
— Ouvrez, ouvrez la porte,
La bell', si vous m'aimez.
Je suis à la fenêtre (6)
En danger de geler.

Variantes :

(1) Je leur ai dit : Où allez-vous
Après dix heur' sonnées ?
(*Saint-Léger-de-Fougeret*).

(2) Vous autr' amants volages.
(*Dornes*).

Voilà minuit qui sonne.
(*Pougues*).

Voilà dix heures qui sonnent.
(*Treigny*).

(3) Rendez-vous m'a donné.
(*Dornes*).

Je crois qu'el' est seulette.
(*Dornes*).

Je vais la saluer.
(*Pougues*)

Oh ! c'est pour lui parler.
Je veux lui dir' : la belle,
Voudrez-vous bien m'aimer.
(*La Celle*).

(4) De moi ont mal parlé.
(*Treigny*).

(5) Le galant tir' du pied.
(*Saint-Léger-de-Fougeret*).

Galant s'en va en riant.
(*Pougues*)

(6) Vous êtes à la chaleur
Et moi à la rosée.

Je suis nu en chemise
En danger de geler.
(*Treigny-Dornes*).

Je suis couvert de neige.
(*Pougues*).

— Quand tu gèl'rais, quand tu mour- [rais]
Je n'ouvre pas ma porte
Je n'ouvre pas ma porte, (1)
Galant, tu t'es vanté
Que j'étais une fille
Faite à tes volontés.

Grand Dieu ! que je suis malheureux (2)
J'ai perdu ma maîtresse.
J'ai perdu ma maîtresse (3)
C'est d'avoir trop causé
Non, jamais fille au monde (4)
Ne saura ma pensée.

(*Pierrette Coquillon, femme Guillaume, Planchez, 1809*).

Variantes :

(1) En passant dans la ville,
Galant tu t'es vanté
Que j'étais fille faite
A toutes tes volontés.
(*Dornes*).

Va-t'en dedans la rue,
Ou, c'soir, tu t'es vanté...
(*Saint-Léger*).

Va-t'en emmi la ville.
(*Treigny*).

(2) Grand Dieu ! que j'ai donc de malheur.
(*La Celle*).

(3) J'ai perdu ce que j'aime.
(*Dornes*).

Oh ! si je l'ai perdue
C'est d'avoir mal parlé.

(4) Jamais d'la vie, du monde,
On n'saura ma pensée.
(*Saint-Léger*).

Jamais ni brun' ni blonde.
Ne sauront mon idée.
(*La Celle*)

Jamais fille ni femme
N'sauront ma volonté.
(*Treigny-Pougues*).

Le couplet suivant est ajouté quelquefois :

Qu'est-ç' qu'a composé la chanson ?
C'est trois garçons bons drôles.
En buvant chopinette,
En mangeant du pâté.
La croûte était trop sèche,
A fallu l'arroser.
(*Dornes*).

Ces variantes sont de :

Louis Mangin, Saint-Léger-de-Fougeret, 1858 ; A. Blin; Dornes, 1817 ; M. Ranvier, Pougues, 1842 ; Abel Miliot, Treigny, 1857 ; Cath Mercier, femme Gilbert, La Celle-sur-Nièvre, 184.

Autre début :

C'est un dimanche au soir que j'allais voir ma blonde, (*bis*)
Que j'allais voir ma blonde, le soir après souper,
En lui disant : la belle, voudriez-vous m'aimer ?

— Ce n'est point ça une heure pour aller voir sa blonde. (*bis*)
Allez, vous reviendrez sur les onze heur', minuit.
Etc.

(*Ch. Gagnepain, Bulcy, 1829*).



Ce matin, je me suis levé,
Plus matin que la lune.
Dans mon chemin rencontre
Trois garçons allemands
Qui s'en vont fair' l'amour
A la rigueur du temps.

(*Catherine Mercier, femme Gilbert, La Celle-sur-Nièvre, 184.*).

E)



Ce matin, je me suis levé
Au chant de l'alouette.
Dans mon chemin rencontre
Trois bons petits garçons,
S'en vont vers leurs maîtresses
A la rigueur du temps

(*A. Blin, Dornes, 1817*).

Le Frère qui met sa Sœur à l'épreuve

A)



— Bonjour, maman, ma chèr' maman, (1)
Où donc est ma sœur Madeleine ?
— Elle est là-bas dans la prairie,
Elle est là-bas dans ces vallons,
Seule gardant ses blancs moutons.

Variante:

(1) Quand le soldat r'vient des armées,
Il s'en va du droit chez sa mère :
— Où donc ma sœur, ma tendre mère?
(*Alligny-Cosne*).

Héla ! ma mèr', lavoù ma sœur ?
Voilà sept ans que je l'ai vue.
(*Bulcy*).

— Ma mèr', vous n'avez pas raison (1)
De l'envoyer aux champs seulette,
De l'envoyer aux champs seulette,
Où les garçons du roi passont ;
Il s'en trouv'ra qui l'emmèn'ront.

— Oh ! de ta sœur n'aie donc point peur,
Quand on lui parl' d'amour, elle pleure. (2)
— Je f'rais gageure anc vous, ma mère, (3)
Ell' s'rait à moi si je voulais,
Mais c'est ma sœur, je n'oserais.

Beau cavalier monte à cheval, (4)
S'en va du droit à la prairie :
— Bien le bonjour, belle bergère ;
Combien gardez-vous de moutons,
Si vous voulez, nous les compt'rons.

— Mon beau monsieur, retirez-vous (5)
Laissez-moi seul' dans la prairie.
Voilà la pluie, voilà l'orage,
Voilà le temps qui veut changer ;
Je vous prie de vous retirer.

— La bell', si tu voulais m'aimer,
J'ai une tant jolie boursette,
J'ai une tant jolie boursette,
Un anneau d'or dedans mon doigt.
Si tu veux, ce sera pour toi.

Quand la bergère entend cela,
Ell' plante là sa quenouillette.
Ell' plante là sa quenouillette :
— Garde les moutons qui voudra !
Avec mon berger je m'en vas.

Variantes :

(1) Hé ! ma mère, à quoi pensez-vous ?

Vous l'envoyez à l'abandon,
Les garçons la débaucheront.
(*Alligny*)

Ma sœur y perdra son honneur.
(*Montigny-aux-Amognes*).

Ma sœur aura mauvais renom.
(*Alligny*).

(2) Si l'on parl' d'amour, ell' se fâche.

(3) J'en fais avec vous la gageure :
Auprès d'elle je m'en vais aller,
Au premier coup j'la vas gagner.
(*Montigny*).

(4) Le soldat s'en va promptement.

Le beau soldat prend ses habits.
(*Alligny*).

(5) Oh ! d'un berger je n'en veux pas.
Moi, j'ai mon chien et ma houlette
Pour garder fort bien mon troupeau ;
Allez-vous-en dans votr' château.

A qui ces moutons qu'vous gardez ?
— Mon beau monsieur, c'est à ma mère,
A moi et à mon frèr' Simon
Qu'est au régiment d'puis sept ans.
(*Montigny*).

D'un berger je n'en ai que faire.
J'ai un bon chien à mon côté
Et qui me vaut bien un berger.
(*Bulcy*).

Ell' ne fut pas milieu des prés,
Voilà sa bonne mèr' qui l'appelle.
— Ma mèr', que Dieu la reconsole !
Garde les moutons qui voudra !
Avec mon amant je m'en vas.

Ell' ne fut pas au coin du bois, (1)
Ell' s'est assise sur l'herbette :
– Où donc cette jolie boursette,
Cet anneau d'or pour mettre au doigt
Que vous m'avez promis pour moi ?

— Tiens, la boursette, la voilà,
Et l'anneau d'or, je te les donne,
Tiens, les voilà, je te les donne ;
Tu es à moi, si je voulais,
Mais t'es ma sœur, je n'oserais

— Oh ! si vous êt' mon frèr' Simon,
Pourquoi m'faisiez-vous des promesses ? (2)
Oh ! n'en dites rien à mon père,
Ni à ma très chèr' mère aussi ;
Car de moi feraient grand mépris.

— A ton pèr' je n'en dirai rien,
Mais je le dirai à ta mère,
Oui, je le dirai à ta mère, (3)
Et j'en ferai une chanson,
D'autres bergèr' la chanteront

(*Simon Pieuchot*, *Saint-André-en-Morvan*, *1819*).

Variantes :

(1) Quand ell' fut au milieu du bois,
La bell' s'assit sous la coudrette.
— Retire-toi vit', malheureuse,
Va-t-en garder tes blancs moutons,
C'est moi qu'est ton frère Simon.
(*Alligny*).

(2) Pourquoi m'parliez-vous d'amourettes.

Il fallait donc vous fair' connaître.
(*Bulcy*).

Oh ! n'en dites rien à ma mère
Ni à aucun de mes parents ;
Ils en seraient trop mécontents.
(*Alligny*).

Ça me ferait mauvais renom.
(*Bulcy*).

(3) J'en ferai une chansonnette
De la Nanon et du Simon,
Que tout le mond' la chanteront.
(*Alligny*).

Ces variantes sont de :

Marie Lebrun, femme Martin, Alligny-Cosne, 1852 ; Aignan Picard, Bulcy, 1826 ; Edme Millien, Montigny-aux-Amognes, 1820.

B)



Bien le bonjour, mon pèr', ma mère, (*bis*)
Oh ! lavoù donc qu' ma sœur é eue ? *
V'la ben sept ans que j'l'ai pas vue.

— Oh ! ma mèr', vous n'y pensez guère (*bis*) (1)
De l'envoyer toute seule aux champs,
Lavoù que les soldats y passont.

— Oh ! de ta sœur n'aye donc point peur(*e*), (*bis*)
Il en pass'rait des mille et millions,
Jamais ta sœur ils ne gagneront.

— V'lez-vous gager avec moi, ma mère, (*bis*)
Qu'ell' s'rait à moi si je le voulais,
Mais c'est ma sœur et je n'oserais. (2)

— Bien le bonjour, petite bergère, (*bis*)
Que le bonjour il vous soit donné. (3)
Auriez vous pas besoin d'un berger ?

— Oh ! d'un berger, je n'en ai que faire, (*bis*)
Car je m'en suis toujours bien passée, (4)
Et je vous prie de vous retirer.

— J'ai un bouquet de toutes fleurettes (*bis*) (5)
J'ai un bouquet, c'est pour te donner,
Belle bergèr', si tu veux m'aimer.

---

* *é eue* = est allée.

Variantes :

(1) Hélas ! ma mèr' vous perdez votre fille.
Vous l'envoyez garder les moutons
Les garçons du roi vous l'emmèneront.

(2) Le cavalier monte à cheval ;
Il s'en va raide comme le vent,
S'en va trouver la bergère aux champs.

(3) Auriez-vous besoin d'un berger
Pour vous aider vos moutons garder ?

(4) J'ai mon p'tit chien pour les virer.

(5) J'ai cent écus dans ma boursette.
La bell' si vous vouliez m'aimer,
Oh ! oui, la bell', je vous les donnerai.

— De vot' bouquet, je n'en ai que faire, (*bis*)
Car je m'en suis toujours bien passée, (1)
Et je vous prie de vous retirer.

— J'ai une bague, une jolie bague. (*bis*)
J'ai une bagu', c'est pour te donner,
Belle bergèr', si tu veux m'aimer.

— De votre bagu', je n'en ai que faire, (*bis*)
Car je m'en suis toujours bien passée,
Et je vous prie de vous retirer.

— J'ai un' bell' robe, une jolie robe. (*bis*)
J'ai un' bell' rob', c'est pour te donner,
Belle bergèr', si tu veux m'aimer.

— De votre rob', je n'en ai que faire, (*bis*)
Car je m'en suis toujours bien passée,
Et je vous prie de vous retirer.

— J'ai cent écus dedans ma boursette (*bis*) (2)
J'ai cent écus, c'est pour te donner,
Belle bergèr', si tu veux m'aimer.

La bergèr' quitte sa quenouillette : (*bis*) (3)
— Gard'ra les moutons qui voudra,
Avec mon berger je m'en vas.

Quand ils y sont sur la montagne, (*bis*)
Elle a donné la vue en haut :
— Hélas ! mon Dieu, le cœur me faut !

— Rentourne-toi, petite bergère, (*bis*)
Rentourne-toi vite à tes moutons,
C'est moi qui suis ton frère Simon.

— Hélas ! mon Dieu, si vous êt' mon frère, (*bis*)
Ne dites pas à la maison
Que j'ai quitté mes blancs moutons.

— Oh ! non, ma sœur, je n'le veux pas dire. (*bis*)
Je n'le dirai rien qu'à mes parents,
A ma chèr' mèr' tout d'suite en rentrant.

— Tenez, ma mèr', voilà votre fille, (*bis*)
Ell' s'rait à moi si je le voulais, (4)
Mais c'est ma sœur et je n'oserais.

(*Françoise Bourgaud, femme Duplessis, La Celle-sur-Nièvre, 1847*).

Variantes :

(1) Votre boursette ne m'appartient pas.
Je n'ai pas de poche pour les loger.

(2) J'ai un' bell' ceinture en orette

(3) La bergèr' jette sa voulette.

(4) Si j'eus voulu, si je voulais,
Je l'emmèn'rais au travers des bois.
(*Femme Poulin, Ciez, 1813*).



Quand le soldat revient de guerre, (*bis*)
Un pied chaussé et l'autre nu,
Son pèr', sa mèr', l'ont bien r'connu.

A dit : Bonjour, mon pèr', ma mère, (*bis*)
Que le bonjour vous soit donné !
Ma sœur Hélène, où donc qu'elle est ?

— Elle est aux champs, ta sœur Hélène, (*bis*)
Là haut, là-bas dans ces vallons
Qu'elle y garde nos blancs moutons

— Oh ! ma mèr', la raison vous manque (*bis*)
De l'envoyer, ma sœur, aux champs
Oùsque les gens du roi passont.

— Il en pass'rait bien cinq cent mille, (*bis*)
Cinq cent mille et cinq cents millions,
Jamais ta sœur n'emmèneront

— Ma mèr', voulez-vous fair' gageure, (*bis*)
En cas qu'ma sœur n'me r'connaiss' pas,
Je l'emmèn'rai dedans ces bois.

A pris son cheval par la bride, (*bis*)
Il s'en y va tout promptement
Vers la plus bell' bergèr' des champs.

A dit : Bonjour, belle bergère, (*bis*)
Que le bonjour vous soit donné !
N'avez-vous besoin d'un berger ?

— Oh ! d'un berger je n'ai que faire (*bis*)
J'ai mes blancs moutons à garder,
Monsieur, j'vous prie de vous r'tirer

— J'ai cent écus dans ma boursette ; (*bis*)
La bell', si vous voulez m'aimer,
Tenez, je vas vous les donner.

— D'vos cent écus je n'ai que faire ; (*bis*)
J'ai ma quenouillette à filer,
Monsieur, j'vous prie de vous r'tirer.

— J'ai un anneau d'or dans ma pochette, (*bis*)
La bell', si vous voulez m'aimer,
Tenez, je vas vous le donner

— Oh ! adieu donc, mes berbisettes, (*bis*)
Mes berbisett', mes blancs moutons !
Peut-êtr' jamais nous n'nous reverrons

— Hélas ! si vous n'étiez ma sœur(*e*), (*bis*)
Dedans ces bois j'vous emmèn'rais,
Peut-êtr' jamais l'on n'vous r'verrait.

— Hélas ! si vous êtes mon frère (*bis*)
N'en parlez point à la maison,
Car ça me ferait grand affront. (1)

(*Joséphine Petit, Treigny, 1843*).

D)



Bien le bonjour(e) donc, ma mère.
Là ous qu'est donc ma sœur Aimée ?
Y a sept ans que j'lai quittée.

Elle est là bas dedans la plaine,
Elle est là-bas dans ces vallons,
Seulett', gardant ses blancs moutons.
Etc.

(*Françoise Martin, Semelay, 1843*).

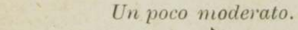
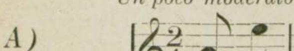
Variante :

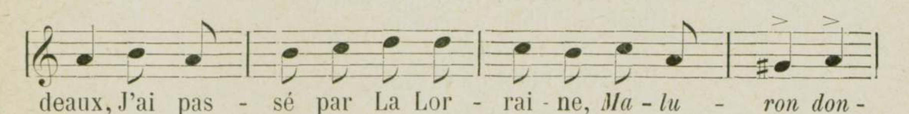
(1) Ça me ferait mauvais renom.
(*F. Montupet, La Fermeté, 1808*).

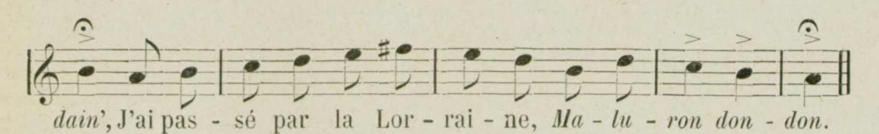
La Fille d'un Capitaine

Un poco moderato.

A)





En revenant de Bordeaux, (*bis*)
J'ai passé par la Lorraine, (1)
Maluron dondain',
J'ai passé par la Lorraine,
Maluron dondon

Dans mon ch'min j'ai rencontré (*bis*)
C'est la fill' d'un capitaine,
Maluron, etc.

J'lui ai demandé son nom : (*bis*)
— Je m'appelle Madeleine, etc.

— Madelein' c'est un beau nom (*bis*)
Pour la fill' d'un capitaine...

. . . .

. . . .

J'ai détaché mon bidet (*bis*)
J'lai m'né boire à la fontaine...

A bien bu cinq ou six coups (*bis*)
Sans reprendre son haleine. .

Variante :

(1) J'ai passé par La Rochelle.
(*Veuve Charron, Nolay, 1864*).

Un jour, passant par Paris
Revenant par La Rochelle,
(*J. Magnand, Murlin, 1812*).

L'autre des jours me promenant
Tout le long de la rivière.
(*Veuve Brunet, Nolay, 1802*).

En revenant de Bordeaux
De Bordeaux à La Rochelle.
(*A. Chambon, Saint-Bonnot, 1817*).

C'était un jour, me promenant
(*G Colas, Prémery, 180.*).

— Tout beau, tout beau, mon bidet! (*bis*)
Tu tarirais la fontaine ..

— N'craignez rien, mon beau monsieur: (*bis*)
La fontaine est toujours pleine...

Quand vous pass'rez par chez nous (*bis*)
N'oubliez pas Madeleine...

Y a du pain, du vin pour vous, (*bis*)
Pour vot' bidet de l'aveine,
Maluron dondain',
Pour vot' bidet de l'aveine,
Maluron dondon.

(*Pierre Lauverjon, Arbourse, 1822*).

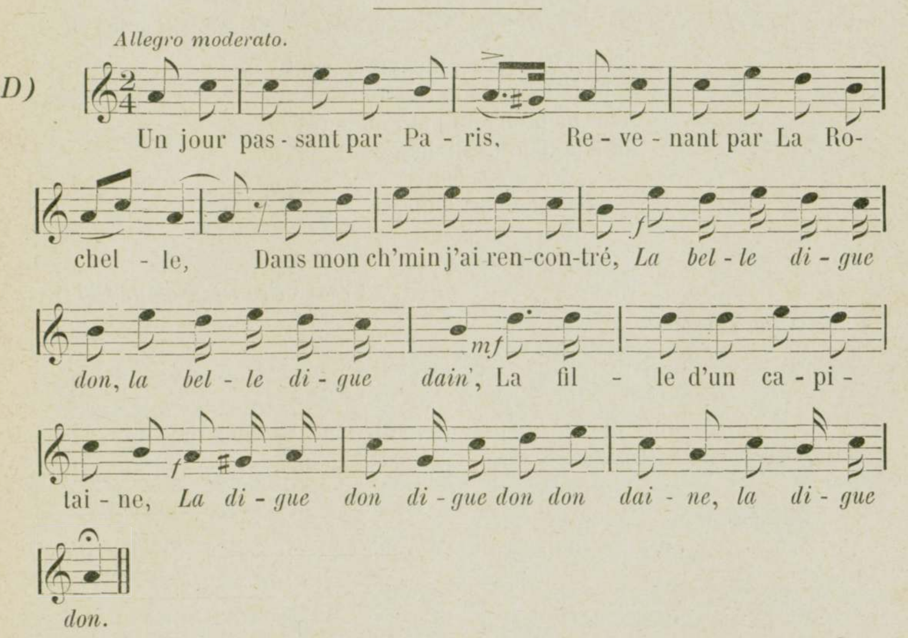


En revenant de Bordeaux, (*bis*)
De Bordeaux à La Rochelle,
Durandondaine tralala,
De Bordeaux à La Rochelle,
Durandondon.

Dans mon ch'min j'ai rencontré
Un' tant belle demoiselle, etc.
Etc.

(Anne Chambon, Saint-Bonnot, 1817).

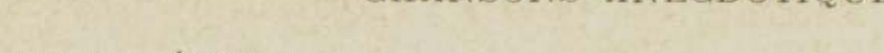
D)



Un jour, passant par Paris,
Revenant par La Rochelle,
Dans mon ch'min j'ai rencontré
La belle diguedon,
La belle diguedain'
La fille d'un capitaine,
La diguedon,
Diguedon dondaine,
La diguedon.

J'lui ai demandé son nom.
— Je m'appelle Madeleine.
— Madeleine, c'est un beau nom,
La belle diguedon, etc.,
Pour la fill' d'un capitaine...
Etc.

(*Jacques Magnand, Murlin, 1812*).



E)



L'autr' des jours, me promenant
Tout le long de la rivière,
Dans mon ch'min j'ai rencontré
Ea fille d'un capitaine.
Ma diguedon,
Diguedon dondaine,
Ma diguedon
Etc.

(*Veuve Brunet*, *Nolay*, *1802*).

F)



L'autre jour, me promenant
Tout le long de la rivière,
En mon ch'min j'ai rencontré
La fille d'un capitaine,
Traderi deralala.

Je lui ai d'mandé son nom.
— Je m'appelle Madeleine.
— Madelein', c'est un beau nom
Pour la fill' d'un capitaine,
Traderi deralala.
Etc.

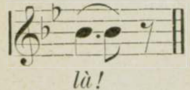
(*Pierre Hisquin*, *Dompierre-sur-Nièvre*, *1831*).

Nombreuses formes du refrain :
Laderi deri et tralala,
Hé la deridera lala, etc

La Marchande d'Oranges

A)





Au jardin de mon père, } *bis.*
Un oranger il y a, }
Nous voilà.
Hé ! bon bon, nous y sommes,
Tralala, nous voilà !

Il porte des oranges,
Savoir qui les cueill'ra, etc.

La bell' prend son échelle,
Sur l'oranger monta.

Ell' cueilla les plus mûres,
Les vert' les laissa

Les porte au marché vendre,
Son panier à son bras.

Dans son chemin rencontre
Le fils d'un avocat.

— Que portez-vous, la belle,
Dedans ce panier-là ?

— Je porte des oranges
Pour celui qu'en voudra.

— Montez dedans ma chambre,
Ma mèr' les comptera (1)

Quand ell' fut dans sa chambre,
Sa mèr' n'y était pas.

Il s'approche, il l'embrasse,
La prit, la caressa.

— Qu'est-c' que dira ma mère
Quand ell' voira cela ?

— Vous lui direz, la belle, } *bis.*
Qu'c'est l'fils d'un avocat, }
Nous voilà.
Hé ! bon bon bon, nous y sommes,
Tralala, nous voilà !

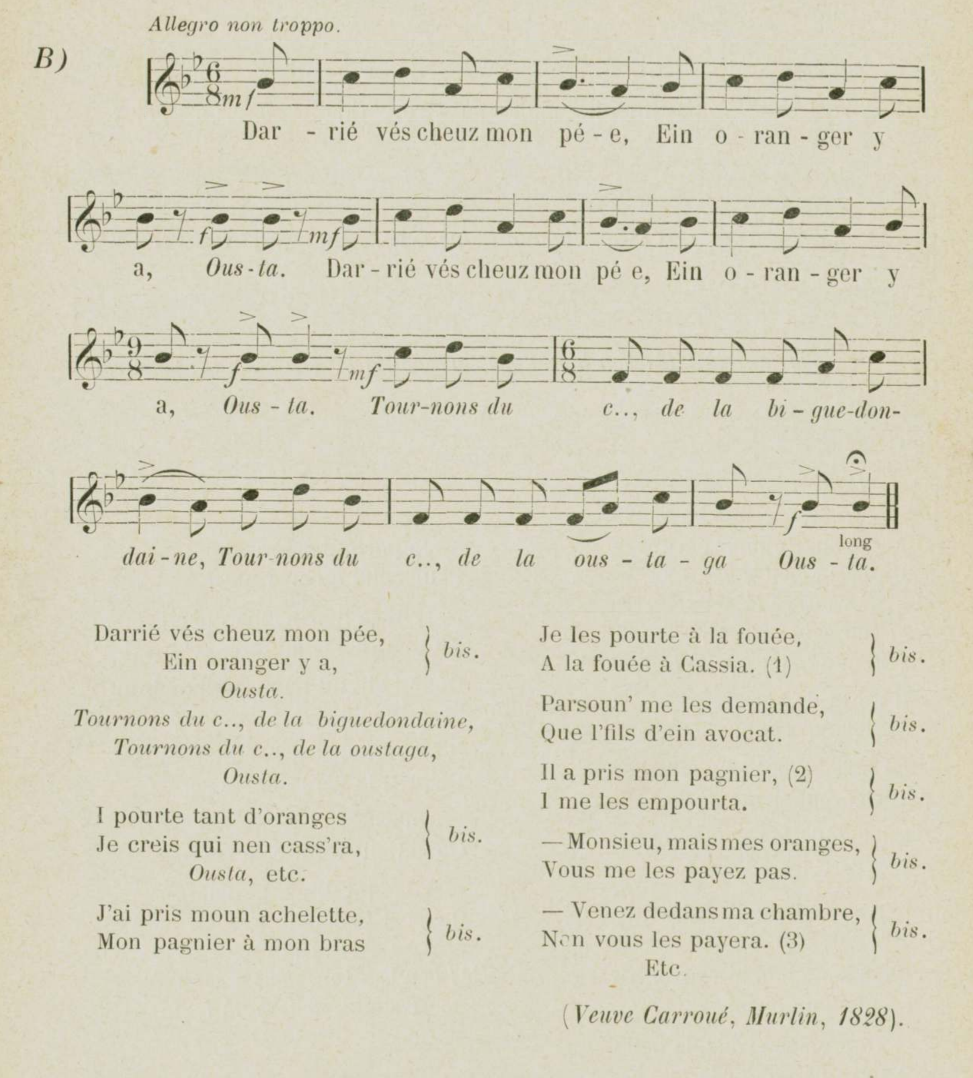
(*Marie Lasne, femme Musset, Beaumont-la-Ferrière, 1860*).

Variantès :

(1) Ma mèr' les achètera,
(*Laurent Dubois, La Machine, 1831*).

Montez donc chez mon père,
On vous les marchandera !
(*Femme Guinard, Dornecy, 1821*).

Plusieurs des versions de cette chanson sont des rondes. La suivante est une danse mimée.



Darrié vés cheuz mon pée,
Ein oranger y a, } *bis.*
Ousta.
Tournons du c.., de la biguedondaine,
Tournons du c.., de la oustaga,
Ousta.

I pourte tant d'oranges
Je creis qui nen cass'ra, } *bis.*
Ousta, etc.

J'ai pris moun achelette,
Mon pagnier à mon bras } *bis.*

Je les pourte à la fouée,
A la fouée à Cassia. (1) } *bis.*

Parsoun' me les demande,
Que l'fils d'ein avocat. } *bis.*

Il a pris mon pagnier, (2)
I me les empourta. } *bis.*

— Monsieu, mais mes oranges,
Vous me les payez pas. } *bis.*

— Venez dedans ma chambre,
Non vous les payera. (3) } *bis.*
Etc.

(*Veuve Carroué, Murlin, 1828*).

Variantes :

(1) A la foire à Gannat.

(2) Lui en prend une couple
Ne les lui paye pas.
(*Femme Guimard, Dornecy, 1821*).

(3) Elle est entrée pucelle,
Mais femme elle en sorta.
(*E. Saujot, Donzy, 1802*).

C)



Derrière chez mon père,
Vive la tabatière,
Un oranger y a,
Vive le bon tabac !
Il amèn' des oranges,
Octobre, novembre, décembre ;
Je crois qu'il en rompra,
Vive la tabatière et le tabac !

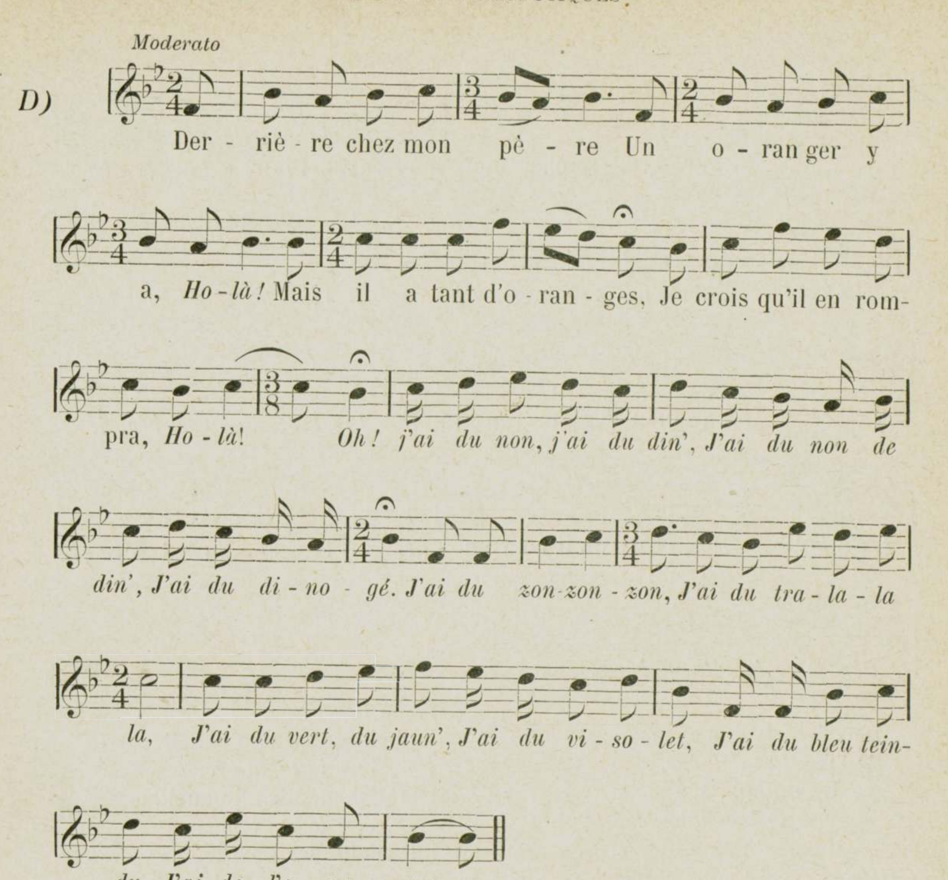
La bell' prend une échelle,
Vive la tabatière,
Les plus meûr's elle cueilla,
Vive le bon tabac.
Ell' cueille les plus meures,
Octobre, novembre, décembre.
Les vertes ell' les laissa,
Vive la tabatière et le tabac.
Etc.

(*E. Saujot, Donzy, 180.*).

Variante :

Derrière chez mon père
Vive la tabatière,
Un oranger y a,
Lala,
Un oranger y a.
(*E. Millien, Bona, 1820*).

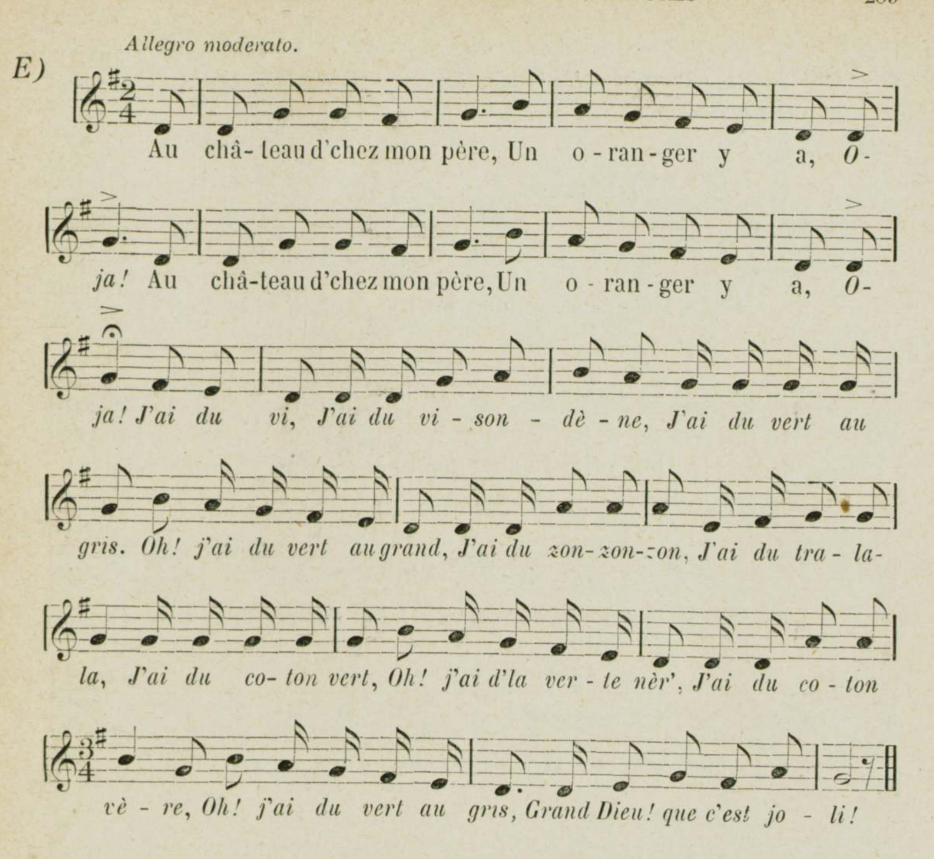
D)



Derrière chez mon père,
Un oranger y a,
Holà !
Mais il a tant d'oranges,
Je crois qu'il en rompra,
Holà !
Oh! j'ai du non, j'ai du din',
J'ai du non de din',
J'ai du dinogé.
J'ai du zonzonzon,
J'ai du tralalala,
J'ai du vert, du jaun'
J'ai du visolet,
J'ai du bleu teindu,
J'ai de l'oranger.
Etc.

(*Veuve Fauterre, Saint-Amand, 1897*).

E)

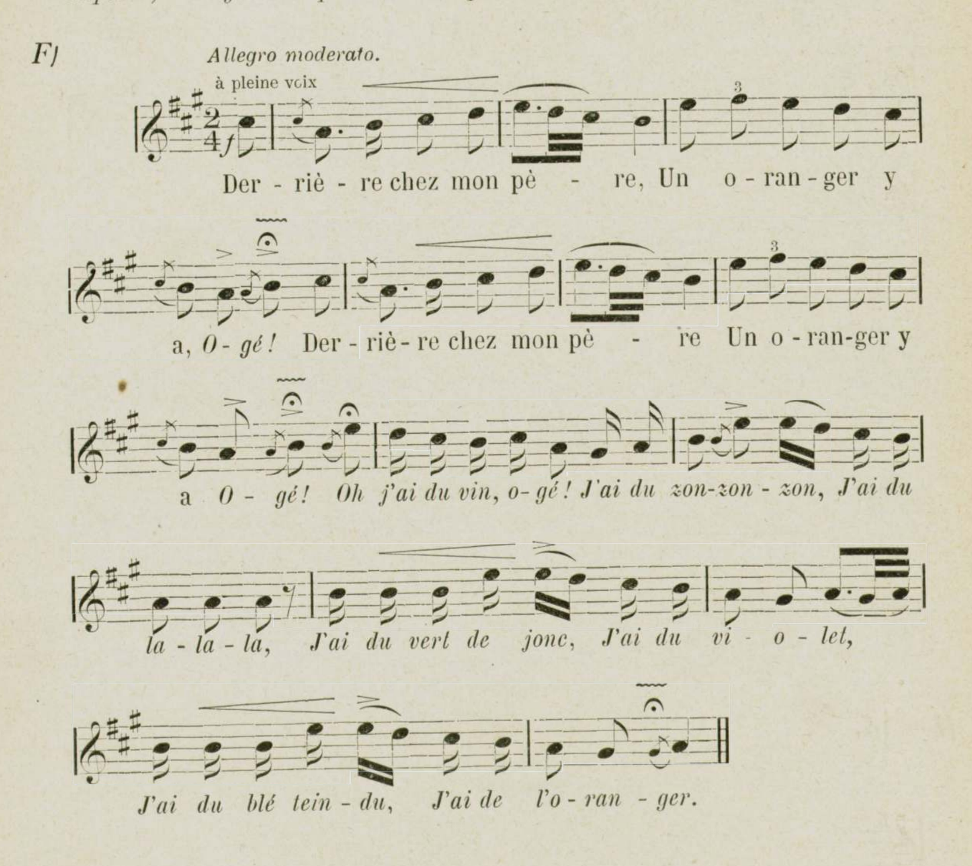


Au château d'chez mon père, } *bis.*
Un oranger y a,
Oja !
J'ai du vi,
J'ai du visondène,
J'ai du vert au gris,
Oh ! j'ai du vert au grand,
J'ai du zonzonzon,
J'ai du tralala,
J'ai du coton vert,
Oh ! j'ai d'la vertenèr',
J'ai du coton vère,
Oh ! j'ai du vert au gris,
Grand Dieu ! que c'est joli !
Etc.

(*Gabrielle Roy, femme Valet, Fours, 1868*).

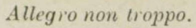
Les trois versions qui suivent sont des chansons de « labour », dites à pleine voix, lentement, pour animer les bœufs, tioler. — *Dans la seconde, l'oranger a disparu ; il s'agit d'un poirier — adaptation au terroir nivernais.*

F)



Derrière chez mon père, } *bis.*
Un oranger y a, }
Ogé !
Oh j'ai du vin, ogé !
J'ai du zonzonzon,
J'ai du lalala,
J'ai du vert de jonc,
J'ai du violet,
J'ai du blé teindu,
J'ai de l'oranger.
Etc.

(*François Guimard, Dornecy, 1821*).



G)



Dans l'jardin de mon père,
Yoh ! les petits, yoh ! lé !
Dans l'jardin de mon père,
Un grand poirier y a,
Lustra,
Un grand poirier y a.

L'est si chargé de poires.
Oh ! les petits, oh lé !
L'est si chargé de poires,
Je crois qu'il en rompra,
Lustra,
Je crois qu'il en rompra

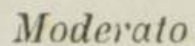
Mon amant vient dimanche,
Il me les cueillera.

Nous prendrons mon échelle,
Nos paniers dans nos bras.

Nous porterons les poires
A la foire à Gannat.

Nous somm' 'té à la foire,
On nous les acheta.

(*Femme Angilbert, Luzy, 1831*).



H)



Par derrièr' chez mon père,
Oh ! les valets, oh ! lai !
Par derrièr' chez mon père,
Un oranger y a,
Lalala,
Un oranger y a.

Il est chargé d'oranges,
Que la branche en ploya.

Qu'on m'apporte une échelle,
Un panier à mon bras.

Je cueillerai les mûres,
Les vertes restera.

Je les ai porté' vendre
A la foire à Gannat.
Etc.

(*Laurent Dubois, La Machine, 1831*).

Le Verre cassé



J'ai fait une maîtresse, (1) } *bis.*
Beuvons, nous en allons, }
Je l'ai faite à mon gré,
Il faut boire, il faut boire,
Je l'ai faite à mon gré,
Il faut boir', s'en aller.

J'irai la voir dimanche, (2) } *bis.*
Beuvons, etc. }
Lundi, sans plus tarder,
Il faut boire, etc.

Tout en entrant chez elle, (3)
Un verr' m'a présenté.

Au premier coup de trinque, (4)
Son verr' je l'ai cassé.

La belle a l'cœur si tendre, (5)
Ell' s'est mise à plorer.

— Qu'avez-vous donc, la belle,
Qu'avez-vous à plorer ?

C'est-il donc votre verre ?
Je vous le payerai.

— Oh ! ce n'est pas mon verre,
Ce qui me fait plorer

Mais c'est mon cœur volage,
Galant, tu m'l'as gagné.

— Ne pleurez point, la belle,
Je vous le rend(*e*)rai.

— C'est pas un' chose à rendre,
Comm' de l'argent prêté.

(*Jeanne Fournet, femme Denis, Montambert, 1829*).

Variantes :

(1) J'ai fait une maîtresse, } *bis.*
Buvons et nous partons. }
(*Pougues*).

(2) Je fus la voir ..
. . . .
J'la trouve à déjeuner.
(*Planchez*).

Je la vas voir dimanche,
Dimanche, sans plus tarder.
Je la trouve à dîner...
(*Champlemy*).

Je la trouve seulette
Sur son lit, qui pleurait.

(3) La bell' me rince un verre,
Un verre pour trinquer.
(*Champlemy*).

(4) D'un' main je prends le verre,
De l'autre, je l'ai cassé.
(*Planchez*).

(5) Quand je fus pour partir,
Ell' se prend à pleurer.
(*Pougues*).

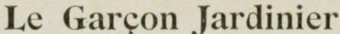
Ces variantes sont de :
M. Ranvier, Pougues, 1842 ; femme Guillaume, Planchez, 1809 ; Fr. Franchard, Champlemy, 18... ; *Ch. Ledoux, Pougues, 1818.*



J'ai fait une maîtresse,
Trois jours, y a pas longtemps. } *bis*.
Oh ! quand je vas la voir,
Il faut boire, il faut boire,
Je l'ai faite à mon gré,
Il faut boire et s'en aller.

(*Ferréol Petit*, *Treigny*, *1819*).

Les chansons du cycle que nous parcourons (filles prises par séduction ou par ruse, abandonnées, au besoin raillées) pourraient être classées autrement. Elles sont toutefois plutôt anecdotiques que sentimentales. Quelque soin que j'apporte à éliminer celles qui ne peuvent être données dans ce recueil, nous relèverons plus d'un trait qui n'effrayait pas nos pères et qui blessera notre délicatesse.



Le Garçon Jardinier

A)



Dans son chemin rencontre } *bis.*
La fill' d'un charpentier. }
La prend par sa main blanche,
Oh ! oh ! oh !
Au jardin l'a mené',
Le garçon jardinier.

— Cueillez, cueillez, la belle, } *bis.*
La ros' qui vous plaira. }
— N'eut pas cueilli la rose,
Oh ! oh ! oh !
Qu'ell' se mit à pleurer,
Le garçon jardinier.

— Qu'avez-vous donc, la belle, } *bis.*
Qu'avez-vous à pleurer ? }
— Je pleur' mon cœur volage,
Oh ! oh ! oh !
Que vous m'avez gagné,
Le garçon jardinier.

— N'pleurez point tant, la belle, } *bis.*
On vous le rend(*e*)ra }
— C'n'est pas un' chose à rendre,
Oh ! oh ! oh !
Comme de l'argent prêté,
Le garçon jardinier.

(*Jean Marceau, Fâchin, 1856*).

B)



Autant tard il se couche,
Tant matin s'est levé, } *bis.*
Le garçon jardinier
Dans son chemin rencontre
La fill' d'un charpentier : } *bis.*
— *Belle, répondez-moi.*

Où allez-vous, la belle,
Si matin vous marchez ? } *bis.*
Le garçon jardinier.
— Je m'en vas à la messe,
Je crois qu'elle est sonnée. } *bis.*
— *Belle, répondez-moi.*

Non, non, ce n'est point l'heure,
La mess' n'est pas sonnée, } *bis.*
Le garçon jardinier
Attendez-moi, la belle,
Nous irons tous les deux. } *bis.*
Belle, répondez-moi.

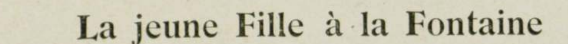
La prend par sa main blanche,
Au jardin l'a menée, } *bis.*
Le garçon jardinier.
— Cueillez-y donc, la belle, (1)
La fleur qui vous plaira, } *bis.*
Belle, répondez-moi.

La bell' cueille une rose,
Ell' se prend à pleurer, } *bis.*
Le garçon jardinier.
— Qu'avez-vous donc, la belle,
Qu'avez-vous à pleurer ? } *bis.*
Belle, répondez-moi.

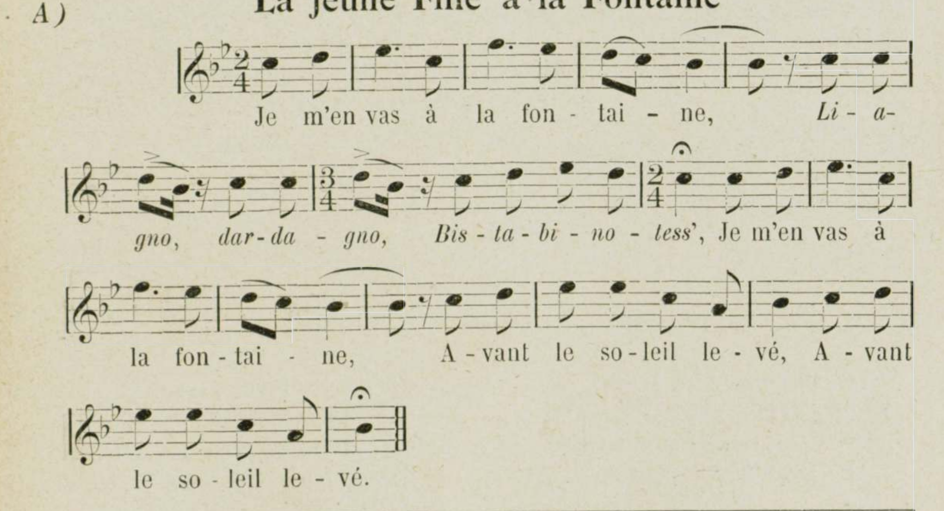
— Je pleur' mon cœur volage,
Que vous m'avez gagné, } *bis.*
Le garçon jardinier.
Vous l'avez pris par ruse,
Au pied de ce rosier, } *bis.*
Le garçon jardinier.

— Ne pleurez pas, la belle,
Je vous le rend(*e*)rai, } *bis.*
Le garçon jardinier.
— Ce n'est pas chose à rendre,
Comm' de l'argent prêté, } *bis.*
Le garçon jardinier.

(*Marie Moreau, femme Balet, Prémery, 1817*).



A) **La jeune Fille à la Fontaine**



Variante :

(1) La plus belle du rosier.

(*Veuve Auclair, Prémery, 1816*).

Je m'en vas à la fontaine,
Liagno, dardagno,
Bistabinotess',
Je m'en vas à la fontaine,
Avant le soleil levé. (*bis*)

Croyant d'y être seulette,
Liagno, etc
Mon amant s'y est trouvé. (*bis*)

— Que faites vous donc, la belle, (1)
Avant le soleil levé ? (*bis*)

— Je viens pour remplir ma cruche,
A ma mère la porter. (*bis*)

Il la prend et il l'embrasse, (2)
Sur le gazon l'a jeté'. (*bis*)

— Que dirai-j' donc à ma mère, (3)
D'être si longtemps resté'? (*bis*)

— Tu lui diras à ta mère
Qu'la fontaine était troublée. (*bis*)

Que les ch'vaux du roi d'Espagne
Y sont venus s'abreuver (*bis*)

Qu'les canards de nos villages (4)
Y sont venus barbotter. (*bis*)

(*Joséphine Gagnard, Vézelay, 1815*).

B)



Variantes :

(1) Où allez-vous donc, la belle,
Avant que l'soleil soit levé ?

(2) Il la prend par sa main blanche,
Sur l'herbette il l'a renversée.

(3) Que dira ma bonne mère
Que j'ai autant retardé ?

Qu'est-c' que dira donc ma mère,
Quand ell' me verra chiffonnée ?

(4) Qu'les canards des trois villages,

Ces variantes sont de :

Moreau, La Celle-sur-Nièvre, 184 ; Joseph Roby, Montsauche, 18. .

C'était une jeune fille, (1)
Endirdilli, en dourdouillou, en lardala,
C'était une jeune fille,
En mistigourdi,
De trop grand matin s'est levée

Elle s'en va à la fontaine, (2)
Mais son amant l'a rencontrée.
Etc.

(Moreau, La Celle-sur-Nièvre, 184.).



Variantes :

(1) Je m'en vais à la fontaine.
En bistigou, en dardillou, en dardardar,
Je m'en vais à la fontaine.
Laoùsque mon pèr' m'a,
Bistibigourdi,
Envoyée (*bis*).

(2) Dans mon chemin je rencontre
En bistigou, etc.
Trois jeunes soldats bien,
Bistibigourdi,
Bien armés. (*bis*)
Etc.

(*Paul Martin des Amognes, Saint-Benin-d'Azy, 18*).

Moi, j'n'avais qu'un' bonne mère,
Dardarienne, dardarion,
Et bristition et varvarvau,
Moi, j'n'avais qu'un bonne mère,
Brisquau, brisquau, gai,
Trop matin m'a fait lever.

Ell' m'envoie à la fontaine,
Dardarienne, etc.
Mon amant s'y est trouvé.
Etc.

(*Joseph Roby, Montsauche, 18...*).

La dangereuse promenade





J'ai fait une maîtresse, (1)
Trois jours y a pas longtemps.
Trois jours y a pas longtemps,
J'ai fait une maîtresse,
J'voudrais bien la tenir
Mais dedans ma chambrette. (*bis*)

Son pèr' qu'est en fenêtre
Qu'entend ce discours-là :
— Retirez-vous, galant,
Galant, de vers ma fille ;
Ma fille a refusé
Un beau bourgeois de ville (*bis*)

Passant devant sa porte,
J'ai levé mon chapeau,
J'ai levé mon chapeau
De la droite à la gauche.
Si j'n'ai pas ma Nannette,
J'en aurai bien une autre. (*bis*)

— Ma petit' Nannette,
Allons nous promener,
Allons nous promener.
Sur l'herbette fleurie,
Nous cueillerons la fleur,
La fleur la plus jolie. (*bis*)

Ah ! la pauvre Nannette,
Elle y est bien trop venue !
Elle y est bien trop venue
Sur l'herbette fleurie.
Elle a perdu sa fleur,
Sa fleur la plus jolie. (*bis*)

(*Madeleine Guyon, veuve Beaume, Lurcy-le-Bourg, 1791*).

Couplet brutal ajouté souvent :

Tout en me promenant,
Long d'un coulant ruisseau,
J'ai cassé mon sabot,
J'ai fait comme ma mère,
J'ai des petits enfants
Qui n'connaiss' pas leur père. (*bis*)

Variante :

(1) J'ai bien roulé le monde,
Oh ! je n'ai rien gagné,
Oh ! je n'ai rien gagné
Que ma mie Claudinette.
Je voudrais la tenir
Mais dedans ma chambrette.
(*P. Hisquin, Dompierre, 1831*).

J'ai fait mon tour de France,
Jamais j'n'ai rien gagné
Que ma mie Claudinette.
(*Pierre Melaine, Montapas, 1864*).

Autre forme : quatre pieds au lieu de six aux quatrième et sixième vers.

J'ai fait une maîtresse, (1)
Trois jours y a pas longtemps,
Trois jours y a pas longtemps
  Que je l'ai faite ;
J'voudrais bien la tenir
  Dans ma chambrette. (*bis*)

Mais pour la bien tenir, (2)
Il faut la demander,
Il faut la demander,
  C'est à son père ;
Sa mère voudrait bien
  Mais non son père. (*bis*)

Son père me refuse :
— Galant, retirez-vous,
Galant, retirez-vous
  De vers ma fille ;
Ma fille a d'autr' amants (3)
  Beaucoup plus riches. (*bis*)

— S'il faut que j'me retire,
Je me retirerai,
Je me retirerai
  Dans ma chambrette
En regrettant le cœur (4)
  De ma maîtresse. (*bis*)

La belle a pris ses cruches,
S'en va chercher de l'eau,
S'en va chercher de l'eau
  A la fontaine ;
Son amant la suivait
  Tout auprès d'elle (*bis*)

La prend par sa main blanche : (5)
Allons nous promener,
Allons nous promener
  Dans la prairie,
Nous cueillerons la fleur
  La plus jolie (*bis*)

Variantes :

(1) La petit' Rosalie
S'en va chercher de l'eau,
S'en va chercher de l'eau
  A la fontaine.
Son amant la suivait
  A perdre haleine.

Sa mèr' qui vient lui dire :
— Galant, retirez-vous.
Galant retirez-vous
  De vers ma fille.
Elle a bien d'autr's amants
  Qui sont plus riches.
(*Saint-Léger-de-Fougeret*).

(2) Pour pouvoir la tenir
(*Bitry*).

Si tu la veux avoir
Il faut la demander.
(*Saint-Pierre*).

J'en ai fait la demande
A un de ses parents,
A un de ses parents,
  Monsieur son père,
S'il veut la marier
  Ou quoi n'en faire.

(3) Ma fille en mariage
A cinq cents livres.
(*Bitry*).

(4) Toujours en regrettant
Ma mie Jeannette.
(*Bitry*).

Je n'aurai du regret
Que d'ma maîtresse.
(*Saint-Léger*).

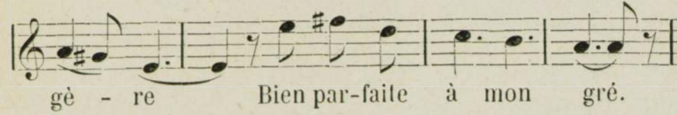
(5) — Allons, ma mie, à l'ombre,
A l'ombr' dedans le bois,
A l'ombr' dedans le bois,
  Ma Rosalie.
Nous cueillerons la rose.

Hélas ! la pauvre fille, (1)
Qu'elle a donc de malheur !
Qu'elle a donc de malheur
  Dans la prairie !
Elle a perdu sa fleur
  La plus jolie. (*bis*).

(*Marianne Michel, veuve Rond, Dompierre-sur-Nièvre, 1803*).

La Belle qui guette





L'autre jour, dans la plaine,
En m'en allant chasser,
Dans mon chemin j'ai rencontré
Une jolie bergère
Bien parfaite à mon gré.

Je m'suis approché d'elle,
Lui parlant poliment,
Et lui disant : — Ma belle enfant,
Que faites-vous, la belle,
Que faites-vous aux champs ?

Variante :

(1) La petit' Rosalie,
  Elle a bien du malheur,
  Elle a bien du malheur,
    La Rosalie,
  D'avoir perdu sa rose
(*Saint-Léger*).

Ces variantes sont de :

Louis Mangin, Saint-Léger-de-Fougeret, 1858 ; Veuve Gueullet, Bitry, 1827 ; Femme Quiot, Saint-Pierre-le-Moûtier, 1814.

— Monsieur, sur la bruyère,
J'endure grand chagrin,
Et je me mets sur le chemin ;
Je guette là, je guette
Un garçon du moulin.

— Que donn'rez-vous, la belle ?
Je vous y conduirai.
Nous irons à la chasse,
Nous prendrons du gibier,
Des perdrix, des bécasses,
Et des pigeons ramiers.

— Pour aller à la chasse,
Je crains trop les fusils,
Je crains le bruit des armes ;
Le coup vient à partir :
Je tremble, je tremble,
Je tremble et je frémis !

Tout au bout de la chasse,
La bell' s'est reposée.
Son amant auprès d'elle
La voulait caresser ;
Elle pleure, elle pleure,
Ell' se met à pleurer.

— Qu'avez-vous donc, la belle,
Qu'avez-vous à pleurer ?
— Je pleur' mon cœur volage
Que vous m'avez gagné ;
Moi, qu'étais fille sage,
Me voilà délaissée !

(*Pierrette Coquillon, femme Guillaume, Planchez, 1809*).

Le Mari infidèle



Quand la bourgeois' revient d'la messe, (*bis*)
Elle demande à la servante :
Où mon mari ?
— Il est là haut dedans sa chambre,
Prend ses plaisirs.

V'là la bourgeois' se prend, se monte,
Se monte en haut dedans la chambre,
Elle a trouvé la banbonnière (?)
Dessur son lit,
Son mari couché auprès d'elle,
Fait l'endormi.

— Que fais-tu là, ô méchant homme ? (*bis*)
Tu n'as pas assez d'ma personne
Contentement,
Que tu caress' la banbonnière
A mes dépens ?

La banbonnièr' pleure sur pleure (*bis*)
D'avoir perdu son cœur volage
Si jeunement,
D'avoir perdu son cœur volage
Et sans amant.

— Ne pleurez point, bell' banbonnière, (*bis*)
Nous vous mettrons dans la Lorraine
Vers nos parents ;
Vous serez là la bien aimée,
Vous et l'enfant.

(*Veuve Sourdeau, Nolay, 1810*).

La Ruse du Galant

1°

DÉGUISÉ EN DEMOISELLE



O mon pèr', consolez-moi, (1)
Ma maîtresse se marie. } *bis.*

— O mon fils, tu ne sais pas ? (2)
Habill'-toi en demoiselle. } *bis.*

Tu iras coucher ce soir (3)
Au château de ta maîtresse. } *bis.*

— Bonjour, madam' de céans, (4)
Log'rez vous un' demoiselle ? } *bis.*

— Quell' demoiselle êtes-vous, (5)
Voyager la nuit seulette ? } *bis.*

— En passant dans les grands bois, (6)
J'ai perdu ma camarade. } *bis.*

— Entrez, mad'moiselle, entrez,
Vous couch'rez ici seulette. } *bis.*

Quand ce fut l'heure du souper, (7)
La d'moiselle était honteuse. } *bis.*

— Quell' demoiselle êtes-vous ? (8)
Vous paraissez tout' honteuse. } *bis.*

— C'est la grande peur que j'ai (9)
De coucher la nuit seulette. } *bis.*

— Soupez, mad'moisell', soupez, (10)
Vous couch'rez anc la servante. } *bis.*

Variantes :

(1) Maman, reconsolez-moi,
On me marie ma maîtresse.

(1) Ne pleure pas tant, mon fils,

(3) T'iras d'mander à loger
Chez la mère de ta mie.
(*Montsauche*).

Chez les parents de ta mie.
(*Luzy*).

Le garçon n'a pas manqué,
Il s'est habillé en fille.
(*Montsauche*).

(4) Bonjour, le pèr' de céans.
Bien l'bonjour, madam' l'hôtesse.
(*Luzy*).

(5) Un' demoisell' comme vous,
Vous êt' dans la nuit seulette.

(6) En passant dedans les bois,
J'ai perdu ma compagne.

(7) Quand la bell' fut pour souper,
Ne voulait manger ni boire.

(8) Mad'moiselle, qu'avez-vous,
Ne vouloir manger ni boire ?

(9) Un' demoisell' comme moi
Ne couch' pas la nuit seulette.

(10) Mad'moisell', ne craignez rien

Un' demoisell' comme moi,
Coucher avec un' servante ! (1) } *bis.*

— Soupez, mad'moisell', soupez, (2)
Vous couch'rez avec ma fille. } *bis.*

Quand ce fut l'heur' du coucher, (3)
Mam' l'hôtess' porta chandelle. } *bis.*

— Un' demoisell' comme moi,
Ne veut point d'une chandelle. } *bis.*

— Quell' demoiselle êtes-vous,
Qui n'veut point d'une chandelle ? } *bis.*

— C'est la grande peur que j'ai (4)
Que le monde mi regarde. } *bis.*

Quand ce fut sur la minuit, (5)
La d'moisell' parl' d'amourettes. } *bis.*

— Quell' demoiselle êtes-vous,
Qui ne parl' que d'amourettes ? } *bis.*

— Demoisell' je ne suis pas,
Je suis votre amant, la belle. (6) } *bis.*

(*F. Fourré*, *Planchez*, *1801*).

Beaucoup s'arrêtent ici. D'autres continuent :

Je l'avais toujours promis
De vous avoir par finesse. } *bis.*

— Si vous êtes mon amant,
N'en dites rien { à mon père. / à ma mère. } *bis.*

Variantes :

(1) Ne couche pas 'vec un' servante.

(2) Mad'moiselle, ne craignez rien ;

(3) Quand ce fut pour se coucher,
La bell' ne veut pas d'chandelle.

(4) Un' pucelle comme moi
Ne veut jamais de chandelle.

Mad'moisell', ne craignez rien,
Y a des rideaux de toile.

(5) Quand ça vient sur les minuit

(6) Je suis resté amant fidèle.
(*Montsauche*).

Mad'moisell', ne dites rien,
J'suis votre amant qui vous aime.
(*Luzy*).

Ne criez donc pas si fort...

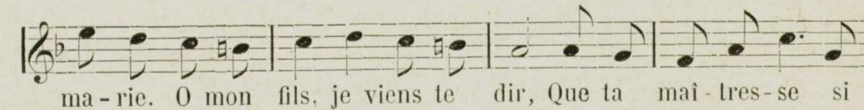
Quand ça vint le matin-jour,
Salua l'père et la mère : (1) } *bis.*

— Qu'on m'la donne ou m'la donn' pas (2)
J'ai passé la nuit 'vec elle. } *bis.*

(*L. Mangin, Saint-Léger-de-Fougeret, 1858*).

B)







O mon fils, je viens te dir'
Que ta maîtresse si marie. } *bis.*

Mon garçon, pour l'aller voir,
Il faudra t'habiller en fille. } *bis.*

Etc.

(*Voir aux variantes*)

(*Phil. Gillot, Montsauche, 184.*).

Autre forme, avec un refrain ajouté :

C)

Hélas ! mon pèr', comment donc fair'
Pour aller voir(*e*) ma maîtresse ?
Bon traladéra,
Traladéra, ladéra, lala.

— Pour aller voir(*e*) ta maîtresse,
Faut t'habiller en demoiselle,
Bon traladéra, etc.

(*Châteauneuf-val-de-Bargis*).

Variantes :

(1) Bonjour, le pèr' de céans :
Me donn'rez-vous votre fille ?

(2) Donnez-la, n'la donnez pas...
Si v' avez couché tous deux,
C'est bien just' qu'on vous la donne.
(*Saint Léger*).

Ces variantes sont de :

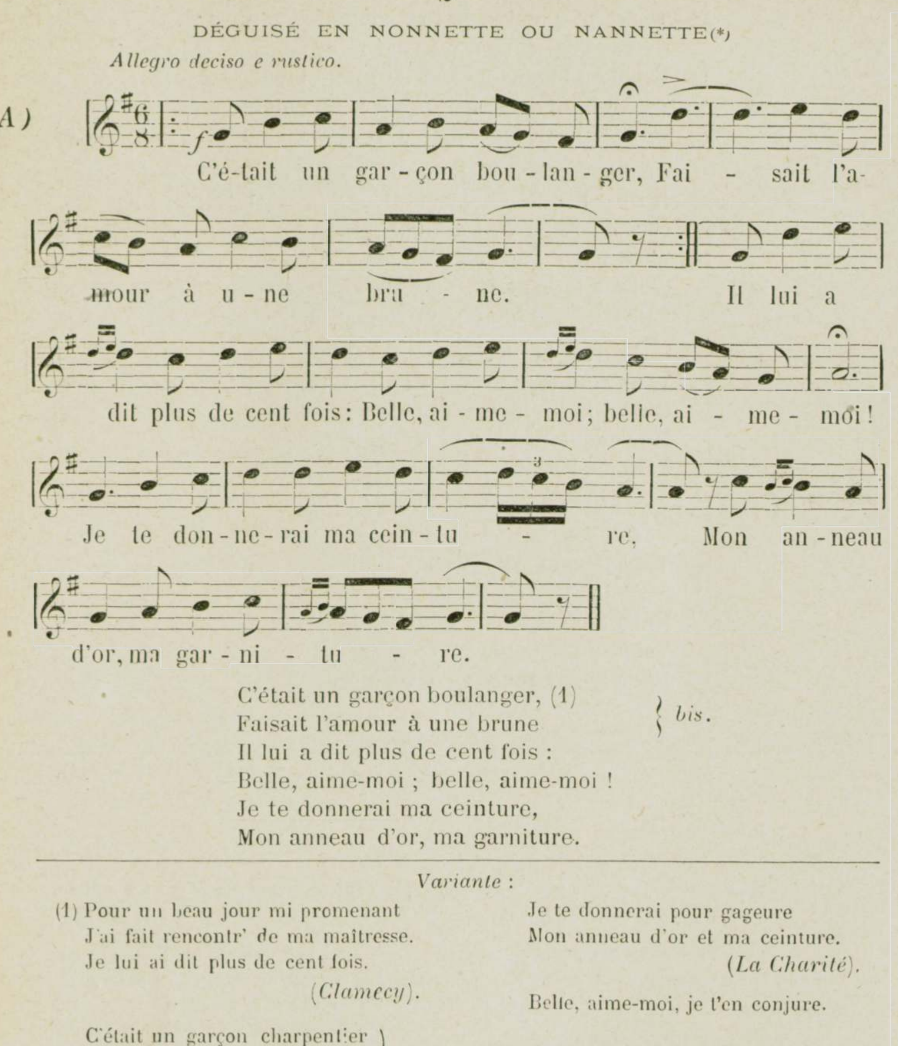
Ph. Gillot, Montsauche, 184 ; veuve Lazare Montaron, Luzy, 1802 ; femme Boissavy, Saint-Léger-de-Fougeret, 1850.

2°

DÉGUISÉ EN NONNETTE OU NANNETTE(*)

Allegro deciso e rustico.

A)



C'était un garçon boulanger, (1)
Faisait l'amour à une brune } *bis.*
Il lui a dit plus de cent fois :
Belle, aime-moi ; belle, aime-moi !
Je te donnerai ma ceinture,
Mon anneau d'or, ma garniture.

Variante :

(1) Pour un beau jour mi promenant
J'ai fait rencontr' de ma maîtresse.
Je lui ai dit plus de cent fois.
(*Clamecy*).

Je te donnerai pour gageure
Mon anneau d'or et ma ceinture.
(*La Charité*).

Belle, aime-moi, je t'en conjure.

C'était un garçon charpentier
— menuisier
— marinier } *divers*
— jardinier
C'était un p'tit gas voiturier
..à une blonde.

(*) *La plupart des chanteurs disent « Nannette » ; quelques autres « Nonnette ». Il me paraît évident que le galant s'est déguisé en petite nonne. Le mot a peu à peu perdu son sens dans nos campagnes ; il y est presque inconnu aujourd'hui. Les chanteurs l'ont légèrement altéré en faisant de « la Nannette » le type de la fille paysanne, comme on dit plus ordinairement « la Marie ». Du reste la prononciation nivernaise est la même pour les deux mots : « Non-nette ». — Remarquez qu'une version dit « fillette ».*

J'ai cent écus dans mon gousset, (1) } *bis.*
Belle, prends-les, je te les donne. }
— Tes cent écus n'y feront rien,
Car mon honneur c'est tout mon bien.
— Ah ! je l'aurai sans qu'il m'en coûte.
— Mon beau monsieur, j'en suis en doute.

Le beau galant s'en va chez lui, (2) } *bis.*
Il s'est habillé en Nonnette. }
Oui, en Nonnett' s'est habillé,
Chez main' l'hôtess' s'en est allé :
— Bien le bonjour, madam' l'hôtesse,
Pourrez-vous bien loger Nonnette ?

— Entrez, belle Nonnette, entrez, } *bis.*
Vous souperez avec les autres. (3) }
Quand la Nonnette fut entrée,
Ne voulait ni boir' ni manger,
Fermait les yeux, baissait la tête,
Avait grand' peur qu'on la r'connaisse.

— Soupez, bell' Nonnette, soupez, } *bis.*
Vous coucherez avec ma fille. }
— Hélas ! madam', c'est pour le mieux, (4)
Nous pouvons bien coucher tout' deux.
Voilà le temps de la froidure,
Nous doublerons la couverture.

Variantes :

(1) Dans ma boursett' j'ai cent écus
(*Saint-Sulpice*).

J'ai cent écus dedans ma poche,
Bell', si tu veux, je te les donne.
(*Saint-Franchy*).

Tes cent écus ne m' sont de rien.
(*Arbourse*).

(2) Voilà ce garçon marinier
Il s'est habillé en fillette.
(*La Charité*).

Quand le galant a vu cela,
Il s'est habillé en Nannette,
Prend ses habits dessous son bras,
De chez la belle il s'en y va.
(*Saint-Sulpice*).

Il prend son panier dans son bras.
(*Montigny*).

(3) Vous souperez comment les autres.
(*Arbourse*).

Quand la Nonnett' fut pour souper,
Ne voulait ni manger ni boire.
Ell' se disait si fatiguée
Qu'elle aimait mieux s'aller coucher.
(*Arbourse, Montigny*).

(4) Quand on est deux, ça vaut bien mieux.
Voici l'hiver et la froidure
Il faut doubler...
(*Clamecy*).

Il faudrait trop de linge à deux.

Madam' vous avez bien raison,
Ça vaut bien mieux pour la saison.
Faudra pas tant de couverture...
(*Saint-Franchy*).

Quand ça vint l'heure du coucher, } bis.
La Nonnett' veut point de chandelle.(1) }
— Moi, j'suis bien fille accoutumée
D'aller me coucher sans clarté.
Toutes filles qui sont pucelles,
Ell' n'ont pas besoin de chandelle.

Quand ça fut en sus les minuit, } bis.
Voilà la bell' qui se réveille. }
— Quelle Nonnette y êtes-vous ?
On n'peut dormir auprès de vous,
Vous n'êtes pas un' bonn' Nonnette,
Vous ne parlez que d'amourettes.

— Je suis ce garçon boulanger (2) } bis.
Qui vous a tant aimé, la belle. }
Je vous l'avais toujours bien dit
Que j'vous aurais à mon loisir.
Mais à présent qu'on est en place,
Permettez-moi que j'vous embrasse.

Quand fut venu le matin-jour, } bis.
Le garçon boulanger se lève, }
Prend ses habits dessous son bras : (3)
— Adieu, madam', moi, je m'en vas.
Votre fille n'est plus pucelle,
J'ai passé la nuit avec elle.

(Louise Grandjean, veuve Bussy, Saint-Ouen, 1822).

Variantes :

(1) L'hôtesse alluma la chandelle.
(Arbourse).

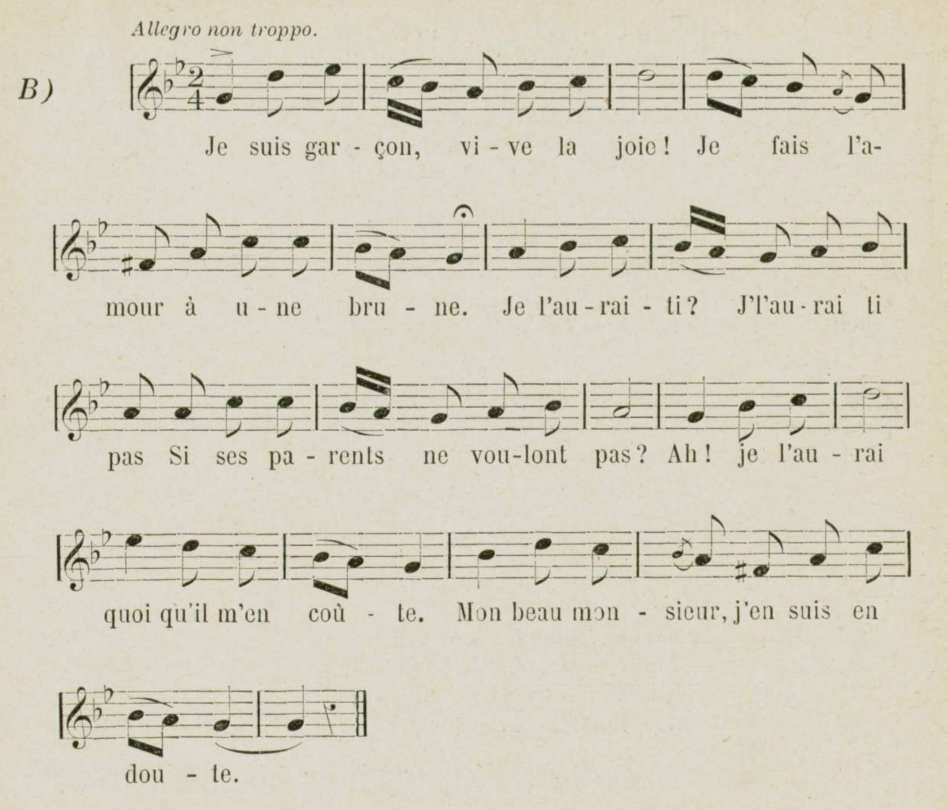
(2) Une nannette je suis pas,
Mais votre amant le plus fidèle.
(Montigny)

(3) Prend son chapeau dessous son bras.
(Arbourse).

Mettez votre fille en ménage,
Elle a perdu son cœur volage.
(Montigny).

Ces variantes sont de :

Fiacre Morlot, Clamecy, 1809 ; Eugénie Perroy, La Charité, 1866 ; Philibert Berthier, Saint-Sulpice, 1807 ; Jeanne Renaud, veuve Luthereau, Saint-Franchy, 1837 ; Marie Musset, femme Petit, Arbourse, 1827 ; veuve Baucher, Montigny-aux-Amognes, 1846.



Je suis garçon, vive la joie !
Je fais l'amour à une brune.
Je l'aurai-ti ? J'l'aurai-ti pas
Si ses parents ne voulont pas ?
Ah ! je l'aurai quoi qu'il m'en coûte.
Mon beau monsieur, j'en suis en doute.
Etc.

(*Voir aux variantes*)

(*Philibert Berthier*, *Saint-Sulpice, 1807*).

La Fille du Paysan



C'était la fille d'un paysan,
Oh ! elle est belle, elle est charmant'.
C'était le fils d'un grand seigneur
Qui voulait lui gagner son cœur.

Du bon matin je m'suis levé,
En mon jardin m'y promener.
J'y ai trouvé l'fils d'un seigneur
Qui voulait me gagner mon cœur.

— Quoi qu'vous soyez l'fils d'un seigneur
Et moi la fill' d'un laboureur,
Y a des dam' dedans la cour
Pour accomplir(*e*) vos amours.

L'beau galant cherche en son gousset,
Cinq cents francs lui a présentés :
— Tiens, ma bell', voilà cinq cents francs
Pour me rendre le cœur content.

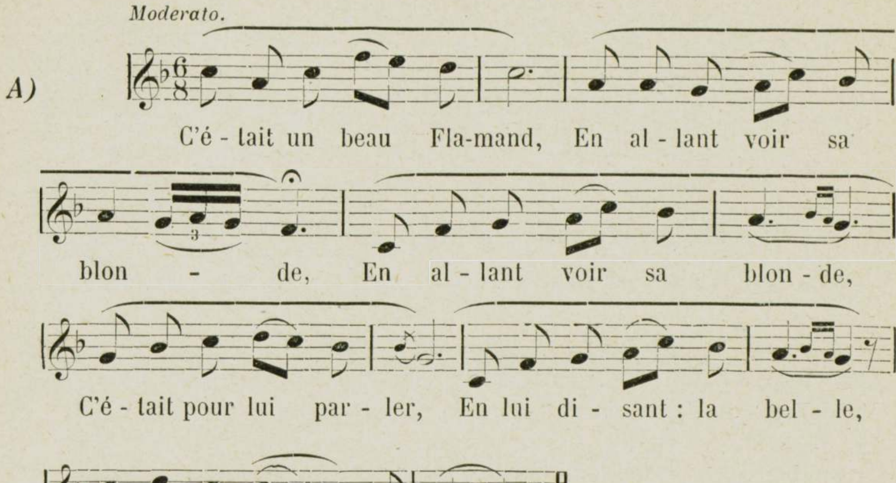
Y a longtemps que j'ai désir
De prendre avec toi mes plaisirs.
— Vos cinq cents francs n'me disent rien,
Moi, mon honneur(*e*) c'est mon bien.

L'beau galant cherche en son gousset,
Six cents francs lui a présentés :
— Tiens, ma bell', voilà six cents francs,
Pour me rendre le cœur content.

Les six cents francs fur' pas comptés,
Hélas ! la bell' se laisse aller
— Mais si mon cœur tu as gagné,
Ce n'est pas de t'en glorifier.

(Jeanne Boulanger, femme Couron, Fours, 1817).

Le Flamand ou le Marchois





C'était un beau Flamand, (1)
En allant voir sa blonde,
En allant voir sa blonde, (2)
C'était pour lui parler, (3)
En lui disant : la belle,
Voudrais-tu bien m'aimer ?

— Oh ! oui, je t'aimerai (4)
Si tu n'as pas d'maîtresse.
Tous les jours j'entends dire,
Par un de nos parents, (5)
Dans ton pays de Flandre,
Tu as femme et enfant.

— Qui sont ces envieux (6)
Qui t'ont dit ça, la belle ?
C'est ton père ou ta mère
Qui t'a conté cela ;
Nous viv(*e*)rons ensemble,
En parl'ra qui voudra !

— Mais dis-moi donc, Flamand,
Si je deviens enceinte ?
— Si tu deviens enceinte,
Bell', je t'épouserai.
Dans mon pays de Flandre,
Bell', je t'emmènerai.

Variantes :

(1) C'était un jeune Flamand.
(*Moussy*).

(2) Qu'allait voir sa maîtresse,
Le soir après souper.

(3) En s'allant promener.
(*Murlin*).

En voulant lui parler.

(4) — Flamand, mon beau Flamand,
Comment veux-tu que j't'aime ?
Tous les jours j'entends dire
Que tu es marié
Avec la plus bell' fille,
Qu'y ait dans ta contrée.
(*Châteauneuf*).

Je voudrais bien t'aimer,
Mais je n'sais comment faire.
(*Saint-Parize-en-Viry*).

(5) Tant de mal(*e*) de toi.
(*Moussy*).

(6) — Qui t'a écrit cela,
Marguerite, ma mie ?
(*Moussy*).

— Mais dis-moi donc, Flamand,
Que ferons-nous en Flandre ?
— Nous monterons boutique, (1)
Boutiqu' de gros marchands,
Vendant notr' marchandise,
Gros marchands négociants.

— Mais dis-moi donc, Flamand,
Quell' sort' de marchandises ?
— Nous vend(*e*)rons des jupes,
Pantalons de velours,
De bell' chemises fines
Brodées tout alentour.

Quand le Flamand eut pris (2)
Les plaisirs de la belle :
— Bien le bonjour, la belle,
En vous remerciant.
Dans mon pays de Flandre,
Oui, j'ai femme et enfant.

— Oh ! va, galant trompeur,
— Oh ! va, galant volage,
Tu as mon cœur en gage,
A présent tu t'en vas.
En passant la rivière,
Galant, tu périras

— Non, je n'périrai pas,
Je suis un garçon sage,
Je suis un garçon sage,
Je suis bon marinier,
En passant la rivière,
J'évit'rai le danger.

— Ah ! lavoù donc le temps
Que j'étais à ma porte,
Que j'étais à ma porte,
Soyée desur un banc !
Je me moquais des autres,
M'y voilà z-à-présent !

(*Pierre Bourdier, Beaumont-la-Ferrière, 1828*).

Variantes :

(1) On fera du commerce,
Chandelle, aussi savon,
Nous vend(*e*)rons, la belle,
Tout c'que les autr' vendont.

(2) Quand il eut bien joui
Des amours de la belle.
(*Châteauneuf*).

Ces variantes sont de :

Femme Laville, Moussy, 1846 ; *veuve Carroué, Murlin, 1833 ; Garnier, Châteauneuf, 180. ; femme Thureau, Saint-Parize-en-Viry, 1843.*

C'était un p'tit Français } *bis.*
Davec une Allemande. }
Avont jouvé z-aux cartes,
Avont joué tous deux,
Avont jouvé z-ensemble
Au jeu des amoureux.

— Dis donc, petit Français, } *bis.*
Si je deviens enceinte ? }
— Si tu deviens enceinte,
Bell', je t'emmènerai ;
Dans mon pays de France,
Bell', je t'épouserai.

— Dis donc, petit Français, } *bis.*
Que ferons-nous ensemble ? }
— Nous y ferons ensemble
Ce que les autr' y font ;
De tout' ces marchandises,
Bell', nous en vend(*e*)rons.

— Dis donc, petit Français, } *bis.*
Quell' sort' de marchandises ? }
— Des coiffur' en dentelles,
Des jupons de velours,
De ces bell' ceinturettes,
Bell', nous vendrons de tout.

— Dis donc, petit Français, } *bis.*
Tu attrap' l'Allemande, }
Tu attrap' l'Allemande,
Moi, je n'y croyais pas.
En passant la rivière,
Galant, tu périras.

(*Louise Joubert, Arleuf, 1867*).



C'est un garçon Marchois,
A l'amour d'une blonde,
A l'amour d'une blonde.
En n'osant lui parler,
Lui fait dir' par un autre :
Bell', voulez-vous m'aimer ?

Ell' lui dit : Mon ami,
Comment veux-tu que j't'aime ?
Tous les jours j'entends dire
Par un de tes maçons
Dans ton pays de Marche,
Tu as femme et enfants.

Ell' lui dit : Mon ami,
Que f'rons-nous dans la Marche ?
— Nous vend(*e*)rons des jupes, (1)
Des jupes, du velours,
Tout' sort' de marchandises,
Au plaisir de l'amour.

Quand le galant eut pris
Les plaisirs de la belle :
— Je vous remercie, belle,
De tous vos agréments.
Dans mon pays de Marche,
Oui, j'ai femme et enfant.

. . . .

(*Louis Mangin, Saint-Léger-de-Fougeret, 1858*).

Variante :

(1) On taillera la pierre,
Tiendra des compagnons,
Et vous rest'rez, la belle,
Tranquille à la maison.
(*Veuve Baucher, Montigny-aux-Amognes, 1846*).



C'est un jeune Flamand
Qui s'en va voir sa blonde,
Qui s'en va voir sa blonde.
En s'allant promener,
En lui disant : Ma mie,
Vous plait-il de m'aimer ?
Etc.

(*Henri Thibaudat, Sichamps, 1822*).

Se chante aussi sur l'air donné page 182 du premier volume.

(*Veuve Baucher, Montigny-aux-Amognes, 1846*).

La Marchande de Froment



Mon père aussi ma mère
N'avaient que moi d'enfant, } *bis.*
L'Allemand.
Je suis Flamande d'Allemagne,
La fill' d'un Allemand. (*bis*)

Ils m'envoyaient à Nantes
Pour y vendr' du froment, } *bis.*
L'Allemand
Je suis Flamande, etc.

Tout en rentrant sous l'halle,
J'aperçois un marchand, } *bis.*
L'Allemand, etc.

Il me dit : Ma mignonne,
Combien vends-tu l'froment ? } *bis.*
Etc

— Cinquante sous le seigle,
Un écu le froment } *bis.*
Etc.

Viens-t'en dedans ma chambre,
Je te paierai comptant. } *bis.*
Etc.

Mon père aussi ma mère
M'ont bien cherchée sept ans. } *bis.*
Etc.

Tant cherchée, m'ont trouvée,
Tout au bout de ce temps. } *bis.*
Etc.

Mon pèr' qui me soulage,
Ma mèr' va me frappant. } *bis.*
Etc.

— Allons, allons, ma mère,
Ne frappez donc point tant. } *bis*.
Etc.

Par-dessous ma ceinture,
Je porte un bel enfant. } *bis*.
Etc.

— Mais dis-moi donc, ma fille,
Qui t'a fait ce présent ? } *bis*.
Etc.

— Un marchand de dentelles,
Un faiseux de rubans. } *bis*.
Etc.

— Oh ! dis-moi donc, ma fille,
Qui nourrira l'enfant ? } *bis*.
Etc.

— La nourric' qui le porte,
L'nourrira bien sept ans. } *bis*.
Etc.

Celui qu'en est le père,
L'nourrira bien autant. } *bis*.
Etc.

J'lui ferons prend' les armes,
J'l'envoirons battre aux champs. } *bis*.
Etc.

Au premier coup d'bataille,
Il a tué trois sergents. } *bis*.
Etc.

Le roi, qu'est en fenêtre,
Qui regard' cet enfant, } *bis*.
Etc.

— Qu'on m'amèn' la nourrice
Qui l'a nourri, l'enfant, } *bis*.
L'Allemand.
Je suis Flamande d'Allemagne,
La fill' d'un Allemand. (*bis*)

(*Simon Poli*, *La Guerche*, *1861*).

La Princesse de Pantin



Oh ! c'était la princess'
La princess' de Pantin,
S'en va le soir au bal,
S'en revient le matin.

Ell' s'en revient malade
D'un' grande maladie,
Ell' s'en revient malade,
En danger d'en mourir.

Elle appell' la servante :
— Venez me secourir !
J'ai une maladie
En danger d'en mourir.

Allez qu'rir la bonn' mère,
Qu'ell' vienne auprès de moi !
Fermez bien tout' les portes,
Qu'ell' soient bien tout' fermées

Son père aussi sa mère
Qui entendaient du bruit :
— Ecoute donc, ma femme,
On dirait qu'c'est un cri.

— Restez, je vous en prie,
Restez là, mon mari.
Je vais voir chez ma fille,
J'viendrai vous avertir.

— Qu'est ce donc qu'il arrive,
Que tout est renversé ?
— Ma mèr', ma bonne mère,
J'ai bien saigné du nez.

— Mon mari, venez vite,
Promptement arrivez.
Apportez donc des verges,
On va la vergenner !

— Frappez, père et mère,
Mais frappez doucement !
Si vous tuez la mère,
Vous nourrirez l'enfant

(*Eugénie Daugy, veuve Daudet, Raveau, 181.*).

Les Trois Baigneuses



Nous étions trois filles, (1)
Nous allions baignant,
Nous allions baignant,
Dans un ruisseau coulant,
La rose vermeille
Fleurit sur nos gants.

Par ici il passe
L'fils d'un gros marchand,
Nous a pris nos chausses,
Nos souliers fringants.
La rose, etc.

Variante :

(1) C'était trois fillettes,
Trois filles { de vingt ans,
{ d'un temps,
Qui s'allaient baigner
Dans les ruisseaux coulants
La rose vermeille
Fleurit dans nos champs.
(*P. Peyronnet, Saint-Bonnot, 1812*).

La plus jeun' des filles
Court après criant :
Rendez-nous nos chausses,
Nos souliers fringants.
La rose, etc.

. . . .
. . . .

Son père et sa mère
La cherchaient pleurant.
Cherchée, tant cherchée,
L'ont chèrchée longtemps.

Si longtemps cherchée,
L'ont trouvée pourtant
Au coin d'une trace,
Rogeant son enfant.

Un beau berceau d'ivoire,
Un bel enfant dedans,
Un beau poëlon d'or,
Un' bell' cuillèr' d'argent

— Frappez, père et mère,
Frappez doucement ;
Si vous tuez la mère,
Vous nourrirez l'enfant.

— Qui en est le père
De ce bel enfant ?
— Il est à la guerre
Dans un beau régiment.

Il est à la guerre
Dans un beau régiment,
Porte l'épaulette
En or et en argent.

— Qu'en ferons-nous donc
De ce bel enfant ?
— Nous le porterons
Au Saint-Sacrement.
La rose vermeille,
Fleurit sur nos gants.

(*Veuve Brunet*, *Nolay*, *1802*).

Les Délaissées

1°

C'ÉTAIT LA FILLE D'UN BOULANGER



C'était la fill' d'un boulanger,
En sassant sa farine, } *bis.*
Elle voyait de jour en jour
Que son lacet devenait court. } *bis.*

Elle a écrit à son amant
De venir(*e*) bien vite ; } *bis.*
Elle a écrit à son amant
De venir vite et promptement. } *bis.*

Le samedi, elle a écrit ;
Le dimanche, il arrive. } *bis.*
Tout en approchant la maison :
— Bonjour, mamie, comm' vas-tu donc ? } *bis.*

As tu déjeuné ce matin,
Marguerite, ma blonde ? } *bis.*
— Du déjeuner faut pas m'parler,
Car me voilà fill' délaissée. } *bis.*

Qu'attends-tu donc pour m'épouser,
Joli garçon de guerre ? } *bis.*
— Pour t'épouser, j't'épous'rai pas,
Mon pèr' ni ma mèr' veulent pas. } *bis.*

La bell' se prend par les cheveux,
Ell' se jette par terre, } *bis.*
En s'écriant : Mon cher amant,
Me voilà morte en ce moment ! } *bis.*

Je mets le pied à l'étrier
Et la main à la bride, } *bis.*
Et mon chapeau dessous mon bras :
— Belle, adieu donc, moi je m'en vas. } *bis.*

(*Louis Ranvier*, *Marzy*, *18.*).



2°

EN N'VERS, LA JOLIE VILLE

Tempo di minuetto (*non troppo allegro*)



En N'vers la jolie ville
Y a-t-enn' jolie fille ;
All' s'est laissée amuser
Par un joli guernadier.
Alle y plore, all' si tormente
De voir son ventr' qui raugomente ;
Hélas ! la belle a tant ploré
De son joli guernadier.

Sa mée que vint li die :
— Que plorez-vous, ma fille ?
Qu'avez-vous à tant plorer,
Mais à tant vous chagriner ?
— Si je plor', c'est d'inquiétude,
Je seus enne fille pardue,
Di voir partir mon cher amant,
Etant enceinte d'enfant

— Ne plore point, ma fille,
Je sons des gens(*es*) riches,
Car demain je partirai
Pour avoir(*e*) son congé.
Le lend'main, envec Rosette,
S'en va trouver son capitaine.
Coume enne femme ben désolée,
Devant li s'est présentée.

— Qu'avez-vous, tout en larmes ?
Quoi donc que vous eccable ?
Vout' fille a-t-i des amants
Dans nout' joli régiment ?
I nous faut toujours des femmes
Pour y metter dans nos campagnes,
Je vons le féc demander.
— Abélard le guernadier.

— Voici le sergent d'garde
Va die à l'Abélar(*e*) :
— Abélard, vins promptement,
Ton capitaine i t'attend.
— Me v'là donc, mon capitaine,
Y a-t-i pour moué queq'chou' de peine ?
Moué, que je seus dépuis huit ans
Dans ce joli régiment ?

— Hé ! dis-moué donc, Bélar(*e*),
Te counais-ti c'te femme ?
Sa fille t'as amusé,
I'te faut donc l'épouser.
— Oh ! non, non, mon capitaine,
Vous voyez ben qu'alle est trop laide.
J'aim'rais cent foués mieux mourir
Que d'vouloir y consentir !

— T'as ben raison, Bélar(*e*),
Ma fille al est point belle,
Mais ma fille a de l'argent,
V'là ses meilleurs agréments.
Cinq cents louis seront pour elle,
Ça vaut-i pas enn' fille belle ?
Te seras petit marchand,
Te gangn'ras ben de l'argent.

— Si vout' fille al est riche,
Mettez l'enfant en nourrice.
Si vout' fille a tant d'argent,
Ça s'ra pour nourrir l'enfant.
Quoué qu'on dirait d'ma parsoune,
En voyant en' aussi bel houme
Et enn' femm' si mal bâtie ?
Ça s'rait trop mal accompli.

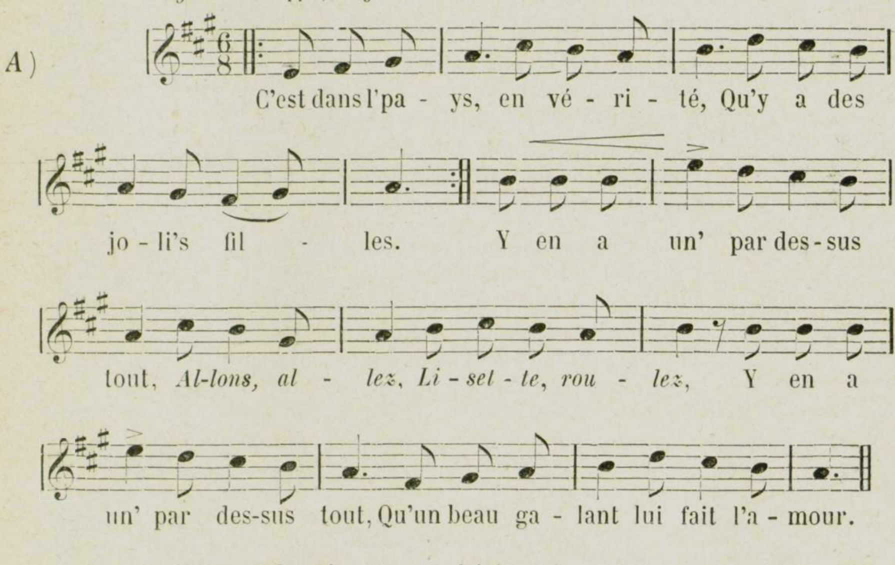
(Anne Boizot, veuve Bernard, Varennes-les-Nevers, 1810).

3°

C'EST DANS L'PAYS. EN VÉRITÉ

Allegro non troppo, magiocoso.

A)



C'est dans l'pays, en vérité,
Qu'il y a des joli's filles, } *bis.*
Y en a un' par-dessus tout,
Allons, allez, Lisette, roulez,
Y en a un' par-dessus tout,
Qu'un beau galant lui fait l'amour.

Toutes les fois qu'il va la voir, (1)
Trouv' son amie qui pleure. } *bis.*
— Qu'avez-vous donc à tant pleurer ?
Allons, allez, Lisette, roulez,
Qu'avez-vous donc à tant pleurer ?
Je n'ai donc plus vos amitiés ?

— Ah ! j'ai bien de quoi de pleurer, (2)
Tous les jours j'entends dire, } *bis.*
Tous les jours j'entends dir' partout,
Allons, allez, Lisette, roulez,
Tous les jours j'entends dir' partout
Que je suis enceinte de vous.

Variantes :

(1) Le sam'di soir, s'en va la voir,
Son petit cœur soupire.
— Qu'avez-vous donc à soupirer ?

(2) Ah ! j'ai bien de quoi soupirer.
(*Veuve Bernard*, *Varennes*, *1810*).

— Si tu es enceinte de moi, (1) } *bis.*
Tu l'as bien voulu, belle
Je ne t'épous'rai pourtant pas, (2)
Allons, allez, Lisette, roulez,
Je ne t'épous'rai pourtant pas,
Car mes parents ne veulent pas.

— Mais si tu n'veux point m'épouser, } *bis.*
Donne-moi quelque chose.
Donne-moi cinq à six cents francs,
Allons, allez, Lisette, roulez,
Donne-moi cinq à six cent francs
Pour me nourrir, moi, mon enfant.

— Cinq, six cents francs, c'est bien d'l'argent } *bis.*
Pour moi qui n'en ai guère.
J'te donn'rai tant seul'ment six blancs,
Allons, allez, Lisette, roulez,
J'te donn'rai tant seul'ment six blancs,
Pour te nourrir, toi, ton enfant.

(*Marie Carrue, Colméry, 1862*).

Couplets ajoutés quelquefois :

Le beau galant y a fait présent } *bis.*
Du pan de sa chemise.
C'est pour y fair' des p'tits drapeaux,
Allons, allez,...
C'est pour y fair'...
A ce petit poupon nouveau.

Le beau galant y a fait cadeau } *bis.*
D'une aune de dentelle.
C'est pour garnir le p'tit béguin,
Allons,...
A ce petit poupon qui vient.

C'est pour garnir le p'tit bonnet,
A l'enfant quand il sera né.
(*Veuve Bernard*).

Quand cet enfant aura vingt ans, } *bis.*
Nous l'enverrons en guerre.
Et la mère dans un couvent,
Allons, allez,...
Pour la priver d'tous ses tourments.
(*Veuve Balet*).

Variante :

(1) Si tu es enceinte de moi,
Tu en es la plus sûre.
Mais attends donc à la Saint-Jean,
Nous nous marierons à c'moment.
(*Veuve Balet, Prémery, 1817*).

(2) Ah ! tant de fois je te disais
Que jamais je n't'épouserais.
(*Veuve Bernard, Varennes, 1810*).

B)



Texte de la version A, *sauf ces variantes* :

A Dommartin, ce petit bourg,
Y a des jolies blondes.
Y en a un' par-dessus tout,
C'est ci, c'est ça,
Victorine a fait ça,
Y en a un' par-dessus tout
Que les garçons lui font l'amour.
. . . .

Quand son amant s'en va la voir.
. . . .

Tous les jours je vous vois pleurer.
. . . .

Oh ! si je pleur', mon bel ami,
C'est vous qu'en ét' la cause.
Tous les jours j'entends dir' chez nous...
. . . .

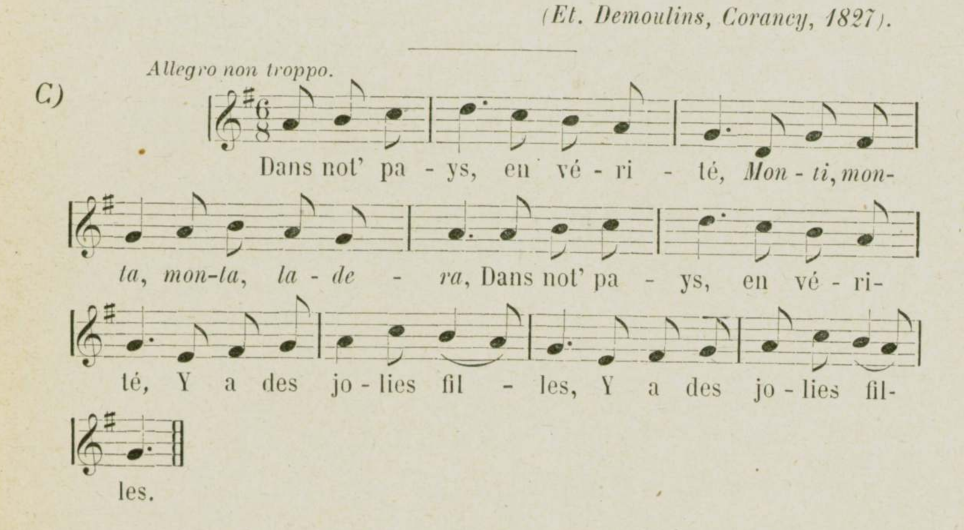
Je te l'ai dit plus de cent fois
Que jamais je n' t'épouserais.

Mais attends donc à la Saint-Jean,
Où que les jours seront plus grands.

Mais la Saint-Jean est arrivée,
Le beau galant s'embarque.
Il s'est embarqué pour Bourbon,
C'est ci,...
Adieu donc, charmante Suzon.

(Et. Demoulins, Corancy, 1827).

C)



Dans not' pays, en vérité,
Monti, monta, monta, ladéra,
Dans not' pays en vérité
Y a des jolies filles. (*bis*)

Y en a un' par-dessus tout,
Monti,...
Y en a un'. .
Mais c'est la Madeleine, etc. (*bis*)

(*Ros. Chabin, femme Poulin, Ciez, 1813*).



Dans le pays, en vérité,
Y a des fill' à marier...
Allez, cagnagnou, coucou, cornard,
Allez, cagnagnou, cornard, coucou.

Y en a un', par-dessus tout,
Qu'un beau garçon lui fait l'amour.
Allez, cagnagnou, etc.

C'est quand arrive le jeudi,
Ell' fait toilett', sam'di aussi.
Etc.

(*Marie Mathias, veuve Peyronnet, Poiseux, 1850*).

---

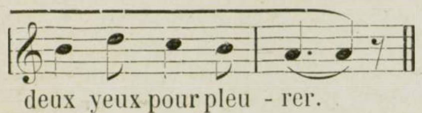
(1) C'est l'air de *Dansez, Canada*.

4°

ENVERS CHEZ NOUS

A)





Envers chez nous, grande pitié
D'entendre une fille pleurer ! (1)
Ell' pleur' son cœur volage
Qu'un garçon y a gagné ;
Lui a laissé pour gage
Ses deux yeux pour pleurer.

— O ma mie, ne pleur' donc point tant. (2)
Je m'en vas dans mon régiment.
Je t'écrirai un' lettre
De ma fidélité ;
Tu me feras savoir
Quand tu s'ras accouchée.

Variantes :

(1) D'voir un' jeun' fille embarrassée,
Embarrassée sans doute
D'un enfant hasardé.
Qui donc en est le père ?
C'est un garçon meunier.
(*Saint-Aubin*).

Adieu, la belle, je m'en vas,
Puisque mon régiment s'en va.
Je pars pour la Lorraine,
Dans ce charmant pays.
Puisque le roi l'ordonne,
Il faut bien obéir.

(2) En Lorraine étant arrivé,
La bell', de là je t'écrirai.
Je t'écrirai un' lettre
Pour ma sincérité.
Tu me feras réponse
Si t'es embarrassée.
(*Saint-Sulpice*).

Soir et matin, vient la trouver :
— Ma mie, n'faut point te désoler.
Si je pars pour l'armée,
Un jour je reviendrai.
Je te jure, ma belle,
Que je t'épouserai.
(*Varennes*).

Ma mie, ma mie, ma bonne amie,
Oh ! ne prends donc pas tant d'ennui.
(*Cuffy*).

— Oh ! accouchée, moi, je le suis, (1)
D'un gros garçon qu'est fort joli.
Je l'portr'ai à ta mère,
Ce petit innocent,
Et puis j'irai te r'joindre (2)
Dans ton beau régiment.

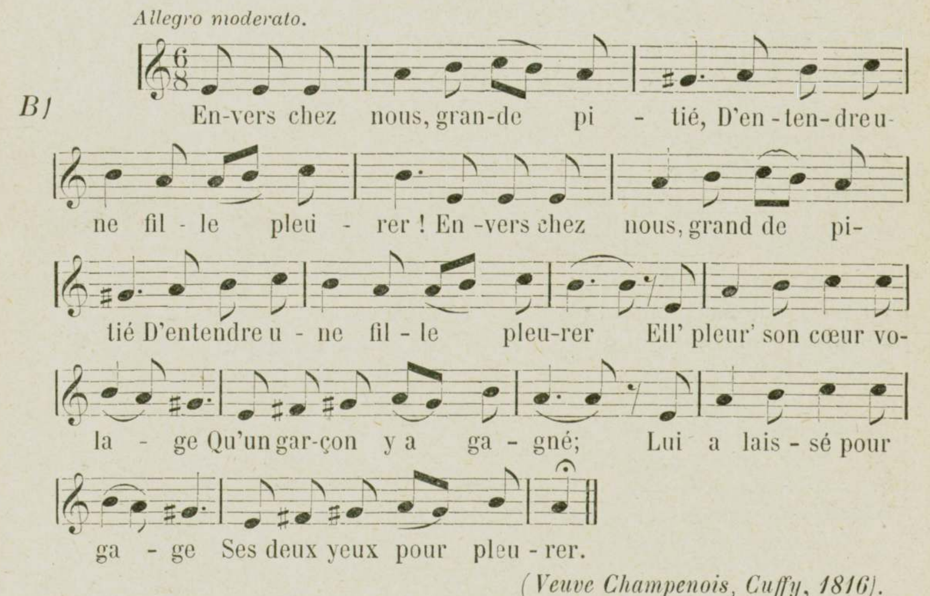
— Ma mie, oh ! si tu me croyais,
De chez ton pèr' tu resterais.
Tu trouverais peut-être
Quelque garçon nigaud,
Qui pourrait êtr' bien aise
De prend' du fruit nouveau.

— Chez mon pèr' je rest'rais cent ans, (3)
Sans jamais y trouver d'amant.
Tu m'as gâté ma taille
Et pâli mes couleurs ;
Et moi, tout' jeune fille, (4)
J'ai perdu mon honneur.

— Ton honneur, si tu l'as perdu
La bell', c'est que t'as bien voulu.
Ne fallait pas me suivre (5)
Dans ce p'tit bois joli,
Au son de la musette,
Tout au cœur de la nuit.

(Veuve Balet, Prémery, 1817).

Autres formes musicales :



(Veuve Champenois, Cuffy, 1816).

Variantes :

(1) Oui, je le suis, embarrassée ;
Je n'attends qu'l'heure d'accoucher.
(Saint-Sulpice).

(2) J'irai desur les îles.

(3) Cent ans ici je resterais,
Jamais amant je n'trouverais.
(Varennes).

(4) Moi qu'étais jolie fille.
(Saint-Aubin).

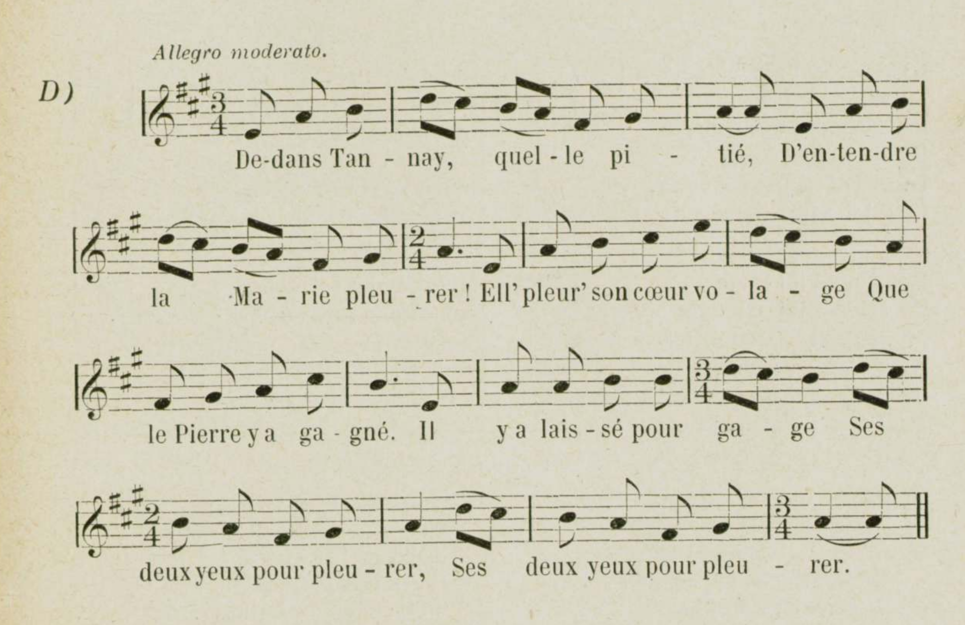
(5) Il fallait pas me suivre,
Me suivre pas à pas ;
T'aurais ton cœur volage,
A présent tu n'las pas.
(Varennes).

Ces variantes sont de :

Veuve Lavache, Saint-Aubin, 1816 ; P. Bertier, Saint-Sulpice, 1807 ; veuve Bernard, Varennes, 1810 ; veuve Champenois, Cuffy, 1816.



(*Veuve Lavache, Saint-Aubin, 1816*).



Dedans Tannay, quelle pitié
D'entendre la Marie pleurer !
Ell' pleur' son cœur volage
Que le Pierre y a gagné.
Il y a laissé pour gage
Ses deux yeux pour pleurer. (*bis*)

(*A. Gueneau, Saisy, 1800*).

La Maîtresse qui s'embarque

Allegro non troppo.

A)



C'est un jour de dimanche, (1)
En m'allant promener, } *bis.*
En m'allant promener,
En allant à la danse,
Là qu'j'ai connu Nannett',
Cett' jolie fille blonde.

Je m'suis approché d'elle
En voulant lui parler, } *bis.*
En voulant lui parler,
Lui parlant d'amourettes.
M'a dit en souriant
Qu'elle rest'rait pas fillette.

Au bout de six semaines
Nannette a t'embarqué, } *bis.*
Nannette a t'embarqué
Dans un vaisseau sur Loire.
Nannett', si tu reviens,
Tes amours s'ront les miennes.

Au bout de six semaines
Nannette est revenue, } *bis.*
Nannette est revenue,
Passant devant ma porte.
De tout loin que j'lai vue,
Sa couleur paraît morte.

Variante :

(1) C'est un' jeun' demoiselle
Que j'invite à danser (*bis*)
Dans un bal très modeste.
Du plus loin qu'elle me voit,
Me parle d'amourettes.

Au premier tour de danse,
Ell' me serrait les doigts (*bis*)
En maniér' de caresse.
J'ai vu tout aussitôt
Qu'ell' serait ma maîtresse.

Au bout de six semaines
Ou deux mois tout au plus,
La bell' vient à passer,
Passer devant ma porte.
De tout loin qu'ell' me voit,
Sa couleur devient morte.
Etc.

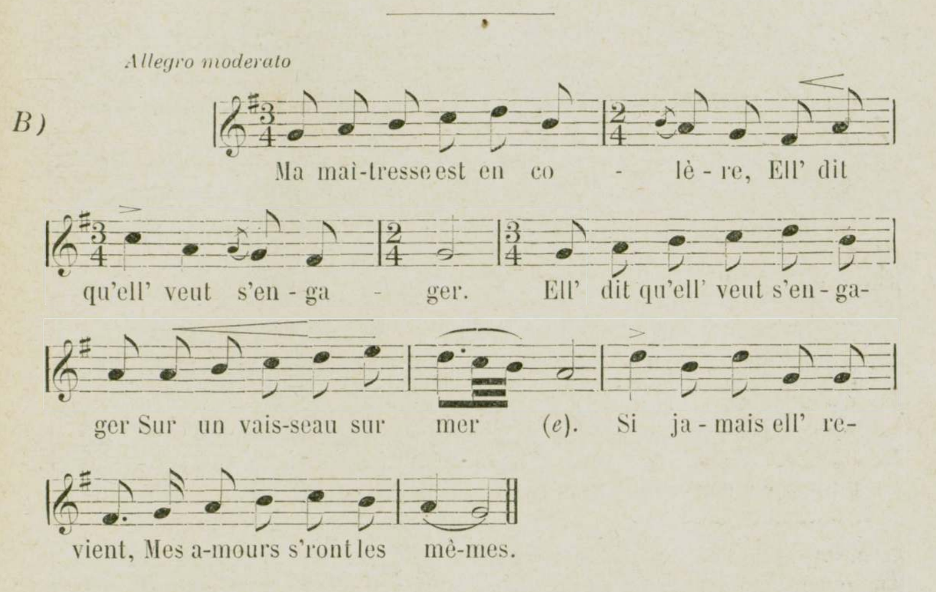
(*P. Charlot, Héry, 1844*).

Ici il n'est pas question d'embarquement.

Nannett', belle Nannette,
Je crois que t'as joué, } *bis.*
Je crois que t'as joué
A ce jeu d'amourettes.
Par-dessous ton manteau,
Tu me parais grossette.

Les fill' sont comme la rose,
La ros' sur le rosier. } *bis.*
Quand la rose est fleurie,
Tout le mond' la caresse ;
Mais quand elle est flétrie,
Tout chacun la délaisse.

(*François Michot, Bulcy, 1824*).



Ma maîtresse est en colère. (1)
Ell' dit qu'ell' veut s'engager (*bis*) (2)
Sur un vaisseau sur mer(*e*).
Si jamais ell' revient,
Mes amours s'ront les mêmes. (3)

Au bout d'un mois, six semaines,
Ma maîtresse est revenue. (*bis*) (4)
Passant devant ma porte,
De tout loin qu'ell' m'a vu,
Sa couleur devient morte.

Je lui ai dit : Bonjour, belle,
Qu'apportez-vous de nouveau, (*bis*)
Nannette, ma maîtresse ?
Par-dessous votr' manteau,
Vous m'paraissez grossette.

— C'est la saison qui s'écoule,
L'hiver qui va commencer. (*bis*)
Le vent froid m'incommode.
Par crainte d'avoir froid,
J'ai fait doubler ma robe.

Variantes :

(1) Nannette, belle Nannette,
On m'dit qu'tu veux t'embarquer.
(*Nolay*).

(2) Ell' dit qu'elle veut s'embarquer
Dans un bateau sur Seine.
(*Luzy*).

(3) Mes amours seront pour elle.
(*Luzy*).

Ses amours seront les miennes.
(*Pougues*)

(4) Voilà ma mie de retour.
(*Pougues*).

— Nannette, belle Nannette,
Je te l'avais toujours dit (*bis*)
Qu'après ce long voyage, (1)
Tu regrett'rais souvent
Ton joli cœur volage.

(*P. Hisquin, Dompierre-sur-Nièvre, 1831*).

C)



Variante :

(1) Que tu te souviendrais
Du p'tit jeu des amourettes.
(*Pougues*).

Ma petite brunette,
Que tu r'grett'rais souvent
Le temps d'nos amourettes.
(*Nolay*).

Ces variantes sont de :

Femme Bled, Nolay, 1852 ; veuve Montaron, Luzy, 1802 ; femme Ledoux, Pougues, 1822 ; I. Garrelet, Champvoux, 1819.

Qu'est-c' qui a fait la connaissance
De ma mignonne et de moi ?
C'est par un jour(*e*) de dimanche,
Elle a dansé avec moi.
Mais tout en dansant avec moi,
Je lui dis : Ma mignonne,
Oh ! ta couleur, en vérité,
Ta couleur est vermeill' !

Tout au bout de trois jours ou quatre, } *bis.*
Ma mignonne s'est embarquée, }
Oh ! ma mignonn' s'est embarquée
Sur un vaisseau, sur mer(*e*),
Etc.

. . . .

Moi, je suis bien fille perdue ;
Mais de moi ne parlons plus.
Ah ! je suis bien comme la rose,
Quand elle est sur le rosier.
Oui, quand elle est sur le rosier,
Tout chacun la caresse ;
Mais quand elle a perdu sa fleur,
Tout chacun la délaisse.

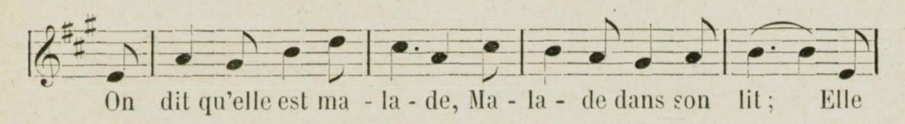
(*Marie Berthe, femme Ledoux, Pougues, 1822*).

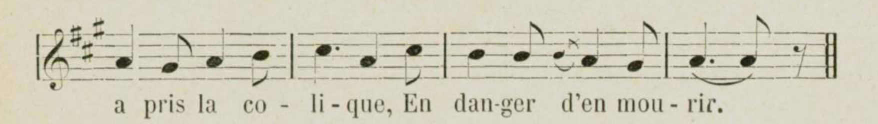
A)

La Maladie de Jeanneton

Un poco moderato.







C'est la p'tit' Jeanneton, (1) } bis.
On dit qu'elle est malade. }
On dit qu'elle est malade,
Malade dans son lit ;
Elle a pris la colique, (2)
En danger d'en mourir.

Sa mère s'en y va } bis.
Du droit chez sa voisine : }
— Bonjour donc, ma voisine,
Reconsolez-moi donc ;
Ma fille a un' colique,
Ça la tient sans raison.

Sa voisin' lui donnant (3) } bis.
Trois brins de marjolaine : }
— Tenez donc, ma voisine,
Faites-lui prendre ça ;
Si c'est une colique,
Le mal se passera.

Mais au bout de trois jours, } bis.
La belle était en couche, }
La belle était en couche
D'un joli p'tit garçon.
Et voilà la colique (4)
Qui la t'nait sans raison !

La mèr' prend un bâton ; } bis.
Ell' tap' desur sa fille. }
— Tout doux, tout doux, ma mère,
Tapez tout doucement ! (5)
Celui qu'a fait l'ouvrage
Nourrira bien l'enfant.

— Ma fille, dis-moi donc, } bis.
Qui l'a fait cet ouvrage ? }
— C'est un petit tailleur,
En prenant ma longueur,
En prenant ma mesure,
A su gagner mon cœur.

(*Jean Dournot*, *Narcy*, *1819*).

Cette chanson se chante aussi sur l'air noté page 182, *du premier volume.*

Variantes :

(1) Hélas ! qu'est'c' que l'on dit ?
Jeannette, elle est malade.
(*I. Rougelot, Muriin, 184.*).

(2) C'est d'un grand mal de tête,

(3) Ma voisine, prenez
Trois brins de violette.
. . . .
Tout au bout de jours,
La bell' sera guérie.

(4) Voilà le mal de tête
Que les fill' ell' avont.

(5) Ne frappez donc point tant.
(*Jean Foucauld*, *Pougues*, *1820*).

B)



Hélas ! qu'est-c' que l'on dit ?
Jeannette, elle est malade,
Jeannette, elle est malade,
Malade dans son lit.
C'est d'un grand mal de tête,
En danger d'en mourir.

(*Jean Foucauld, Pougues, 1820*).

La Ceinture trop étroite



Mon père avait trois fill' à marier. (*bis*)
La plus petit' fait dir' son aventure :
Allonge-moi, ma mère, ma ceinture.

— Hélas ! ma fill', où donc que t'as pris ça ?
— Hélas ! ma mèr', c'est dans le petit bois,
Me promenant au clair(*e*) de la lune...
Allonge-moi, ma mère, ma ceinture.

— Hélas ! ma fill', quoi donc qu'il t'a promis ?
— Hélas ! ma mèr', m'a promis un habit.
C'est en voulant me prendre ma mesure...
Allonge-moi, etc.

— Hélas ! ma fill', le veux-tu pour mari ?
— Hélas ! ma mèr', je voudrais le tenir...
. . . .
Allonge-moi, etc.

— Hélas ! ma fill', je vons l'faire assigner.
— Hélas ! ma mèr' je voudrais pas plaider,
Car tous les jug' ont la tête si dure !
Allonge-moi, ma mère, ma ceinture.

(*P. Septier*, *Saint-Aubin-les-Forges*, *185*.).

La Mère aux trois Filles



C'est un' mère qu'a trois filles.
Faut qu'chacun gagne sa vie,
Faut qu'chacun gagne sa vie
Tout doucement
Faut qu'chacun gagne sa vie
En travaillant.

Un' qui coud et l'autr' qui file,
Faut qu'chacun gagne sa vie,
Faut qu'chacun gagne sa vie
Tout doucement.
Faut qu'chacun gagne sa vie
En travaillant.

L'autr' qui lave la lessive.
Faut qu'chacun gagne sa vie, etc.

. . . .

. . . .

V'la sa mère qui va lui dire :
Faut qu'chacun gagne sa vie, etc.

— Prends bien garde à toi, ma fille.
Faut qu'chacun, etc.

Qu'est-c' qui t'a fait ça, ma fille ?
Faut qu'chacun, etc.

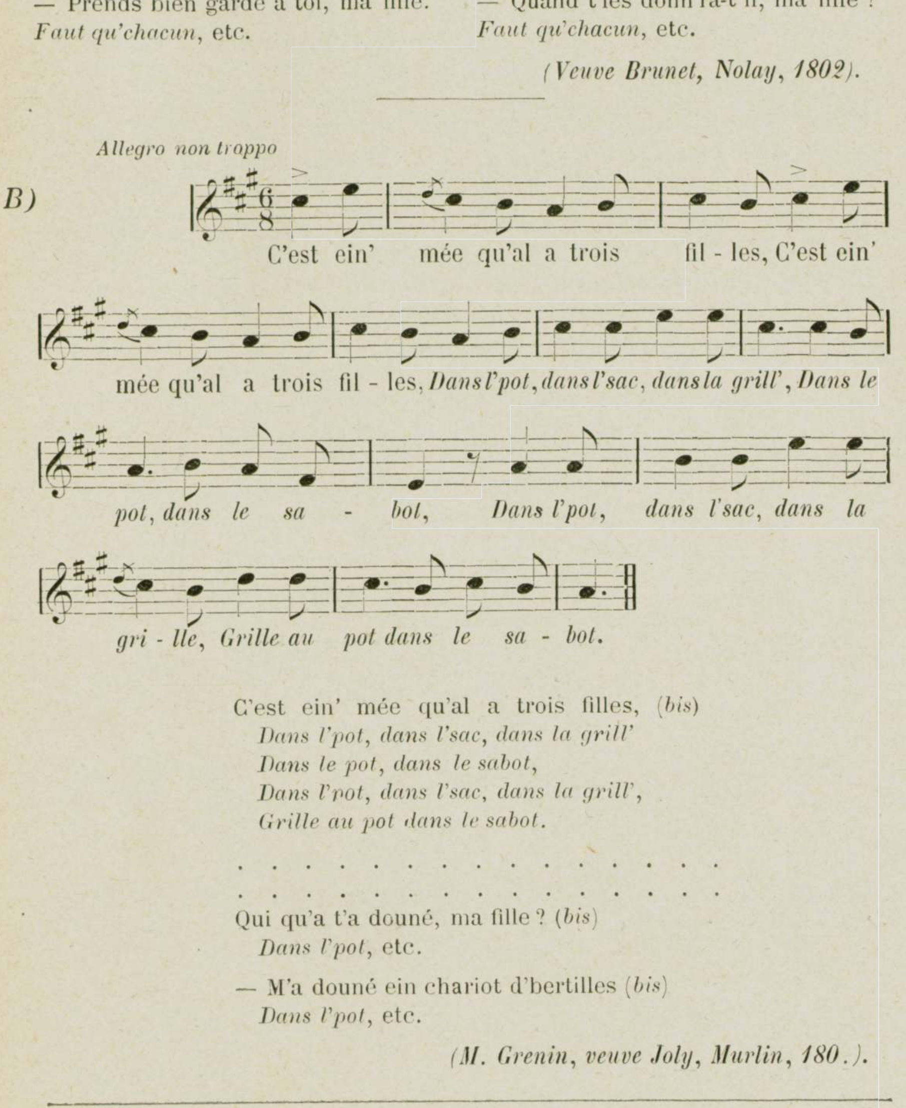
— C'est l'avocat de Saint-Gilles. (1)

— Qu'est-c' qu'il t'a promis, ma fille ?

— Il m'a promis cinq cents livres

— Quand t'les donn'ra-t il, ma fille ?
Faut qu'chacun, etc.

(Veuve Brunet, Nolay, 1802).



C'est ein' mée qu'al a trois filles, (*bis*)
Dans l'pot, dans l'sac, dans la grill'
Dans le pot, dans le sabot,
Dans l'pot, dans l'sac, dans la grill',
Grille au pot dans le sabot.

. . . .

. . . .

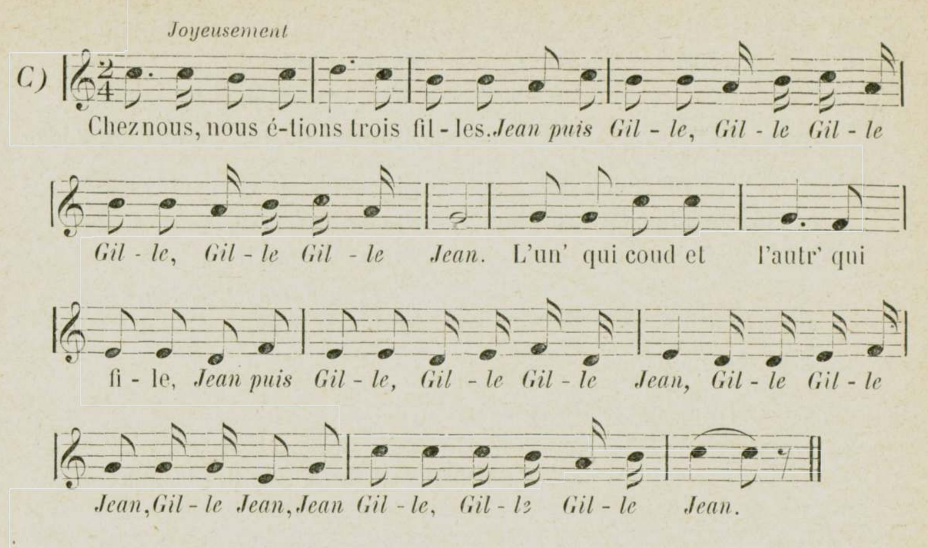
Qui qu'a t'a douné, ma fille ? (*bis*)
Dans l'pot, etc.

— M'a douné ein chariot d'bertilles (*bis*)
Dans l'pot, etc.

(M. Grenin, veuve Joly, Murlin, 180.).

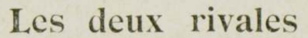
Variante :

(1) C'est un bourgeois de la ville.



Chez nous, nous étions trois filles.
Jean puis Gille, Gille Gille Gille,
Gille Gille Jean ;
L'un' qui coud et l'autr' qui file,
Jean puis Gille, Gille Gille Jean,
Gille Gille Jean, Gille Jean, Jean Gille,
Gille Gille Jean.
Etc.

(I. Cortin, Saint-Andelain, 1807).



Les deux rivales



Je vais vous raconter un tour (1) } *bis.*
On en parlera plus d'un jour. }
C'est deux fill' de notre village,
Toutes les deux à marier,
Ell' se sont mis l'amour en tête
Pour un jeun' garçon jardinier.

La plus jeune dit : Par ma foi, } *bis.*
N'espère rien, y a rien pour toi. }
L'autre des jours, desur l'herbette,
Le soir, en m'allant promener,
Il m'a d'mandé mon cœur volage,
Je ne lui ai pas refusé.

— Tu me fais là un compliment ! } *bis.*
Et moi, j'en ai fait tout autant. }
L'autre des jours, desur l'herbette,
Je suis tombée malheureus'ment.
Et je vois bien que ma ceinture
Devient étroite par devant.

Tout en disant ces vérités, } *bis.*
Se sont mis la main au collet ; }
Se sont déchiré leurs coiffures ;
Ont arraché leurs blancs mouchoirs ;
Ell' se sont fait double blessure.
Chacun se gêne pour les voir.

Comme ell' faisaient ce carillon, (2) } *bis.*
Il vient à passer, leur mignon }
Il s'est mis entre l'une et l'autre :
-- Pourquoi donc vous disputez-vous ?
Vous ne m'aurez, ni l'un', ni l'autre ;
Cherchez ailleurs un autre époux.

Cell' qui croyait si bien d'l'avoir, } *bis.*
En est tombée au désespoir. }
L'autre était contente et bien aise,
Quoiqu'elle fût du même affront.
Ell' resteront, l'un' comme l'autre,
Avec chacune un p'tit poupon.

Variantes :

(1) Venez entendre un drôl' de tour,
On en parlera plus d'un jour.
Et c'était deux jeunes fillettes
Qui parlaient d'leurs amoureux.
Mais, par ma foi, je crois bien comprendre
Qu'ell' n'en ont qu'un pour tout' les deux.

(2) Le beau galant passant par là,
Il entendit tout ce bruit-là.

(*M. Grenin, veuve Joly, Murlin, 180.*).

Pour(e) bannir notre chagrin, } *bis.*
Allons donc boire un broc de vin. }
Ell' en ont bu quinze à seiz' verres...
Moi, qui étais de la maison,
J'les voyais fair' tout' leurs affaires ;
J'en ai composé la chanson.

(*Pierre Choquet, Mèves, 1830*).

Le Don du Galant



C'est trois garçons de not' village,
Tous les trois s'en vont veiller.
Ils s'en y vont, le soir, à la chandelle,
En désirant leurs amourettes.

La belle qu'est à sa fenêtre,
Qui les regarde venir :
Venez tout doux, galant, je vous en prie,
Ma mère n'est pas endormie.

Quand ma mèr' sera z'endormie,
Ma port' je vous ouvrirai.
Nous monterons dans la plus haute chambre
Nous f'rons collation ensemble.

La collation fut point faite,
Parlent de s'aller coucher
Dans un beau lit couvert de violettes,
En désirant leurs amourettes.

Quand ça vient que la nuit se passe,
L'alouette a chanté le jour.
— Oh ! lève toi, Marguerite, ma mie,
Le point du jour t'a endormie.

— Comment veux-tu que je me lève ?
Tu n'm'as encore rien donné.
Donne-moi donc quelques mots d'assurance.
Donne-moi donc la souvenance.

Galant cherche dans sa pochette,
Cent écus lui a donnés.
— Oh ! bien, voilà, tu n'es pas fille sage,
Tu m'as vendu ton cœur volage !

(*Philibert Bertier, Saint-Sulpice, 1807*).

La Jupe trop étroite



Je suis passé par un village,
Trois jeunes filles j'ai trouvé
J'leur ai parlé d'amourettes
A ma volonté,
Et Virginie, la plus jeunette,
M'a bien écouté.

Le lendemain, la matinée,
Le tambour bat pour ces soldats.
— Adieu, adieu, madam' l'hôtesse,
Nous n'emportons rien.
Si votre fille elle est enceinte,
Nous n'en voulons point.

— Entends-tu bien, méchante fille,
Ce que ces soldats dis' de toi ?
— Ma mèr', ma mèr', ma bonne mère,
Ce sont des jaseurs ;
Moi, j'ai toujours mon cœur volage,
Aussi mon honneur.

Au bout d'un mois ou six semaines,
La belle eut un grand mal de cœur :
— Ma mèr', ma mèr, ma bonn' mère,
Les soldats m'l'ont dit,
Que ma jupe était trop étroite
Fallait l'élargir.

(*Pierre Perrève, Saisy, 1823*).

Les Filles de La Rochelle



Ce sont les fill' de La Rochelle,
Qui veul' apprendre à naviguer.
Ell' veul' apprendr' le pilotage,
Comm' si c'était de leur métier.

La plus jeune dit à l'aînée :
— Ma sœur, nous faudrait des amants,
Qui sauraient conduir' notre barque,
Qui connaîtraient les airs du temps.

L'aînée répond à la plus jeune :
— Nous n'avons pas besoin d'amants.
Car notre barque est trop fragile,
Est trop fragile par avant.

La belle avait tendu ses voiles
Dessous le pavillon flamand ;
La bell' s'en y fut mouiller l'ancre
Desur la mer des bons enfants.

Mais quand(*e*) l'ancre fut mouillée,
La belle se prit à pleurer.
— Qu'avez vous, qu'avez-vous, la belle,
Qu'avez-vous donc à tant pleurer ?

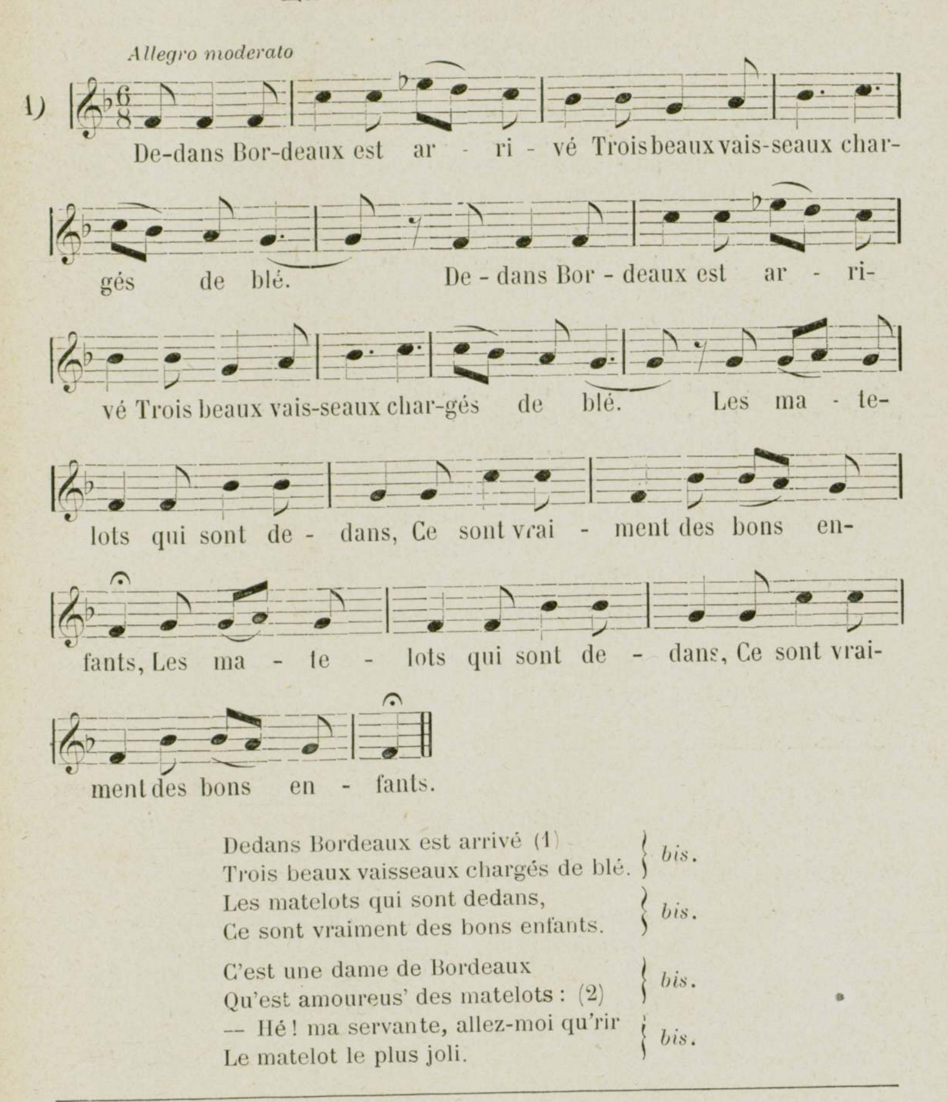
— J'ai beau pleurer, verser des larmes ;
Mon cœur volag', je ne l'ai plus.
J'ai perdu ma carte marine,
Et mon compas ne marque plus.

Derrièr' les murs de La Rochelle,
A l'enseign' du Pavillon blanc,
Y a la mère et les trois filles
Qui vers' à boire aux bons enfants.

(F. Tisse, Nolay, 1798).

Cette chanson est quelquefois adoptée comme chanson corporative par les charpentiers, sans doute à cause du compas dont il est question.

La Dame de Bordeaux



Dedans Bordeaux est arrivé (1) } *bis*.
Trois beaux vaisseaux chargés de blé. }
Les matelots qui sont dedans, } *bis*.
Ce sont vraiment des bons enfants. }

C'est une dame de Bordeaux } *bis*.
Qu'est amoureus' des matelots : (2) }
— Hé ! ma servante, allez-moi qu'rir } *bis*.
Le matelot le plus joli.

Variantes :

(1) Dedans la ville de Bordeaux
Est arrivé trois bons bateaux.
(*Arbourse*).

Dedans Bordeaux vient d'arriver
Un bâtiment chargé de blé.
Les matelots qui le menont,
Vrai Dieu ! ce sont des bons garçons.
(*Gimouille*).

(2) Qu'a pris envie d'un matelot.
(*Saint-Aubin*).

Et la servant' n'a point manqué, | bis.
Les matelots s'en va trouver : (1)
— Hé ! matelot, mon bel ami, | bis.
Madam' vous mande à son logis.

Le matelot n'a pas manqué, | bis.
Droit au logis s'en est allé :
— Bonjour, madame de Bordeaux ; | bis.
Que voulez-vous du matelot ?

— Beau matelot, beau matelot, (2) | bis.
Monte dans ma chambre, là-haut.
De bons moments nous y prendrons, | bis.
Collation nous y ferons.

Collation a bien duré | bis.
Trois jours, trois nuits sans décesser.
Le matelot s'est ennuyé, | bis.
Par la fenêtre a regardé.

— Madam' donnez-moi mon congé, (3) | bis.
Le vent est bon pour m'en aller.
— Tiens, voilà cent écus pour toi, | bis.
Ne dis jamais du mal de moi.

Le matelot, en s'en allant, | bis.
Fit rencontre du président : (4)
— O président, beau président, | bis.
J'caress' ta femm', j'ai ton argent.

Variantes :

(1) Vers les mat'lots s'en est allée.
(*Arbourse*).

(2) Hé ! matelot, mon bel ami,
As-tu déjeuné aujourd'hui ?
Monte là-haut, dedans ma chambr',
Nous f'rons collation ensembl'.
(*Saint-Aubin*).

(3) Madame, voilà le vent bon,
C'est temps de mett' les voil' au vent.
(*Arbourse*).

Je vois que le vent a changé.

Beau matelot, si tu t'en vas,
Du mal de moi tu en diras.
Tiens, voilà cent écus pour toi.
Tu reviendras une autre fois.
(*Varennes*).

La dame tir' ses beaux gants blancs,
Lui donn' de l'or et de l'argent.
(*La Machine*).

Que je te compte de l'argent,
C'est pour te payer de ton temps.
(*Arbourse*).

(4) Passe au jardin du président
(*Varennes*).

— Hé ! matelot, mon bel ami, } *bis.*
Répète un peu ce que tu dis. }
— Je dis que voilà le beau temps (1) } *bis.*
Pour aller mett' les voil' au vent. }

Le matelot s'en va sur l'eau, } *bis.*
Tout en chantant des airs nouveaux : }
Vivent les dames de Bordeaux, } *bis.*
Qui aiment bien les matelots ! }

(*François Franchard, Champlemy, 181.*).

B)



C'est dans la ville de Bordeaux
Qu'est arrivé trois grands vaisseaux.
Les matelots qui sont dedans
Ils sont jolis, ils sont charmants.

(*Anne Boizot, veuve Bernard, Varennes-les-Nevers, 1810*).

Variante :

(1) — Je dis qu'j'ai bien passé mon temps
A la faveur du doux printemps.
(*Arbourse*).

— Je dis, je dis qu'il fait bon vent
Pour m'en aller sur l'eau coulant.
(*Varennes*).

Ces variantes sont de :

Marie Musset, femme Petit, Arbourse, 1827 ; Antoine Grandjean, Gimouille, 1817 ; Anne Boizot, veuve Bernard, Varennes-les-Nevers, 1810 ; Jacques Champéroux, Saint-Aubin, 1818 ; Claude Barbotte, La Machine, 1826.

Le Bon Moulin

A)



Là-bas dans la prairie,
Y a-t-un bon moulin, } *bis.*
Diguedin.
Ah! revenez-y toutes,
Les jeunes fill's, à moudre,
Dans mon joli moulin,
Diguedin,
Car il est en train de moudre.

Y est v'nu-t-un' bonne vieille
Pour fair' moudre son grain, } *bis.*
Diguedin, etc ..

— Rentournez vous, bonn' vieille,
Mon moulin ne va point, } *bis.*
Diguedin, etc...

Y est venu-t-un' jeune fille
Pour fair' moudre le sien, } *bis.*
Diguedin, etc...

Le meunier tir' la pelle.
Y engrène son grain, } *bis.*
Diguedin, etc...

La bell' s'est endormie
Au tictac du moulin, } *bis.*
Diguedin, etc...

— Réveillez-vous, jeun' fille,
Votre sac il est plein, } *bis*.
Diguedin, etc... (1)

(*P. Hisquin, Dompierre-sur-Nièvre, 1831*).

Chanson des plus répandues, que les meuniers s'attribuent souvent comme chant de métier. Le refrain se modifie à l'infini. J'en donne ici de nombreuses versions.

Allegro moderato.

B)



Là-bas, dans la prairie,
Y a-t-un charmant moulin.
Le meunier qui fait moudre
Est un joli blondin,
Laderi, ladera,
Oh ! laderi, lala

Y vient un' bonne vieille :
— Veux-tu moudre mon grain ?
— Non, non, ma bonne vieille,
Mon moulin ne va point,
Laderi, etc.

Si vous avez des filles,
Envoyez-les demain.
Nous batt(*e*)rons la meule,
Nous lev'rons le moulin, etc.

Y vient un' jeune fille :
— Veux-tu moudre mon grain ?
— Oui, oui, venez la belle,
Mon moulin y va bien, etc.

La bell' s'est endormie
Au tictac du moulin :
— Réveillez-vous, la belle,
Votre sac il est plein, etc.

(*Jean Chatelain, Gouloux, 1817*).

Variante :

(1) Ah ! qu'on a de plaisir
De moudre à vot' moulin !
Vous fait' bien la farine,
Et la fleur revient bien.
(*Gouloux*).

Si cela continue,
Je reviendrai demain.
J'amènerai la belle,
La fill' de mon voisin.
(*Planchez*).

Allez dire au village
Que mon moulin va bien ;
J'ai raffiné les meules,
Les meul' de mon moulin.
Planchez).

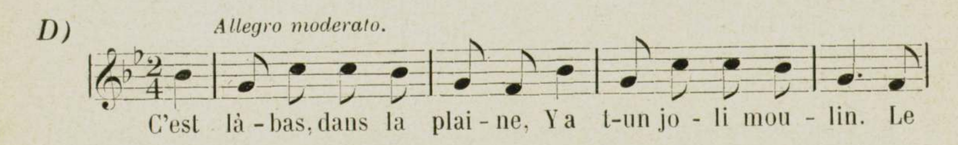
Veuve Guillaume, Planchez, 1809 ; J. Chatelain, Gouloux, 1817.

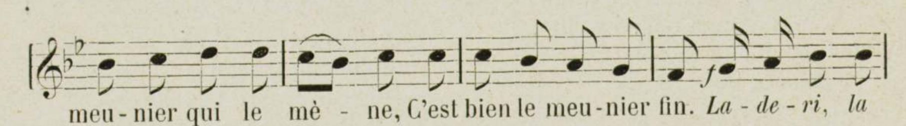




Là-bas, dans la prairie, } *bis.*
Y a-t-un bon moulin, }
Diguedin, dindin, dindin,
Tralala, lala.

(Veuve Guyot, Vandenesse, 184.).







C'est là-bas, dans la plaine,
Y a-t-ùn joli moulin.
Le meunier qui le mène,
C'est bien le meunier fin.
Laderi, lalalala,
Laderi, lalalala.

(Jeanne Dariaux, veuve Robin, Saint-André. 1818).

E)



Là-bas, dans la prairie,
Y a un gentil moulin. } *bis*.
Tiderin, tintin, tintin. (*bis*)

(*Veuve Lebas, Fleury, 1824*).

F)



C'est la fill' d'un bonhomme (1)
Qui s'en va au moulin.
Diguediguedin,
Tralalala, ladera, lalère,
Tralala, lalala, lala,
Traladéra.
C'est la fill' d'un bonhomme
Qui s'en va au moulin. (*bis*)

Dans son chemin rencontre
Le maître du moulin,
Diguediguedin, etc.

— Meunier, ce lui dit-elle,
Veux-tu moudre mon grain ?

— Venez, venez, la belle,
Je vous le moudrai bien.
Etc...

(*Antoine Richard, La Nocle, 1831*).

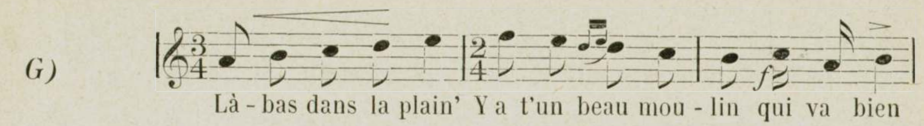
Variante :

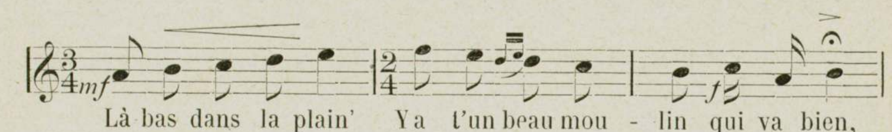
(1) C'était la fill' d'un Claude,
En allant au moulin,
Dindin, etc...

(*J. Garrelet, Champvoux, 1819*)

Allegro moderato.

G)









Là-bas, dans la plaine,
Y a-t-un bon moulin qui va bien. } *bis.*
Mique, mique, maque,
Brique, brique, braque.
Fais rouler la meul' du moulin,
Trintrin-z-à moudre.

(Femme Angilbert, Luzy, 1831).

H)



Les moulins de Dompierre,
C'est de fort bons moulins.
Ils font de bonn' farine
Quand ils ont de bon grain.
Din din,
Hé digdígdig, hé douhédouhédou,
Carila lala, qui me la moudra,
Lala,
Qui me la moudra.

(*P. Perronnet, Saint Bonnot. 1812*).



Là-bas, dans la prairie,
Y a-t-un fort bon moulin. } *bis.*
Diguedin,
Diguedi, diguedin,
Farini, farinin,
Tournez, branlez mon moulin,
Qui va son train,
Moudri, moudra
Qui pourra.

(*M. Ferlet, femme Guilletat, Beaumont-la-Ferrière, 1844*).



Là-bas, dedans la plaine,
Y a-t-un beau moulin, } *bis.*
Diguedin.
Mon beau diguedin,
Diguedi diguedon,
Faluron faluré,
Tournez, branlez, moulinez,

La meul' du moulin,
Qui va son train,
Mon beau diguedin,
Mon tourlarifa,
Moudri, moudra, moudra qui pourra,
Viendri, viendra, viendra qui voudra.

(*Jean Geoffroy, Brassy, 1848*).

Là-bas, dans la prairie,
Y a-t-un beau moulin,
Digoudin.
Là-bas, dans la prairie,
Y a-t-un beau moulin,
Digoudine digoudin,
Farinon farinez,
Tournez, branlez, moulinez, les meules,
Les meules de mon moulin,
Qui va son train,
Ma bell' digoudin'
Mon tourlouriflα,
Moudri, moudra, moudra qui voudra.

(Pierrette Coquillon, femme Guillaume, Planchez, 1809).

(L'air n'a pu être noté)

L)

Là-bas, desur ces chaumes, } *bis.*
Il y a-t-un moulin. }
Il y a-t-un moulin,
Le moulin tiquetic,
Le moulin tiquetac,
Le moulin qui va bien
J'ai vu tourner les roues,
Le rouet, les rouelles, les ailes du moulin,
Avec cela,
La meule moud(e)*ra.* (*bis*)

La premièr' qui engrène,
C'est la fille à Blondin.

La deuxièm' qui engrène,
C'est la fille à Martin.

La troisièm' qui engrène,
C'est la fille à Lubin.
Etc.

(Jacques Senotier, Chantenay, 1809)

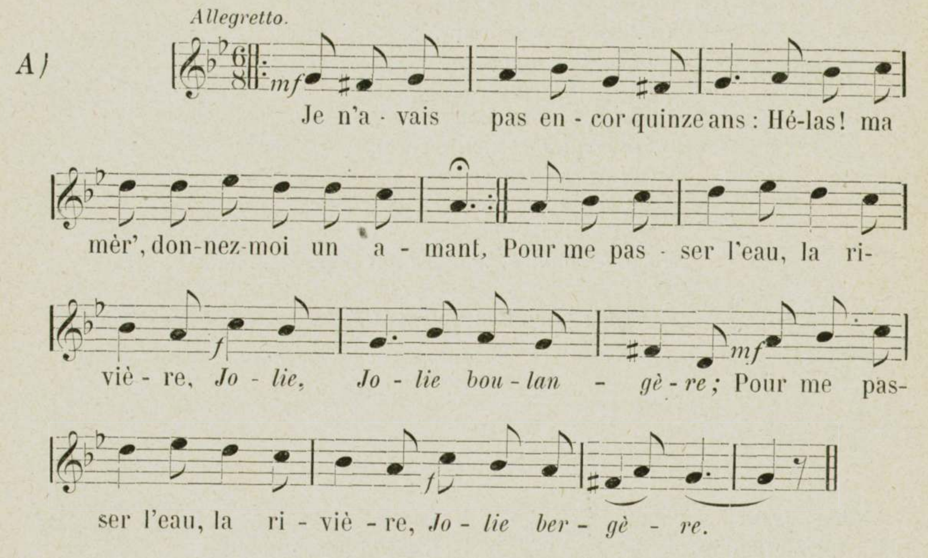
Plusieurs versions commencent ainsi :

Là-haut, sur ces montagnes,
Y a-t-un petit moulin.

(D. Sanfroy, Treigny, 1867)

Il s'agit là d'un moulin-à-vent.

La Jeune Imprudente



Je n'avais pas encore quinze ans : (1)
Hélas ! ma mèr', donnez-moi un amant
Pour me passer l'eau, la rivière,
Jolie, jolie boulangère ;
Pour me passer l'eau, la rivière,
Jolie bergère.

— Si vous voulez que j'vous pass' l'eau, (2)
Mettez le pied dans mon bateau,
Dans mon bateau, dans ma navière,
Jolie, jolie boulangère,
Dans mon bateau, dans ma navière,
Jolie bergère.

Quand ell' fut dedans mon bateau, (3)
Je la divertis comme il faut
Je la renverse par derrière,
Jolie, etc.

Variantes :

(1) Maman, je n'ai que quatorze ans, } *bis.*
Je voudrais bien passer mon temps. }
Je voudrais passer la rivière,
Jolie, jolie, jolie bergère,
Je voudrais passer la rivière,
Jolie bergère.

(*Planchez*).

(2) Montez, la bell', dans mon bateau,
Moi, je vous passerai bien l'eau.
Je vous pass'rai bien la rivière,

(3) Ell' ne fut point dans le bateau,
Je le retire du bord de l'eau.

— Mon beau monsieur, que pensez-vous ?
Vous découvrez mes blancs genoux.
Vous voulez prendr' mon cœur volage, (1)
Cher amant, amant volage.
Vous voulez, etc.

— Ton cœur volag', tu ne l'as plus.
Voilà longtemps qu'tu l'as perdu
Tu l'as perdu sur la fougère,
Jolie, etc.

Je m'en irai dedans les bois
Je ferai bâtir une croix,
Bâtir un' croix, un ermitage,
Cher amant, amant volage,
Bâtir un' croix, un ermitage,
Amant volage.

Quand l'ermitag' sera bâti, (2)
Belle Nanon, j'irai te qu'rir.
Je t'amèn'rai, toi et ta mère,
Jolie, jolie boulangère,
Je t'amèn'rai, toi et ta mère,
Jolie bergère.

Tiens donc, la bell', voilà les clefs
De l'or et de l'argent que j'ai
Tu en feras part à ta mère,
Jolie, jolie boulangère,
Tu en feras part à ta mère,
Jolie bergère.

— Mon beau monsieur, gardez le tout, (3)
Car maman ne veut rien de vous.
Ell' veut que j'gard' mon cœur volage,
Cher amant, amant volage,
Ell' veut que j'gard' mon cœur volage,
Amant volage.

(P. Bourdier, Beaumont-la-Ferrière, 1827).

Variantes :

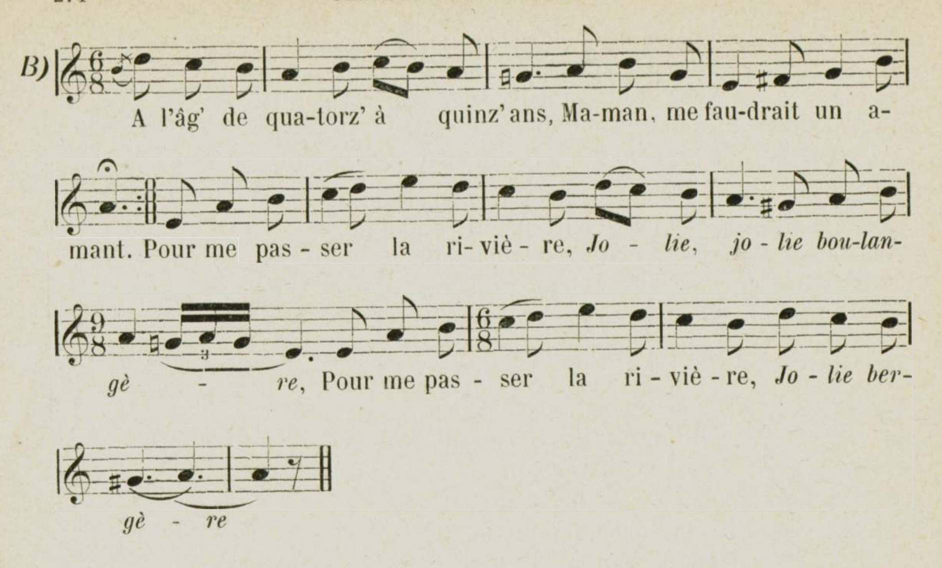
(1) On nous aperçoit du village.
(*Donzy*).

(2) Quand l'ermitag' sera bâti,
Allons, ma bell', prendr' nos plaisirs,
Nos plaisirs sur la fougère,
Jolie, etc.

(3) Mon pèr', ma mèr' me l'ont bien dit :
Y a pas besoin d'être enrichi.
Ils aiment mieux mon cœur volage.
Amant, etc.
(*Saint-Aubin*).

Ces variantes sont de :

Pierre Marillier, Planchez, 1806 ; E. Saujot, Donzy, 1798 ; veuve Lavache, Saint-Aubin, 1816.



A l'âg' de quatorze à quinze ans,
Maman, me faudrait un amant
Pour me passer la rivière,
Jolie, jolie boulangère,
Pour me passer la rivière,
Jolie bergère.

(*Louis Martin*, *Saint-Benin-d'Azy*, *1821*).

L'Honnête Batelière



C'était un jour, me promenant (1)
Le long de la rivière aux champs,
J'ai t-aperçu, au bord de l'eau,
La batelière Elisabeau.
Dans son bateau.

Oh ! je lui dis avec douceur,
Bell' batelièr', mon petit cœur,
Amène ton joli bateau,
J'te donn'rai c'que j'ai de plus beau,
Passe-moi l'eau.

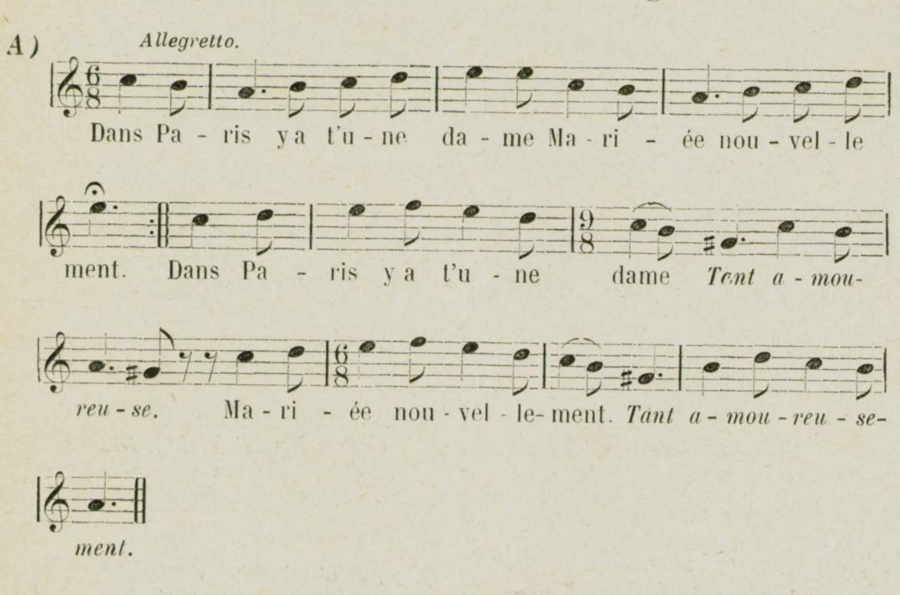
Il ne fut point mi le chemin,
Lui met la main sur ses blancs seins,
Lui met la main sur ses seins blancs,
Lui met la main en badinant,
Tout en riant.

— J'ai un' boursette qu'y a dedans
Cent écus d'or, aussi d'argent.
Elle est pour toi, ma mie, mon cœur,
Si tu veux guérir ma douleur,
Avec douceur.

— Retire-toi, galant trompeur,
Je suis une fille d'honneur.
Garde ton or et ton argent.
Moi, je me rends dans un couvent ;
Adieu, galant !

(*Jacques Champéroux. Saint-Aubin-les-Forges, 1818*).

La Dame au Miroir d'Argent



Variante :

(1) Me promenant, me souriant.

Dans Paris y a-t-une dame, (1)
Mariée nouvellement.
Dans Paris y a-t-une dame,
Tant amoureuse,
Mariée nouvellement,
Tant amoureusement.

Ell' se mire, elle se frise
Dans un beau miroir d'argent.

Elle appelle sa servante :
Marguerit', viens promptement.

Dites-moi si je suis belle
Ou si mon miroir me ment.

— Oui, madam', vous êtes belle,
Comme enceint' d'un bel enfant.

Ell' jett' son miroir à terre,
Maudissant tous ses parents.

Maudissant son pèr', sa mère,
Son mari premièrement.

Son mari qu'est à la porte,
Qu'entendait ce parlement :

— Taisez-vous, petite sotte,
Vous parlez bien bêtement. (2)

Quand vous étiez chez votr' père,
Tous les jours v'alliez en champ.

Vous portiez des petit' jupes (3)
Tout' bordées en fil(*e*) blanc.

Maintenant vous en portez (4)
Tout' bordées d'or et d'argent.

Vous couchiez desur la dure,
A présent bien tendrement.

Quand vous allez à la messe,
Vous portez des jupons blancs.

Quand vous entrez dans l'église,
Fait' lever beaucoup de gens.

Ils se dis', les uns aux autres :
V'là la fill' d'un paysan.

(*Jean Godemard*, *Chevenon*, *1812*).



Dans Paris y a-t-une dam',
Tant amoureuse,
Mariée nouvellement,
Tant amoureus' d'amants.

(*Veuve Brunet*, *Nolay, 1802*).

Variantes :

(1) Dans Paris y a-t-un' vieille,
Dans Paris y a-t-un' vieille.
Qu'a bien quatre-vingt-dix ans,
Tant agréable,
Qu'a bien quatre-vingt-dix ans,
Tant agréablement.

Elle appelle sa servante. (*bis*)
Ell' lui dit tout doucement,
Tant agréable, etc.

(*F. Paponot*, *Moulins-Engilbert*, *1871*)

(2) Tu parles comme un enfant

(3) Tu n'avais qu'un' vieille robe
Qu'était cousue de fil blanc.

(4) A présent tu t'en vois quatre,
Bordées d'or, aussi d'argent.

(*Veuve Girard*, *Dun-sur-Grandry*, *1819*)

Le Petit Mercelot



C'était un petit mercelot,
Bon bon bon,
Que dit-on, jue l'amour c'est bon,
C'était un petit mercelot,
Avec sa marchandise,
Avec sa marchandise,
Lonla,
Avec sa marchandise.

Il s'en y va dedans un bourg,
Bon bon bon etc.,
Il s'en y va dedans un bourg,
Où y a trois jolies filles.

En voilà une, en voilà deux,
Voilà la plus petite.

C'est celle-là la plus jolie,
Cell' que mon cœur désire.

Le mercelot fut bien adroit,
Dans sa balle il l'a mise.

Il ne fut pas dedans le bois,
Trois garçons le poursuivent.

— Arrête, arrêt', p'tit mercelot,
Tu emport' une fille !

Tu la rendras, p'tit mercelot,
Ou tu perdras la vie.

— Tant que j'aurai mon sabre en main,
Je défendrai ma mie.

(*Henri Laurent, Bulcy, 1842*).

B)





C'était un petit mercelot,
Lonlonla, que dit-on de l'amour ?
C'était un petit mercelot,
Prom'nant sa marchandise,
Prom'nant sa marchandise.

Il a demandé à loger,
Lonlonla, etc.
Il a demandé à loger
Où qu'y avait trois filles.

Y en avait une, y en avait deux,
Y en avait un' petite.

— Donnez-la-moi à mon coucher,
Je lui compt'rai cent livres.

— Oh! non, oh! non, vous n'l'aurez pas,
Ni pour cent ni pour mille.

Le p'tit marchand fut bien fûté,
Dans sa balle il l'a mise.

Il ne l'a pas bien emballée,
On voit sa jupe grise.

La mèr', sitôt qu'il fut parti,
Se mit à sa poursuite.

— Arrêtez le petit marchand,
Il emporte ma fille !

Oh ! non, oh ! non, tu n'l'auras pas,
Ni pour cent ni pour mille.

(*Veuve Gaulon, Moraches, 1816*).

C)



C'était un petit voiturier,
Tralala lala lalala,
C'était un petit voiturier,
En roulant sa voiture,
En roulant sa voiture,
Lonla,
En roulant sa voiture.

Dans son chemin a rencontré
Trois joli's créatures.

La plus jeune et la plus jolie,
L'a mis' dans sa voiture.

Mais les gendarm' l'ont arrêté :
— Qu'as-tu dans ta voiture ?

— J'y ai des tonn's et des tonneaux,
Remplis de confitures.

Si vous voulez les y goûter,
Montez dans ma voiture.

Vous les tourn'rez, vous les vir'rez,
Tant que l'temps vous y dure.

(*J. Magnand, Murlin, 1812*).



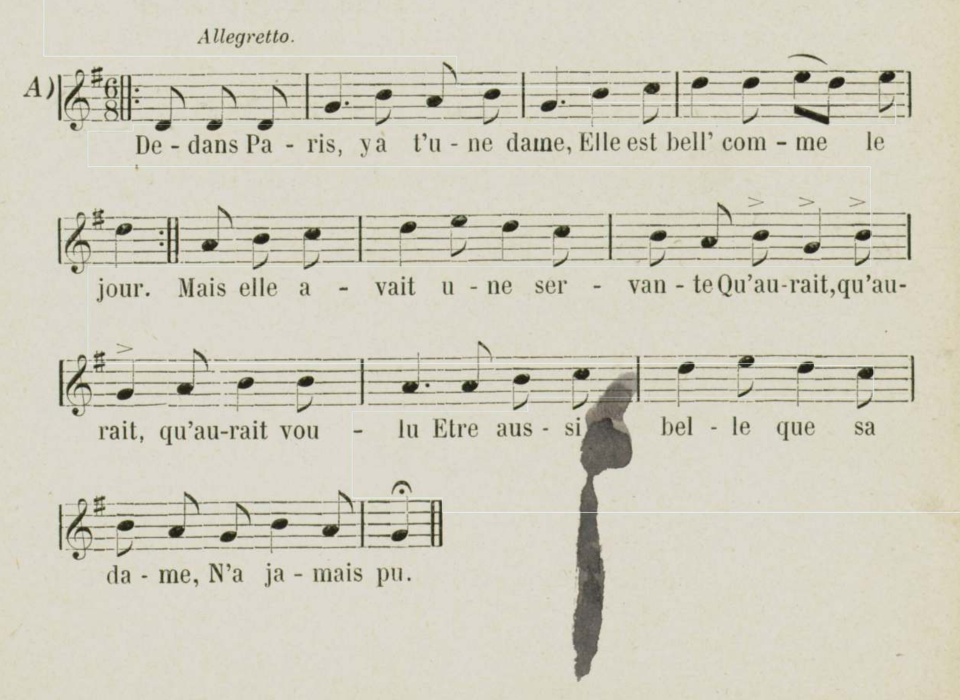
IV

CHANSONS PLAISANTES & FACÉTIEUSES

Nous venons de parcourir une série de chansons où les filles mises à mal sont brutalement délaissées. Bientôt, en revanche, viendra le tour des galants bafoués et dupés sans scrupule. En attendant nous donnons un chapitre de chansons d'allure « comique ». *Nous arriverons, par cette transition, à la série des chansons dont le caractère ironique et satirique est particulièrement accusé.*

Le Fard

Allegretto.



Dedans Paris y a-t-une dame,
Elle est bell' comme le jour. (1)
Mais elle avait une servante
Qu'aurait, qu'aurait, qu'aurait voulu
Etre aussi belle que sa dame,
N'a jamais pu.

Ell' s'en va chez l'apothicaire :
— Monsieur, du fard, vendez-vous ?
A combien le vendez-vous l'once ?
— C'est deux, c'est deux, c'est deux écus.
— Donnez m'en donc un' demi-once
Pour mon écu.

— Quand vous serez pour vous farder,
Prenez gard' de vous mirer.
Il faut éteindre la chandelle,
Barbou, barbou, barbouillez-vous.
Le lendemain vous serez belle
Comme le jour.

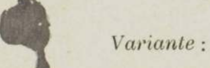
Le lendemain, au matin jour,
La bell' pense à ses amours.
Elle a pris sa plus belle jupe,
Son cor, son cor, son corset blanc.
Ell' s'en fut faire un tour en ville,
Se promenant.

Ell' ne fut pas si tôt sortie,
Son amant la rencontra :
— Où vas-tu donc, petit' coquette,
Si bar, si bar, si barbouillée,
Que tu ressembl' aux ramoneurs
De la ch'minée ?

Ell' retourn' chez l'apothicaire :
— Monsieur, qu'm'avez vous vendu ?
— Je vous ai vendu du cirage
Pour vos, pour vos, pour vos souliers.
Ça n'appartient qu'aux grandes dames
De se farder.

(Marie Bussy, femme Melot, Prémery, 1818).




Variante :

(1) Mariée bien richement.
(Veuve Girard, Dun-sur-Grandry, 1819)

A Paris y a-t-un' servante.
Au palais où ell' restait,
Ell' voyait sa dame belle
Comme le jour.
Elle voulait se fair' de même
Pour ses amours.

S'en va chez l'apothicaire :
— Monsieur, vendez-moi du fard.
Combien le vendez-vous l'once ?
— C'est deux écus.
— Pesez-moi-n-en un' demi-once,
Voilà l'écu.

— Ce soir, dedans votre chambre,
En allant vous reposer,
Eteignez votre chandelle,
Barbouillez-vous.
Le lendemain vous serez belle
Comme le jour.

Lendemain, la belle si lève,
Elle prend son bel habit.
Elle prend sa jupe verte,
Son blanc collier.
Elle s'en va parmi la ville
Se promener.

Son amant qu'est aux fenêtres,
Qui la regarde passer :
— O Marguerite, ma mie,
Où allez-vous ?
Toutes les dames de la ville
Si moqu'nt de vous.

S'en r'tourn' chez l'apothicaire :
— Monsieur, qu'm'avez-vous vendu ?
— Je vous ai vendu du cirage
Pour vos souliers ;
Ça convient pas une servante
De se farder.

(M. Grenin, veuve Joly, Murlin, 180.).

C)



Dedans Paris, dans les faubourgs,
Un' dam' plus belle que le jour.
Mais elle avait une servante
Qui veut, qui veut, qui veut, qui veut
Etre aussi bell' que sa maîtresse,
Mais ça n'se peut.

(Louise Grandjean, veuve Bussy, Saint-Ouen 1822).

Christophe et son Chien

Allegro non troppo.



L'autre jour, comme il faisait beau, (*bis*)
J'allai me promener sur l'eau. (*bis*)
J'ai rencontré l'ami Christophe (1)
Avec son bel habit de stoffe,
Et sur son chapeau
Un bouquet de cocardeau. (2) } *bis.*

Je lui dis : comm' te voilà beau ! (*bis*)
Qu'est-il arrivé de nouveau ? (*bis*)
Il me dit en branlant la tête :
C'est que je reviens de la fête (3)
Du cousin Rimbaud
Et d'la commère Michaud. } *bis.*

Mais voilà-t-il pas que son chien (*bis*)
A pris querelle avec le mien ! (*bis*)
Christoph', faisant le diable à quatre, (4)
A levé le pied pour le battre ;
Mais son pied glissa,
Voilà mon Christophe à bas. } *bis.*

Je lui dis : tu ne gagnes rien (*bis*)
A te fâcher contre ce chien. (*bis*)
Et maintenant te voilà propre,
Ton bel habit couvert de crotte,
Et sur ton chapeau
Plus d' bouquet de cocardeau. } *bis.*

(*Edme Perrin, Brinon, 1803*).

Variantes :

(1) J'ai rencontré le p'tit Christophe.

(2) Un joli ruban ponceau.

(3) C'est que j'm'en vais à la fête,
Là-bas, au hameau,
De mon oncle Michonneau.

(4) Mon Christophe tout en colère
Lève le pied pour le fair' taire :
Il fit un faux pas...

(*J. Senotier, Chantenay, 1809*).

CHANSONS DE MENSONGES

Le populaire était très friand de ces sortes de chansons, « menteries » *et coq-à-l'âne, que colportaient les chanteurs de foires Elles sont très répandues en Nivernais.*

Le Compère menteur





Compèr', d'où viens-tu ?
— Commèr', de l'affût.
— Compèr', qu'as-tu vu ?
— Commèr, j'ai bien vu,
J'ai bien vu un loup,
Qui plantait des choux
Sus l'bord d'un fossé. (1)
— Compèr', vous mentez.

Compèr', d'où viens-tu ?
— Commèr', de l'affût.
— Compèr', qu'as-tu vu ?
— Commèr', j'ai bien vu,
J'ai bien vu un r'nard
Qu'aiguisait son dard (2)
Pour aller faucher.
— Compèr', vous mentez.

Variantes :

(1) Dans l'mitan d'ein pré.

(2) Que battot son dard
Pour aller faucer.

Compèr', d'où viens-tu ?
— Commèr' de l'affût
— Compèr', qu'as-tu vu ?
— Commèr, j'ai bien vu,
J'ai vu un merle blanc,
Pêchant dans un étang,
Des mouches à miel.
— Compèr, vous mentez.

Compèr', d'où viens-tu ?
— Commèr', de l'affût.
— Compèr', qu'as-tu vu ?
— Commèr', j'ai bien vu,
J'ai vu un' cornille (1)
Qui peignait sa fille
Pour la m'ner marier.
— Compèr', vous mentez.

Compèr', d'où viens-tu ?
- Commèr', de l'affût.
— Compèr', qu'as-tu vu ?
— Commèr', j'ai bien vu,
J'ai vu un' serpent
Qui cousait des gants
Pour trois cavaliers.
— Compèr', vous mentez.

Compèr', d'où viens-tu ?
— Commèr', de l'affût.
— Compèr', qu'as-tu vu ?
— Commèr', j'ai bien vu,
J'ai vu quatr' perdrix
Couchées dans un lit,
Les rideaux fermés.
— Compèr', vous mentez.

(*Jeanne...., Dompierre-sur-Nièvre, 180.*).

Autres couplets :

Compée, ais-tu vu ?
— Coumée, y ai ben vu,
Y ai vu ein' serpent
Qu'pernot ses deux gants
Pour aller danser.
-- Compée, vous mentez.

Y ai vu ein grous rod
Que fiot ein grapiau
Au fait' d'ein neyer.

Y ai vu eine agaisse
Que cassot d'la glaice
Anc son cul carré.

(*Veuve Girard, Dun-sur-Grandry, 181.*).

Cette chanson sert souvent de berceuse.

Variante :

(1) J'ai vu eine anguille.

B)



Compèr', d'où viens-tu ?
— Commèr', de l'affût.
— Compèr', qu'as-tu vu ?
— Commèr', j'ai bien vu,
J'ai vu un' cornille
Qui coiffait sa fille
Au bord d'un fossé.
— Compèr', vous mentez.

Compèr', etc.
. . . .
J'ai vu un' grenouille
Filant sa quenouille,
Son fuseau roulé.
— Compèr', vous mentez.

Compèr', etc.
. . . .
J'ai vu une anguille
Qui jouait aux quilles
Au milieu d'un pré.
— Compèr', etc.

Compèr', etc.
. . . .
J'ai vu trois oiseaux
Qui nageaient dans l'eau,
Les ailes sans mouiller.
— Compèr', etc.

Compèr' etc.
. . . .
J'ai vu un renard
Qui montait à ch'val,
Les pieds par côté.
— Compèr', etc.

Compèr', etc.
. . . .
J'ai vu trois gros rats
Vendant du tabac
Au faît' du clocher.
— Compèr', etc.

Compèr', etc.
. . . .
J'ai bien vu un lièvre
Qui tremblait la fièvre
Derrièr' ces buissons.
— Compèr', t'as raison !

(L. Marion, Maulaix, 1809)

Les Mensonges



Ecoutez tous une chanson
Qu'est pleine de mensonges.
Si y a un mot de vrai dedans,
Je veux que l'on me rompe.
Farluronon, farluronette,
Farluronon, voilà c'qu'est bon.

Je me levai de bon matin,
Avant que l'soleil couche ;
J'ai pris ma charrue sur mon dos,
Mes deux bœufs dans ma poche. (1)
Farluronon, etc.

De là, tout en me promenant
Le long de la rivière,
J'm'en fus labourer dans un champ
Où n'y avait pas de terre.

Dans mon chemin j'ai rencontré (2)
Un pommier chargé d'poires.
J'ai lancé mon bâton dedans, (3)
Il tombait des cerises.

Variantes :

(1) Mes bœufs sur mes épaules.
(*Nolay*).

Mes chevaux dans ma manche.
(*Hèry*).

(2) J'ai passé sous un grand { *corbier*. / *mêlier*. / prunier. }
(*Divers*).

Qu'était chargé de { pommes. / prunelles. / *mêles*. }
(*Divers*).

(3) Je l'ai secoué, secoué, secoué,

L'est tombé des { noisettes. (*La Chapelle*). / groseilles. (*Grenois*). / cenelles. (*Arbourse*). }

J'y ai jeté mon *gafignon*,
(*Bouhy*).

L'est tombé des citrouilles.
(*Mornay*).

Il m'en tomba un' dessus l'pied, (1)
Qui m'fit saigner l'oreille. (2)
Je m'en allai chez l'médecin (3)
Qu'est rempailleur de chaises.

Tout en rentrant dans ma maison, (4)
Le chat r'passait sa chemise
La poule qu'était au coin du feu,
Qu'écumait la marmite.

Le cochon, la queue retroussée,
Qui coulait la lessive
Les mouches qu'étaient au plancher,
Qui s'étouffaient de rire.

Y en a un' qu'est tombée sus l'lit,
Ell' s'est cassé la cuisse.
On l'a menée à l'hôpital,
Avecque des béquilles.

(Cl. Sallé, Menou, 1814).

Variantes :

(1) Le maître a mis son chien 'près moi.
Sa poul' m'est venue mordre.
Ell' m'a bien mordu au talon,
M'a fait saigner l'oreille.
(Mornay)

Ell' m'a mordu au gros artou,
J'en saignis à l'oreille.
(Arbourse).

(2) Me cassa la cervelle.

Entre la s'mell' de mon soulier
On voyait ma cervelle.
(Grenois).

V'là que j'saigne à l'oreille.
(La Chapelle).

(3) Faut 'ler chercher le médecin,
Ce gros tailleur de pierre,
Pour qu'il vienne guérir ce mal
Qui est encore à faire
(Mornay).

Je m'en allai vers mon tailleur,
Celui qui fait ma toile,
J'lui ai d'mandé un *gafignon*
Pour mettre à mon oreille.
(Arbourse).

Le médecin qui m'a traité
Etait fondeur de cloches.
(La Chapelle).

(4) Quand j'suis rentré à la maison,
Passant par la cuisine,
J'ai trouvé ma femm' qui rôtit
Et mon poulet qui file.
(La Chapelle).

Le chien barbet au coin du feu.
(Héry).

J'ai descendu par mon plancher,
J'ai monté par ma cave.
J'ai bien trouvé mon cheval mort
Qui mangeait de l'avoine.
(Mornay).

Quand je seus eu à la maison,
Y avait ben de quoi rire :
Ma femme au juc, ma poul' sus l'lit,
Qui s'étouffait de rire.
(Arbourse).

Les gros rats qu'étaient au grenier,
Ils s'étouffaient de rire.
Y en a un, dans sa gaîté,
Pissait dans sa chemise.
(La Charité).

Ces variantes sont de :

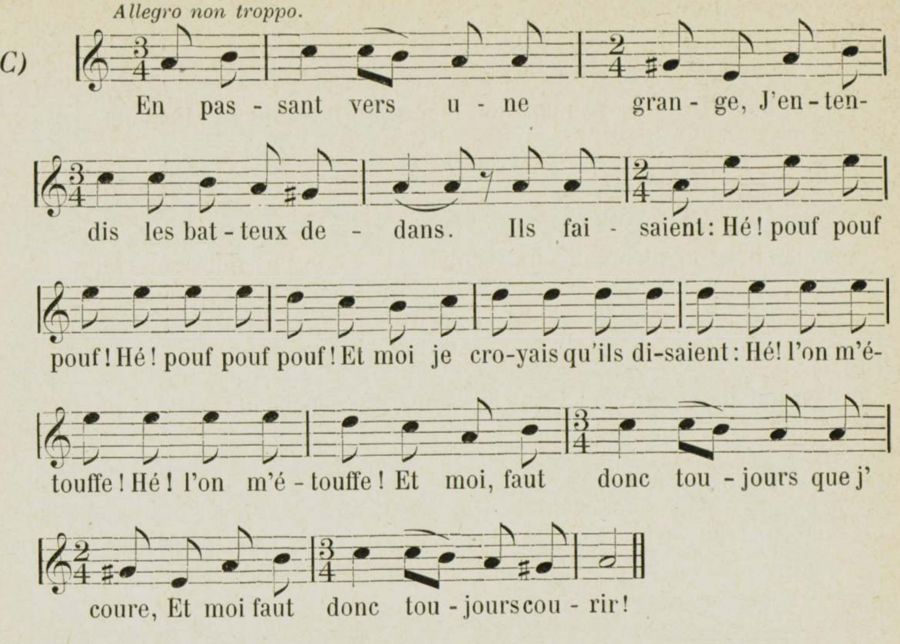
Veuve Brunet, Nolay, 1802 ; femme Torin, Héry, 1828 ; Jean Juste, La Chapelle-Saint-André, 1850 ; F. Pataut, Grenois, 1813 ; veuve Jeannet, Arbourse, 1835 ; veuve Roux, Bouhy, 1833 ; Ch. Grimerand, Mornay, 1832 ; Eug. Perroy, La Charité, 1866.

B)



L'autre de ces jours, en me promenant
Le long de ces bois charmants,
J'entendais la pupu qui chante,
J'entendais la pupu chanter.
Ell' chantait : Hé ! pu pu pu,
  Hé ! pu pu pu !
J'croyais qu'ell' disait : Hé ! tue tue tue,
  Hé ! tue tue tue !
Me voilà donc de courir(*e*),
Sans cela j'étais bien pris.
   Etc.

(*J. Gagnaud, Vézelay, 1815*).



En passant vers une grange,
J'entendis les batteux dedans.
Ils faisaient : Hé ! pouf pouf pouf !
  Hé ! pouf pouf pouf !
Et moi je croyais qu'ils disaient :
  Hé ! l'on m'étouffe ! (*bis*)
Et moi, faut donc toujours que j'coure,
Et moi, faut donc toujours courir !

En passant vers une maison,
J'entendis un enfant crier.
Il faisait : Nin no, nin no,
  Ninno, ninno !
Et moi je croyais qu'il disait :
  Faut tuer cet homme ! (*bis*)
Et moi, faut donc toujours que j'coure,
Et moi, faut donc toujours courir !

En passant l'long d'un poulailler,
J'entendis le jau qui chantait.
Il faisait : Couquelicou,
  Couquelicou !
Et moi je croyais qu'il disait :
  Coupe-lui l'cou ! (*bis*)
Et moi, faut donc toujours que j'coure,
Et moi, faut donc toujours courir !

En passant l'long d'un petit bois,
J'entendis l'alouett' chanter.
Ell' faisait : Hé ! pi pi pi !
  Hé ! pi pi pi !
Et moi je croyais qu'ell' disait :
  Le voilà pris ! (*bis*)
Et moi, faut donc toujours que j'coure,
Et moi, faut donc toujours courir !

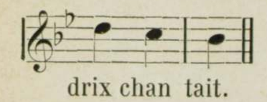
(Marie Mathias, femme Peyronnet, Poiseux, 1850).

D)









En passant dans un champ d'blé,
J'entendais la perdrix chanter.
Ell' faisait : Kédékédéké !
Moi, j'croyais qu'ell' disait :
  Tirons à l'épée !
  Moi, je me sauvais.
  La perdrix chantait.

En passant vers un étang,
J'entendais le jars chanter.
Il faisait : Kankan kankan !
Moi, j'croyais qu'il disait :
  Jetons-le d'dans !
  Moi, je me sauvais,
  Et le jars chantait.

En passant sous un noyer,
J'entendais le corbeau chanter.
Il faisait : Kala kala !
Moi, j'croyais qu'il disait :
  Coupons-lui l'bras !
  Moi, je me sauvais.
  Le corbeau chantait.

En passant vers une église,
J'entendais le curé chanter.
Il faisait : *Dominus vobiscum* !
Moi, j'croyais qu'il disait :
  Arrêtez cet homme !
  Moi, je me sauvais.
  Le curé chantait.

En passant vers un village,
J'entendais le pouillot chanter.
Il faisait : Kikilicou !
Moi, j'croyais qu'il disait :
  Coupons-lui l'cou !
  Moi, je me sauvais.
  Le pouillot chantait.

(Marie Jardé, veuve Girard, Dun-sur-Grandry, 1819).



En passant dans un p'tit bois,
J'entends le coucou chanter.
J'entends le coucou qui disait :
Coucou, coucou !
Moi, j'croyais qu'il disait :
Coup'lui l'cou, coup'lui l'cou !
Moi, je me sauvais.
Le coucou chantait.
Etc.

(Marie Moreau, femme Balet, Prémery, 1817).

Le Biau Galant



Quand j'allais voir ma mie Jeannette,
Anvec ma mée, anvec ma mée,
Je mi boutais darrié' la porte,
Dret coume ein mai, (1)
Oh ! saquerdié, (2)
Je mi boutais darrié' la porte,
Dret coume ein mai.

Je li parlais de ma charrue (3)
Et de mes bœufs, (*bis*)
Aussi de mes petit' poulettes
Qu' pondint des œufs,
Oh ! saquerdié,
Aussi de mes petit' poulettes
Qu' pondint des œufs.

J'avais ein bel habit de velours,
Cousu d'fil blanc, (*bis*)
Que l'on me pernait, par darrié',
Pour ein persident,
Oh ! saquerdié, etc.

J'avais aussi enn' bell' culotte
De cuir mollet. (*bis*) (4)
All' me tapait desur les fesses
T'coume ein souflet, etc.

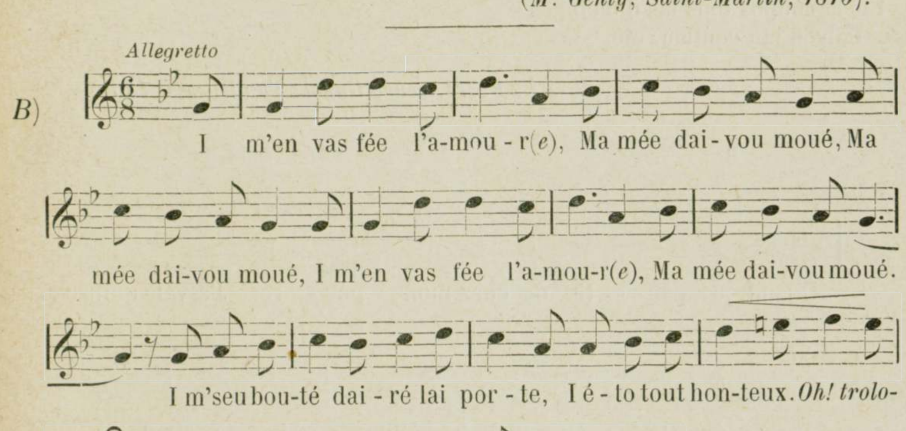
J'avais aussi enn' bell' cravate
De fin can'vas. (*bis*)
J'l'attachais sous la margoulette
Anc ein cad'nas, etc.

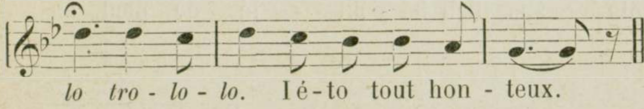
J'avais aussi enn' bell' perruque
D'poil de pourciau. (*bis*)
Je la pignais tous les dimanches
Anc un ratiau, etc.

J'ai fait cadeau à ma maîtresse
D'ein pot d'beurr' frais. (*bis*)
Depuis sept ans qu'j'avais la teigne,
Je m'en frottais, etc.

(*M. Genty, Saint-Martin, 1810*).

B)





Variantes :

(1) Coume ein piquet.

(2) *Hé ! dam dam dam.*

(*Vauclaix*).

(3) Je li parlais d'nos bœufs, d'nos vaches.

Je li parlais d'nout' mère ânesse
Et de nos bœufs.
(*Saint-Léger-de-Fougeret*).

(4) ...de poulangis.
Qu'ein soir je trouvis dans les crottes,
Ein venderdi.
(*Vauclaix*).

I m'en vas fée l'amour(*e*),
  Ma mée daivou moué. (*bis*)
I m'en vas fée l'amour(*e*),
  Ma mée daivou moué.
I m'seu bouté dairé lai porte,
  I éto tout honteux,
  Oh ! trololo, trololo,
  I éto tout honteux.

I aivo enn' bell' perruque
  En poué de coiçot. (*bis)*
I aivo enn' bell' perruque
  En poué de coiçot.
I m'la pignô tous las dimoinges
  Daivou ein ratiau,
  Oh! trololo, trololo,
  Daivou ein ratiau.

I aivo enn' bell' barbiche
  En poué d'hérisson. (*bis*)
I aivo enn' bell' barbiche
  En poué d'hérisson.
I m'la coupos tous las dimoinges
  Daivou ein coutiau, etc.

I aivo enn' bell' chemie
  En biau caliquiot. (*bis*)
I aivo enn' bell' chemie
  En biau caliquiot.
N'on m'la r'passot tous las dimoinges
  Daivou ein sabiau, etc.

I aivo enn' veste rouge,
  Coudue de fi bianc. (*bis*)
I aivo enn' veste rouge
  Coudue de fi bianc.
On m'pernot ben, dret pour dairé,
  Pou ein président, etc.

I aivo ein biau çaipiau de peille,
  Daivou trois pointus. (*bis*)
I aivo ein biau çaipiau de peille,
  Daivou trois pointus.
I m'coutot ben cinquant'neuf sous,
  Moins d'ein écu, etc.

(*L. Fèvre, veuve Guyot, Vandenesse, 183.*).

C)



Quand je partis de chez mon père,
  J'avais quinze ans. (*bis*)
Bien habillé de pied en faîte,
  En courtisan,
    Saquerdié !
  En courtisan.

J'avais un' jolie culott' rouge
  Trouée au cul. (*bis*)
Je l'avais prise à la potence
  A n-un pendu,
    Saquerdié !
  A n-un pendu.

J'avais un' jolie veste noire,
Cousue d'fil blanc. (*bis*)
J'avais la r'semblanc', par derrière,
D'un président, etc.

J'avais aussi un' belle cravate
De fin can'vas. (*bis*)
On me la bouclait par derrière
Anc un cad'nas, etc.

J'avais aussi un' perruqu' noire,
A trois marteaux. (*bis*)
Je la peignais, fêt' et dimanches,
Anc un râteau, etc.

J'avais un grand chapeau de paille,
Long et pointu. (*bis*)
Il me coûtait cinquant' neuf sous, (1)
Moins un écu, etc.

J'avais aussi à mon usage
Des gros sabots. (*bis*)
Il n'y en avait, dans la danse,
Pas d'aussi beaux, etc.

(*Veuve Rond, Dompierre, 1803*)

Beaucoup de chanteurs ajoutent les couplets suivants ultra-réalistes :

Y aivos ai mas deux nairines
Das gros morviaux
Que m'artombint chu las babouines
C'ment deux piés d'viau.

Quand y ailos voir mai mâtrosse,
Pou la bicher,
I n'aivos pas dans mai sôvenance
De me mouécer.



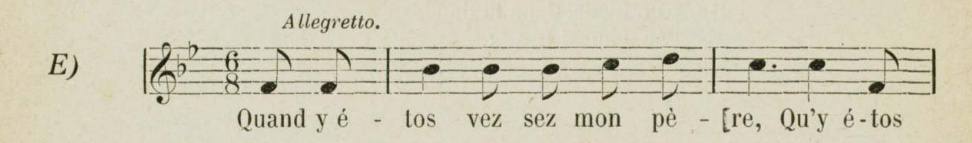
Variante :

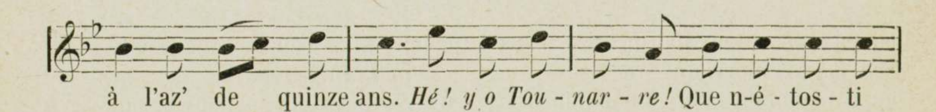
(1) Qui me couvrait les deux épaules
Dret jusqu'au c...
(*J.-B. Daudier, Menestrau, 1835*).

Quand y partis de sez nout' pée,
Y'avos quinze ans. (*bis*)
I m'habillos de pied en cap
Comme ein galant, (*bis*)
Saquerdié ! mon cadet,
Tout c'me ein galant.

(*J. Luat, veuve Montaron, Luzy, 1802*).

E) *Allegretto.*







Quand y étos vez sez mon père,
Qu'y étos à l'âg' de quinze ans.
Hé yo ! tounarre !
Que n-étos-ti content !

Y étos vîtu d'pié en faîte
A la mod' d'ein vrai galant.
Hé yo ! tounarre !
Que n-étos-ti content !

Y aivos ein biau çaipiau d'peille
Qu'etot long et ben carré.
Hé yo ! tounarre !
Y'etot pô frignoler !

Y aivos ein' culott' queurvée,
Aitout ein mouçoué d'couleur.
Hé yo ! tounarre !
Que n-étos-ti hureux !

Quand on me viot pou darré,
Y arsembios ein persident.
Hé yo ! tounarre !
Que n-étos-ti content !

(*S. Pieuchot, Saint-André-en-Morvan, 1819*).



Quand j'suis parti de mon village,
J'avais quinze ans.
J'étais vêtu de pied en cape,
En brav' galant,
Saquerdié !
J'étais vêtu de pied en cape,
En brav' galant...ant.

(*Louis Mangin*, *Saint-Léger-de-Fougeret*, *1856*).



Quand j'allais voir ma mie Nannette,
Si bien retapé, (*bis*)
Je me boutais derrièr' la porte
Plus droit qu'un mai. (*bis*)

(*Veuve Clairet*, *La Machine*, *184.*)

Mariée en rêve



Cette nuit j'ai rêvé
Que j'étais mariée :
Si mon rêve était vrai,
Je n'en s'rais pas fâchée...
Aga,
Ah ! ah ! la voilà,
La joli' mariée.

Avec la cord' du puits,
Je me suis ceinturée ;
De la courroie d'nos bœufs,
Je me suis couronnée.
Aga, etc.

On m'a menée marier
Dans une berouett' cassée.
J'ai rencontré le roi
Avec tout' sa briée...
Aga, etc.

Le roi, sans sa briée,
Y m'aurait embrassée.
Tout en passant vers lui,
Il m'a tant regardée !
Aga, etc.

(*Victorine Chabin*, *veuve Roux*, *Bouhy*, *1833*).

Le Mariage grotesque



C'est Martin qu'marie sa fille ; (1)
Ell' n'est ni bell' ni gentille,
Elle est noir' comme un corbeau,
Lariguinguette,
Elle est noir' comme un corbeau,
Lariguingo.

Il lui donne en mariage
Une croûte de fromage (2)
Et du beurre en un sabot,
Lariguinguette, etc. (3)

Quand ce fut pour fair' l'offerte, (4)
Il n'y avait pas de cierges,
Chacun ouvrit son couteau, etc.

Quand ce fut pour mettr' la nappe, (5)
Les poux couraient quatre à quatre
Et les puc' au grand galop, etc. (6)

Au dîner y avait des pois ;
Ils étaient à deux pour trois. (7)
La mariée léchait le pot, etc.

Au souper y avait des prunes,
Ils étaient à deux pour une. (8)
La mariée avait l'noyau, etc.

Quand ce fut pour le coucher,
Deux à deux dans un panier, (9)
La mariée sur un fagot, etc. (10)

Quand ce fut sur les minuit, (11)
La mariée p... au lit.
C'était bien par faut' d'un pot, etc.

Le marié fut plus honnête, (12)
Fit c... par la fenêtre,
Sur la têt' du grand prévôt, etc.

(*J.-L. Galopin, Saint-Amand, 1813*).

Variantes :

(1) Conigo marie sa fille
. . . .
Avec un nommé Pierrot,
Oh ! rodinguette, etc.

C'est Jean Gill' qu'marie sa fille.

Jean Grelot marie sa fille,
Grosse, grasse et malhabile,
Avec un marchand d'fagots,
Oh ! riguinguette, etc.

Rigolot marie sa fille,
. . . .
La marie au gros Sabot,
Oh ! rigolette, etc.

Jean Gilet marie sa fille
Avec un marchand d'guenilles...

Madame Angot marie sa fille.

C'est le maire de Saint-Gilles,
Qui a marié sa fille
Avec Jean de Saint-Malo...

(2) Un p'tit pot de pressurage
Et un' pair' de gros sabots.

Un hareng et un fromage
Et la tête d'un vieux ch'vau.

(3) Quand ils s'enfur' à la messe,
Quatre à quatre sur une ânesse,
La mariée sur un vieux ch'vau.

Quand on entra dans l'église,
N'y avait ni curé ni suisse,
Y avait rien que le bedeau.

(4) Quand ils fur' { à la chapelle, / à l'autel, }
Il n'y avait pas d'chandelles.

(5) . . . . pour s'mettre à table.

(6) Et les puc' faisaient des sauts.

(7) Ils en avaient chacun trois.

(8) Ils en avaient chacun une.

(9) Tous à plat sur le plancher.

(10) Et sept dans un hoteriau.

(11) La mariée eut envie d'rire.
Ell' p.... dans sa chemise
Et remplit ses deux sabots.

(12) Le marié fut pas si bête,
Fit c.... par la fenêtre,
Dans le seau d'un porteur d'eau.

Sur la têt' d'un maréchau.

L'porteur d'eau, tout en colère,
S'en fut chez le commissaire :
— Tu me payeras mon eau...

Variantes recueillies à *Nolay*, *Arbourse*, *La Machine*, *Montigny-aux-Amognes*, *Saint-Aubin-les-Forges, Vandenesse*.

La Bergère facétieuse

1°

LA BERGÈRE MENACÉE

A)



Bonjour, ma p'tit' bergère, } *bis.*
A qui donc tous ces moutons ? }
— Par ma foi, dit-elle, (1)
Ils sont à mon baron,
Lala,
Laditralalère,
Laditralala.

— Dans ces maisons, bergère, } *bis.*
Est-c'qu'on y vend du vin ? }
— Par ma foi, dit-elle,
On ne le donne point,
Lala, etc.

— Dis-moi donc, p'tit' bergère, } *bis.*
Si ce crot est profond. }
— Par ma foi, dit-elle,
Les pierr' touchent le fond, (2)
Lala, etc.

Variantes :

(1) Oh ! par ma foi, { monsieur. (*Chantenay*). / messieurs. (*Saint-Loup*).

(2) Les pierr' y sont au fond. (*Fours*).

— Dis-moi donc, p'tit' bergère, } *bis*.
Y a-t-il un pont par là ?
— Par ma foi, dit-elle,
Les can' y passont là,
Lala, etc.

— Si j'y vas, p'tit' bergère, (1) } *bis*.
Je te donn'rai cent coups.
— Par ma foi, dit-elle,
Vous mi donn'rez cent sous.
Lala, etc. (2)

(*Ant. Blin, Dornes, 1817*).

B)



— Dis-moi donc, ma p'tit' bergère, } *bis*.
Où ce chemin-là y va.
— Ah ! par ma foi, que dit-elle,
Le chemin ne boug' pas d'là,
Lala,
Vou dériton déritaine,
Vou dériton lala.

— Dis-moi donc, ma p'tit' bergère, } *bis*.
A qui sont tous ces moutons ?
— Ah ! par ma foi, que dit-elle,
Ils sont tous à mon baron,
Lala,
Vou dériton, etc.

Variantes :

(1) Je voyons ben, bergère,
Que tu ti moqu' de nous.
— Vous dit'-ti pas, monsieus,
Que vous voyez le loup ?
(*Saint-Loup*).

Je vas te rouer de coups.
(*Fours*).

(2) Ta poch' n'est pas 'sez grande
Pour y tenir cent sous.
— Oh ! par ma foi, monsieur,
Et cent écus itou
(*Chantenay*).

Va, coquin' de bergère.
— Va, cornard de monsieur.
(*Luthenay*).

Ces variantes sont de :

J. Senotier, Chantenay, 1809 ; Marie Guillemot, Saint-Loup, 1820 ; G. Roy, femme Valet, Fours, 1868 ; femme Guéret, Luthenay, 1843.

— Dis-moi donc, ma p'tit' bergère, } *bis.*
Lavou donc qu'est ton baron ?
— Ah ! par ma foi, que dit-elle,
Il est bien à la maison,
Lala, etc.

— Dis-moi donc, ma p'tit' bergère, } *bis.*
Qu'est-c' qu'il fait à la maison ?
— Ah ! par ma foi, que dit-elle,
Il y pêch' du p'tit poisson,
Lala, etc.

— Dis-moi donc, ma p'tit' bergère, } *bis.*
Y a-t-il d'l'eau bien profond ?
— Ah ! par ma foi, que dit-elle,
Y en a ben jusqu'au fond,
Lala, etc.

— Dis-moi donc, ma p'tit' bergère, } *bis.*
Que tu es donc contrariant' !
— Ah ! par ma foi, que dit-elle,
Y en a ben des pus gent',
Lala, etc.

— Si j'vas vers toi, p'tit' bergère, } *bis.*
Cent coups je te donnerai.
— Ah ! par ma foi, que dit-elle,
Cent sous vous mi donnerez,
Lala, etc.

(*F. Villain*, *Suilly-la-Tour*, *1818*).

C)



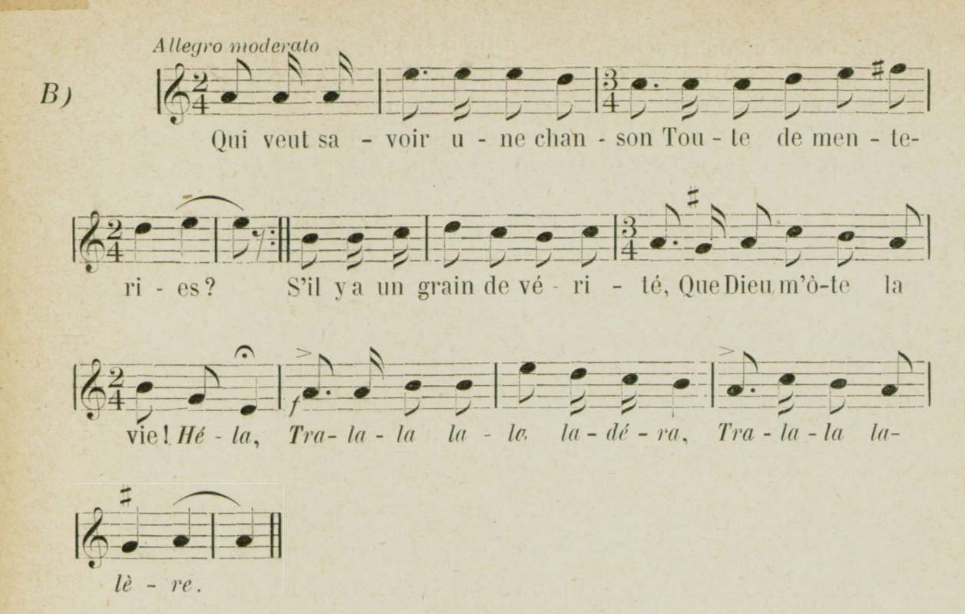
— Dis-moi donc, ma bergère, } *bis.*
A qui sont ces moutons ?
— Hé ! par ma foi, dit-elle,
Ils sont à mon baron,
Lonla,
Ladéritra, lalonla.

— Dis-moi donc, ma bergère, } *bis.*
La s'que y a ton baron ?
— Hé ! par ma foi, dit-elle,
Il pêch' des p'tits broch'tons,
Lala, etc.

— Dis-moi donc, ma bergère, } *bis.*
C'est-i du bon poisson ?
— Hé ! par ma foi, dit-elle,
Il pêche jusqu'au fond,
Lala, etc.

(*Veuve Brassière*, *Langeron*, *1814*)

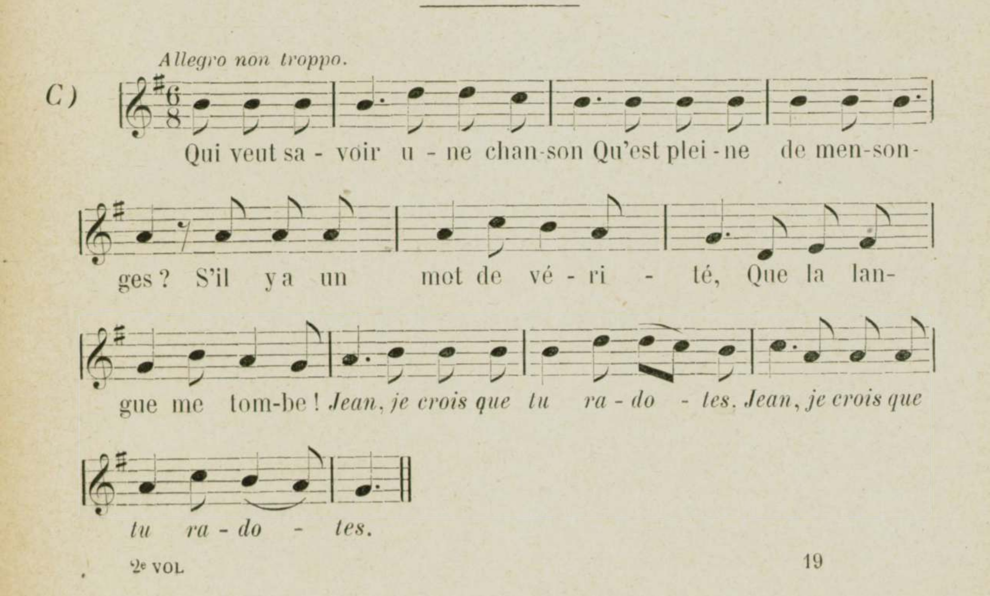
B)



Qui veut savoir une chanson
Toute de menteries ?
S'il y a un grain de vérité,
Que Dieu m'ôte la vie !
Hé la,
Tralala lala ladéra
Tralala, lalère.

(*Charles Brimerand, Mornay, 1832*).

C)



Qui veut savoir une chanson
Qu'est pleine de mensonges ?
S'il y a un mot de vérité,
Que la langue me tombe !
— *Jean, je crois que tu radotes.* (*bis*)

De grand matin je m'suis levé,
Quand le soleil se couche ;
Dans mon jardin je suis allé
Cueillir la violette.
— *Jean, je crois que tu radotes.* (*bis*)
Etc.

(*Léonarde Fèvre, veuve Guyot, Vandenesse, 183.*).



Moi, je sais bien une chanson
Qu'est tout' de pures mentes.
S'il y a un' vérité dedans,
Je veux que l'on me pende.
Bon,
Tiens-toi, belle, en l'ombre du bois,
Tiens-toi, belle, en l'ombre.
Etc.

(*Solange Mussier, veuve Jeannet, Arbourse, 1835*).

E)



Je sais bien une chanson
Faite de menteries.
S'il y a un mot de vrai,
Je veux perdre la vie.
Tra tra, tradéridéra,
Trondéri tralala lalère.
Etc.

(*Eug. Perroy, La Charité, 1866*).

F)



J'vas vous dire une chanson
Qui vous fera bien rire.
Dansons, belle, à l'ombre du bois,
Tout le long de la rive.

(*Veuve Brunet, Nolay, 1802*).

Sur l'air de « La Boulangère a des écus ».

G)

Je vas vous dire une chanson
Qui vous fera bien rire.
S'il y a un mot de vérité,
Je veux perdre la vie,
Lonla,
Je veux perdre la vie.

(*G. Jullien, Talon, 1816*).

H)



Mon mâtr' m'ai envié laibouérer
Dans in samp que gn'y aivait point d'terre,
Chantons le rossignolet,
Mon mâtr' m'ai envié laibouérer
Dans in samp qu'gn'y aivait point de terre.

I' prends mai sarrue sous mon bras
Et mes bœufs dans mai poche,
Chantons, etc.

I seus passé d'sous in poumé
Qu'etot tout couvert de grouselles.

I en ai fait enne croulée,
Il en est tombé des nouyottes.

M'en est tombé enn' chu n'in pied,
Que m'ai fait saigner l'airelle.

En arrivant dans lai maïon,
I apeurçois in beau ménage.

Gn'y aivait la poule qui filait,
Et le jau qui chantait les vêpres

I seus descendu au guernier,
Enn' vieille ân' que sangeait d'chemise

Les mouches qu'étaint au plancher,
Que s'étouffaint de rire.

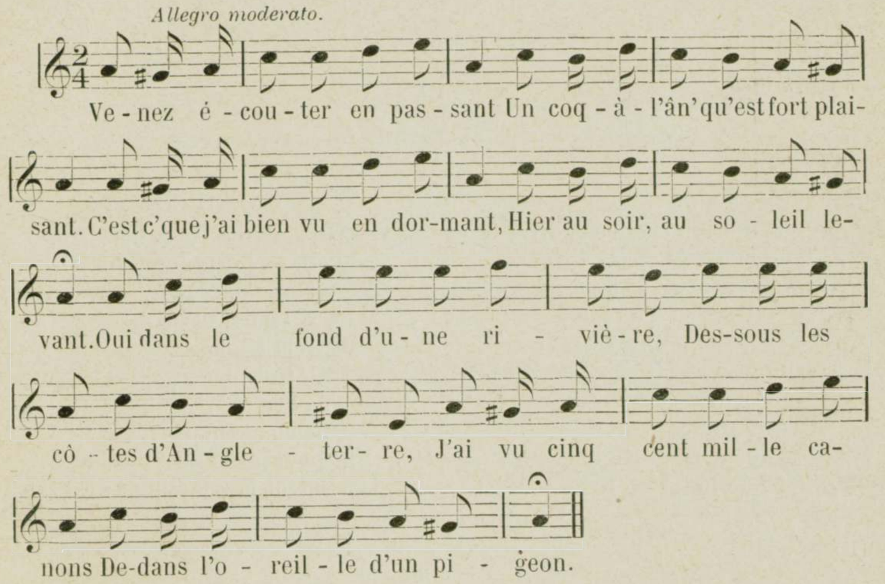
All' ont tant ri et tant dansé,
Qu'ell' s'en sont cassé les cuisses.

(*Joseph Roby, Montsauche, 184.*)

Les Coq-à-l'âne

1°

VENEZ ÉCOUTER EN PASSANT



Venez écouter en passant (1)
Un coq-à-l'ân' qu'est fort plaisant.
C'est c'que j'ai bien vu en dormant,
Hier au soir, au soleil levant.
Oui, dans le fond d'une rivière,
Dessous les côtes d'Angleterre,
J'ai vu cinq cent mille canons
Dedans l'oreille d'un pigeon.

En passant par la vill' de Lyon,
J'ai vu un cerf jouer du violon,
Avec un lièvr', du tympanon ;
Cinq cents grenouill' dansaient au son.
Un poulet pissait du vinaigre
Sur le visage blanc d'un nègre
Un ours dansait avec un chien
Sur le clocher, m'croirez-vous bien ?

Variante :

(1) Ecoutez ici en passant.

J'ai rencontré dans mon chemin (1)
Une carpe avec un lapin,
Chacun un pistolet en main.
Ils faisaient rôtir du boudin
Desur un gros charbon de neige,
En revenant de faire un siège
D'un' joli' ville sans maisons ;
Les boulets étaient de coton.

Mais j'ai vu un tour bien plaisant, (2)
Oui, j'ai bien vu un merle blanc
Qui portait un moulin à vent,
Une charrette entre ses dents.
Et j'ai bien vu plus grand' merveille :
Un ân' qui faisait d'la dentelle,
Une truie qui ramait des choux, (3)
L'vendredi gras, l'trent' deux d'août.

Garçons et fill's à mon côté,
Voyez si j'dis la vérité.
Vous ne devez pas me blâmer,
Je chante et je fais mon métier.
Et je parcours de ville en ville,
Je vois des tours assez subtil(*e*)s ;
S'il y en a un qu'dit qu'j'ai menti,
J'n'aurai pas d'procès avec lui.

(*J.-F. Lambert, Préporché, 1822*).

2°

MESSIEURS, JE VIENS VOUS DIVERTIR

(*L'air n'a pu être noté.*)

Messieurs, je viens vous divertir
D'un nouveau coq-à-l'âne,
Bien composé pour bien mentir.
Dans l'oreille d'un âne,
J'ai vu trois gros rats (4)
Qui rasaient trois chats,
Leur coupant les oreilles
Trois jeunes souris
Lavaient leurs habits
Dans un nid de corneille.

Ce que j'ai vu de plus nouveau,
Un ours avec un tigre,
Chanter tous deux des airs nouveaux,
Log' à l'hôtel d'Aligre
Et trois léopards
Avec trois canards,
A l'ombre d'une treille.
Dans un cabinet,
Jouvant au piquet,
En vidant la bouteille.

Variantes :

(1) J'ai passé un peu plus avant,
J'ai vu un tour(*e*) bien plaisant :
Un' fourmi et un éléphant
Qui se battaient bien ardemment.
(*Dominique Carré, Colméry, 1814*).

(2) Et j'ai bien vu un merle blanc
Tenant un' charrette en ses dents,
Sous sa queue un moulin à vent,
Sur son dos Paris et Lyon.
(*Femme Bongars, Dommartin, 1817*).

(3) Un bouquin qui...

(4) Trois poissons d'hareng
Qui coupaient le vent
Avec un' grande serpe...
(*Couplet incomplet*)
(*J. Magnand, Murlin, 1812*)

J'ai vu, dans le milieu des mers,
J'ai vu, chose certaine,
Un requin voler dans les airs,
Cherchant une serène ;
Un gros loup-marin,
Venant de Turin,
A cheval sur une âne,
En cotillon gris,
Traverser Paris
Pour aller en Toscane.

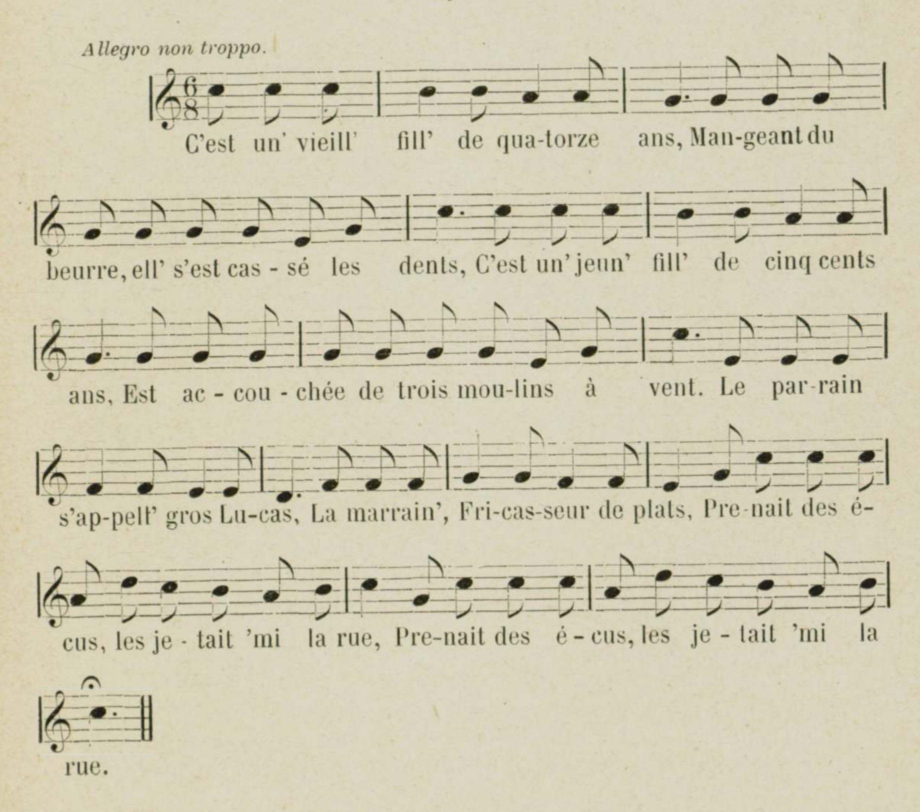
Celui qui a fait la chanson,
Il' aim' la gaillardise.
Au bout du couplet y a son nom,
Il a la barbe grise.
C'est un vieux farceur
De très bonne humeur,
Un beau soir, à la veille,
Pour nous divertir
Et nous fair' mentir,
En vidant la bouteille.

(*Marguerite Pasquet, veuve Fauterre, Saint-Amand, 1807*).

3°

C'EST UNE VIEILLE FILLE DE QUATORZE ANS

Fragment



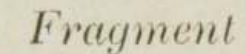
C'est un' vieill' fill' de quatorze ans,
Mangeant du beurre, ell' s'est cassé les dents.
C'est un' jeun' fill' de cinq cents ans,
Est accouchée de trois moulins à vent.
Le parrain s'appell' gros Lucas,
La marrain', Fricasseur de plats,
Prenait des écus, les jetait 'mi la rue. (*bis*).

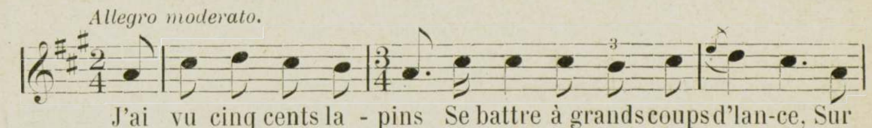
Un jour, en passant par Paris,
Un chat logeait dans l'oreill' d'un' souris.
Un cochon sautait dans un pot,
Un' puc' courait la post' dans un sabot.
. . . .

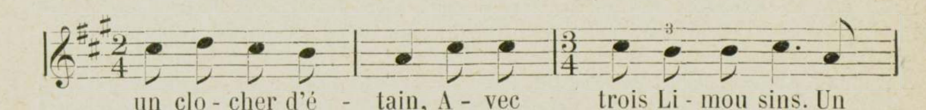
(*Jacques Magnand, Murlin, 1812*).

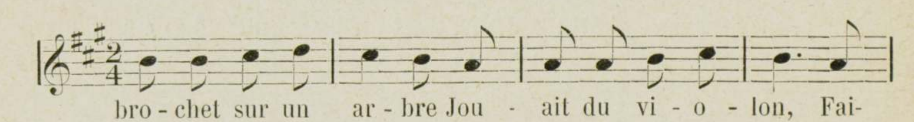
4°

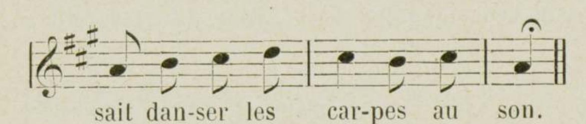
J'AI VU CINQ CENTS LAPINS


Fragment









J'ai vu cinq cents lapins
Se battre à grands coups d'lance,
Sur un clocher d'étain,
Avec trois limousins.
Un brochet, sur un arbre,
Jouait du violon,
Faisait danser les carpes
Au son.

A Paris, la grand' ville,
Passant sur le Pont-neuf,
J'ai vu jouer aux quilles
Trois bœufs.
. . . .

(*Veuve Girard, Dun-sur-Grandry, 1819*).

5°

Fragments (airs non notés)

A) J'ai bien vu des oies sauvages
Danser avec des poissons,
Et des rats dans une cage
Qui apprenaient leur leçon....

En passant par Besançon, } bis
J'ai rencontré jeun' garçon, }
Il mangeait des pierr' de taille...

. . . .

Qui achèt'ra mes chansons ?
Les sous et les liards sont bons.

(*Veuve Bonneau, Dun-les-Places, 1816*).

B) C'que j'ai vu d'plus drôle,
C'est à La Rochelle :
Un loup, un' brebis
Se t'nant par l'oreille.
Le loup d'un coup d'queue...

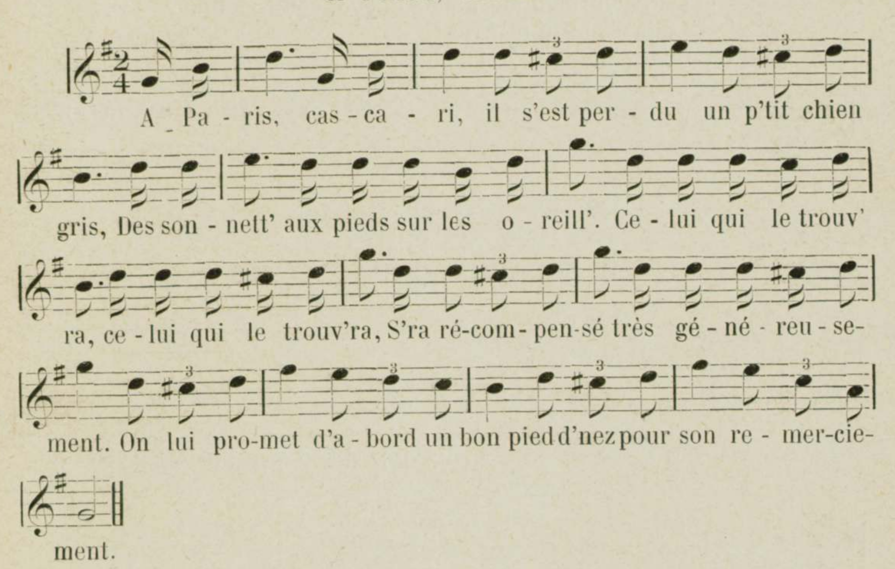
. . . .

Monte sur un escargot
Pour courir la poste.

(*Veuve Sourdeau, Nolay, 1810*).

6°

A PARIS, CASCARI



A Paris, Cascari, il s'est perdu un p'tit chien gris,
  Des sonnett' aux pieds sur les oreill'.
Celui qui le trouv'ra, celui qui le trouv'ra
  S'ra récompensé très généreusement.
On lui promet d'abord un bon pied d'nez pour son remerciement.

Je m'en viens, je m'en vas, pour y mettr' ma chèvre au toit.
  J'prends mon fusil, j'm'en vas à la chass'
Dans tous les environs, dans tous les environs,
  Tant dans les bois que dans les champs,
Où n'y a rien de planté, pas plus de chên' que de buissons.

J'ai tué un lièvre de cent pas, qui n'y était pas.
J'm'en vas tout droit chez le marchand :
— Toc toc ! — Qu'est-c'qui est là ? — Toc toc ! Qu'est-c'qui est là ?
— J'viens chercher un pot, c'est pour y fricasser
Un beau lièvre de plus de six livres que je n'ai pas tué ?

— J'ai un pot, joli pot, j'ai un pot qui n'a pas d'queue,
Et j'en ai un autre tout défoncé.
— Celui qu'est défoncé, celui qu'est défoncé,
Celui-là est bien bon pour y fricasser
Le beau lièvre de plus d'six livres que je n'ai pas tué...

Mon père m'a donné, quand je me suis marié,
Un coffret foncé de paille aux deux bouts,
Un' pair' de draps tout neufs, un' pair' de draps tout neufs,
Qui sont criblés de trous si grands
Qu'il y passerait bien la charrette et les six bœufs.

Il m'a donné un ân', le bon ân' qu'il m'a donné !
Va comm' le vent, tomb' comm' la pluie.
Mets-le l'cul contre un mur, mets-le l'cul contre un mur
Et fais c'que tu pourras :
S'il recul', camarad', je te l'donne pour rien.

(*V. Valet*, *Jouet*, *1845*).

Le Marquis du Lion d'Or

Allegro non troppo.



Je suis le marquis du Lion d'or,
Grand général des Espagnols.
Moi, quand je march', la terre tremble.
C'est moi qui conduis le soleil.
Je ne crois pas que dans ce monde (1)
On puiss' trouver mon pareil.

De mon bras gauche je traverse
Depuis Paris jusqu'à Lisbo.
De mon p'tit doigt, moi, je renverse
Les éléphants et les taureaux.

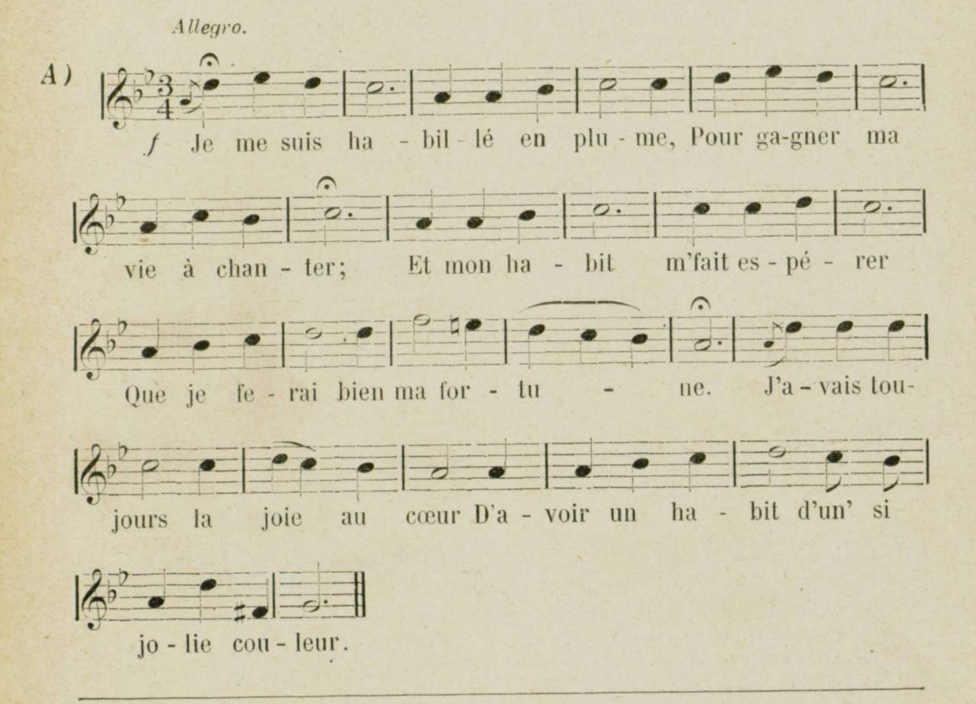
Avant que soit le mois d'avril,
Moi seul je veux prendre Paris.
Desur la tour de Notre-Dame,
La mer j'y veux faire passer.

En revenant d'chez l'Anglais, (2)
Je trouve un capitain' français.
D'un coup de pied si loin je l'jette,
Trois jours avant qu'il soit r'tombé,
Il n'y avait plus que la carcasse :
Les mouches l'avaient tout mangé. (3)

C'est la cloche de Saint-Ambroise,
Elle est fort belle, à ce qu'on dit.
Ell' pourrait bien m'être commode
Pour mi faire un bonnet de nuit.

(*Jacques Magnand, Murlin, 1812*).

L'Habit de Plume



Variantes :

(1) Oh ! non, jamais dedans ce monde,
On ne pourra voir mon pareil.

(2) A l'audience, en arrivant,
Sur moi je vois v'nir un Normand.

(3) Que les mouch' y avaient laissé.
(*Antoine Grandjean, Gimouille, 1817*).

Je me suis habillé en plume (1)
Pour gagner ma vie à chanter ;
Et mon habit m'fait espérer
Que je ferais bien ma fortune.
J'avais toujours la joie au cœur
D'avoir un habit d'un' si jolie couleur.

En arrivant dans un village
Où je me suis mis à chanter,
Tout le mond' sortait à la fois (2)
Pour entendr' ce joli langage.
On disait : quel oiseau charmant
Qui nous réjouit des beaux airs du printemps !

Un' gros' dondon dans ce village,
Qui m'a pris pour un perroquet,
Va dire à sa mère en secret :
J'voudrais le tenir dans ma cage,
Me servirait d'réveil-matin.
Je le nourrirais et ça n'lui coût'rait rien.

Tout en passant dans un bocage,
J'ai bien manqué d'être tiré
Par un chasseur malavisé,
M'a pris pour un oiseau sauvage.
J'aurais voulu, dans le moment, (3)
Que mon habit d'plume aurait été au vent !

(Urbain Bouchier, Pougny, 1832).

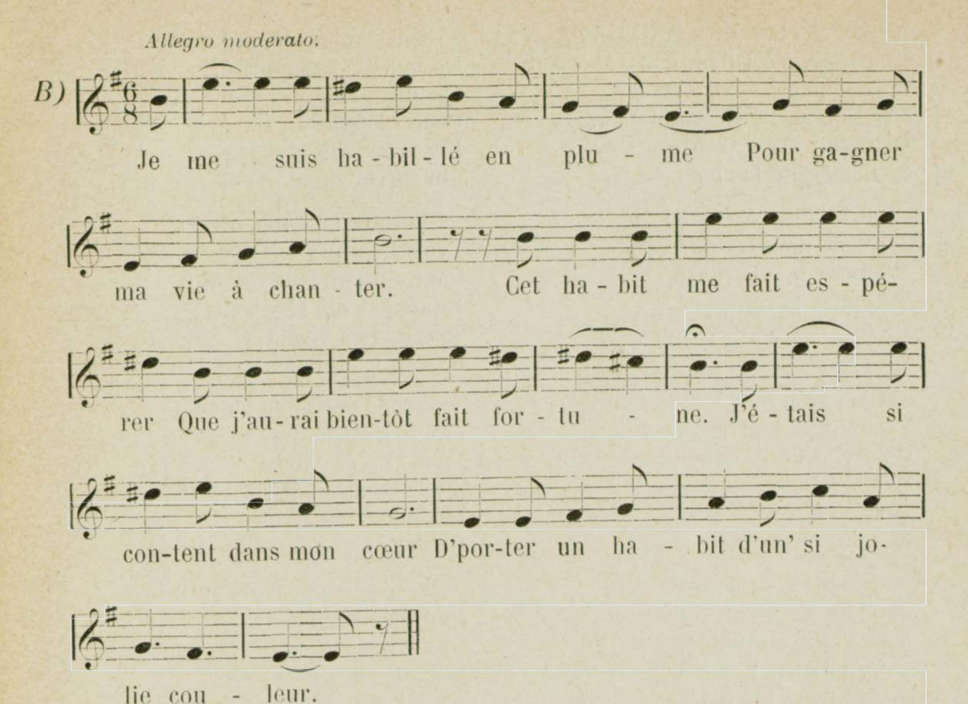
Variantes :

(1) Je viens, je vas de ville en ville,
Pour gagner ma vie à chanter.
Mais croyant d'faire un bon marché,
Je me suis habillé en plume.
Avec cet habit je comptais
Que je ferais vite ma fortune.
J'étais bien ais' dedans mon cœur
D'avoir de si jolies couleurs.
(Femme Gaulon, Asnan, 1806).

(2) Tout' les jolies brun' à la fois
Venaient entendre mon langage.

(3) Dans le moment j'aurais voulu
Que l'habit de plume aurait été perdu.
(E. Barberousse, Mornay, 1805).

J'aurais voulu, pour trente écus,
Ce bel habit de plum', ne l'avoir jamais eu.
(J. Fèvre, Saint-Saulge, 1810).



Je me suis habillé en plume
Pour gagner ma vie à chanter.
Cet habit me fait espérer
Que j'aurai bientôt fait fortune.
J'étais si content dans mon cœur.
D'porter un habit d'un' si jolie couleur.

(*Joseph Fèvre, Saint-Saulge, 1810*).

Simon le Revenant



A mon s'cours, mes enfants !
Rentrons, c'est ben temps ;
D'frayeur me v'là morte !
V'là Simon, nout' grand gars,
Qu'arvint d'son trépas
Et nous tend les bras !

C'est ben li, voyez-vous,
Sauvons-nous tertous,
Fromons ben la porte.
Toi, pour le renvoyer,
Prends vit' ton psautier ;
Moi, nout' bénéquier.

— Pan pan, ouvrez-moi donc,
J'seus vout' gas Simon
Qu'arvint de l'Anguelterre.
Coum' j'étais mal là-bas,
J'arvins à grands pas.
N'vous sauvez donc pas.

— Hélas ! mon pour enfant,
Pour toi dans l'instant,
J'sons tous en perière.
Pour gangner l'Paradis,
Acout' ben : j'te dis
Ein *De profundis*.

— Bon, ein *De profundis*,
C'est toujours ça d'pris
Pa' l'trou d'la serrure.
Mais v'êt' ti fous tertous
Vou ben velez-vous
M'renvoyer d'cheuz nous ?

— Oui, va t-en, moun enfant,
De nous t's'ras content,
Car dret d'main, j'te jure,
Pour adoucir ton sort,
J'te f'rons dir' d'abord
Ein sarvic' de mort.

— Ein sarvic', vous rêvez.
J'vois ben qu'vous m'pernez
Pour ein autr, ma mère.
J'seus pas ein arvenant,
Je seus ben vivant,
Simon, vout' enfant.

— J'ons l'écrit ben signé
Coum' quoi te fus tué
Dans ein' grand' bataille.
C'qu'est écrit est écrit ;
Mets-toi dans l'esprit
Qu't'es mort, c'est fini.

— Je n'seus pas mort un brin,
Je ne seus enfin
Ni r'venant ni diable ;
Et pour vous rassurer,
Avec vous, sans tarder,
Je vas boire et manger.

— Si c'est vrai qu't'es vivant,
Enter donc, moun enfant,
Vins donc t'mette à table.
Mang', te nous rassur'ras,
Car je sais ben qu'là-bas
Les morts ne mang' pas.

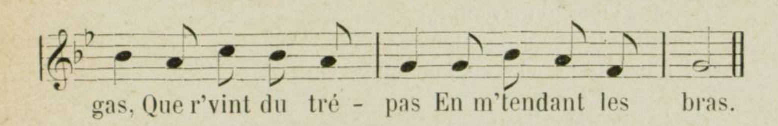
— Voyez-vous qu'c'est ben moi,
Tout coume auterfois,
Je casse la croûte.
Embrassez-moi tertous,
Ou ben velez-vous
M'renvoyer d'cheuz nous ?

(*Veuve Rolland, Saint-Aubin, 1815*)







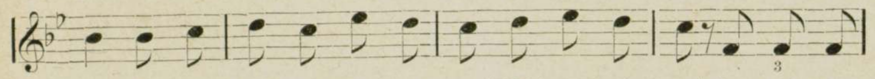


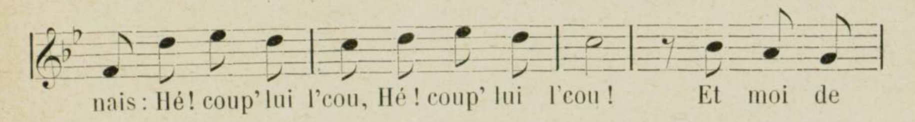
Ai mon s'cours, ma enfants !
Rentrons, yo ben temps ;
D'frayeur me v'chi morte.
V'lai Simon, nout' grand gas
Que r'vint du trépas
En m'tendant les bras !

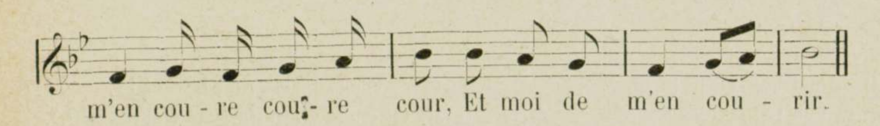
Le Peureux

A)









Passant dans un grand bois,
J'entends l'coucou chanter.
Il faisait : Hé ! coucoucou,
Hé ! coucoucou !
Je comprenais : Hé ! coup' lui l'cou,
Hé ! coup' lui l'cou !
Et moi de m'en coure coure cour, (1)
Et moi de m'en courir.

Passant dans un grand champ,
J'entends la caill' chanter.
Elle faisait : Hé ! cracaia,
Hé ! cracaia !
Je comprenais : Hé ! prends par là,
Hé ! prends par là !
Et moi de m'en coure coure cour,
Et moi de m'en courir.

Passant l'long d'un étang,
J'entends les can' coualer.
Ell' faisaient : Hé ! couan couan couan,
Hé ! couan couan couan !
Je comprenais : Hé ! prends, prends, prends,
Hé ! prends, prends, prends !
Et moi de m'en coure coure cour,
Et moi de m'en courir.

Passant l'long d'une église,
J'entends les prêtr' chanter.
Ils faisaient : Alleluia,
Alleluia !
Je comprenais : Hé ! prends-le là, (2)
Hé ! prends-le là !
Et moi de m'en coure coure cour,
Et moi de m'en courir.

Passant vers un' maison,
J'entends un p'tit crier.
Il faisait : Ah ! foua foua foua,
Ah ! foua foua foua !
Je comprenais : Ah ! le voilà,
Ah ! le voilà !
Et moi de m'en coure coure cour,
Et moi de m'en courir !

Passant vers un moulin,
J'entends l'moulin tourner.
Il faisait : Tic tac, tic tac,
Tic tac, tic tac !
Je comprenais : Attrape, attrape !
Attrape, attrape !
Et moi de m'en coure coure cour,
Et moi de m'en courir !

(*Marie Bussy, femme Melot, Prémery, 1818*).

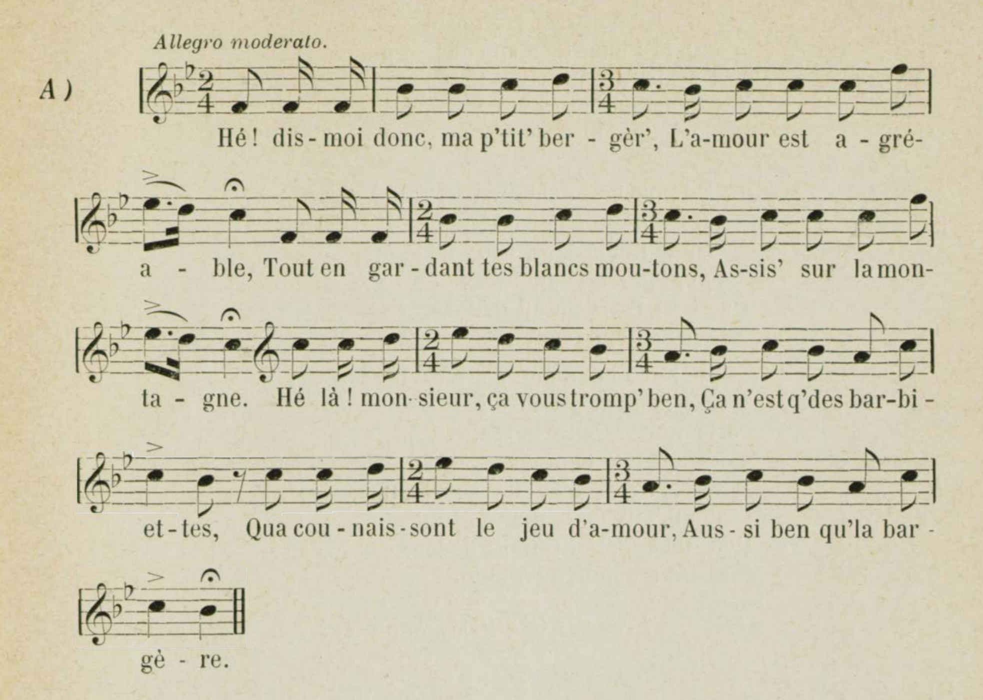
Variantes :

(1) Et moi je m'en fu fu fu,
Et moi je m'enfuyais.

(2) Je comprenais : Ah ! le voilà !
(*E. Gilbert, La Celle-sur-Nièvre, 180.*).

2°

PARIS DANS UNE BOUTEILLE



— Hé ! dis-moi donc, ma p'tit' bergèr',
  L'amour est agréable,
Tout en gardant tes blancs moutons,
  Assis' sur la montagne.
— Hé là ! monsieur, ça vous tromp' ben,
  Ça n'est qu'des barbiettes
Qua counaissont le jeu d'amour
  Aussi ben qu'la bargère.

— Hé ! dis-moi donc, ma p'tit' bergèr', } *bis.*
  Qui donc en est le maître ? }
— Hé là ! monsieur, c'est l'mouton cornu,
  Qu'est là-bas mi lé autres ;
Mais, quand le loup y sort du bois, (1)
  C'est li qu'défend lé autres.

Variante :

(1) C'est ben li l'maître, c'est li l'plus fort,
C'est li qu'bat tous les autres.

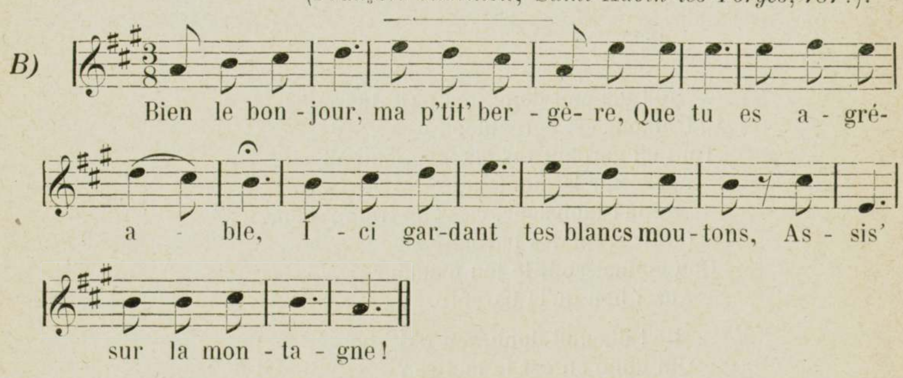
— Hé! dis-moi donc, ma p'tit' bergèr',
  J'voudrais avoir les cornes.
Je les emporterais chez nous,
  Pour les mettre à ma porte.
— Hé là ! monsieur, encor ben mieux. (1)
  Tout pardevant vout' tête ;
Ça vous garantirait les yeux
  Si vous timbins par terre.

— Hé ! dis-moi donc, ma p'tit' bergèr', } *bis.*
  Où as-tu été à l'école ?
— Hé là ! monsieur, vou qu'j'ai été,
  J'ai appris à counaître
Que tout Paris tinrait dedans,
  Dedans enne bouteille.

— Hé ! dis-moi donc, ma p'tit' bergèr',
  Cela ne peut pas être :
Paris ne pourrait pas tenir
  Dedans une bouteille.
— Hé là ! monsieur, je vous soutins,
  Si all' 'tait assez grande,
Que tout Paris tinrait dedans,
  Et les faubourgs ensembe.

(*François Châtillon*, *Saint-Aubin-les-Forges*, *181.*).

B)



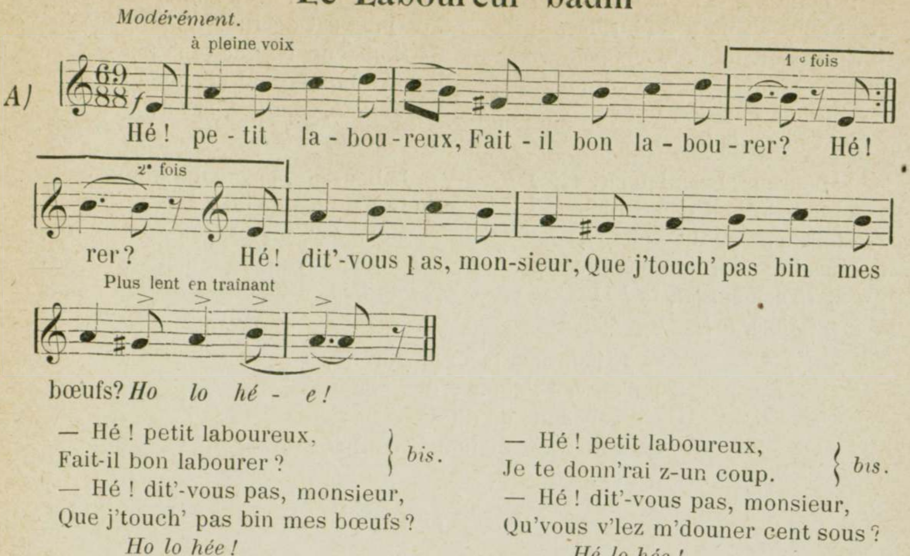
Bien le bonjour, ma p'tit' bergère,
  Que tu es agréable,
Ici, gardant tes blancs moutons,
  Assis' sur la montagne !

(*Louise Joubert*, *Arleuf*, *1867*).

Variante :

(1) Mon biau monsieur, vous t'rins ben mieux
  De les mettr' à vout' tête.
Ça vous présarverait le nez...
  (*Louise Imbert*, *Arleuf*, *1867*).

Le Laboureur badin



— Hé ! petit laboureux,
Fait-il bon labourer ? } *bis*.
— Hé ! dit'-vous pas, monsieur,
Que j'touch' pas bin mes bœufs ?
Ho lo hée !

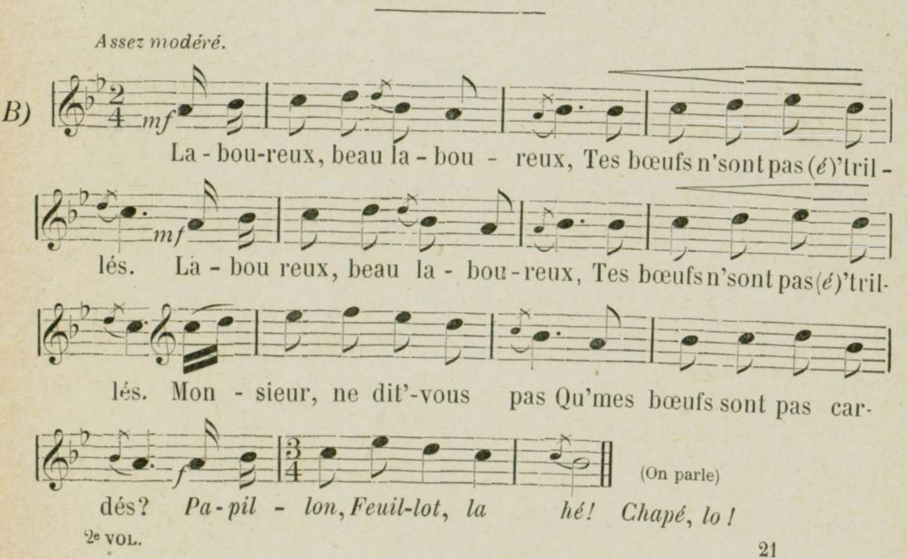
— Hé ! petit laboureux,
Tu te moques de moi. } *bis*.
— Hé ! dit'-vous pas, monsieur,
Qu'ma femme est pas à moi ?
Ho lo hée !

— Hé ! petit laboureux,
Je te donn'rai z-un coup. } *bis*.
— Hé ! dit'-vous pas, monsieur,
Qu'vous v'lez m'douner cent sous ?
Hé lo hée !

— Hé ! petit laboureux,
Tu n'es qu'un polisson ! } *bis*.
— Hé ! dit'-vous pas, monsieur,
Qu'vous gardez les cochons ?
Hé lo hée !

(*Charles Brimerand, Mornay, 1832*).

Ce chant de « labour » — *chanson de métier* — *figure ici à cause de son caractère facétieux, de même que les chansons précédentes, détachées, pour le même motif, de la série des* « bergères ».



— Laboureux, beau laboureux,
Tes bœufs n'sont pas (*é*)trillés. } *bis.*
— Monsieur, ne dit'-vous pas
Qu'mes bœufs sont pas cardés ?
Papillon, Feuillot, la hé !
Chapé, lo !

— Laboureux, beau laboureux,
Tes bœufs n'sont pas cardés. } *bis.*
— Monsieur, ne dit'-vous pas
Qu'mes bœufs n'sont pas brossés ?
Papillon, Feuillot, la hé !
Chapé, lo !

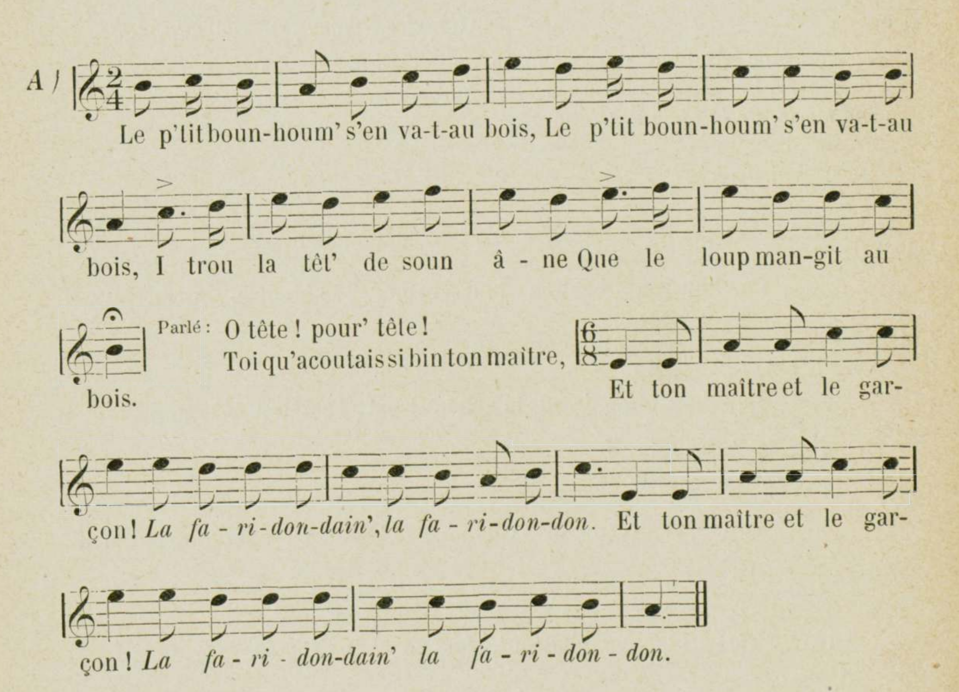
— Laboureux, beau laboureux,
Ton joug est écorné. } *bis.*
— Monsieur. ne dit'-vous pas
Qu'mes bœufs sont écaudés.
Papillon, Feuillot, la hé !
Chapé, lo !

— Laboureux, beau laboureux,
Tu te moques de moi } *bis.*
— Monsieur, ne dit'-vous pas
Que vot' femme est à moi ?
Papillon, etc.

— Laboureux, beau laboureux,
J'm'en vas t'donner des coups. } *bis.*
— Monsieur, ne dit'-vous pas
Qu'vous v'lez m'donner cent sous ?
Papillon, etc.

(*François Lacour, Varennes-les-Nevers, 1814*).

L'Ane mangé au bois



Le p'tit bounhoum' s'en va-t-au bois, (*bis*) (1)
I trou la têt' de soun âne
Que le loup mangit au bois.
Parlé { O tête, pour' tête,
Toi qu'acoutais si bin ton maître,
Et ton maître et le garçon, } *bis*.
La faridondain', la faridondon

Le p'tit bounhoum' s'en va-t-au bois, (*bis*)
I trou la gueul' de soun âne
Que le loup mangit au bois.
Parlé { O gueule, pour' gueule,
Toi qu'fayais si bin hi hi !
Toi qu'fayais si bin hi hon, } *bis*.
La faridondain', la faridondon !

Le p'tit bounhoum' s'en va-t-au bois, (*bis*)
I trou l'oreill' de soun âne
Que le loup mangit au bois.
Parlé { Oreill', pour' oreille,
Toi qu'entendais si bin souner l'réveil !
Le réveil et l'réveillon, } *bis*.
La faridondain', la faridondon.

Le p'tit bounhoum' s'en va-t-au bois, (*bis*)
I trou la dent de soun âne
Que le loup mangit au bois.
Parlé { O dent, pour' dent,
Toi qu'croquais si bin l'chiendent,
Le chiendent, les achardons, } *bis*.
La faridondain', la faridondon'.

Le p'tit bounhoum' s'en va t-au bois, (*bis*)
I trou la piau de soun âne
Que le loup mangit au bois.
Parlé { O piau, pour' piau,
Toi qu'pourtais si bin les coups d'fouet,
Les coups de fouet, les coups d'bâton, } *bis*.
La faridondain', la faridondon !

Le p'tit bounhoum' s'en va-t-au bois, (*bis*)
I trou l'achin' de soun âne
Que le loup mangit au bois.
Parlé { O 'chine, pour' achine,
Toi qu'pourtais si bin la farine,
Du moulin à la maihon, } *bis*.
La faridondain', la faridondon.

Variante :

(1) Quand Nicolas s'en fut au bois,
Trouva la têt' de son âne...
(*Aug. Bry, Arleuf, 1866*).

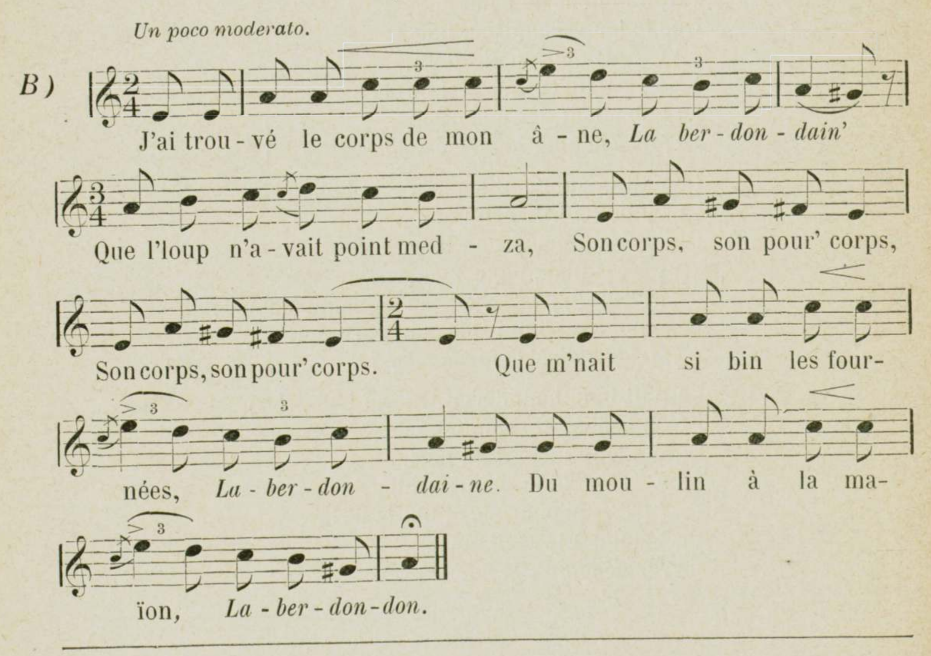
Le p'tit bounhom' s'en va-t-au bois, (*bis*)
I trou la patt' de soun âne
Que le loup mangit au bois.
Parlé { O patte, pour' patte,
Toi qu'savais si bin jouer d'la savate,
D'la savate et du chausson, } *bis.*
La faridondain', la faridondon.

Le p'tit bounhoum' s'en va-t-au bois, (*bis*)
I trou la queu' de soun âne
Que le loup mangit au bois.
Parlé { O queue, pour' queue,
Toi qu'tournais si bin les mouches,
Et les mouch' et les gourlons, (1) } *bis.*
La faridondain', la faridondon !

Le p'tit bounhoum' s'en va-t-au bois, (*bis*)
I trou le c... de soun âne
Que le loup mangit au bois.
Parlé { O c..., pour' c...,
Toi qu'fayais si bin les châtaignes,
Les châtaign's et les marrons, } *bis.*
La faridondain', la faridondon.

(*Jean Mouloise, Saxi-Bourdon, 1844*).

B)



Variante :

(1) Tout autour du troufignon.
(*F. Carroué, Murlin, 185.*).

J'ai trouvé le corps de mon âne,
Laberdondain'
Que l'loup n'avait point medza.
Son corps, son pour' corps, (*bis*)
Que m'nait si bin les fournées,
Laberdondaine,
Du moulin à la maïon,
Laberdondon.

J'ai trouvé la gueul' de mon âne,
Laberdondain'
Que l'loup n'avait point medza.
Sa gueul', sa pour' gueul' (*bis*)
Que mangeait si bin les roinces,
Laberdondaine,
Et les roinc' et les chardons,
Laberdondon.

J'ai trouvé l'oreille, etc.
. . . .
Qu'entendait si bin à dia,
Laberdondaine,
A dia et ahi donc,
Laberdondon.

J'ai trouvé le pied, etc.
. . . .
Que marquait si bin l'pas d'âne,
Laberdondaine,
Le pas d'ân', le pas d'ânon,
Laberdondon.
Etc.

(*Jacques Bonnarme, Saint-Sulpice, 1822*).

C)



Le loup a mangé l'échin' de mon âne. (*bis*)
Ah ! 'chin', pauv' 'chin',
Toi que portais si bien la farin'
Du moulin jusqu'à la maison,
La verdondon, verdondain'
Du moulin jusqu'à la maison,
La verdondaine, la verdondon.

(*Femme Châtillon, Murlin, 182.*).

La gloutonnerie du Normand



Un jour de Pentecôte, un jour d'Ascension,
Lormand il est venu dedans notre maison. (1)
Il est venu fair' l'amour à nos filles ;
Jamais Lormand n'aura ma fille.

J'lui ai fait à dîner, mais pas comme il voulait, (2)
Perd(*e*)rix et bécasse, un beau cochon de lait. (3)
Des escargots aussi j'lui ai fait cuire...
Jamais Lormand n'aura ma fille.

Variantes :

(1) Un Lormand est venu.

Le paysan nivernais dit euphoniquement : Lormand *au lieu de* Normand, *comme il dit :* Livernais.

Chez certains chanteurs, le sens s'est altéré : le héros glouton de la chanson est devenu un personnage du nom de Gormand (*gourmand*). *La satire porte, non plus contre les Normands, mais contre les gourmands.*

(*Saint-Benin-d'Azy*).

(2) J'lui ai fait à dîner, mais tout comme il voulait.
(*Saint-Benin-d'Azy*).

J'lui ai fait un apprêt, tout comme il en voulait.
(*Saint-Aubin*)

(3) Trois grosses oies rôties et un bon veau de lait.
(*Arbourse*).

J'lui ai fait à souper, mais pas comme il voulait, (1)
Un canard à la broch', trois paires de poulets.
Ne trouva pas ça à sa fantaisie,
Il demanda de la bouillie.

J'lui ai fait d'la bouillie, comme il en demandait :
Trois boisseaux de farine et douze seaux de lait.
Sur sept fagots, tout ça j'lui ai fait cuire...
Jamais Lormand n'aura ma fille.

Y avait un' p'tite écuelle qu'était en trois morceaux,
Ell' n'était pas bien grande, ell' tenait deux boisseaux.
Oh ! par trois fois, trois fois j'lui ai remplie...
Jamais Lormand n'aura ma fille !

Quand Lormand eut bien bu, bien bu et bien mangé, (2)
Anc la plus gent' des fill' il a voulu danser : (3)
— Allez tout doux, ma mie, ma chère amie,
Car j'ai la panse bien fournie.

La fille était friquette elle a voulu sauter ; (4)
Lormand a fait de mêm', la pans' lui a crevé.
Il a crié : Sainte Vierge Marie !
Je répands toute ma bouillie !

Oh ! vous, toutes les femm' qu'avez des p'tits enfants,
Venez à la bouillie, y en a abondamment.
Venez-y donc, venez en assurance,
Vous en trouv'rez en suffisance.

(Jeanne..., Dompierre-sur-Nièvre, 179.).

Variantes :

(1) Quand(*e*) ce fut le soir, le soir(*e*) pour souper.
(*Varennes*).

(2) Quand Lormand fut bien saoûl, il a voulu danser.

(3) La plus jolie des fill' y a fallu donner.
(*Saint-Aubin*).

Il s'en va-t-à la dans', c'était pour y danser.
La plus bell' fill' dedans la danse,
Mais il l'a pris' par sa main blanche.
(*Varennes*).

(4) La bell' s'est prise à rire, à rire et à sauter ;
Lormand l'a voulu suivre et sa panse a crevé.
(*Varennes*).

La fill' n'était pas sotte...
(*Saint-Aubin*).

Ces variantes sont de :

Louis Martin, Saint-Benin-d'Azy, 1821 ; J. Champeroux, Saint-Aubin-les-Forges, 1818 ; veuve Jeannet, Arbourse, 1835 ; veuve Bernard, Varennes-les-Nevers, 1810.



C'était par un beau jour de fête Ascension,
J'ai bien trouvé Lormand qu'était dans ma maison.
Il faisait l'amour à mes filles.
Jamais, Lormand, t'auras ma fille !

(*Jacques Champeroux*, *Saint-Aubin-les-Forges*, *1818*).



Mes voisins, mes voisin', venez, approchez-vous,
J'vas vous conter un tour qui s'est passé chez nous :
C'est un Lormand de Lormandie,
Qui fait l'amour à une fille.

(*Anne Boizot*, *veuve Bernard*, *Varennes-les-Nevers*, *1810*).

D)



Par un beau jour de fêt', de fête Ascension,
J'ai trouvé le Lormand qu'était dans ma maison.
Il y venait fair' l'amour à mes filles.
Jamais Lormand n'aura ma fille.

(*Veuve Jeannet*, *Arbourse*, *1835*).



APPENDICE

VARIANTES MUSICALES

Page 80 : **La Femme aux deux Maris**



(*E. Courtignon, St-Aubin-les-Forges, 182.*)

Page 298 : **Le Marquis du Lion d'or.**



(*Antoine Grandjean, Gimouille, 1817.*)

VARIANTES DU TEXTE

Page 51. *Variante*, 2e couplet :

Non, ce n'est pas en guerre,
La bell', que nou irons,
C'est dans la citadelle
Ou dans les garnisons.
(*Rosalie Chabin, Ciez, 1813*).

Page 115. *Variante*, 1er couplet :

Ma charmante blonde. (*Dun les-Places.*)
Il faut nous quitter. (*Château-Chinon.*)

3e couplet :

Ell' se peigne, ell' se frise
En joli grenadier
Pour aller au service
De la Liberté. (*Montigny-sur-Canne*).

Page 122. *Variante*, 2e couplet :

Partant de Philisbourg
Pour aller à Thionville,
Le mal d'enfant m'a prise,
Je me déclare fille... (*Colméry*).

Page 191. *Variante du 1er couplet :*

Un jour, dans mon chemin,
J'entendis l'allouette,
J'entendis l'allouette
Qui disait dans son chant :
Galant, tu fais l'amour,
Galant, tu perds ton temps. (*Pougues*).

Page 232. *Variante*, 2e couplet :

Par un de tes parents...

3e couplet :

N'écoute point cela,
Ma petite mignonne.

Dernier couplet :

Le temps que j'étais fille,
Moi, j'allais à la porte
Avec mon jupon blanc.
Je me moquais des autres,
Moi, j'en ai fait autant.
(*Saint-Sulpice.*)

TABLE

Pages

Préface v

CHANSONS ANECDOTIQUES

I. Sujets imaginaires ou romanesques

La barbière, A. 3
— B. 5
— C. 6
Le pommier doux (avec harmonisation de J.-G. Pénavaire) 7-8
La fille du roi qui prend envie d'une rose, 1° Joli tambour, A. 9
— — — — B. 10
— — — — C. 10
— — — — D 11
— — — — E. 12
— — — — F. 13
— — — — G. 13
— — — 2° Joli fendeur, A. 14
— — — — B. 16
— — — — C. 17
— — — — D. 17
— — — — E. 18
— — — — F. 18
La fille du vigneron, A 20
— — B. 21
Le fils du roi et les canards blancs, A. 22
— — B. 24
— — C. 24
— — D. 25
— — E. 25
— — F. 25
— — G. 26
— — H. 27
— — I. 27
— — J. 28
— — K. 28
Le salut à la maîtresse 29
La prisonnière plaintive 30
Les voleurs et le marchand, A. 31
— — B. 32
— — C. 34
— — D. 34
La fille qui se déguise pour sauver son amant, A. 35
— — — — B. 38
Le message à la délaissée, A. 38
— — B. 39
— — C. 40
— — D. 41
La jeune femme en léthargie. 42
Le jardinier du couvent, A. 43
— — B. 45
— — C. 46
Le prisonnier de Nantes, A. 46
— — B. 48
— — C. 48

Pages

Les prisonniers de Nantes. 49
La fille vendue par son frère, A. 50
— — — B. 52
La fille aux trois dragons, A. 52
— — — B. 54
Enlèvements : 1° *Au château de Bell'fleur* 55
— 2° *Entre Paris et Saint-Denis*. 56
Promenades en mer : 1° La fille du prince, A. 57
— — B. 59
— — C. 61
— — D. 62
— — E. 62
— — F. 63
— — G. 63
— — H. 64
— — I 64
— — J. 65
— — K. 65
— — L. 66
— — M. 66
— — N. 67
— — O. 67
— — P. 68
— — Q. 68
— — R. 69
— — S. 69
— — T. 69
— — U. 70
— 2° Le marchand de blé 70
— 3° Le beau matelot 72
La fille du marinier, A. 74
— — B. 75
— — C. 76
La visite au cordelier, A. 76
— — B. 77
La visite à la religieuse 79
Le retour du mari : 1° La femme aux deux maris, A. 80
— — — B. 84
— — — C. 85
— — — D. 87
— 2° La reconnaissance, A. 89
— — B. 91
La fille matelot 92
La belle qui tire au sort. 94

II. **Guerre et Garnison**

Les soldats chez le paysan : 1° L'hôte malgré lui. 96
— — 2° Le petit Valentin. 100
Le petit marin. 101
Combat en mer 102
Les trois engagés, A. 102
— — B. 103
Grenadier contre dragon. 104
Le conscrit et le dragon. 106
Celle qui rachète son amant. 107
Celle qui se déguise en gendarme. 108
Celle qui se déguise en dragon. 110
La belle blessée à la bataille : 1° *Je viens t'faire mes adieux*, A. 111
— — — — B. 112
— — — — C. 114

Pages
La belle blessée à la bataille : 2° *Revenant d'l'Amérique* 114
— — 3° *Chantons le cœur intrépide* 116
— — 4° *C'était une fille gentille* 117
La fille de Besançon 119
La fille d'une riche maison 121
Le soldat Ladouceur 122
Nanon devenu officier 123
Celui qui s'engage pour se venger, 1° *Chantons tous la gloire et l'honneur* . . 126
— — 2° *Derrière chez nous y a t-un capitaine*, A 128
— — — — — B. 129
— — 3° Le beau galant 130
Celle qui marche quarante jours, A 132
— — B 134
— — C 135
— — D 136
La jolie Jeanne, A 136
— B 139
Celle qui part avec son grenadier, A 140
— — B 142
L'amoureuse du voltigeur 142
Celle qui change d'habits 144
La cantinière, 1° *Maman, je veux m'en aller* 145
— 2° *Je vous fais mes adieux* 146
Engagé par chagrin d'amour 147
Engagé à cause de son père 148
La chanson de la réquisition, A 149
— — B 150
Le soldat mécontent 151
Réfractaire et déserteur 152
Déserteur par peur du canon 154
Le déserteur fusillé 155
Le réfractaire en prison 156
La visite à l'Empereur 157

III. **Sujets familiers, petites aventures**

Le retour du fils soldat, 1° *Compagnon d'armée*, A 158
— — — — B 161
— — — — C 162
— — 2° *C'est un jeune soldat* 162
— — 3° *Je suis un soldat égaré* 163
— — 4° *Tout en rentrant dans mon pays* 164
Le retour de la fille soldat, A 165
— — B 166
Le retour de l'amant soldat, 1° *J'm'en vas au pays* 167
— — 2° *J'avais un fidèle amant* 168
— — 3° *Bien le bonjour ma p'tit' bergère*, A . . . 169
— — — — — — B 171
— — 4° *C'est un pauvre soldat de guerre* 171
— — 5° *Qui frappe à ma porte* 172
— — 6° *Bien l'bonjour brunette* 173
— — 7° *Un dimanche au soir* 174
— — 8° *Quand je partis de mon pays* 176
La bergère qui rencontre le soldat, A 178
— — — B 179
La ruse de Marguerite 180
Les filles qui demandent mari, A 181
— — B 182
L'empêchement aux bans 183
Les garçons peu galants 185
Le galant sans argent, A 186
— — B 187

Pages

Le galant indiscret, A 188
— B. 190
— C. 191
— D. 193
— E. 194
Le frère qui met sa sœur à l'épreuve, A. 194
— — — B. 197
— — — C. 199
— — — D. 200
La fille d'un capitaine, A 201
— — B 202
— — C 202
— — D 203
— — E 204
— — F 204
La marchande d'oranges, A. 205
— — B. 206
— — C. 207
— — D. 208
— — E. 209
— — F. 210
— — G. 211
— — H. 211
Le verre cassé, A. 212
— B. 213
Le garçon jardinier, A 214
— B 214
La jeune fille à la fontaine, A. 215
— — B 216
— — C 217
La dangereuse promenade 218
La belle qui guette. 221
Le mari infidèle 222
La ruse du galant, 1° Déguisé en demoiselle, A. 223
— — — B. 226
— — 2° Déguisé en nonnette ou nannette, A. 227
— — — — — B. 230
La fille du paysan 231
Le flamand et le marchois, A 232
— — B 234
La marchande de froment. 235
La princesse de Pantin. 236
Les trois baigneuses 237
Les délaissés, 1° *C'était la fille d'un boulanger* 238
— 2° *En N'vers la jolie ville* 239
— 3° *C'est dans le pays en vérité*, A. 241
— — — B. 243
— — — C. 243
— — — D. 244
— 4° *Envers chez nous*, A 245
— — — B 246
— — — C. 247
— — — D. 247
La maîtresse qui s'embarque, A. 248
— — B. 249
— — C 250
La maladie de Jeanneton, A. 251
— — B. 253
La ceinture trop étroite. 253
La mère aux trois filles, A. 254
— — B. 255
— — C. 256

Pages

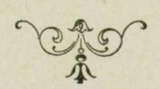
Les deux rivales 256
Le don du galant 258
La jupe trop étroite 259
Les filles de La Rochelle 260
La dame de Bordeaux, A 261
— B 263
Le bon moulin, A 264
— B 265
— C 266
— D 266
— E 267
— F 267
— G 268
— H 268
— I 269
— J 270
— K 270
— L 271
La jeune imprudente, A 272
— B 274
L'honnête batelière 274
La dame au miroir d'argent, A 275
— — B 276
Le petit mercelot, A 277
— B 278
— C 278

IV. **Chansons plaisantes et facétieuses.**

Le fard, A 280
— B 281
— C 282
Christophe et son chien 283
Le compère menteur, A 284
— B 286
Les mensonges, A 287
— B 289
— C 289
— D 290
— E 291
— F 291
— G 292
— H 292
Les coq-à-l'âne, 1° *Venez écouter en passant* 293
— 2° *Messieurs je viens vous divertir* 294
— 3° *C'est une vieille fille de quatorze ans* 295
— 4° *J'ai vu cinq cents lapins* 296
— 5° *Fragments*, A et B 297
— 6° *A Paris, Cascari* 297
Le marquis du Lion d'or 298
L'habit de plume, A 299
— — B 301
Simon le revenant, A 301
— B 303
Le Peureux, A 303
— B 305
— C 306
— D 307
— E 308

Pages

Le biau galant, A. 308
— B. 309
— C. 310
— D. 311
— E. 312
— F. 313
— G. 313
Mariée en rêve. 314
Le mariage grotesque 314
La bergère facétieuse : 1° La bergère menacée, A. 316
— — B. 317
— — C. 318
— 2° Paris dans une bouteille, A. 319
— — — B. 320
Le laboureur badin, A. 321
— — B. 321
L'âne mangé au bois, A. 322
— - B. 324
— — C. 325
La gloutonnerie du Normand, A. 326
— — B. 328
— — C. 328
— — D. 329
Appendice. 330





IMP. G. VALLIÈRE







